

 HARLEQUIN

STEPHANIE BOND

SÉRIE Les Héritiers de
Blue Ridge Mountain

Coup de foudre à Sweetness

Prélud'

STEPHANIE BOND

Coup de foudre
à Sweetness

Prélud'
éditions  HARLEQUIN

1

— Ça y est, je la tiens, ma nouvelle histoire ! lança Alicia Randall en faisant irruption dans le bureau de sa rédactrice en chef.

Nina Halleck, la rédactrice du magazine *Feminine Power*, leva les yeux, amusée.

— Je t'en prie, entre.

— Alors là, Nina, tu ne vas pas en croire tes oreilles, reprit Alicia avec un sourire triomphal. Figure-toi qu'il y a une petite ville de Géorgie qui a *importé* des femmes pour ses habitants.

— Tu veux dire, des épouses sur catalogue ?

— Non, c'est encore pire : j'ai l'impression qu'ils ont fait venir le stock sur place pour que les hommes puissent les passer en revue.

— Incroyable ! C'est vrai que ça pourrait effectivement être une bonne accroche pour un sujet sur les mariages arrangés. Et comment s'appelle cette charmante petite ville ?

Alicia s'assit négligemment sur le coin du bureau en ne prêtant qu'une attention distraite à la vue sur les gratte-ciel de Manhattan.

— Tiens-toi bien : le village s'appelle Sweetness ! C'est géant, non ? Je suis sûre que je peux en tirer quelque chose.

— Alors comme ça, il y a pénurie de femmes à Sweetness ?

— Il semblerait, confirma Alicia. En fait, c'est un petit bourg de montagne abandonné qui a été rebâti et repeuplé récemment... mais uniquement par des hommes ! Et il y a un an, les types de la municipalité ont passé une annonce dans un journal de Broadway, dans le Michigan... attends, je te lis le texte, dit-elle en se plongeant dans ses notes, voilà : « Recherchons femmes dotées de l'esprit pionnier. Offrons l'hébergement et le couvert et un tas d'hommes du Sud célibataires. »

— Pourquoi avoir choisi Broadway ?

— Eh bien, d'après mes infos, cette ville a été durement frappée par la récession économique. Ces types ont dû se dire que les femmes du coin seraient prêtes à tout pour fuir vers d'autres cieux.

— Et ça a marché ? Ils ont eu des réponses ?

— Oh oui ! Figure-toi que près d'une centaine de femmes ont débarqué.

— Et ?

— Et..., dit Alicia en se penchant en avant, je veux aller là-bas voir ce qui s'y passe. Ça pourrait faire un super sujet pour ma rubrique « Une féministe sur la brèche ».

— Tu crois qu'il pourrait y avoir quelque chose d'illégal, une sorte de trafic ou un truc de ce genre ? demanda Nina en reposant son stylo.

— Illégal, peut-être pas, mais sincèrement cela ne te choque pas, toi, qu'un groupe d'hommes de Neandertal passent une commande de femmes pour meubler leur solitude ?

— Bon, alors, dis-moi, est-ce que ces hommes des cavernes ont des noms ?

— Un nom : Armstrong, répondit Alicia, après avoir de nouveau consulté ses notes. Marcus, Kendall et Porter Armstrong, trois frères. Apparemment, ils ont grandi à Sweetness, mais, il y a une dizaine d'années, une tornade de force 5 a rayé le village de la carte.

— Il y a eu des victimes ?

— Aucune. On a appelé ça : « Le miracle de Sweetness ».

— Je crois que je m'en souviens, ça date de l'époque où j'étais pigiste pour la télé, dit Nina, le regard soudain dans le vague, comme si elle était occupée à chercher dans les tiroirs de sa mémoire. Il n'y a pas eu de morts, mais tous les bâtiments ont été rasés... à part un château d'eau, je crois.

— Oui, c'est bien ça.

— Hum ! Alors, les frères Armstrong restaurent leur ville natale ?

— D'après le site Web de Sweetness, ils bénéficient même d'une subvention fédérale pour reconstruire, à condition de respecter des normes écologiques hyper-strictes : recyclage, énergie alternative, toute la panoplie écolo, quoi.

— Eh bien, tout ça me paraît... plutôt positif, finalement.

— Mouais, c'est surtout un super alibi, protesta Alicia. Rien de mieux pour lancer leur communauté.

— Alors, comment tu vois ton histoire ?

— Je veux dénoncer le machisme de ces mariages arrangés.

— En te rendant là-bas clandestinement ? Et à quel titre ?

— Eh bien, au titre de femme à l'esprit pionnier à la recherche d'un célibataire du Sud, bien sûr.

— Toi, en chasseuse d'hommes ? s'esclaffa de bon cœur Nina. Alicia, sincèrement, tu peux me dire quand tu as eu un petit copain pour la dernière fois ?

— J'ai écrit tout un papier pour expliquer pourquoi cette expression devrait être bannie du vocabulaire, répliqua Alicia en la fusillant du regard.

— C'est vrai, je m'en souviens. Désolée, les vieilles habitudes ont la peau dure. En même temps, quand j'appelle Henry « mon compagnon », il a l'impression que je parle de mon chien. Mais tu as éludé la question. Qui était le président en fonction la dernière fois que tu as eu un homme dans ta vie ?

— Je n'ai pas besoin d'homme dans ma vie, répliqua Alicia, piquée. Et je n'en veux pas.

— C'est exactement où je voulais en venir. Tu tiens vraiment à te faire passer pour une proie à conquérir ?

— Ne t'inquiète pas pour ça. A la fac, j'ai suivi des cours de théâtre, je m'en sortirai. Et puis, franchement, c'est un sujet en or !

— Justement, je n'en suis pas si sûre. J'imagine que les frères Armstrong n'exercent aucune contrainte pour obliger ces femmes à s'installer là-bas.

— Pas que je sache.

— Eh bien, nous sommes dans un pays libre, après tout. C'est peut-être un peu spécial, mais finalement ce n'est pas forcément un moyen si stupide que ça pour faire renaître une communauté à partir de rien.

— Ecoute, reprit Alicia, consciente que c'était le boulot de Nina de jouer l'avocat du diable. Tu sais qu'il me reste quelques jours de vacances à prendre... Depuis qu'elle a déménagé à Atlanta, ma mère me tanne pour que je lui rende visite. Je pourrais descendre là-bas et, pendant que j'y suis, aller faire un saut à Sweetness pour vérifier ce qui se passe.

— Quand est-ce que ta mère s'est installée à Atlanta ?

— Il y a six mois, avec son nouveau compagnon... heu, Bo.

— Bo, c'est son vrai nom ?

— Il semblerait.

— Alicia, est-ce que tu es bien sûre que ta démarche n'a rien d'une croisade personnelle ? Tu n'essaierais pas simplement de tirer cette histoire dans ton sens, juste pour démontrer qu'hommes et femmes ne peuvent pas être heureux ensemble ? demanda soudain sa patronne, dardant sur elle un regard perçant.

— Pas la peine. Il me semble que le taux de divorce dans ce pays est suffisamment éloquent, non ? ironisa Alicia. Alors, de toute façon, quoi que je découvre à Sweetness, ça restera purement anecdotique et ne bouleversera pas les mentalités. Allez, je t'en prie, j'ai l'intuition de tenir un super sujet. Tu veux bien me rembourser mes notes de frais ?

— Bon, d'accord. Après tout, ce sont tes vacances, soupira Nina, avant d'ôter ses lunettes et de se renfoncer dans son siège. Alicia, il faut que je te dise aussi... On nous a proposé de diffuser ta chronique sur un grand blog national.

— Génial, c'est une super nouvelle ! s'exclama la jeune femme au comble de la surprise et de la joie.

— En effet, et je te félicite, répondit la rédactrice en souriant. Je n'étais pas censée t'en parler tout de suite, mais, qui sait, si ton voyage est fructueux, ça pourrait constituer le matériau idéal pour cette série d'articles. On pourrait imaginer que tu commences avec ça. Après tout, c'est un sujet alléchant... Ensuite tu n'aurais plus qu'à fidéliser tes lecteurs.

— Peut-être que j'arriverai à convaincre quelques femmes de Broadway de témoigner sur leur expérience... anonymement, bien sûr.

— Très bonne idée, acquiesça Nina. Le sujet est porteur, c'est sûr, et il y a une vraie dimension humaine. Je pense que ça devrait séduire notre lectorat. Malgré tout, j'ai encore une petite réserve... Si tu comptes te fondre dans la population d'un village de montagne, tu devrais peut-être en rabattre un peu, observa-t-elle en désignant la coupe de cheveux impeccable, l'ensemble pantalon Nanette Lepore et les escarpins Stuart Weitzman de son interlocutrice.

— Oh ! mais j'ai déjà fait du camping, tu sais ! rétorqua Alicia en chassant sa remarque d'un revers de main.

— Quand ?

— Eh bien... j'avais neuf ans. Mon père et sa deuxième... non sa *troisième* épouse m'ont emmenée au camp du Met pour la nuit.

— Au Met ?

— Un programme spécial — le musée avait installé des tentes dans l'atrium.

— Oh ! je vois ! Exactement les conditions de vie d'un bled paumé de montagne.

— Nina, je sais que l'endroit n'aura rien à voir avec ma résidence dans l'Upper East Side, protesta Alicia en riant. Mais le village n'est pas totalement archaïque. J'ai lu qu'il disposait du Wi-Fi et d'un réseau de téléphone portable.

— D'un spa et d'un Starbucks aussi ?

— Je saurai m'adapter.

— Je suis impatiente de voir ça ! L'idée de cette mission commence vraiment à me plaire. Qui sait ? Peut-être que tu vas rencontrer un homme des bois grand et costaud et vivre HRTJ.

— HRTJ ?

— Heureuse pour le Restant de Tes Jours.

— Très drôle... Si ça arrivait, vu la ligne de notre journal, je pourrais tout de suite démissionner, répliqua Alicia en posant sur sa patronne et amie un regard faussement furibond. Bon, je t'appelle dès que je suis sur place, ajouta-t-elle en se levant du bureau.

Tout excitée, elle quitta la pièce pour retrouver l'antre bruyant qu'était son propre bureau. La pièce bénéficiait d'une vue certes plus réduite mais néanmoins aussi belle sur les gratte-ciel, ces jours-ci délicatement enveloppés d'une brume de chaleur. C'était le moment idéal pour quitter la touffeur

écrasante de la ville. En cette saison, le Sud risquait d'être humide, mais cela la changerait agréablement de l'asphalte. Et puis sa mère lui avait assuré qu'il y flottait toute la journée une capiteuse senteur de magnolia.

Elle réserva aussitôt un vol pour Atlanta et une chambre d'hôtel à proximité du quartier où résidait sa mère, puis prit son portable pour l'appeler. Candace ne répondit pas. Elle devait encore se trouver sur le bateau de pêche du fameux Bo. Excédée, Alicia leva les yeux au ciel et lui laissa un message pour l'informer de son heure d'arrivée.

Comme elle parcourait ses e-mails, elle fit la grimace à l'intitulé « réserve ta journée » du message de son père. Il l'invitait à son prochain mariage avec Miranda Kitt, une femme de la haute société. La prochaine Mme Robert Randall. La sixième à pouvoir se vanter de porter ce titre... On pouvait se demander pourquoi il s'embêtait encore avec une cérémonie. C'étaient certainement ses jeunes épouses qui exigeaient de se marier en grand tralala.

Alicia laissa échapper un soupir. Au cours des années, le comportement de ses parents avait dépassé le stade de l'irresponsabilité. Au début, cela avait été humiliant mais, à la longue, l'habitude aidant, c'était devenu presque réconfortant. Notamment parce que ces inconstances parentales l'avaient vaccinée contre toute attente sentimentale illusoire, à l'inverse de la plupart des femmes de son âge. Tandis que ses camarades de lycée, de fac ou de ses débuts perdaient leur temps à courir après l'âme sœur, elle s'était concentrée sur sa carrière, développant ses aptitudes dans les boulots les plus variés et se constituant un réseau. Résultat : à trente et un ans, elle était la plus jeune journaliste à avoir jamais intégré la rédaction du brûlot *Feminine Power*. Et elle commençait à se faire un nom avec sa chronique « Une féministe sur la brèche ».

Il faut dire qu'elle était toujours prête au combat. Depuis ses débuts au journal, elle n'avait eu de cesse de s'attaquer au système, enquêtant clandestinement sur la disparité entre les sexes dans le recrutement professionnel et les entretiens d'embauche, les inégalités dans le système de santé et les programmes scolaires, ainsi que sur les discriminations dans tous les domaines, de la réparation automobile au nettoyage à sec. A deux reprises, des chaînes nationales avaient repris une de ses enquêtes, ce qui avait élargi l'audience du magazine. Alors, si les leaders de Sweetness avaient lancé leur foire aux mariages au détriment des femmes, elle avait bien l'intention de le dénoncer.

Alicia termina de lire ses e-mails, puis ouvrit son navigateur Internet pour y taper l'adresse du site de Sweetness, Géorgie, « l'endroit le plus vert de la Terre ».

Elle fit défiler les pages, rassemblant toutes les informations susceptibles de lui servir une fois sur place. La ville nouvelle comptait une pension de famille, une clinique avec un hélicoptère, une supérette, un café, une banque et un salon de coiffure. L'entreprise qui recyclait les pneus et divers matériaux en paillage indestructible se révélait rentable, ainsi que la ferme d'éoliennes et la vente des produits du potager bio expérimental.

Une rubrique particulière était consacrée au bric-à-brac d'objets retrouvés après la tornade. Ils étaient tous soigneusement répertoriés et numérotés pour que les anciens habitants aient une chance de les reconnaître et de venir les récupérer. Quant au vieux pont couvert, il avait été restauré pour attirer les touristes. Récemment, un scientifique y avait fait construire un laboratoire pour étudier les vertus thérapeutiques d'une vigne de montagne, le *kudzu*. Et, chaque mois, le village organisait le week-end des Retrouvailles pour accueillir tous ceux qui avaient vécu là-bas par le passé.

Sur la page « A propos de nous » figuraient les trois frères Armstrong photographiés en extérieur, dans leurs vêtements de travail. Il n'y avait pas à dire, leur patrimoine génétique était de tout premier ordre, comme elle fut forcée de le constater, tout en réprimant un soupir. En effet, tous trois étaient grands, bâtis comme des chênes, et plutôt séduisants dans leur genre brut de décoffrage.

Porter Armstrong, d'après l'intitulé sous la photo, semblait être le plus jeune. C'était visiblement la vedette du groupe et il souriait franchement à l'appareil. Kendall Armstrong, debout au milieu, semblait

moins sociable, mais pas forcément inaccessible. Quant au plus âgé, Marcus Armstrong, il rechignait manifestement à être pris en photo. Son attitude indiquait clairement qu'il était le leader naturel de la fratrie. Il n'empêche qu'il restait en retrait... un loup solitaire. Un peu comme elle, en somme.

Et ses yeux... Alicia sentit son ventre se nouer. Marcus Armstrong avait le regard le plus intense qu'elle ait jamais vu.

Quel effet cela faisait-il de plonger dans ces yeux-là en partageant le même oreiller ? A cette pensée, un frisson de désir la parcourut. Elle chassa aussitôt cette sensation importune par un petit rire. Décidément, Nina déteignait sur elle.

Tout de même, ces yeux...

Elle prit son téléphone pour joindre le service de recherches.

— Neil, c'est Alicia. Je voudrais un rapport complet sur les antécédents d'un certain Marcus Armstrong qui réside en ce moment à Sweetness, en Géorgie. M-A-R-C-U-S...

2

— Très bien, alors il faut s'y mettre, on a du pain sur la planche, déclara Marcus Armstrong à ses frères, tout en désignant l'emploi du temps mensuel accroché au mur de la caravane qui constituait leur bureau de chantier.

Soudain, un air de country s'éleva dans la pièce. « *C'mon baby, drive south* », s'égosilla le chanteur avant que Porter ait eu le temps de décrocher son téléphone de sa ceinture.

— Attends une seconde, c'est Nikki, lança-t-il en prenant l'appel. Salut, ma belle, qu'est-ce qui se passe ?

Marcus se mordit l'intérieur des joues. Ces derniers temps, son plus jeune frère semblait perdre toute volonté dès qu'il s'agissait de sa copine, le Dr Nikki Salinger, débarquée à Sweetness pour fonder leur première clinique. Tout cela parce que, comme il ne lui avait pas encore proposé le mariage, elle lui mettait une pression d'enfer. Dès qu'il s'agissait de Nikki, Porter, ex-soldat de l'Army, blessé par un éclat d'obus en Afghanistan, se muait en carpette. Décidément, il ne lui avait pas fallu grand-chose pour perdre cette fermeté, qui avait pourtant toujours semblé être la sienne... Marcus réprima son irritation tandis que son frère bêtifiait au téléphone avec sa chère et tendre.

— Désolé, s'excusa Porter, quand il raccrocha enfin. Nikki voulait régler les détails du dîner. Continue, Marcus.

— Merci. Je disais donc que...

Une nouvelle chanson retentit, du blues, cette fois. « *Baby, come home... baby come home* », roucoula le crooner avant que Kendall ne récupère son téléphone.

— Une minute, c'est Celia, lança-t-il en prenant l'appel. Salut, ma biche, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Marcus serra les dents. Son cadet ne valait pas mieux ! Il venait de retrouver son premier amour, Celia Bradshaw, un ingénieur des ponts et chaussées, revenue à Sweetness pour restaurer le pont couvert. A cette occasion, Kendall avait découvert, à sa plus grande surprise, qu'ils avaient un fils de douze ans : Tony. Après des débuts un peu chaotiques, tous les trois formaient à présent une vraie famille. Cependant, Kendall subissait la même pression que Porter pour qu'ils se marient et officialisent leur union.

En conséquence de quoi, Marcus pouvait ajouter ses propres frères à la liste des ouvriers énamourés qui réintégraient, chaque nuit, leur caserne à des heures indues, parce qu'ils ne pouvaient pas se résoudre à quitter leurs dulcinées.

Vu la tournure des événements, et même s'il se réjouissait du bonheur de ses frères, il ne pouvait s'empêcher de considérer que le récent afflux de femmes à Sweetness était une vraie calamité.

Bien sûr, dans certains domaines, les femmes avaient permis de faire avancer les choses, il ne pouvait pas le nier. Mais on ne pouvait pas non plus ne pas voir qu'elles détournaient les hommes de leur

travail... Alors que la liste des tâches à accomplir pour satisfaire dans les délais les exigences fédérales était si longue qu'elle l'empêchait de fermer l'œil de la nuit. Si, dans six mois, ils n'avaient pas atteint le niveau de réussite exigé aussi bien sur le plan infrastructures que productivité, le territoire de la ville et tout ce qu'il contenait reviendrait à l'Etat, et l'avenir de Sweetness leur filerait entre les mains.

Marcus lorgna sa montre. Apparemment, il était le seul concerné par le fait qu'un jour de plus venait de s'écouler. Exaspéré, il lança un regard noir à Kendall, tout en lui faisant signe d'accélérer les choses.

— Désolé, dit son frère, après avoir raccroché. Celia voulait aussi me consulter pour le dîner, elle a parlé avec Nikki... Ce soir, on mange tous ensemble à la pension de famille. Tu devrais te joindre à nous, Marcus.

— Oui, viens, insista Porter, ça sera sympa.

— Non merci, je n'ai pas le temps, répondit-il, peu enthousiasmé à l'idée d'être, une fois de plus, la cinquième roue du carrosse. Et vous ne pourriez pas changer ces sonneries ridicules ? Vous virez doucement femmelettes, là...

— Au fond, tu es jaloux, frangin, mais tu ne le sais pas encore..., répliqua ironiquement Porter. Un de ces jours, tu rencontreras quelqu'un qui t'inspirera une sonnerie bien cucul et on en reparlera.

— Oh oui ! ça te fera du bien ! Quelqu'un qui saura t'adoucir un peu, renchérit Kendall.

— C'est ça ! asséna sèchement Marcus. Compte là-dessus et bois de l'eau fraîche.

— Marcus et ses phrases définitives, ironisa Porter avec un sourire complice à Kendall.

— Plus on est grand, plus on tombe de haut, renchérit celui-ci.

— Bon, est-ce qu'on pourrait se remettre au travail ? aboya leur aîné, excédé.

— Ecoute, tu pourrais te détendre un peu, râla Porter. Ces derniers mois, on a avancé à pas de géant. On a le droit de respirer un peu.

— C'est vrai, intervint Kendall. Notre banque va ouvrir d'un jour à l'autre. C'est tout de même quelque chose, non ? Le laboratoire est opérationnel et le Dr Devine publie dans au moins six journaux nationaux. La supérette s'est agrandie. On a maintenant une pharmacie et une clinique. Notre production de paillage a doublé en moins de six mois. L'entreprise de recyclage embauche. On creuse aujourd'hui les fondations de l'hôtel. On a même un nouveau camion de pompiers. Et cinq bouches d'incendie ornent les magnifiques trottoirs que nous a construits ma charmante fiancée, ajouta-t-il, rayonnant de fierté, avant de conclure en pointant le tableau noir près de la porte qui affichait « 845 ». Sans compter notre population qui augmente à vue d'œil.

— Et le salon de coiffure qui marche du feu de dieu, renchérit Porter.

— Ouf ! Quel soulagement ! asséna sèchement Marcus.

— Je disais simplement que, à ce train-là, les boutiques que nous avons construites trouveront preneurs en trois coups de cuillère à pot.

— Nous avons déjà reçu les candidatures d'un conseiller fiscal, d'un agent immobilier, d'un marchand de chaussures et d'un boulanger, ajouta Kendall.

— Aucun juge de paix dans le lot ? s'enquit Marcus. Ça, c'est vraiment important, on a besoin d'un médiateur sur place, avant l'échéance fédérale, sinon ça ne passera pas.

— Non, malheureusement aucun, mais Regina Watts, la recruteuse qui nous a aidés à diffuser nos appels d'offres, y travaille. Le problème, c'est que le salaire proposé est bien plus bas que ceux du marché.

— De combien ?

— Eh bien, disons que le salaire moyen pour un juge de paix tourne autour de quarante mille... alors que notre budget avoisine les cinquante dollars. Regina espère trouver un avocat à la retraite ou doté d'une fortune personnelle. Quelqu'un qui ferait ça par idéalisme...

— Ça promet ! Bon, tiens-moi au courant, soupira Marcus, avant de se tourner vers Porter. Et l'église, quand est-ce qu'elle sera terminée ?

— Le soubassement est prêt, annonça son frère en remuant nerveusement sur sa chaise. Et les pans de murs préfabriqués sont censés arriver avant la fin de la semaine.

— Alors, impatient ? Est-ce qu'il y aurait une demande en mariage à l'horizon ? lança Kendall, moqueur, en tapant sur l'épaule de son frère.

— Oh ! tu sais, Nikki et moi, on n'est pas vraiment pressés de se passer la corde au cou ! répliqua Porter, vaguement renfrogné.

— Ah bon ? Alors, ça ne te gêne pas si j'évoque le sujet au dîner ?

— Franchement, je préférerais que tu t'abstiennes, répondit Porter, dont la mine s'était encore assombrie. Parce que, Celia et toi, vous avez fixé une date ?

— Pas encore, avoua Kendall. Mais elle connaît mes sentiments.

— Toute cette satanée ville connaît vos sentiments, vu que vous les avez tagués sur le château d'eau ! s'énerma Marcus.

— Je ne pouvais pas laisser Porter me brûler la politesse. Moi, au moins, j'ai déjà fait ma demande et obtenu une réponse.

— Je ne suis pas inquiet, quand ce sera le moment, Nikki dira oui, assura Porter avec un petit rire nerveux.

— Alors pourquoi est-ce que tu n'as pas commencé à bâtir ta maison ? demanda Kendall.

— Et toi, tu as commencé avec la tienne ? rétorqua Porter.

— Bon, les filles, vous pourriez garder ces papotages pour plus tard, dit Marcus.

— Tu sais, il ne s'agit pas forcément de nous. En fait, il y a pas mal de couples qui attendent que l'église soit terminée, dit Porter en se redressant sur sa chaise. Je t'assure : ça va être la ruée.

— Eh bien dans ce cas, tu devrais te dépêcher de nous dégouter un pasteur, observa Marcus.

— Très bien, soupira son frère.

— Avant que tous ces mariages aient lieu, il va aussi falloir transformer une des ailes de la pension de famille en résidence familiale, observa Kendall en riant sous cape. Les femmes et les enfants vivent tous à la pension de famille et les hommes dans la caserne... Même les couples. Et tous ces gens commencent à en avoir assez de faire les allers-retours entre la caserne et la pension. Et avec les enfants qui sont en route... On aura aussi besoin de quelqu'un pour prendre la direction de la maison. Déjà maintenant, c'est trop lourd pour les bénévoles.

— Quoi d'autre ? demanda Marcus, qui hocha la tête en ajoutant une note sur sa liste.

— Eh bien, l'afflux de touriste curieux de voir le pont couvert a décuplé. Chaque jour, je vois plus d'étrangers se balader en ville.

— Ce qui nous amène à notre problème le plus pressant : le restaurant, intervint Porter. Nous ne sommes équipés pour restaurer ni les touristes ni la foule qui se presse aux week-ends des Retrouvailles.

— C'est vrai, acquiesça Kendall. Surtout que le représentant du ministère de l'Energie va revenir d'un jour à l'autre, et cette fois il faut qu'on passe haut la main l'inspection. Si on pouvait éviter qu'une bagarre n'éclate au beau milieu du restaurant, ce serait vraiment un plus.

— Je ne vois qu'une seule solution : séparer la colonelle Molly et Rachel Hutchins, disons... chacune à un bout de la ville, s'esclaffa Porter.

— Ça ne devrait pas poser de problème, affirma Kendall. Figure-toi que Rachel tourne pas mal autour du laboratoire de Devine, depuis qu'il est terminé.

— Oh ! je sais ! A la grande consternation du Dr Cross, d'ailleurs, précisa Porter.

— Quel est le rapport ? demanda Marcus, perplexe.

— Tu n'es pas au courant ? Le Dr Cross a un gros béguin pour Rachel, expliqua Porter.

— Mais il a trente centimètres de moins qu'elle.

— Disons que c'est un homme qui n'a pas froid aux yeux, conclut Kendall en écartant les mains.

Marcus se pinça l'arête du nez. Voilà qu'il était entraîné malgré lui dans l'immense soap opera qu'était devenue la ville.

— Bon et si nous revenions au rapport du ministère de l'Énergie ? proposa-t-il. La dernière fois, toutes nos initiatives de recyclage ont été agréées, à part la salle à manger. Mais depuis, nous l'avons convertie en véritable restaurant et on recycle quatre-vingt-quinze pour cent des déchets.

— N'empêche que la nourriture est toujours aussi mauvaise et le service désastreux, répliqua Kendall. Le personnel est incapable d'accueillir du monde. Et personne n'arrive à travailler avec la colonelle Molly. C'est la valse des serveuses.

— Je lui parlerai, dit Marcus, le visage sombre.

— Vu le développement de la ville, le restaurant est destiné à faire de gros bénéfices, insista Porter. Il aurait bien besoin, en sous-main, de ton sens des affaires.

— Quand il ne restera plus que ça... Consacrons-nous en priorité à l'échéance fédérale et à tout ce qui s'y rattache, répliqua Marcus. En plus de la justice de paix, nous devons prouver que notre système d'urgence est opérationnel, aussi bien en cas d'incendie que de sauvetage. Et, avant l'arrivée du mauvais temps, il faut construire encore un lotissement, une prison, une bibliothèque et une mairie. Ensuite, on achètera des urnes électroniques pour organiser des élections.

— Toutes ces opérations sont déjà bien engagées, répliqua calmement Kendal.

— Peut-être, mais ça ne suffit pas. On ne peut pas se permettre le moindre raté, répliqua son aîné. Une explosion au labo ou la découverte d'une substance toxique sur l'emplacement du futur lotissement nous coulerait.

— Marcus, nous sommes au courant, mais je maintiens que la priorité reste le restaurant, rétorqua Kendall. C'est la clé de la réussite de nos projets.

— Alors, j'espère que tu es prêt à affronter Molly, observa Porter.

— Molly, j'en fais mon affaire, grogna Marcus, conscient qu'il allait devoir marcher sur des œufs. La colonelle à la retraite avait un très fort tempérament et ils étaient ses débiteurs.

En effet, durant les premiers mois de leur aventure, c'était elle qui, toute seule, avait préparé trois repas par jour pour l'équipe d'origine de deux cent cinquante ouvriers.

C'était la belle époque. Avant que toutes ces femmes ne débarquent de Broadway avec leurs manières du Nord et leurs exigences incessantes. Dont la moindre n'était pas leur insistance pour que la charte communale comporte une clause attribuant aux femmes des postes clés, en particulier la direction du restaurant. Il ne manquerait plus qu'elles fondent un syndicat.

— A propos du restaurant, n'oubliez pas que cet après-midi nous avons une réunion avec Rachel pour mettre au point l'organisation du prochain week-end des Retrouvailles, déclara Kendall, avant de se tourner vers son aîné. D'après ce que j'ai compris, elle a prévu plusieurs bals. Tu ferais bien de te trouver une cavalière.

— J'en ai déjà une, répliqua Marcus.

— Qui ça ? demandèrent ses frères en chœur.

— Maman. Elle revient s'installer ici ce week-end, vous vous souvenez ?

— Comment l'oublier ? soupira Porter. Elle nous le rappelle chaque fois qu'elle téléphone.

— Celia va envoyer Tony chez elle pour l'aider à emballer les objets les plus lourds, annonça Kendall.

Marcus hocha la tête avec satisfaction. Le fils de son cadet était un Armstrong pur jus. Il aimait ce gamin comme le sien. Brusquement, l'idée de ce que pouvait signifier avoir un fils, être père, fit naître en lui une bouffée de mélancolie... Jusqu'à ce qu'il songe au revers de la médaille : se coltiner la mère de l'enfant. Ces bonnes femmes étaient de véritables nids à problème.

Comme pour renforcer encore sa conviction, les portables de ses frères se mirent simultanément à jouer leurs ritournelles ridicules.

— Bon, on a fini ? lança Porter.

— Oui, ça pour être finis vous êtes finis, marmonna Marcus en se dirigeant vers la porte.

Il allait passer la matinée à l'entreprise de recyclage et s'il avait le temps, peut-être qu'il irait pêcher pendant l'heure du déjeuner... en remerciant le ciel de ne pas s'être fait piéger par une de ces créatures envahissantes et perpétuellement insatisfaites.

3

— Merci pour les vêtements, maman, lança Alicia en sortant de chez Candace, une valise à la main.

Celle-ci était pleine de jeans, de T-shirts et d'une foule d'autres articles censés être à la fois simples et séduisants. A vrai dire, elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'ils étaient bien trop frivoles pour une femme de l'âge de sa mère. Depuis son départ de New York, le style de Candace s'était radicalement transformé... certainement pour plaire à Bo, son compagnon bien plus jeune qu'elle.

Alicia ne voyait pas ce que sa mère pouvait trouver à ce bouseux sans cervelle. Son engouement avait certainement à voir avec ses prouesses sexuelles, mais elle préférait ne pas y penser.

— Et pour la voiture..., ajouta-t-elle, avant de piler net dans l'allée à la vue du vieux pick-up bleu garé près de sa voiture de location.

Elle avait proposé à sa mère d'échanger sa voiture contre sa berline, ne souhaitant pas arriver à Sweetness en touriste.

— Oh ! J'ai oublié de t'en parler, dit Candace avec entrain. Pendant que tu faisais tes bagages, Bo a pensé qu'il valait mieux qu'il prenne la voiture pour aller travailler et que tu empruntes son pick-up pour la montagne. Il a quatre roues motrices, ce sera beaucoup plus pratique que la berline.

Alicia se mordit la langue. Après tout, ce type devait considérer qu'il faisait une bonne action.

Elle leva les yeux sur sa mère avec une soudaine bouffée de compassion. Candace Randall avait rencontré ce débile de Bo à Atlantic City. Encore mince et belle avec sa peau de lait et ses cheveux d'ébène, elle s'accrochait bec et ongles à sa jeunesse. Obsédée par l'exercice et les soins du corps, elle n'arrêtait pas de se remaquiller et de vérifier son reflet dans les vitres. Bien qu'Alicia n'ait passé que peu de temps avec le couple, elle était heureuse d'avoir choisi de résider à l'hôtel : la manière dont Bo alimentait sans cesse l'insécurité de sa mère par ses remarques insidieuses et méprisantes était tout simplement insupportable.

Voir Candace dans une telle dépendance affective lui donnait la nausée. Pis, sa mère s'étiolait à jouer les femmes d'intérieur dans une minable maison de location de ce quartier sinistre, pendant que son supposé séduisant compagnon, s'épanouissait dans son boulot de paysagiste. Pour être honnête, Alicia avait du mal à imaginer qu'il soit vraiment talentueux... En tout cas, les mauvaises herbes qui perçaient le béton de l'allée devant la maison laissaient penser qu'il ne cherchait pas particulièrement à mettre son art en pratique autour de chez lui.

Mon Dieu, quelle chaleur ! La température devait frôler les trente-huit degrés et l'air était aussi épais que du sirop. Les senteurs capiteuses tant vantées par sa mère semblaient s'être évaporées, tout comme le lustre de sa liaison passionnée, d'ailleurs. Mais en était-elle consciente ?

— C'est très gentil de sa part, dit Alicia, avant de prendre les clés que sa mère lui tendait.

Elle n'avait jamais conduit de pick-up, mais cela ne devait pas être trop différent des autres véhicules. Après tout, peut-être qu'un pick-up l'aiderait à mieux se fondre dans le paysage une fois sur place. Elle ouvrit la portière côté passager et recula devant la vague de chaleur sous pression qui s'échappa de la cabine transformée en fournaise.

— Alors tu vas rédiger un article sur Sweetness ? demanda Candace.

— Peut-être, répondit-elle en hissant sa valise sur le siège. Je ne le saurai qu'une fois là-bas.

— Vu que tu m'as emprunté ma garde-robe, j'en déduis que tu y vas incognito et que c'est pour ta chronique « Une féministe sur la brèche » ? Tu penses qu'il s'y passe des choses suspectes ?

— C'est ce que j'ai l'intention de découvrir.

— Je me souviens avoir lu quelques lignes dans le journal sur le pont couvert, le monument de la ville. Cela avait l'air pas mal, soupira tristement Candace.

— Tout va bien, maman ? demanda Alicia en lui pressant la main.

Candace hésita, visiblement troublée. Debout sous le soleil implacable, elle paraissait soudain son âge. Elle jeta un regard triste sur la maisonnette et son environnement, à des années-lumière de la maison cossue qu'elle avait partagée avec le père d'Alicia, puis se ressaisit en se forçant à sourire.

— Je vais très bien, dit-elle en sortant un objet de la poche de son jean délavé. Tiens, je l'ai fabriqué pour toi.

Alicia prit le bracelet formé de brins de cuir entrelacés à un fil d'argent, auquel pendait un ravissant motif de fleur.

— C'est toi qui as fait ça ? répondit-elle, étonnée.

Sa mère avait toujours adoré et acheté de beaux bijoux, mais jamais elle n'avait soupçonné ses dons artistiques.

— C'est une fleur de magnolia, expliqua Candace en l'aidant à attacher le fermoir. Il incarne la force et la beauté, exactement ce qui convient à ma brillante fille.

— C'est très joli, merci, dit Alicia, touchée, en admirant le bijou. Maman, tu es vraiment sûre que tout va bien ?

— Certaine, affirma Candace en s'humectant les lèvres. Dis-moi, tu as parlé à ton père, ces derniers temps ?

Etait-ce la nouvelle du prochain mariage de son ex qui lui ruinait le moral ?

— Il m'a envoyé un e-mail l'autre jour, répondit Alicia, après une seconde d'hésitation.

— J'ai entendu dire qu'il se remariait de nouveau.

Bingo !

— Oui, on dirait bien.

— Je parierais que la fille a ton âge, dit sa mère en étudiant sa manucure.

— Elle est plus jeune. Seule une gamine peut convenir à Robert, tu le sais bien.

— N'appelle pas ton père par son prénom, s'il te plaît, ça ne se fait pas, la tança sa mère. Tu vas assister au mariage ?

— Je ne sais pas, j'avoue que je n'y ai pas encore réfléchi, répondit Alicia en réprimant le chagrin que lui inspirait sa mère pour se forcer à faire bonne figure. Et tu devrais faire comme moi, tu sais bien que tout ça n'a aucun sens.

— Bien sûr, tu as raison, comme toujours, acquiesça Candace avec un faible sourire. Allez, ma chérie, sois prudente sur la route.

— Je t'appelle dès mon arrivée, quand j'aurais pris mes repères, dit Alicia en la serrant dans ses bras. Tu sais, je peux tout aussi bien être rentrée demain.

— Si c'est le cas, on met nos plus jolies robes et on va en ville se faire un bon restau, répliqua Candace, rayonnante.

Ainsi, sa mère était tout à fait consciente que, en s'installant avec Bo, elle avait baissé d'un bon cran le niveau de ses exigences. Il était tout aussi manifeste qu'elle souffrait toujours de la défection de son ex-mari, alors qu'il s'était déjà remarié quatre fois depuis leur divorce, vingt-cinq ans plus tôt.

Comment pouvait-on aimer quelqu'un après si longtemps ? Pourtant, Alicia n'ignorait pas que c'était l'incapacité de ses parents à gérer leurs émotions qui avait provoqué leur rupture. Quand elle avait été en âge de comprendre, sa mère lui avait confié qu'elle avait fait une fausse couche. La perte de son bébé l'avait plongée dans une mélancolie dont elle n'avait jamais réussi à émerger, n'ayant plus le goût d'assumer son rôle d'épouse... sans pour autant se montrer plus maternelle avec sa fille, d'ailleurs. Or, voici qu'au soir de sa vie, Candace semblait rongée par le regret.

Une raison de plus pour ne pas s'engager dans une relation compliquée. Non, vraiment, l'exemple de ses parents n'avait rien d'encourageant...

— Oui, ce serait sympa de se faire une petite sortie en ville, dit-elle. Bon, maintenant, il faut que j'y aille.

Elle glissa son sac sur son épaule et, après avoir ouvert la portière côté conducteur, se demanda comment elle allait se hisser sur le tissu douteux qui recouvrait le siège.

— Il y a une poignée, dit sa mère en pointant le haut de la portière, puis le bas de la carrosserie. Et tu peux monter sur le marchepied.

Alicia empoigna la poignée et mit le pied sur ce qui lui sembla être le marchepied, puis elle se laissa maladroitement tomber sur le siège en fronçant le nez. La cabine était dégoûtante et puait la cigarette. Elle allait devoir mettre la climatisation à fond.

— Désolée, mais l'air conditionné est en panne, annonça sa mère.

— Je roulerai les vitres ouvertes, répliqua-t-elle avec un sourire crispé.

— A vrai dire... Il n'y a que la vitre du passager qui peut descendre... et encore, à moitié, ajouta sa mère, gênée.

Génial !

— Il y a autre chose que je devrais savoir ?

— Heu... Bo a dit que tu aurais peut-être besoin d'essence.

Alicia songea avec regret à sa voiture de location garée dans l'allée avec son air conditionné et son réservoir plein, mais elle ne voulait à aucun prix arriver au village en affichant son statut de journaliste en mission. Et puis, elle était là pour l'aventure, non ?

Elle claqua donc la portière et, après s'être débattue avec la ceinture de sécurité et le réglage manuel du siège, mit le moteur en marche pour s'apercevoir que le pot d'échappement de Bo semblait lui aussi sujet à caution. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, elle salua sa mère et s'engagea dans l'allée.

Le temps d'atteindre la première pompe à essence, son fin T-shirt était trempé de sueur. La chaleur était suffocante et, sans ventilation, elle n'était pas sûre de survivre aux quatre heures de trajet.

Dans le magasin de la station essence, elle fut stupéfaite de constater que tous les hommes lorgnaient ouvertement ses jambes. Déjà qu'elle ne se sentait pas très à l'aise dans la minijupe en jean et les sandales blanches prêtées par sa mère, sous ces regards insistants, c'était encore pire. A Manhattan, mêlée à la foule des trentenaires en tailleurs sombres et talons aiguilles qui arpentaient le pavé, elle n'attirait jamais les regards. Il faut dire qu'à New York tous les hommes avaient les yeux rivés sur les cours de la Bourse.

Les hommes du Sud étaient-ils aussi sexuellement agressifs que l'affirmait la légende ? Le regard intense de Marcus Armstrong lui revint à la mémoire, déclenchant spontanément une crispation de désir, qu'elle se dépêcha de refouler. Décidément, elle devait être sous pression pour réagir ainsi ! Sans doute le fait de se retrouver tel un poisson hors de l'eau était un peu perturbant.

Elle se concentra de nouveau sur son objectif et alla s'emparer d'une grande bouteille d'eau fraîche dans le réfrigérateur. Malgré sa faim, elle fit l'impasse sur les sandwichs enveloppés de papiers gras. On trouvait aussi des pâtisseries et des emballages indiquant « griffe au miel » ou « tarte laitière », mais ils ne lui parurent guère plus appétissants. Si elle avait été à Manhattan, elle aurait pris un sandwich œuf/avocat sur un lit de graines de tournesol et le meilleur café du monde chez Alfred, à un pâté de maisons de son bureau.

En fait, elle était une citadine dans l'âme. Elle l'avait toujours su, mais là, elle était forcée d'en faire l'expérience concrète. Si Sweetness devait être aussi primitive que ce trou, elle espérait bien ne pas y faire de vieux os.

En se dirigeant vers le comptoir, elle repéra une batterie de petits ventilateurs électriques aux couleurs flashy qui se fixaient sur le tableau de bord par une ventouse. Ces gadgets créaient une petite brise et même s'ils étaient monstrueusement laids, elle n'était plus à ça près. Elle en prit donc un dans le lot et sursauta en surprenant son reflet dans un miroir. Le matin elle avait décoiffé son carré géométrique pour se donner un air moins sophistiqué, mais, avec la sueur, ses cheveux frisaient anarchiquement. Par chance, elle aperçut un sachet de chouchous dans le présentoir d'objets hétéroclites planté devant la caisse et l'ajouta à son butin, avec une carte de la Géorgie. La caissière lui adressa un grand sourire en l'appelant : « mon chou ».

C'était un peu comme se retrouver à l'étranger.

Elle regagna le pick-up avec ses achats en observant les alentours. Dehors, des haut-parleurs diffusaient de la musique à plein tube et le parking était bourré de camions, de 4x4 et de motocyclettes. Même les femmes conduisaient d'énormes vans, et tout le monde se servait des packs de bière et des sodas en libre-service. Tous ceux qu'elle croisait la saluaient en souriant, comme s'ils la connaissaient, au point qu'un moment elle eut peur que quelqu'un l'ait reconnue.

C'était totalement ridicule. Qui pourrait bien la reconnaître ? Même si par miracle elle avait croisé un lecteur assidu de *Feminine Power*, elle n'avait plus rien à voir avec la femme élégante en photo dans le magazine. Après une seconde d'hésitation, elle replongea dans l'atmosphère étouffante de la cabine et fixa le petit ventilateur sur le tableau de bord. Puis elle divisa sa masse de boucles en deux couettes basses, avant de sortir un magnétophone miniature de son sac pour s'enregistrer.

— Me voilà en route vers Sweetness, en Géorgie, pour une chasse à l'homme clandestine. Temps de trajet estimé : plus ou moins quatre heures. J'ai chaud, je transpire et je conduis un pick-up qui n'a même pas la clim. Je ne sais pas trop où je vais mettre les pieds, mais les dés sont jetés.

4

La pile du ventilateur déclara forfait au bout d'une heure. La radio du pick-up refusait de capter autre chose que des stations de musique country et quand Alicia freina de toutes ses forces pour éviter une créature brune qui traversait la route, tout ce qui se trouvait sous son siège roula sous ses pieds, dont une canette de bière et un string panthère orné du monogramme *Pam*.

A sa connaissance, sa mère ne se faisait pas appeler Pam ; on pouvait supposer que Bo ne se contentait pas de labourer des jardins.

A la pensée de sa mère, Alicia soupira. Si les hommes du Sud étaient effectivement plus actifs sexuellement que ceux des climats froids, il semblait inévitable qu'ils soient encore moins enclins qu'eux à se satisfaire d'une seule femme.

Ce qui me ramène à mon sujet, se dit-elle en ralentissant pour quitter la nationale et s'engager sur une route plus étroite. Elle devait être toute récente car elle ne figurait même pas sur sa carte. En tout cas, d'après les panneaux de signalisation, elle conduisait bien à Sweetness.

Ces gens vivaient tellement à l'écart du monde qu'ils auraient pu ouvrir le plus grand bordel de la Terre sans que personne ne s'en aperçoive.

Le pick-up grimpait déjà depuis un bon moment, quand brusquement le paysage devint beaucoup plus accidenté. Soudain, elle était environnée de pics montagneux aux reflets mauves, couverts de vastes forêts de résineux et de gros rochers rouges. Candace lui avait effectivement parlé de l'argile orange qui constituait la majorité du sol de la Géorgie et créait de fabuleux contrastes dans le paysage — un rêve pour un reporter photo.

Alors qu'elle avait espéré que la température baisserait avec l'altitude, elle eut au contraire l'impression de se rapprocher du soleil. C'était atroce. Son maquillage avait coulé, et son déodorant ne faisait plus effet. Ses vêtements étaient trempés de sueur, ses pieds et ses jambes collants et, pour tout dire, elle ne sentait pas la rose.

D'accord, elle avait choisi de se vêtir avec moins de recherche qu'à l'ordinaire, d'accord elle était prête à essayer de paraître un peu plus naturelle, mais là tout de même c'était exagéré. Si son apparence les offensait, il y avait peu de chances que les gens acceptent de lui parler. Travailler clandestinement était une chose, être repoussante en était une autre. Et puis elle était censée chasser l'homme, pas le faire détalier dans la direction opposée.

Un panneau sur la droite annonça : « Sweetness, Géorgie, 5 kilomètres ». Elle ralentit pour observer le paysage de chaque côté de la route récemment asphaltée. On avait taillé dans le foisonnement du sous-bois pour dégager la vue... Quelqu'un devait tenir à ce que les visiteurs aient une bonne première impression. Sur la gauche serpentait une rivière digne d'une carte postale — la Timber Creek, d'après la

carte. L'eau paraissait incroyablement calme et pure, surtout pour quelqu'un avec la gorge sèche comme du carton.

Elle repéra un pont métallique surplombant la rivière. A côté, un panneau indiquait : « Centre de recyclage de Sweetness ». Il n'y avait pourtant aucun bâtiment en vue, rien d'autre qu'une étendue interminable de bois et de vigne, certainement le *kudzu* dont parlait sa documentation.

Dans ses recherches, elle était aussi tombée sur une information qui lui avait fait dresser les cheveux sur la tête : apparemment les montagnes du nord de la Géorgie étaient infestées de serpents à sonnette et de scorpions.

Des *scorpions*, quelle horreur !

Comme si la chaleur continuelle, l'humidité et l'isolement n'étaient pas déjà suffisamment rebutants.

Plus loin dans un virage, elle aperçut un pont couvert de bois rouge, certainement le monument dont sa mère lui avait parlé. D'après le site Web, l'ouvrage précédent avait été détruit par la tornade qui avait dévasté la ville.

Il fallait reconnaître que ce pont était magnifique. Il s'harmonisait si bien avec le paysage qu'il semblait être là depuis des siècles. Intriguée, elle se gara sur le bas-côté pour l'observer de plus près et se dégourdir les jambes. Malgré l'ardeur du soleil qui cognait au-dessus de sa tête dans le ciel immaculé, elle ressentit d'abord un immense soulagement en quittant la touffeur de la cabine. Au moment de descendre, elle prit cependant de nouveau conscience de sa piteuse apparence. Ses vêtements étaient à tordre, sa peau irritée et ses pieds presque noirs. Elle maudit le compagnon de sa mère en regrettant de n'avoir pas apporté des lingettes. Malgré tout, elle avait deux gants de toilette dans sa trousse. Si seulement elle pouvait trouver de l'eau.

Elle s'immobilisa et lorgna la rivière qui coulait sereinement en contrebas. Ses eaux claires comme du cristal lui tendaient les bras.

Si je pouvais rejoindre la berge, je pourrais me laver les pieds et me rafraîchir le visage, songea-t-elle tout en trouvant l'idée quelque peu absurde.

Toutefois, quand elle découvrit un sentier qui menait à la rivière, elle se dit qu'au fond, étant donné qu'il n'y avait personne en vue, ce ne serait peut-être pas si idiot. En tout cas, une meilleure idée que de débarquer à l'hôtel comme une va-nu-pieds ou de demander la clé de la douche d'une station-service.

Après avoir sorti sa trousse de toilette et un T-shirt propre de sa valise, elle s'empara prestement d'un soutien-gorge. Une fois rafraîchie, elle pourrait se changer. Ainsi quand elle arriverait en ville ce serait sous les traits d'une femme respectable et fleurant bon.

Ni une ni deux, elle verrouilla le pick-up et s'engagea avec précaution sur le sentier rocailleux. Elle n'avait rien d'une baroudeuse, mais la pratique du Pilates lui avait procuré équilibre et coordination, et la descente en soi ne lui posait pas de problème particulier. En revanche, persuadée qu'il était truffé de serpents et de scorpions, elle ne pouvait s'empêcher de lorgner nerveusement le tapis de mauvaises herbes et de cailloux qui longeait le sentier. Quand elle atteignit enfin la berge, soulagée d'arriver en un seul morceau, elle découvrit qu'elle était invisible de la route. La rive opposée étant haute et déchiquetée, elle se sentit assez en sécurité pour ôter ses sandales. Après avoir scruté l'onde translucide pour repérer d'éventuels serpents d'eau, elle y entra jusqu'aux chevilles.

Le courant froid sur ses pieds la fit soupirer d'aise. Instantanément, la température de son corps se mit à baisser. Après avoir joui de cette délicieuse sensation pendant plusieurs minutes, tout en remuant voluptueusement les orteils, elle s'accroupit pour se laver les pieds avec un des gants de toilette. Quand elle eut fini, elle plongea ses mains dans l'eau pour s'asperger le visage. C'était divin. Elle se mit à rire en songeant à sa patronne. Si Nina l'avait vue dans cette tenue, les pieds dans l'eau au milieu de ce paysage brut et sauvage, elle n'en serait pas revenue. Elle pressa le linge sur son cou en gémissant de plaisir.

Elle s'installa ensuite sur un rocher au bord de l'eau. A cet endroit, un buisson la dissimulait encore davantage. Malgré tout, elle vérifia longuement les alentours avant de se persuader qu'elle était bien seule. Enfin, elle se débarrassa de son T-shirt et humecta rapidement sa peau nue avec le gant. Le soleil était si brûlant que les gouttes d'eau s'évaporèrent instantanément. Son audace décuplée, elle jeta un dernier regard à gauche puis à droite, et dégrafa son soutien-gorge.

* * *

Marcus manqua laisser choir sa canne à pêche. Quand la femme avait fait son apparition sur la rive opposée, il en avait d'abord été simplement irrité. Bien sûr, il ne comptait pas faire de prise dans les trous peu profonds de la Timber Creek — à cause du soleil écrasant, les poissons s'étaient réfugiés au frais, en eaux profondes —, néanmoins il avait espéré passer dix minutes tranquille en compagnie de ses seules pensées.

Assis, la canne à pêche à la main, à quelques mètres en amont, il fut d'abord persuadé qu'elle l'avait repéré. Mais, à la manière dont elle observait les lieux sans marquer aucune réaction, il finit par déduire qu'il devait se confondre avec le feuillage. Encore une touriste qui s'était arrêtée pour prendre des photos du pont. S'il avait été plus sociable, il lui aurait fait un signe de la main... mais c'était un défaut qu'on ne lui avait jamais reproché.

Quand la jeune femme ôta ses chaussures pour pénétrer dans la rivière, il s'amusa de la voir aussi réjouie. Quand elle s'accroupit pour s'asperger le visage, il supposa que son voyage l'avait épuisée et se demanda d'où elle venait. Mais quand elle releva son T-shirt sur son soutien-gorge en dentelle rose, il devint brusquement nerveux.

Il aurait dû lui révéler sa présence mais, à présent, c'était trop tard. S'il le faisait, elle serait plus embarrassée qu'autre chose. Il essaya donc de détourner les yeux pendant qu'elle se tamponnait la peau avec un linge mouillé.

Vaine tentative. Cela n'aurait pourtant pas dû être si difficile. Après tout, elle ne dévoilait pas plus de son corps souple et élancé que si elle avait été en maillot de bain... même moins, puisqu'elle portait toujours sa jupe.

Quand son soutien-gorge s'envola, il comprit soudain qu'il était dans le pétrin et se pétrifia.

Du moins... en partie. Parce que si son cerveau ne semblait plus pouvoir fonctionner correctement, son hémisphère Sud, en revanche, réagissait avec vigueur. Brusquement, il avait l'impression d'être un collégien fasciné par sa première paire de seins.

Ce n'était pourtant pas les premiers qu'il voyait, loin s'en faut, même si cela faisait longtemps... *très* longtemps. Mais il fallait reconnaître que ceux-là étaient spectaculaires.

Ronds et pleins, ils pointaient vers lui comme une offrande. A en juger par la pâleur de sa peau, cette fille ne devait pas avoir l'habitude de se déshabiller dans la nature. Cela dit, un petit tatouage qu'il n'arrivait pas bien à distinguer suggérait qu'elle n'était pas forcément particulièrement prude.

Agenouillée sur son rocher, elle éclaboussait sa poitrine nue, telle une naïade. Ses tétons étaient dressés avec arrogance, et Marcus ne put s'empêcher de constater qu'une certaine zone de son propre corps semblait elle aussi au garde-à-vous. La seule chose à faire aurait été de disparaître avant qu'elle ne s'aperçoive de sa présence, mais il avait trop peur d'attirer son attention et d'empirer les choses.

Et puis, il devait bien se l'avouer, il était littéralement hypnotisé. Il se surprenait même à espérer qu'elle enlève sa jupe et le slip rose assorti qu'elle portait probablement dessous, pour se baigner nue. Quand elle se redressa — sa silhouette baignée par les rayons dorés du soleil, ses mains posées sur ses hanches étroites, exactement comme si elle avait lu dans ses pensées —, il retint sa respiration. Mais elle se pencha sur la pile de vêtements au sec sur un autre rocher et saisit un nouveau soutien-gorge qu'elle agrafa prestement, avant d'enfiler un T-shirt propre.

Marcus expira lentement, craignant toujours de bouger. Il la regarda mettre ses chaussures puis repartir par le sentier escarpé où elle disparut à sa vue. Le grondement sonore d'un moteur qui démarrait se réverbéra jusqu'à lui. La naïade aurait bien eu besoin de changer son tuyau d'échappement. Il attendit que le véhicule soit parti avant d'oser remuer. Il ne réalisa à quel point il était crispé que quand il se leva et que ses muscles protestèrent vigoureusement.

La jeune femme était partie en direction de la ville et il se demanda ce qu'elle allait y faire. C'était probablement une touriste. Ou une relation d'un des habitants... Peut-être la petite amie d'un des hommes.

L'idée qu'elle puisse venir rendre visite à l'un des ouvriers lui était vaguement désagréable, sans qu'il comprenne bien pourquoi. Il ne connaissait pas cette femme, mais le fait qu'elle se soit arrêtée pour faire trempette à l'improviste dans la rivière en révélait suffisamment sur son caractère et ses antécédents, non ?

Il se secoua pour chasser l'image de son corps à moitié nu de son esprit. S'il devait avoir un jour quelqu'un dans sa vie, ce serait une femme qui savait se tenir, pas ce fantasme obsédant.

De toute façon, ce n'était même pas la peine d'y songer : il n'avait pas de temps à consacrer aux femmes. Il avait une ville à bâtir.

Quelques mois avant sa mort, son père, Alton Armstrong, l'avait emmené pêcher seul avec lui. Il était encore adolescent à l'époque, mais il se souvenait avoir eu parfaitement conscience du caractère surprenant de l'événement. Il avait en effet rarement partagé de tels moments d'intimité avec son père. D'ordinaire, ses plus jeunes frères lui collaient continuellement aux basques, et Marcus n'avait jamais aimé avoir l'air en demande d'affection. Ce jour-là, il s'était tout de suite douté que son père avait quelque chose dans la tête. Plus tard, alors que leurs lignes plongeaient au fond d'un trou d'eau et que tous deux mâchaient un brin d'herbe, Alton Armstrong à sa manière sereine et sage avait affirmé que personne ne se rendait compte à quel point Sweetness était exceptionnelle. Que c'était un lieu en or qui façonnait les êtres et non le contraire. Et que, malgré ses difficultés, l'existence dans ces montagnes représentait un art de vivre qui valait le coup d'être transmis aux générations futures. Il devait avoir la prémonition de sa mort prochaine, parce que c'était ce jour-là qu'il avait extorqué à Marcus la promesse de tout faire, à n'importe quel prix, pour que la famille Armstrong reste enracinée à Sweetness.

C'était à cause de cette promesse que Marcus, après avoir quitté l'Armée, avait convaincu ses frères de se joindre à lui pour rebâtir la ville. A cause d'elle aussi que, après avoir découvert l'existence de son neveu, il avait pratiquement fait chanter Celia Bradshaw pour qu'elle révèle à Kendall l'existence de son fils. Le garçon était un véritable Armstrong et toute la famille devait être réunie à Sweetness. Mais pour cela, il fallait que le village renaisse de ses cendres et prospère.

Rien ne pourrait distraire Marcus de sa promesse et du but qu'il s'était fixé. Chaque matin quand il ouvrait les yeux et chaque nuit avant de les refermer, il sentait peser sur ses épaules le poids de la responsabilité de l'avenir du village. S'ils continuaient à ce rythme, à la fin de l'année, ils auraient comblé les exigences du programme fédéral, et le territoire de la ville appartiendrait aux résidents actionnaires, parmi lesquels ses frères et lui figuraient en bonne place.

C'était pour cela qu'il redoutait de détourner les yeux ne serait-ce qu'une minute de sa tâche, de se laisser distraire par quoi que ce soit, de peur que quelque chose ne vienne faire dérailler le plan qu'il avait élaboré à force d'obstination et de travail. S'il échouait, il aurait trahi son père.

Et cela, il n'en était pas question ! Jamais il ne le permettrait.

Marcus regarda sa montre. Il était presque l'heure de retrouver Rachel Hutchins au restaurant pour discuter de l'organisation du week-end des Retrouvailles. Puisqu'il serait sur place, il en profiterait pour parler à la colonelle Molly de ses problèmes de management.

Il se pencha pour récupérer sa canne à pêche et rembobina sa ligne. La vue de l'hameçon le fit froncer les sourcils. Pendant qu'il s'était laissé distraire par la naïade aux seins nus, un petit veinard de

poisson en avait profité pour filer avec un vers de farine bien gras... Cela lui apprendrait à laisser vagabonder ses pensées.

Quand il récupéra son coffre de pêche, un remous dans la rivière attira son attention. Après avoir jeté un œil, il pataugea dans l'eau pour récupérer l'objet qui flottait avec son époussette. C'était un bracelet, un jonc de cuir et d'argent où pendait une décoration en forme de fleur. Très joli. Le cuir n'était pas encore saturé d'eau et il devina qu'il devait appartenir à la femme aux seins nus.

Perplexe, Marcus se gratta la tête. Même s'il tombait sur elle par hasard, comment lui restituer le bracelet sans révéler qu'il avait assisté en douce à son petit spectacle ? Il fixa un moment la babiole puis la fourra dans la poche de sa chemise, sans s'en soucier davantage.

Il ne reverrait de toute façon probablement jamais la sirène.

5

- Devine où je suis ! lança Alicia au téléphone.
- Perdue dans les montagnes ?
- Exactement, en train de vérifier si j'ai du réseau.
- Alors, à quoi ça ressemble ?

Alice loucha vers le château d'eau blanc qui grandissait à son approche. « Bienvenue à Sweetness », s'étalait en grandes lettres noires sur le réservoir, mais dessus on avait tagué *J'♥ Nikki* en rouge et *J'♥ Celia* en bleu.

- Eh bien, c'est... pittoresque, disons.

Une voiture qui arrivait klaxonna et, en la croisant, le chauffeur la salua d'un geste de la main.

- Qu'est-ce que c'était ? demanda Nina.
- Ici, tout le monde klaxonne et te salue. Et tiens-toi bien, je conduis un pick-up.
- Tu rigoles ?
- Pas du tout.

- Eh bien, quand tu avances masquée, tu n'y vas pas de main morte ! Alors, quel est ton plan ?

Alicia ralentit car elle avait atteint ce qui paraissait être le centre du village.

— Maintenant, je dois trouver un endroit où parler aux gens sans éveiller les soupçons, dit-elle, étonnée par la foule qui se pressait sur les trottoirs. Dis donc, j'ai l'impression qu'ici ils repèrent tout de suite les étrangers, ajouta-t-elle, en constatant que tous ceux qu'elle dépassait se retournaient sur son véhicule.

Elle s'efforça tout en roulant au pas d'obtenir une vue générale des lieux. Avec un brin d'étonnement, elle considéra les bâtiments bizarres construits dans un assemblage de matériaux hétéroclites, certainement recyclés, jusqu'à ce que son regard se pose sur l'enseigne d'un salon de coiffure. Elle sourit.

- Bon ! Il faut que j'y aille. Je viens de trouver un endroit où ça papote.

Après avoir raccroché, elle suivit les indications menant au parking et se gara sur une vaste étendue herbeuse. Manifestement, la ville se préparait à l'arrivée d'une foule de voitures, peut-être à l'occasion du fameux week-end des Retrouvailles, qui devait avoir lieu prochainement. Après avoir garé le pick-up puant de Bo, elle sauta à terre et retourna vers la rue principale. Sur le chemin du salon de coiffure, elle repéra les magasins cités sur le site Web : la supérette, la banque, la clinique, d'autres commerces, dont l'un était tout simplement nommé « Restau ». On aurait dit un décor de film... Cet endroit était surréaliste.

Ou irréel.

Elle remarqua que les trottoirs s'étendaient plus loin que les bâtiments, indiquant que d'autres constructions étaient en projet. Ils étaient aussi plus beaux qu'ailleurs. Le béton couleur pastel était

parsemé de débris de verre colorés — certainement des matériaux recyclés là encore.

Les gens avaient l'air décontracté. Légèrement vêtus en accord avec la chaleur intense, ils se déplaçaient avec une nonchalance qu'on ne risquait guère de voir à New York. D'après les T-shirt et les casquettes assortis que portait une bande de gamins, elle déduisit qu'un match quelconque allait avoir lieu. Compte tenu de ce qu'elle savait sur Sweetness, elle n'avait pas pensé qu'il pourrait y avoir des enfants. C'était quelque peu préoccupant et elle espéra pour eux qu'il ne se passait rien d'illicite dans la ville.

Constatant, amusée, qu'au-dessus de la devanture du salon de coiffure figurait l'enseigne caractéristique d'un barbier, elle ouvrit la porte et fut aussitôt frappée par l'activité fébrile de l'endroit et la ségrégation qui y régnait.

Les femmes étaient assises à un bout du salon, attendant apparemment que l'une des trois coiffeuses s'occupe d'elles, tandis qu'à l'autre bout les hommes patientaient avant de prendre place sur un des deux fauteuils de barbier à l'ancienne. L'établissement était littéralement coupé en deux par un mur.

Alicia se raidit. L'intimité était une chose, mais deux salles d'attente séparées ? Là, c'était exagéré.

La seconde chose qu'elle remarqua fut le panneau des tarifs. Toutes les coupes de cheveux étaient à cinq dollars.

Elle venait d'atterrir dans la quatrième dimension.

Elle se dirigea vers la zone appropriée à son sexe et sourit à une femme brune et ronde qui attendait son tour. Celle-ci la toisa de haut en bas, avant de lui rendre son sourire :

— Salut !

— Bonjour, répondit Alicia. Vous savez si on peut se faire coiffer sans rendez-vous ?

— Bien sûr, mais il va falloir attendre un peu. Je m'appelle Susan Sosa.

La présentation prit Alicia au dépourvu. A Manhattan, personne ne vous donnait son nom, à moins de postuler pour un emploi.

— Alicia, répondit-elle en se creusant la tête pour trouver à toute vitesse un pseudonyme. Alicia Waters.

— Ravie de faire votre connaissance, dit la femme en lorgnant son sac. Joli sac à main.

— C'est un faux, mais merci, mentit-elle, prenant soudain conscience qu'un accessoire Chanel ne correspondait pas vraiment à sa tenue.

— Asseyez-vous, proposa Susan en désignant la chaise à côté d'elle. Quand est-ce que vous vous êtes installée ici ?

— En fait, je viens d'arriver, dit Alicia tout en prenant place. Peut-être que vous pourriez me parler un peu de la ville. Vous vous y plaisez ?

— L'endroit est sympa, dit Susan, épanouie. Ça fait à peu près un an que j'ai emménagé.

— Vous veniez d'où ?

— Du Michigan. Croyez-le ou pas, j'ai répondu à une petite annonce !

Quel coup de pot de tomber pile sur une des premières femmes venues au village pour dégouter un homme !

— Une annonce dans le journal ?

— Sweetness venait à peine de sortir de terre et ils avaient besoin de femmes, acquiesça son interlocutrice. J'étais célibataire, au chômage et j'avais besoin d'un nouveau départ, alors j'ai fait ni une ni deux et me voilà !

— Et comment ça se passe ? s'enquit Alicia en décochant son meilleur sourire de bonne copine à la jolie jeune femme.

— Franchement, j'aime beaucoup vivre ici, c'est tranquille, dit Susan, avant d'ajouter, l'air coquin : et puis, il y a l'embarras du choix... plein de types dans la force de l'âge et disponibles !

— J'ai entendu dire que ce sont les hommes qui règnent sur le village, c'est vrai ?

— J'en ai bien l'impression. En fait, ce sont les frères Armstrong qui décident de tout.

— De quoi est-ce qu'ils ont l'air ?

— Eh bien, les deux plus jeunes sont assez sympas, des types bien, avec un vrai cœur d'or.

— Et leur aîné ?

— Marcus ? Oh ! lui, il n'aime pas les femmes !

— Il est gay ?

— Ah ! ça, je ne pense pas ! s'esclaffa Susan. Non, c'est juste qu'il garde ses distances. En fait, tout le monde marche sur des œufs avec lui, il a un vrai caractère de chien.

Alicia pesa l'information avant de désigner les deux zones séparées :

— Et... est-ce qu'ici, les hommes et les femmes font tout séparément ?

— Oui, on peut dire ça, acquiesça la jeune femme. En fait, on dort même dans des lieux séparés.

— Ah bon ? souffla Alicia, médusée, en essayant de camoufler sa surprise.

— Comme je l'ai dit... c'est tranquille.

— Même les couples mariés ?

— C'est qu'il n'y en a pas, en tout cas pas encore. Les femmes et les enfants vivent tous à la pension de famille et les hommes dans une sorte de caserne ouvrière.

Alicia en resta comme deux ronds de flan.

— Susan, appela une des coiffeuses en brandissant une cape de protection. Tu es prête ?

— Excusez-moi, dit la jeune femme en se levant. Ravie d'avoir discuté avec vous.

Alicia se força à sourire, malgré le trouble où l'avaient jetée ces révélations. Que se passait-il donc dans cette ville ? Elle se leva d'un bond et rejoignit la porte. Si elle voulait le découvrir, elle devait rapidement trouver un prétexte pour s'attarder quelques jours de plus.

* * *

— Allô ? la Terre à Marcus ! claironna Porter, hilare.

Celui-ci sursauta, prenant brusquement conscience que son esprit vagabondait bien loin de la réunion entre ses frères, Rachel Hutchins et lui pour la préparation du prochain week-end des Retrouvailles. Maudit soit cette brunette et sa baignade impromptue !

— Excuse-moi, tu peux répéter ? bredouilla-t-il.

— Kendall et moi, on était en train de dire à Rachel à quel point on lui était reconnaissants de ses efforts, déclara son frère en le scrutant d'un regard aigu.

— Euh... formidable, dit-il à la jolie blonde qui s'était révélée un as de l'organisation. C'est vrai, tout ça paraît... super.

Réalisant que ce commentaire trahissait son inattention, il ajouta aussitôt :

— Je sais que vous vous êtes consacrée à fond à ce projet.

— Donc, vous allez le faire ? répliqua Rachel en souriant.

— Faire quoi ? souffla-t-il, paniqué.

— Eh bien, accrocher notre bannière dans la rue principale, répondit-elle sèchement, ayant compris qu'il n'avait pas écouté un mot de la discussion.

— On disait justement que pour ça on aurait besoin de l'échelle du camion de pompiers et de sa nacelle, dit Kendall en l'observant d'un regard narquois. Et comme la caserne des pompiers fait partie de ton domaine...

— Oh ! bien sûr ! bredouilla-t-il. Oui, oui, aucun problème. Je m'en occupe. Quoi d'autre ?

— Alors, voici le planning des manifestations du week-end, et tout ce qui reste à organiser d'ici à la fin du mois, précisa Rachel, le sourcil froncé.

— Nous vous fournirons tous les hommes dont vous aurez besoin, lança-t-il, magnanime.

— C'est exactement ce que m'a dit Kendall il y a une minute, répliqua froidement la jeune femme.

— Très bien... autre chose ?

— Seulement notre déjeuner, dit Rachel en se tordant le cou pour localiser une serveuse.

— Notre serveuse semble s'être évaporée, observa Porter.

— Si ça se trouve, Molly l'a virée, suggéra leur compagne. Cette femme est impossible. A quoi bon mettre une affiche en vitrine pour recruter du personnel ? Ça ne sert à rien. Tout le monde s'est donné le mot et personne ne veut plus travailler ici.

Marcus examina les clients dispersés dans la salle, tous agités et impatients. Manifestement, ils n'étaient pas les seuls à attendre qu'on s'occupe d'eux. L'énervement lui noua l'estomac. Cet endroit était devenu une véritable épine dans son pied.

Un horrible fracas de vaisselle s'éleva de l'arrière-salle.

— Sortez de ma cuisine ! beugla la voix de Molly. Et n'y remettez plus jamais les pieds.

Voyant des clients se lever et partir, Marcus bondit de sa chaise et se rua derrière le comptoir.

— Molly, qu'est-ce qui se passe ? C'est quoi le problème ?

— Le problème, c'est qu'ici personne n'a la tête sur les épaules ! aboya la virago en se redressant de tout son haut pour l'affronter.

— Est-ce que je peux vous parler, en privé ? demanda Marcus en refrenant sa colère.

— Non ! asséna la matrone en croisant les bras sur son opulente poitrine. Si vous avez quelque chose à me dire, dites-le ici.

Marcus serra les dents. Il était temps de mettre les points sur les *i*.

— Molly, excusez-moi de vous le dire comme ça, mais... vous avez déjà chassé une douzaine de serveuses. S'il y a un dénominateur commun dans cette histoire, c'est vous !

— Ecoutez-moi bien, jeune homme, ce vaisseau demande de la poigne. Ce n'est pas ma faute si aucune de ces écervelées n'est à la hauteur !

— Passons sur le service désastreux mais, franchement, ce n'est pas le seul problème. La nourriture n'est pas bonne et vous le savez, asséna-t-il, les lèvres pincées. Nous allons incessamment subir un contrôle, et une foule de visiteurs est attendue pour le week-end des Retrouvailles. Ça ne peut plus durer !

— Monsieur le Marine surdiplômé, si vous pensez pouvoir diriger cet endroit mieux que moi, ne vous gênez pas, prenez ma place.

— Vous savez très bien que la charte de la ville exige des femmes à des postes clés, et précisément à la tête du restaurant municipal, rétorqua-t-il, le visage sombre.

— En effet, asséna-t-elle avec un sourire finaud. Et croyez-moi, pas une nana du coin n'est capable de faire ce boulot.

Maudites bonnes femmes ! songea-t-il, exaspéré. L'idée que le restaurant puisse anéantir ses plans le faisait enrager. Après avoir affronté des armées ennemies en territoire étranger, c'était un comble qu'à son retour chez lui il doive se battre dans son arrière-cour. Sans se soucier de baisser la voix, il dressa un doigt vengeur et menaça :

— Je suis capable d'engager la première femme qui passera ce seuil et de lui enseigner comment diriger cet endroit mieux que vous !

Au même instant, la porte s'ouvrit. Toute l'assistance se tourna vers la jeune femme brune, plantée à l'entrée, qui tenait la pancarte de la vitrine à la main.

A sa vue, la bouche de Marcus s'assécha. C'était la sirène de la rivière.

— Super, je me réjouis de voir ça, dit Molly en ôtant son tablier de cuisine pour le lui tendre. Bonne chance !

6

Alicia fit un pas de côté pour éviter la robuste créature qui fonçait droit sur elle, tel un bulldozer. Avant de franchir la porte, l'inconnue lui décocha un sourire moqueur. La jeune femme fit des yeux le tour de la salle presque déserte. Soudain, son regard tomba sur l'homme aux larges épaules qui la fixait, debout derrière le bar.

Impossible de s'y tromper. Ce regard bleu acier ne pouvait appartenir qu'à Marcus Armstrong.

Tout en avançant vers lui, elle se remémora les informations contenues dans le rapport qu'elle avait commandé.

Marcus Alton Armstrong, trente-huit ans. A rejoint le corps des Marines avant la fin du lycée. Militaire de carrière, a combattu en Bosnie et en Irak où il a été décoré. Entre deux missions à l'étranger, a obtenu un diplôme de commerce international et un *Master of Business Administration*. Un héros, un intellectuel et un conservateur. Jamais marié, pas d'enfants.

Et doté d'un physique follement séduisant, ça, ce n'était pas dans le rapport. Tout en lui reflétait ce passé de baroudeur. Sa chevelure éclaircie par le soleil, sa peau mate, ses yeux spectaculaires, plantés dans un visage buriné au nez saillant et à la mâchoire carrée. Grand comme un chêne, les muscles noueux comme de puissantes racines. Son pantalon terne et son débardeur montraient qu'il aurait aimé se fondre dans son environnement, mais son impressionnante présence physique rendait la chose impossible. Il était terriblement imposant... le genre d'homme qui ne perd jamais le contrôle.

A la manière dont il la regardait, il était clair qu'elle devait avoir l'air lamentable : ses mèches aspergées à la rivière pendouillaient, encore humides, autour de son visage, son maquillage n'était plus qu'un souvenir et elle regrettait amèrement d'avoir confectionné ces couettes ridicules.

Qu'était-elle donc venue faire dans cette ville ? Oh ! bien sûr...

Dénoncer l'infâme misogynie de cet homme.

— Bonjour, lança-t-elle avec un sourire forcé, tout en brandissant l'écriteau. A qui dois-je m'adresser pour le boulot ?

Quand elle avait vu la pancarte dans la vitrine, cela avait fait tilt. Au cours de ses études, Alicia avait maintes fois travaillé dans des restaurants. Malheureusement, elle s'en était aussi fait virer chaque fois avec perte et fracas. Parce que si elle était une cuisinière acceptable et une serveuse très populaire, elle avait une regrettable propension à mettre le feu aux cuisines. Mais, cela, mieux valait le garder pour elle.

Au lieu de répondre, l'homme regarda autour de lui, comme s'il cherchait à refileur cette patate chaude à quelqu'un d'autre. D'après la photo du site Web, elle reconnut les deux hommes assis à une table à proximité. C'étaient les deux autres frères Armstrong. Intrigués, ils observaient leur aîné, sans bouger le petit doigt pour le tirer d'embarras. Finalement, celui-ci se tourna de nouveau vers elle.

— Bon, eh bien, j'ai l'impression que c'est à moi que vous devez vous adresser, soupira-t-il. Je m'appelle Marcus Armstrong.

Sa voix extraordinaire, chaude et profonde, évoquant irrésistiblement une bouteille de scotch avec ses accents rauques, contrastait avec la raideur de sa nuque et sa bouche crispée.

— C'est vous le propriétaire ? demanda-t-elle.

— Quelque chose comme ça...

— En quoi consiste le boulot ?

Il hésita avant de répondre, considérant d'un air dubitatif son T-shirt — ou plutôt, celui de Candace — qui proclamait « Je suis une pêche ». Prenant tout à coup conscience du slogan qui ornait sa poitrine, comme pour proclamer qu'elle était un fruit à cueillir, Alicia rougit jusqu'aux oreilles.

— Un peu de tout, répondit finalement Marcus sur un ton qui sous-entendait qu'elle ne ferait pas l'affaire.

— Hé ! Quelqu'un pourrait me servir ? lança un type assis au comptoir.

Alicia prit sa décision en un quart de seconde et se jeta dans l'action. Elle se dirigea vers le client tout en tirant en chemin un carnet de son sac.

— Oui, monsieur, que puis-je faire pour vous ?

L'homme commanda un T-bone steak saignant, des frites et du soda. Elle l'assura qu'elle s'en occupait tout de suite, avant de se tourner tout sourire vers Marcus pour lancer :

— J'ai un essai ?

Il semblait toujours aussi mal luné — cela ne devait pas être son jour. Sans attendre sa réponse, elle prit donc un verre sous le bar, y versa de la glace pilée et le remplit à la pompe. Elle y enfonça une paille, puis le déposa devant le client qui sourit, satisfait. Elle avisa ensuite le gril en acier, et s'engouffra dans la cuisine où elle dû d'abord enjamber un tas de vaisselle cassée sur le sol avant de pouvoir jeter son sac sur le comptoir. Après s'être lavé les mains dans un des éviers, elle mit un torchon blanc sur son épaule. Heureusement pour elle, le contenu des énormes réfrigérateurs et congélateurs professionnels était étiqueté avec un soin maniaque, et elle n'eut aucune difficulté à trouver un sac de frites, un T-bone steak et sa garniture.

Jonglant avec les sacs, elle rebroussa chemin vers la salle. Elle ouvrit rapidement les emballages puis plaça la viande sur le gril brûlant et versa les frites dans un panier métallique qu'elle plongea dans l'huile bouillante. Pendant toute l'opération, elle avait pu sentir que Marcus Armstrong ne la quittait pas des yeux. Quand la nourriture se mit à grésiller gaiement, elle assaisonna le steak de sel et de poivre et sortit une assiette de la pile de vaisselle propre posée à proximité du monstrueux lave-vaisselle. Elle s'empara d'une paire de spatules pendues à un crochet et retourna la viande. Lorsque les frites arborèrent une belle couleur dorée, elle prit une manique pour remonter avec précaution le panier et le suspendit pour qu'il s'égoutte.

Le steak prêt, elle le déposa dans l'assiette, ajouta les frites fumantes, puis la garniture et déposa le tout devant le client.

— Ça vous plaît ?

— C'est parfait, dit-il, après avoir coupé et savouré un morceau de viande.

— Vous désirez autre chose ?

— Pour l'instant, ça va, je vous remercie.

Elle recula pour s'adosser au comptoir à côté du gril et croisa les bras, avant de décocher un sourire triomphal à Marcus Armstrong.

— Vous parliez d'un travail ?

— J'ai besoin d'une gérante... quelqu'un capable aussi de cuisiner, jusqu'à ce que j'aie trouvé un cuistot.

— Alors, je suis votre femme.

A voir ses mâchoires serrées, il n'appréciait manifestement pas son humour.

— Si je comprends bien, vous avez l'expérience de la restauration, dit-il méfiant.

— En effet, j'ai été cuisinière, hôtesse, serveuse et manager.

Le fait qu'elle soit tout à fait qualifiée ne sembla pas particulièrement le réjouir.

— Ecoutez bien, pour que ce restaurant tourne comme il faut, il va falloir transpirer un peu, et je dois vous avertir que ce n'est pas forcément facile de travailler avec moi, dit-il sur un ton rogue.

Travailler avec lui ? Le sang d'Alicia ne fit qu'un tour. Quand elle avait aperçu le panneau dans la vitrine, elle avait pensé que bosser au restaurant serait un excellent moyen de rencontrer et de nouer des liens avec les femmes qui avaient répondu à l'annonce. Mais si en plus cela lui donnait l'occasion de passer du temps avec le grand patron lui-même ce serait un sacré bonus pour son enquête.

— Faites-moi confiance, je suis capable d'accomplir toutes les tâches que vous me confierez, répliqua-t-elle en redressant le menton.

— Le salaire ne vous intéresse pas ? demanda-t-il en la perçant d'un regard inquisiteur.

Zut ! Elle s'était piégée elle-même. Elle devait se comporter comme une personne normale.

— Bien sûr que si, il se monte à combien ?

— Le salaire minimum plus une chambre à la pension.

Si elle se fichait royalement de l'argent, la perspective de ne pas avoir à se chercher un logement lui sembla plus qu'agréable.

— Ça paraît honnête, dit-elle.

— Quel est votre nom ?

Bien que déroutée par son regard suspicieux, elle eut la présence d'esprit de donner le même pseudonyme que dans le salon de coiffure :

— Alicia Waters.

— Waters ? répéta-t-il, comme s'il devinait qu'elle mentait.

Elle hocha la tête et ne détourna pas les yeux, malgré l'intensité du regard qui l'observait.

— D'où est-ce que vous venez ? demanda-t-il.

Elle eut l'intuition que s'il posait la question, ce n'était pas seulement pour entretenir la conversation. Qu'il devait vouloir tout savoir sur les gens qui avaient l'intention de vivre ou de travailler dans la ville... *sa* ville.

— D'un peu partout, mais principalement du Nord-Est, éluda-t-elle d'un mouvement d'épaule.

— Et qu'est-ce qui vous amène à Sweetness ?

Là, il valait mieux avancer prudemment.

— En fait, je suis venue à Atlanta pour le climat et puis j'ai lu un article dans le journal sur votre pont couvert. Il y avait des photos et il m'a semblé que Sweetness devait être un endroit où il fait bon vivre, répondit-elle avec une tentative de sourire aguicheur. Et puis, d'après ce que j'ai compris, il y a plein de cœurs à prendre ici, non ?

— C'est vrai, dit-il en s'efforçant de réprimer son exaspération.

— Eh bien, ça paraît super, dit-elle gaiement. Y a-t-il autre chose que je doive savoir sur la ville ?

— Nous aurons l'occasion d'en reparler, mais je dois vous dire tout de suite que, comme nous débutons, nous avons établi davantage de règles de conduite qu'ailleurs, dit-il, après quelques secondes de réflexion.

— J'imagine que je dois pouvoir supporter un minimum de règles, soupira-t-elle en faisant la grimace.

Il hésita, puis, avec un air de martyr, avança d'un pas pour lui tendre la main :

— Bon, c'est d'accord... vous êtes engagée.

Au moment où Alicia posa sa main dans la sienne, elle se sentit instantanément aspirée. Le contact était si intense qu'elle eut presque l'impression d'une brûlure.

— Vous ne le regretterez pas, murmura-t-elle, troublée.

Il garda sa main dans la sienne si longtemps, son incroyable regard planté dans le sien, qu'elle se sentit perdre tous ses moyens. Marcus avait l'air à la fois si viril et sexy qu'elle se retint de faire une chose stupide, un truc de fille, comme tirebouchonner ses couettes ou se lisser les cheveux. Jamais aucun homme ne lui avait fait cet effet-là.

Soudain, les yeux de Marcus s'arrondirent et il l'empoigna par la taille. Prise de court par cette étreinte inattendue, son corps réagit instantanément et elle se sentit s'embraser.

Jusqu'à ce qu'elle réalise que l'étreinte n'avait d'autre but que de la *contourner*.

— Vous brûlez ! hurla-t-il en lui arrachant le torchon de l'épaule pour le jeter au sol.

Il était en flammes. Marcus le piétina pour éteindre l'incendie, puis fit tourner Alicia sur elle-même et se mit à la frapper partout : les épaules, le dos, les fesses. Cela n'avait rien d'agréable, et pourtant...

— Hé, hé, hé ! protesta-t-elle en essayant de se dégager.

Il se recula et, les poings sur les hanches, demanda :

— Ça va ?

Alicia tourna la tête pour examiner ses vêtements. Ils étaient un peu fumants et noircis, mais intacts.

— Je crois bien. Le torchon a dû effleurer le gril.

Il grommela quelque chose, la mine revêche. Il était clair qu'il se mordait déjà les doigts de l'avoir engagée.

A elle maintenant de lui faire changer d'avis.

— Vous voulez que je prenne d'autres commandes ? minaуда-t-elle en battant des cils.

— Non, répondit-il, les sourcils froncés. Nous allons fermer pour la journée et organiser la suite. Je vais essayer de faire revenir les anciennes employées et, pendant que j'y suis, j'achèterai un extincteur supplémentaire.

— Alors, dites-moi ce que je dois faire, dit-elle en ravalant un sourire piteux.

Les mots étaient sortis de sa bouche en toute innocence, mais une fois qu'ils eurent traversé l'espace chargé d'électricité qui les séparait, ils prirent un tout autre sens. Soudain l'image de tout ce qu'il *pourrait* exiger d'elle lui traversa l'esprit, et une vague de chaleur la submergea, bien plus intense que les flammes qui avaient léché son dos un instant auparavant. Le temps d'un battement de cil, elle crut voir un éclair de désir fuser dans ses yeux, mais, si c'était le cas, il disparut aussi vite qu'il était venu.

Elle repensa à ce que lui avait confié la femme rencontrée dans le salon de coiffure, Marcus Armstrong n'aimait pas les femmes... Son animosité envers elle était flagrante en tout cas. Elle se demanda si, malgré les efforts qu'elle faisait pour la dissimuler, il percevait aussi la sienne.

— Vous n'avez qu'à aller vous installer à la pension de famille, dit-il d'une voix enrouée. C'est là que logent les femmes. Demandez Regina, elle vous trouvera une chambre. Revenez dans deux heures et soyez prête à travailler.

Oh oui ! Elle serait fin prête. Prête à lui montrer. Parce que si Marcus Armstrong était un de ces types réactionnaires qui pensent que les femmes sont des créatures stupides, frivoles et inférieures, elle serait ravie d'être celle qui le terrasserait.

Alicia se tenait debout face à la fenêtre de la chambre simple mais confortable qu'on lui avait attribuée au sein de l'énorme pension de famille. A l'horizon, un soleil orangé se fondait doucement dans le crépuscule rose et vibrant nimbant une chaîne de montagnes noires. Un vrai décor de film hollywoodien — ou un paysage irréel pour une petite ville surréaliste.

Le film *Les Femmes de Stepford* lui revint à la mémoire.

Elle composa un numéro sur son téléphone puis le porta à son oreille. Elle écouta un bon moment la sonnerie se perdre à l'autre bout de la ligne. Mais alors qu'elle s'attendait à laisser un message sur le répondeur de sa mère, Candace finit par décrocher.

— Allô ? Alicia ?

— Oui, maman, c'est moi. Je voulais juste te donner des nouvelles. Je crois que je vais m'attarder un peu ici.

— Oh ! Quel dommage, je me réjouissais de sortir avec toi ce soir ! Alors, dis-moi, est-ce que Sweetness est aussi joli qu'il en a l'air ?

Absorbée par le panorama grandiose, Alicia laissa échapper un soupir.

— Oui, admit-elle. C'est très joli. Mais aussi horriblement humide et plein d'insectes.

— C'est vrai, tu as toujours détesté les petites bêtes, s'exclama Candace. Au fait, Bo m'a demandé si son pick-up était intact.

— Il est en parfait état, répliqua-t-elle, crispée au souvenir du slip monogrammé qui avait roulé de sous le siège. Et chez toi, tout va bien ?

— Très bien, assura sa mère sur un ton joyeux.

Trop joyeux.

— Alors, est-ce que tu as rencontré d'authentiques hommes des montagnes ? demanda Candace avec entrain.

— Eh bien, mon patron pour commencer. J'ai pris un boulot dans un restaurant pour passer le temps.

— Un restaurant ? Est-ce qu'ils sont au courant de ton petit problème de pyromanie ?

— Je n'allume pas d'incendie... du moins pas délibérément, protesta Alicia.

— Et alors ce patron, il est mignon ?

Alicia tourna les yeux vers le restaurant en face juste au moment où Marcus Armstrong sortait de l'établissement et verrouillait la porte derrière lui. Aussitôt son rythme cardiaque s'accéléra.

— Non, affirma-t-elle.

Au moins, elle ne mentait pas. Personne ne pouvait accuser cet homme d'être mignon. Après avoir passé plusieurs heures en sa compagnie et celle de la poignée de serveuses qu'il avait réengagées, à

l'écouter exposer ses attentes pour l'entreprise, elle avait établi une liste d'adjectifs à son sujet : coriace, opiniâtre et rigide, mais mignon, certainement pas !

— Oh ! Tu sais, dit Candace, l'amour ce n'est pas toujours une question de physique.

— Maman, qui est-ce qui te parle d'amour ici ? répliqua-t-elle en tournant le dos à la fenêtre. Je ne suis pas à la recherche de l'âme sœur !

— Je sais, soupira sa mère.

Alicia prit brusquement conscience que sa mère parlait certainement autant pour elle-même que pour sa fille, peut-être parce qu'elle commençait à comprendre que son « mignon » compagnon était loin d'être à la hauteur de ses espérances.

— Et comment est-ce que tu trouves ton bracelet ? demanda Candace.

Avec un pincement de culpabilité, Alicia porta la main à son poignet nu, à l'endroit où sa mère avait attaché le bijou le matin même. En se déshabillant pour prendre une douche juste avant d'appeler, elle s'était rendu compte qu'elle l'avait égaré.

— Je l'adore, dit-elle avec sincérité, tout en souhaitant ardemment qu'il soit quelque part dans le pick-up.

— Tant mieux, dit Candace avec un plaisir manifeste. En fait, je te demandais ça parce que je pense monter ma propre affaire de bijoux.

— C'est super, maman. Je suis sûre que tu t'en tireras très bien, surtout que tu connais très bien tous les détaillants. Et qu'est-ce que Bo pense de l'idée ? demanda-t-elle, après une seconde d'hésitation.

— A vrai dire, je ne lui en ai pas encore parlé.

— Tu sais, tu devrais peut-être garder ton projet pour toi, pour le moment, suggéra-t-elle. Jusqu'à ce que tu aies réglé tous les détails.

Elle le savait, Bo s'empresserait d'instiller le doute dans son esprit. Elle détestait que sa mère se laisse si facilement influencer par des hommes n'ayant que leurs propres intérêts en tête.

— Tu as sans doute raison, acquiesça Candace d'une voix lointaine.

Le téléphone d'Alicia émit un bip. Elle regarda l'écran et constata que c'était Nina, sa patronne, qui l'appelait.

— Maman, j'ai un appel en attente. Je te téléphone bientôt, d'accord ?

— Bien sûr, ma chérie. Bonne chance pour ton article.

— Merci, maman. Au revoir.

Alicia raccrocha, l'estomac noué par les soucis qu'elle se faisait pour sa mère. Il y avait bien longtemps qu'elle avait appris à ne pas se mêler des liaisons de ses parents, mais elle continuait à souffrir de leurs errances sentimentales. Quant à l'issue de tout cela, elle la connaissait : en fin de compte, les partenaires finissaient toujours par changer.

— Salut, Nina, lança-t-elle en prenant son second appel.

— J'appelais juste pour vérifier qu'on ne t'avait pas kidnappée... ou pire.

— Pas encore, répondit Alicia en riant de bon cœur. En fait, j'ai trouvé un plan pour rester : je viens de me faire embaucher au restaurant de la ville. Comme ça, je vais pouvoir discuter avec un tas de gens.

— Tu es serveuse ?

— Non, je suis gérante, et pour l'instant aussi cuistot.

— En cuisine ? Toi ? La femme qui a mis le feu au micro-ondes de la salle de repos ?

— C'était la faute d'un sachet de pop-corn défectueux, répliqua-t-elle, renfrognée.

— D'accord, admettons. Et tu leur as donné ton vrai nom ?

— Bien sûr que non !

— Tu ne crois pas que ça posera problème quand tu devras fournir ton numéro de sécu ?

— On verra, je trouverai un moyen d'éviter la paperasse.

— Je n'en doute pas. Et dis-moi, tu as déjà rencontré un de ces hommes de Neandertal ?

— Figure-toi que je travaille pour le plus Neandertal de tous, Marcus Armstrong lui-même.

— Tu plaisantes ?

— Non, c'est lui qui supervise le restaurant, parce qu'il doit y avoir une inspection du ministère de l'Énergie. C'est au sujet des questions de recyclage et du maintien de leur subvention fédérale.

— Alors, ce type est si horrible que ça ?

Alicia se tourna de nouveau vers la fenêtre pour jeter un œil vers la rue. Marcus Armstrong était toujours là, devisant avec un gamin en tenue de footballeur, et il... souriait ?

— En fait, il est... difficile à cerner, murmura-t-elle.

— Et sinon, quelle est ton impression générale sur l'endroit ?

— Eh bien, c'est loin d'être luxueux, bien sûr. Il faut dire que le village est vraiment isolé, complètement enclavé entre les montagnes. On dirait qu'on se trouve à des années-lumière de la civilisation.

— Bon, et tu penses qu'il s'y passe des choses intéressantes ?

Alicia se tourna pour prendre une feuille de papier : le règlement intérieur de la pension, avec, en tête de liste, l'interdiction pour les résidentes d'accueillir des hommes la nuit dans leur chambre. Un moyen de protection... ou de contrôle ?

— Oui, je pense, mais pour l'instant je ne sais pas encore quoi en tirer.

— Très bien. Tiens-moi au courant.

Alicia raccrocha et se pencha de nouveau vers la rue. Cette fois, Marcus Armstrong était seul. Les mains sur les hanches, il arborait de nouveau sa sempiternelle expression renfrognée et semblait parcourir des yeux le trottoir de haut en bas, comme pour jauger le village et ses habitants. Rien qu'à sa posture on ne pouvait qu'être frappé par son autorité naturelle. Cet homme semblait l'incarnation parfaite de la figure du chef... Comme une évocation de ces temps reculés, où une ville entière pouvait être tenue par une seule personne.

Quel était exactement son projet pour celle-ci ?

Comme il levait les yeux en direction de sa fenêtre, elle bondit en arrière, le cœur battant. Même à cette distance, elle avait l'impression qu'il serait capable de la percer à jour, qu'il aurait le pouvoir de deviner d'un seul regard qu'elle se trouvait là sous un prétexte fallacieux. Sans doute était-ce à cause de ses yeux hypnotiques.

Quand elle hasarda un nouveau coup d'œil, il lui tournait le dos et s'en allait à grandes enjambées, la tête et les épaules visiblement tendues. Elle regarda son grand corps s'éloigner, jusqu'à ce qu'il ait complètement disparu, et se mordit la lèvre.

Marcus Armstrong était certainement désagréable, mais il avait l'air d'un homme intelligent et elle ne pouvait s'empêcher de lui soupçonner une personnalité plus complexe qu'il n'y paraissait. Pour être honnête, elle serait très déçue si elle devait découvrir qu'il n'était rien d'autre qu'un caractériel aigri ou une sorte de fanatique religieux. La deuxième option semblait toutefois peu probable, puisque la ville n'avait pas d'église. En revanche, elle avait tout de même remarqué au rez-de-chaussée des affichettes pour des « services » du dimanche, dans la grande salle. Bien qu'elle ne soit pas elle-même particulièrement religieuse, elle décida d'y assister pour s'assurer qu'il ne s'y passait rien de louche.

Parce que, d'une manière ou d'une autre, il *devait* bien se passer quelque chose. Une ville où les femmes et les enfants vivaient dans une pension et les hommes dans une caserne, où les douches chaudes n'étaient possibles que grâce à un château d'eau, où l'on achetait des appâts au supermarché, où les coupes de cheveux coûtaient cinq dollars et où tout le monde klaxonnait et vous saluait... c'était tout simplement... *dingue*.

N'est-ce pas ?

Alicia s'assit devant la petite table qui faisait office de bureau et alluma son ordinateur portable, puis elle ouvrit son traitement de texte et commença à écrire.

Il y a un peu plus d'un an, les frères Armstrong, trois anciens marines, se sont unis pour reconstruire leur village natal, situé dans le nord des montagnes de Géorgie. Neuf ans auparavant, Sweetness, un minuscule point sur la carte, avait été dévasté par une tornade de force 5. Les frères Armstrong ont obtenu une subvention fédérale pour reconstruire la ville à condition de valoriser le recyclage et les énergies alternatives. Mais pour fonder une communauté, les subventions ne suffisent pas et il a fallu trouver un moyen d'attirer des femmes dans ce trou perdu ! Les trois frères ont donc entrepris une démarche originale. En effet, ils ont fait passer une annonce dans un journal de Broadway, Michigan, une ville ravagée par la crise économique, dans le but de recruter des femmes dotées de « l'esprit pionnier » et désireuses de prendre un nouveau départ. L'annonce leur promettait notamment une abondance de célibataires du Sud, sans préciser clairement ce que l'on attendait d'elles en retour. J'ai donc décidé de me rendre clandestinement à Sweetness pour voir ce qu'il en était de ces mariages arrangés et du développement de la ville.

Partie ce matin d'Atlanta, dans un pick-up que l'on m'avait prêté pour l'occasion, j'ai roulé de longues heures avant d'être accueillie par un pont couvert surplombant une rivière pittoresque et un château d'eau, sorti tout droit d'un film et se dressant en sentinelle pour guetter le visiteur. Quand je suis enfin arrivée en ville, j'ai eu l'impression de faire un bond de cinquante ans en arrière. Les conducteurs que je croisais klaxonnaient et me saluaient, comme de vieux amis. J'imaginai très bien certains d'entre eux téléphonant à leurs connaissances pour les avertir qu'ils venaient de repérer une étrangère en ville et leur demander de passer le mot.

A première vue, le village ressemble à un décor de western. Le salon de coiffure, par exemple, s'appelle tout simplement « Salon de Coiffure ». Mais, au second coup d'œil... eh bien, il semble toujours sortir d'un film, mais d'un film d'angoisse. Et, comme dans un film d'angoisse, je ne sais pas encore exactement ce que je vais découvrir, mais des indices laissent penser que tout n'est pas tout à fait normal... Ainsi j'ai très vite appris que les hommes et les femmes ne vivaient pas ensemble. Les femmes et les enfants habitent dans une pension de famille tandis que les hommes sont tous logés dans une sorte de caserne. Le plus bizarre, c'est que personne ne semble s'en offusquer ni trouver cela étrange. Je pense donc rester quelque temps pour enquêter plus à fond.

Tout à l'heure, je suis entrée dans le restaurant municipal en brandissant l'affichette qui demandait du personnel et j'en suis sortie avec un emploi de gérante. J'imagine que cela me donnera la possibilité de rencontrer des femmes venues ici en quête d'une nouvelle vie et de découvrir si l'expérience a comblé leurs attentes. Le bonus ? Mon patron est l'un des trois frères Armstrong, l'aîné. Celui qui semble, de facto, être le leader de la communauté. Cet homme imposant est célibataire et aussi sociable qu'un grizzly. J'ai entendu dire qu'« il n'aimait pas les femmes » — bien qu'il soit un pur hétéro. Entre le maniement du hachoir et le service en salle, j'espère glaner quelques éclaircissements sur ses projets pour le village et le rôle qu'il envisage de donner aux femmes dans l'avenir de Sweetness. La suite au prochain numéro.

8

— J’attends toujours mes œufs au bacon ! cria Sheila en direction du gril.

Marcus fit signe qu’il l’avait entendue et mit une demi-douzaine d’œufs dans la poêle avant de chercher des yeux Alicia Waters, sa cuisinière en titre. Découvrant qu’elle bavardait à l’autre bout du comptoir avec Susan Sosa, il sentit son exaspération se décupler. Cette femme semblait plus pressée de discuter avec les clients que de s’occuper de ses fourneaux. Etant donné que ce matin, elle avait fichu le feu à une pile de menus, il aurait bien été tenté de la laisser papoter tout son soûl, mais ses aptitudes acquises durant les corvées de patates chez les Marines étaient des plus limitées, et il commençait à être débordé.

— Alicia ! hurla-t-il.

Elle tourna la tête vers lui et il se mordit la lèvre. Quand donc ces immenses yeux sombres arrêteraient-ils de lui flanquer ainsi des frissons ?

— J’aurais besoin d’un coup de main, râla-t-il.

— J’arrive, répondit-elle en agitant négligemment un doigt impeccablement manucuré.

— Les biscuits sont prêts ? lança au passage Teri, une des serveuses, un pot de café à la main.

Marcus jeta un œil dans le four. Il était vide. Zut ! Il avait oublié d’enfourner le plateau.

— Pas encore, répondit-il.

Une troisième serveuse, Gina, lui tendit une assiette à moitié vide.

— Le client de la table 6 dit que son steak est trop cuit. Il l’avait demandé saignant.

Cela n’avait pas empêché le type de manger la moitié de son T-bone. Marcus réprima son énervement et lorgna l’affichage dans la vitrine réclamant une cuisinière.

— Gina, tu sais cuisiner ?

— Non, répliqua la jeune femme sur un ton sans appel.

— Et tu ne connaîtrais pas quelqu’un de qualifié ?

— Franchement, non.

— Tout de même, il doit bien y avoir dans cette ville quelqu’un capable de faire la cuisine, maugréa-t-il. Qu’est-ce que vous mangez à la pension ?

— Qu’est-ce que tu imagines ? Que toutes les bonnes femmes ont la cuisine dans les gènes ? Non, on mange la même chose que vous à la caserne : des cheeseburgers, des plats surgelés, des pizzas et du réchauffé, répondit-elle, avant de montrer la salle bondée. Pourquoi tu crois qu’on a autant de monde ? Surtout maintenant que toute la ville est au courant du changement de direction. Tout le monde espère une vraie amélioration...

Marcus grogna, découragé.

— J’attends toujours mes œufs cria Sheila.

— Et mes biscuits, renchérit Teri.

— Qu'est-ce que je fais pour le steak ? s'enquit Gina.

— Bon, j'en prépare un autre, soupira-t-il en se passant les mains sur le visage.

Le type voulait du saignant, il allait être content.

Il jeta un nouveau coup d'œil vers Alicia et la surprit en train de ramasser un crayon tombé par terre. Troublé, il serra les mâchoires. D'accord, son short rouge moulait joliment ses fesses, mais elle aurait tout de même pu le prendre un peu plus large. Et puis, qui portait des sandales à talons hauts au travail ? Même si cela mettait indéniablement en valeur la beauté de ses jambes interminables, ce n'était absolument pas pratique. Dieu merci, au moins son tablier dissimulait son T-shirt, car celui-ci était si ajusté qu'il lui remémorait le spectacle surpris la veille à la rivière.

Comme s'il avait besoin qu'on le lui rappelle !

Son image l'avait tenu éveillé presque toute la nuit, à pester contre les réactions de son corps enfiévré.

Elle se redressa et se dirigea vers lui tout en fourrant le crayon dans sa poche. Elle était toujours coiffée de ses couettes ridicules et semblait on ne peut plus détendue. Soudain, elle fronça son joli nez.

— Il y a quelque chose qui crame.

Il baissa les yeux sur les œufs et poussa un juron en découvrant que les bords avaient noirci. Rageur, il les ficha tous à la poubelle.

— Il faut faire attention, on a vite fait de faire brûler quelque chose dans une cuisine ! le taquina Alicia.

Marcus faillit rétorquer qu'il était on ne peut plus attentif avant qu'elle ne débarque en ville et commence à prendre des bains en pleine nature et à porter des minishorts mais, conscient qu'une telle remarque ne ferait qu'aggraver son cas, il se maîtrisa et ferma un instant les yeux. Le manque de sommeil commençait à se faire sentir — et cela aussi c'était sa faute à elle ! Quand il les rouvrit, il esquiva ses yeux pour dire d'un ton aussi autoritaire que possible :

— Ecoute, j'ai besoin d'une douzaine d'œufs, d'un T-bone steak et d'un plateau de biscuits.

— A vos ordres, patron, lança-t-elle en se dirigeant vers la cuisine.

Agacé, il se mordit la langue pour ne rien répliquer. Ses ouvriers l'appelaient tout le temps « patron »... alors pourquoi ce terme prenait-il soudain un accent moqueur quand il s'échappait de ces lèvres roses et délicatement ourlées ? Une source d'ennuis en perspective, voilà ce que représentait cette fille ! Non, ce n'était vraiment pas le moment. Il s'efforça de chasser la jeune femme de son esprit pour se concentrer sur le flot de commandes que les trois serveuses n'arrêtaient pas de lui jeter à la tête dans un jargon qu'il avait peine à décrypter.

— Deux flip-flap à la volée. (Deux œufs au plat bien baveux.)

— Une crise cardiaque sur un plateau. (Des saucisses en sauce servies avec des biscuits.)

— Deux roulés de porc. (Des saucisses enroulées dans des pancakes.)

Il était sur le point de déclarer forfait quand Alicia revint de la cuisine avec les produits demandés. Elle examina les commandes sur les feuillets placardés au-dessus du gril et proposa :

— Je m'occupe des œufs et des pancakes si vous vous chargez de la viande.

Elle était si proche de lui qu'il en resta pétrifié.

— Bon, vous voulez que je vous aide ou pas ? demanda-t-elle, sur un ton de suprême ennui.

— OK, répondit-il, d'un ton maussade.

Vaguement hostile, elle s'installa à côté de lui et ils se mirent à travailler au coude à coude. Marcus, conscient de la densité charnelle de sa présence, se demanda par quel phénomène son parfum doux et léger parvenait à surmonter l'odeur de grillon.

Il aurait voulu pouvoir s'absorber entièrement dans sa tâche, mais il ne pouvait s'empêcher de jeter des coups d'œil à la dérobee vers sa nouvelle employée. Jamais il n'avait pensé que des bras pouvaient

être sexy ; or les siens l'étaient, indubitablement. Elancés et bien galbés, ils se terminaient par des mains délicates et soignées, qui semblaient plus adaptées à un travail de bureau qu'au service en salle et aux détergents. Son poignet nu et frêle lui rappela le bracelet trouvé dans la rivière. Il se demandait toujours comment le lui restituer sans se faire incendier.

— Qu'est-ce qu'il y a ? soupira-t-elle, excédée.

— Quoi ? grogna-t-il en tournant la tête.

Erreur fatale ! Il manqua vaciller sur ses bases, frappé par la beauté de ses grands yeux bruns d'une profondeur inouïe.

— Vous fixez mes mains, j'ai fait une bêtise ? Il y a quelque chose qui ne va pas ? demanda-t-elle, les sourcils froncés.

— C'est que... il ne faut pas retourner les pancakes plus d'une fois, dit-il, s'emparant du premier prétexte venu.

— Ah bon ? répliqua-t-elle en se raidissant. Parce que ça aussi c'est écrit dans le règlement ? Je n'ai jamais vu un endroit avec autant de règles qu'ici.

— Non, ce n'est écrit nulle part. C'est ma mère qui dit ça.

— Oh ! souffla-t-elle en décrispant les épaules. Votre mère vit toujours ?

Elle se tourna vers le gril pour détacher les œufs avec une spatule.

— Oui.

— Elle habite ici ?

— Non.

— Dites donc, vous tirer des infos c'est comme vous arracher une dent ! s'exclama-t-elle.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Rien, moi, je m'en fiche, c'était juste pour entretenir la conversation, répliqua-t-elle en lui tournant le dos, et il se sentit idiot.

— Après la tornade, elle a déménagé au Nord, à Atlanta, pour vivre chez sa sœur, finit-il par lâcher. Mais elle revient s'installer à Sweetness le week-end de la fête des Retrouvailles.

— Super, marmonna Alicia.

Et voilà, il l'avait vexée. Bon sang, ce que les femmes pouvaient être susceptibles !

— Notre mère, c'est vraiment elle qui fait tenir la famille, expliqua-t-il en retournant une saucisse. Sans elle, je ne sais pas ce qu'on serait devenus. J'imagine qu'on aurait fait notre vie chacun de notre côté... Et Sweetness, c'est tellement important pour elle. Elle a toujours dit que c'était là qu'elle avait passé les plus beaux moments de sa vie. Alors, si on a voulu à tout prix rebâtir la ville, c'est en partie pour lui permettre de revenir, de retrouver son foyer.

— Vous avez l'air d'une famille très unie, déclara la jeune femme sur un ton nostalgique.

— C'est vrai. Mon père est mort quand j'étais adolescent mais, mes frères et moi, on est restés très proches de notre mère.

Alicia ne fit aucun commentaire et tous deux s'absorbèrent dans leurs tâches respectives. Mais après avoir passé un moment à retourner les grillades, subitement, sa conversation lui manqua.

— Vous avez de la famille ? s'enquit-il.

— J'ai mes parents, mais ils ont divorcé quand j'étais enfant, répondit-elle, après avoir pris son temps.

— Je suis désolé, murmura-t-il, incapable d'imaginer une telle vie, déchiré entre des parents qui ne s'aiment plus et n'habitent plus ensemble.

— Pas la peine d'être désolé, certaines personnes ne sont simplement pas faites pour cohabiter, éluda-t-elle d'un mouvement d'épaule. C'était certainement mieux comme ça. De toute façon, le mariage... C'est vraiment une institution d'un autre âge.

Il est vrai que de nos jours le mariage ressemble davantage à un jeu de hasard qu'à une promesse éternelle. Malgré tout cette vérité semblait bien sinistre tombée de la bouche d'une jeune femme aussi belle et désirable.

— Vous avez déjà essayé ? demanda-t-il. Le mariage, je veux dire ?

— Oh non ! répliqua-t-elle, l'air horrifié.

— Pourtant, hier, vous sembliez chercher un homme, observa-t-il, intrigué.

Il la vit blêmir et lutter pour retrouver une contenance.

— Oui, mais, je... enfin, je ne cherche pas nécessairement un mari, bafouilla-t-elle nerveusement. Et vous, vous êtes marié ?

— Ah non ! pas moi ! s'exclama-t-il avec amertume. Aucun risque.

— Eh bien, ça nous fait au moins un point commun.

Il aurait pu s'en réjouir mais, allez savoir pourquoi, cela lui restait en travers de la gorge. Il préféra changer de sujet.

— Vous n'avez pas de frères et sœurs ?

— Non, aucun, dit-elle sur un ton qui mettait fin à la conversation.

Elle fit glisser deux crêpes dans une assiette qu'elle lui tendit pour qu'il y ajoute les saucisses.

Il roula les crêpes brûlantes autour, puis les fixa avec un cure-dents et passa l'assiette à Sheila, pendant qu'Alicia déposait un œuf sur une autre assiette. Elle semblait préoccupée. L'idée qu'elle n'ait jamais connu la sécurité d'un foyer uni lui provoqua un pincement au cœur.

A cet instant, la porte s'ouvrit. Porter et Kendall s'avancèrent en le regardant d'un air goguenard. En fait, il arrivait que la famille soit *trop* proche.

Il servit le steak et le tendit à Gina, puis se tourna pour faire face au peloton d'exécution.

— J'adore ton tablier, ironisa Porter en s'appuyant au comptoir.

— Ferme-la, maugréa-t-il en balayant quelques miettes sur l'imprimé camouflage du tablier en question.

— Comment ? Tu ne portes même pas de filet pour les cheveux ? Je suis déçu ! se moqua Kendall tout en se hissant sur le tabouret à côté de son cadet.

— Ne pousse pas trop le bouchon ou tu vas le regretter, menaça Marcus en lui jetant un regard torve.

— Relax, patron ! s'exclama son frère. On te charriait un peu, c'est tout. On est ravis que tu aies repris le restaurant.

— Pour Molly, en revanche, c'est une autre histoire... dit Porter, affectant un ton apitoyé.

— Comment va-t-elle ? soupira Marcus.

— Franchement, elle est aussi entêtée que toi. Elle a trouvé un boulot au service des objets trouvés, mais elle est persuadée que tu vas vite en avoir par-dessus la tête et que tu vas la supplier de revenir.

Une bouffée de remords envahit Marcus. Molly avait vraiment fait beaucoup pour eux et il se sentait redevable. D'un autre côté, il lui avait accordé toute la latitude possible pour faire la transition entre un mess d'inspiration militaire et un restaurant civilisé. Et cela n'avait pas fonctionné. Malgré tout, il était bien conscient qu'il fallait trouver un moyen d'arranger les choses avec la colonelle.

Alicia s'approcha, une cafetière à la main.

— Vous en voulez ? demanda-t-elle à ses frères qui se tournèrent vers les tasses propres posées devant eux.

Sans attendre leur réponse, elle servit le café fumant.

Manifestement intrigués par la nouvelle directrice, tous deux n'en lorgnaient pas moins le breuvage avec méfiance.

— Je m'appelle Alicia Waters, dit-elle avec un sourire étincelant auquel il n'avait jamais eu droit.

— Porter Armstrong.

— Kendall Armstrong.

— Vous êtes les frères du patron ?

A ces mots, Porter leva un sourcil dans sa direction et le sourire de Kendall s'évanouit.

— Oui, c'est nous les frères du patron, soupira Porter.

— Ravie de faire votre connaissance.

— Le plaisir est partagé.

— Pareil pour moi, dit Kendall.

Quand elle s'éloigna, tous deux repoussèrent leur tasse d'un même geste.

— Allez, buvez, les encouragea Marcus.

— Non, merci, protesta Porter en levant la main. La dernière fois que j'ai bu un café ici, il m'a arraché la langue.

— Idem, je n'ai plus senti ma bouche pendant une semaine, grogna Kendall.

— Goûtez-le, au moins, insista Marcus.

A contrecœur, Porter porta la tasse à ses lèvres et en but une gorgée.

— Pas mauvais, constata-t-il en ouvrant de grands yeux.

— Pas mauvais du tout, renchérit Kendall, après avoir goûté à son tour.

— Bon, c'est un fait, depuis hier, le café s'est grandement amélioré. Et au niveau de la nourriture, c'est comment ? s'enquit Porter.

— Tu n'as qu'à juger par toi-même, répondit Marcus en désignant le tableau noir où Alicia avait inscrit les principaux plats au menu.

— Non merci, j'ai pris le petit déjeuner avec Nikki à la pension tout à l'heure.

— Moi aussi, j'ai déjà mangé, dit Kendall, avant d'échanger un regard en douce avec son frère.

Quand il en comprit la signification, Marcus en fut fort contrarié. En fait, ses frères étaient désolés pour lui, désolés d'avoir quelqu'un avec qui prendre le petit déjeuner, alors que lui était privé de compagnie.

— En fait, je vais peut-être grignoter un biscuit, proposa aimablement Porter.

— Ou un œuf, suggéra Kendall.

— Aucune importance, bougonna l'aîné. Vous viendrez manger plus tard.

— Bon, et alors... comment ça se passe avec ta nouvelle cuisinière ? s'enquit Porter en sirotant son café.

— Très bien.

— Elle est mignonne, observa Kendall.

— Tu trouves ? répliqua-t-il négligemment.

— Marcus, je sais que tu n'es pas sorti avec une femme depuis... Enfin, passons, je ne veux pas t'embarrasser avec ça, mais tu n'es tout de même pas devenu aveugle ! s'exclama Porter.

— Moi non, mais vu que vous êtes presque fiancés, *vous*, vous devriez l'être, rétorqua-t-il, les dents serrées.

— T'inquiète, Nikki est la seule qui compte pour moi, protesta Porter en posant sa tasse. A propos, ça me rappelle que... Hier soir, j'ai reçu un appel d'Emory Maxwell.

— Emory ? Qu'est-ce qu'il fabrique ?

L'ancien copain de régiment de Porter se trouvait à Sweetness quand la tornade avait frappé le village, dix ans auparavant. C'était lui qui avait déclenché la sirène du château d'eau.

— Il vit toujours en Floride. Shelby et lui arrivent ici pour le week-end des Retrouvailles. Son père les accompagne.

— Génial, dit Marcus, ravi. Ce sera sympa de les revoir tous.

— Tu sais, Emory et Shelby traversent une passe difficile, soupira Porter. Ça fait un moment qu'ils essayent d'avoir un bébé, ça ne marche pas et, du coup, ça créé des tensions entre eux. Je crois qu'Emory

a peur que leur mariage en souffre. En fait, il m'a demandé s'ils pourraient renouveler leurs vœux dans notre église.

— Mais est-ce qu'elle sera terminée ?

— Eh bien, si le fabricant livre les murs la semaine prochaine comme prévu, c'est possible. Je vais tâter le terrain pour trouver un pasteur qui vienne célébrer un service ce week-end-là.

— C'est vrai qu'une cérémonie de ce genre conviendrait parfaitement à l'inauguration de l'église, observa Marcus. Bien sûr qu'ils peuvent l'utiliser.

— C'est aussi mon avis. Et puis tu te souviens de leur premier mariage ? Il a dû se tenir au bord de la rivière à cause de la tornade. Je peux comprendre qu'ils aient maintenant envie de quelque chose de plus traditionnel. Vous saviez que c'était la ville qui leur avait offert les alliances ?

— C'était le moins que pouvait faire le conseil municipal, observa Kendall. Qui sait combien de vies Emory a sauvées en faisant retentir l'alarme.

— Tu sais, tu devrais parler à Rachel de la cérémonie, suggéra Marcus. Elle est capable de faire un tel foin autour d'un événement de ce genre qu'elle nous rameutera toute la ville.

— Tiens, puisqu'on en parle, quand est-ce que tu vas t'occuper de suspendre la bannière à travers la rue principale ? s'enquit Kendall.

— Bientôt, répondit Marcus. Je pense qu'ici les choses sont suffisamment sous contrôle pour que je laisse la nouvelle gérante se débrouiller seule.

— Ça ne va pas plaire à Molly, observa Porter avec une grimace.

— Quand on parle du loup, murmura Kendall.

Marcus leva les yeux sur la colonelle qui venait de faire son entrée. Elle lui décocha un sourire suffisant et vint percher son gros derrière sur le siège voisin de Kendall.

— Salut, les gars.

— Bonjour, répondirent-ils en chœur.

— Alors, monsieur le Marine, comment s'en tire ta nouvelle recrue ? demanda Molly en désignant Alicia du menton.

Il se tourna vers la jeune femme pour s'assurer qu'elle n'avait pas pris feu. Ouf ! Elle était indemne. En revanche, elle portait toujours son microshort et il était bien conscient de ce que pouvait en penser Molly.

— Très bien, répondit-il sur un ton bravache. Elle a une grande expérience de la restauration.

— Tiens donc, répliqua Molly.

— Et elle déborde d'idées pour augmenter la rentabilité, mentit-il.

— Eh bien, tu as de la chance, lâcha son interlocutrice, peu convaincue.

— Oui, c'est vrai, acquiesça-t-il en croisant les bras.

Malheureusement, sa fanfaronnade fut aussitôt éclipsée par un crépitement familial dans son dos.

— Au feu ! s'écria Alicia en reculant violemment contre lui, le faisant trébucher.

Son contact lui fit un tel effet, qu'il heurta la pile de verres posée sur le comptoir qui s'écroula sur le sol avec fracas. Mais pour l'instant ce n'était pas très important. Des flammes s'élevaient du gril et il était urgent d'agir. Il repoussa donc Alicia et empoigna un des trois extincteurs alignés sous le bar, puis, enjambant les débris de verre, tira la poignée de l'appareil et aspergea le feu de mousse jusqu'à ce qu'il s'éteigne.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? grogna-t-il en se tournant vers Alicia pour la foudroyer du regard.

Elle haussa les épaules, l'air penaud.

Il fit un pas vers elle, sans trop savoir ce qu'il allait lui faire, et sentit brusquement ses pieds se dérober sous lui. Le sol était glissant de mousse. Il s'étala sur le dos contre le carrelage froid, et resta ainsi quelques instants sans bouger, le souffle coupé. Quand il ouvrit les yeux, Alicia le fixait médusée, de même que Porter, Kendall et Molly penchés au-dessus du bar.

— Vous allez bien ? s'enquit la jeune femme avec un insupportable regard innocent.

Il voulut l'invectiver, mais ses poumons étaient bloqués. Sans parler de la furieuse envie qui le tenaillait de l'attirer sur lui.

— En effet, je constate que ta nouvelle directrice a la situation bien en main, conclut Molly, hilare.

Marcus débita dans sa tête une série de jurons. Alicia Waters ne lui avait causé que des soucis depuis la seconde où il avait posé les yeux sur elle. Il ouvrit la bouche pour souffler péniblement :

— Tout le monde dehors. Nous sommes fermés pour la journée. Alicia, vous restez.

Sa nouvelle directrice et lui avaient besoin d'une sérieuse session de remise à niveau, en privé.

9

Alicia regarda son patron raccompagner les serveuses jusqu'à la porte.

— Merci d'avoir nettoyé, dit-il. On rouvrira lundi matin. Et n'oubliez pas de dire autour de vous qu'on cherche une cuisinière de toute urgence, ajouta-t-il en refermant la porte derrière elles, avant de tourner le verrou.

Le claquement déclencha dans le dos d'Alicia un petit frisson d'excitation. Ce tête-à-tête, portes closes, avec Marcus Armstrong lui offrait l'occasion rêvée de percer à jour ses intentions pour Sweetness.

Et si elle avait la tête qui tournait légèrement, c'était certainement parce qu'elle était à jeun. L'odeur de grillon sur un estomac vide avait de quoi vous donner la nausée.

Marcus, dos tourné, les mains sur les hanches, émit un profond soupir qui eut le don d'énerver Alicia. Après tout, les gens ne se pressaient guère pour cuisiner chez lui ! Il aurait dû être reconnaissant qu'elle accepte de travailler dans sa gargote ! Et puis ce n'était tout de même pas sa faute si ce gril avait spontanément pris feu !

— Si vous voulez me virer, ne vous gênez pas, lança-t-elle, comme il se tournait enfin vers elle en se frottant le visage.

— Je ne peux pas, dit-il en s'approchant, son regard bleu glacier rivé sur elle. Non, je ne peux pas vous licencier maintenant. Disons que j'ai eu tort de croire que vous pouviez entrer ici et être immédiatement opérationnelle.

— Est-ce que je dois prendre ça pour des excuses détournées ? demanda-t-elle, interloquée.

— Non, asséna-t-il en se raidissant.

Son visage se crispa soudain de douleur et il haleta en portant la main à ses reins.

Confuse d'être indirectement responsable de sa chute, elle se rua vers lui.

— Vous allez bien ?

— Un muscle froissé, c'est tout, je survivrai, grogna-t-il en dressant la main pour l'arrêter, comme si elle était contagieuse.

— Je suis désolée, souffla-t-elle, vexée.

— Laissez tomber, maugréa-t-il. Si vous voulez bien, je voudrais juste vérifier quelques points importants pour que lundi le travail puisse reprendre sans incident. Le représentant du ministère de l'Energie peut arriver d'un moment à l'autre pour une nouvelle inspection, et il faut absolument que le restaurant soit opérationnel. En d'autres termes, mieux vaudrait qu'il ne soit pas réduit en cendres d'ici là, ajouta-t-il, le sourcil froncé.

Alicia ravala la réplique acide qui lui brûlait les lèvres. Elle devait se conduire comme si elle avait vraiment besoin de ce boulot. Après tout, c'était sa couverture. Elle se contenta donc d'incliner la tête en

signe d'approbation, un geste qui ne faisait pas vraiment partie de sa panoplie habituelle.

— Il y a des chances pour que l'inspecteur vienne ici avec moi ou un de mes frères, reprit Marcus. Mais au cas où il passerait à l'improviste, vous devez savoir à quoi vous attendre.

— Qu'est-ce que l'inspecteur est censé contrôler exactement ?

— Essentiellement comment on composte les restes et comment on recycle les graisses.

— D'accord, dit-elle en faisant la grimace.

— Suivez-moi.

Il saisit la poignée d'une bonbonne en acier pleine d'huile, posée à côté du gril. Puis, de l'autre main, il attrapa un container à ordures marqué « Déchets végétaux exclusivement — Pas de viande » avant de se diriger vers la porte de service.

— Laissez-moi prendre quelque chose, proposa Alicia, mais il affecta de ne pas l'avoir entendue.

Piquée, elle fit la moue. Si ce type avec son dos en compote tenait à jouer les gros machos du Sud, grand bien lui fasse ! Elle rit sous cape en le regardant se débattre avec la porte pour faire passer le container et la bonbonne et le suivit dehors, à bonne distance.

A proximité du bâtiment se trouvaient deux gros caissons en plastique et un baril enfermé dans une cage grillagée. Le soleil au zénith cognait dur, l'humidité était éprouvante et des nuées de moucheron vibraient dans l'air.

Elle mit sa main en visière pour observer Marcus bloquer les roues de la poubelle de déchets organiques et poser le bidon par terre.

— Ça c'est notre collecteur d'huile, dit-il en dénouant la grosse corde élastique qui maintenait close la porte de la cage.

Ensuite, il dut user de ses deux mains pour soulever un levier métallique et accéder à l'enceinte grillagée.

— A quoi servent toutes ces sécurités ? demanda-t-elle.

— A tenir éloignés les ours.

— Les ours ? souffla-t-elle en blêmissant.

— Oui, pour un ours, dégouter un gros baril de graisse, ça équivaut à gagner au loto. C'est pour ça qu'il est crucial de garder cette zone propre et sécurisée.

Pendant qu'il ôtait le couvercle du baril et y versait avec précaution l'huile usagée, Alicia se rapprocha discrètement de lui en scrutant les alentours. C'était bien sa veine. Voilà qu'elle devait ajouter les ours à la liste des menaces potentielles !

— Et ensuite, que devient la graisse, si tant est qu'un plantigrade ne l'a pas dévorée ? s'enquit-elle.

— Une société vient récupérer le baril deux fois par mois et la transforme en biocarburant, expliqua-t-il en refermant le mécanisme de sécurité de la cage. En ce moment on est en pourparlers avec eux pour monter un vrai partenariat. Si le village continue à se développer, bien sûr.

— Si ? releva-t-elle en haussant un sourcil.

— Je veux dire *quand* le village se sera développé et qu'on aura d'autres sources de collecte pour le recyclage. Pour l'instant, on ne les intéresse pas vraiment. On n'a que le restaurant, la pension et la cafétéria de l'école, expliqua-t-il en se tournant vers les grosses bennes. Vous voyez ça ? Ce sont nos containers à compost. Celui avec le drapeau rouge est celui qui est toujours en activité.

— En activité ? répéta Alicia, redoutant presque d'en savoir plus.

Il souleva le couvercle du composteur « actif ». Une odeur si fétide s'en dégaugea qu'Alicia, agressée, recula en titubant.

— Oh ! quelle horreur ! gémit-elle en se couvrant la bouche.

— En effet. C'est à cause de la fermentation. La chaleur et les vers digèrent les déchets à toute vitesse.

— Les vers ?

Marcus pointa l'intérieur de la benne. Alicia se pinça le nez et s'approcha avec méfiance du composteur afin de jeter un œil sur son contenu. A la vue des restes de nourriture grouillant de petits vers de couleur pâle, elle eut un haut-le-cœur et se pressa l'estomac. Des ours... des insectes... des vers... Oui, elle se trouvait bien à des années-lumière de Manhattan. Loin, très loin de son biotope. En revanche, Marcus Armstrong semblait, lui, totalement indifférent à la puanteur... comme aux dangers potentiels de leur environnement.

Il saisit la poignée du bac contenant les restes de nourriture de la journée et le renversa au-dessus du compost. Le mouvement lui arracha un gémissement de douleur. Ce n'était pas du cinéma. Il avait vraiment mal au dos. Mais Alicia était bien trop absorbée par le spectacle impressionnant de ses biceps pour se soucier d'autres parties de son anatomie. Ce type était bâti comme une armoire à glace. Non, dans le Sud, on avait une autre expression... Comment disait-on déjà ? Ah oui ! *comme un hangar en brique*.

Un hangar en brique. Sa photo aurait sans doute fait une illustration idéale pour un dictionnaire des expressions...

— Cette benne est trop lourde pour vous et les autres filles, déclara-t-il sur un ton neutre. Il y a deux serveurs qui commencent lundi, vous leur demanderez de la vider pour vous.

— Je suis plus solide qu'il n'y paraît, vous savez, rétorqua-t-elle en relevant le menton, vexée d'être qualifiée de *fille*.

— Comme vous voudrez, répliqua-t-il, après l'avoir toisée de haut en bas.

Non seulement son regard avait embrasé sa peau mais, soudain, elle ne se sentait plus aussi solide que cela.

— Dès qu'on a rajouté les nouveaux déchets au compost, il faut renouer la corde et la serrer à fond, expliqua-t-il en tournant une grosse manette sur le côté.

L'image du ragoût fumant de vers et de déchets en décomposition fit remonter un flot de bile dans la gorge d'Alicia.

— Ça va ? s'enquit-il, l'air moqueur.

— Très bien, répliqua-t-elle vivement tout en ravalant sa salive. Et que devient le compost une fois prêt ?

— On décharge les bennes au potager pour le fertiliser.

— C'est logique.

L'écologie était vraiment une activité nauséabonde et répugnante. Elle préférait se contenter de recycler « light » : privilégier les sacs biodégradables au plastique ou faire la collecte du papier.

Marcus rinça au jet l'intérieur de la poubelle et la retourna pour qu'elle sèche. Puis il prit la bonbonne d'huile vide et reprit, à pas comptés, le chemin du restaurant. Dans la cuisine, il la hissa sur le plateau du lave-vaisselle et émit un nouveau gémissement en se tenant les reins.

— J'ai du paracétamol dans mon sac, proposa Alicia.

— On va passer directement aux consignes en cas d'incendie, déclara-t-il après avoir balayé son offre d'un geste de la main.

— Après, il faudra que je passe un test ? demanda-t-elle, soudain inquiète.

— Espérons que non, répliqua-t-il en baissant les yeux sur elle.

Il se dirigea vers le gril et pointa la jauge de température.

— Le point d'inflammation de l'huile végétale est juste au-dessus de 315°. La bonne nouvelle, c'est qu'elle commence à fumer avant de prendre feu. C'est le signal d'alarme auquel vous devez réagir.

Alicia hochla la tête, feignant l'ignorance. A quoi bon lui dire qu'elle savait que l'huile fumait avant de s'enflammer ? Cela ne changeait rien à son problème. Il y a quelque temps de cela, après avoir lu que certaines personnes attiraient les éclairs, elle avait décrété qu'elle c'était les incendies. Il n'y avait rien à faire.

— Tant que vous gardez le gril en dessous de 315° et que vous écartez de sa surface tout objet inflammable, tels que menus, serviettes, torchons... vous devriez... vous en tirer, expliqua Marcus.

— Très bien, soupira-t-elle.

Elle en avait marre de cette leçon pour *girl scouts*. Ce dont elle avait besoin c'était d'infos pour sa chronique.

— Et vous, patron, *vous* avez un point d'inflammation ? susurra-t-elle.

— S'il vous plaît, arrêtez de m'appeler « patron », répliqua-t-il, la bouche pincée.

— Qu'est-ce que je dois dire, alors ? Monsieur Armstrong ?

— Je m'appelle Marcus.

— Vous avez un surnom ?

— Non, répliqua-t-il d'une voix blanche. On peut en revenir à nos moutons ?

— Oui, patron, répondit-elle docilement, avant de lui décocher un clin d'œil. Oups, désolée !

Il soupira, comme s'il cherchait à rassembler ses forces, et demanda :

— Vous savez utiliser un extincteur ?

— En théorie.

Il se pencha pour récupérer un des appareils entreposés sous le comptoir et, de douleur, gémit de nouveau. Cette fois, Alicia lui prit l'objet des mains sans qu'il proteste. Il la laissa faire et passa son bras autour de sa taille. Cette étreinte légère suffit à lui faire deviner sa vigueur et lui laisser entrevoir ce qu'on devait ressentir quand Marcus Armstrong vous serrait dans ses bras.

Ce n'était pas déplaisant du tout, il fallait le reconnaître.

— D'abord, vous ôtez l'attache, expliqua-t-il en pointant l'anneau fixé dans l'embout.

Sa bouche frôlait son oreille, et la chaleur profonde de sa voix lui donna la chair de poule.

— Ensuite, vous dirigez le tuyau à la base des flammes et vous pressez sur le levier. Comme ça.

Brusquement, elle avait du mal à respirer.

Il guida sa main et appuya légèrement dessus pour simuler le mouvement.

— Vous continuez jusqu'à ce que l'incendie soit complètement éteint.

Sauf qu'un feu bien différent l'embrasait, et elle n'était pas tout à fait sûre qu'un extincteur y puisse quoi que ce soit.

— Et si ça ne suffit pas ? murmura-t-elle.

Il prit le temps de répondre d'une voix aux accents rauques :

— Il peut arriver que le premier extincteur soit déjà entamé. C'est pour ça que j'en ai acheté plusieurs.

— Si je ne me trompe pas, je ne peux pas jeter de l'eau, non ? demanda-t-elle, après avoir avalé la boule qui lui bloquait la gorge.

— Non, surtout pas, sauf si le feu s'étend. Mais dans ce cas, il faut tirer l'alarme incendie et sortir en vitesse, conclut-il, avant de la libérer brusquement en faisant un pas en arrière.

— C'était très... Enfin, je crois que j'ai tout compris, merci, haleta Alicia, éperdue, en se tournant vers lui.

Marcus ne semblait guère dans les mêmes dispositions qu'elle. Au contraire, il paraissait suprêmement agacé.

— Vous avez eu le temps d'enregistrer vos données personnelles dans le fichier ?

— Euh... pas encore.

Elle avait traîné les pieds pour remplir les formulaires d'engagement, sachant que cela l'obligeait à livrer des informations bidon.

— Bon, je vais vous montrer comment ça se passe, dit-il en se dirigeant vers le petit bureau contigu dans la cuisine. Comme les serveuses ont déjà toutes travaillé ici à un moment ou à un autre, elles sont enregistrées dans le système. Mais, comme ça, vous saurez comment faire pour les futurs employés.

Alicia se mordit la langue. Elle avait failli répondre : « Inutile de m'expliquer la procédure en détail. Je ne pense pas que je resterai assez longtemps pour avoir besoin d'utiliser le programme. »

— D'accord, soupira-t-elle en le suivant dans le minuscule réduit, le cœur battant toujours la chamade.

Marcus se tourna vers l'ordinateur portable posé sur le bureau et lui indiqua l'unique fauteuil à roulettes.

— Asseyez-vous.

Elle obéit, toujours vaguement oppressée. L'exiguïté des lieux accentuait encore l'impact de son imposante présence, d'autant plus que la séance d'initiation au maniement de l'extincteur avait mis le feu à son imagination. Il y avait quelque chose de primitif dans la façon dont Marcus l'avait étreinte... sans parler de celle dont son corps avait réagi instantanément à son contact.

— Vous vous y connaissez un peu en informatique ? demanda-t-il en ouvrant un tiroir dans un meuble de classement.

Alicia faillit éclater de rire. Entre son smartphone, son ordinateur portable et son ordinateur de bureau, elle était connectée vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept.

— Heu... Je ne me débrouille pas trop mal, éluda-t-elle.

Il hocha la tête et sortit un dossier dont il feuilleta le contenu.

— Vous n'avez pas rempli le formulaire d'engagement pour les impôts, remarqua-t-il, les sourcils froncés.

— J'ai dû être interrompue, prétendit-elle. Et puis, je ne savais pas quelle adresse postale donner.

En réalité, elle ne tenait pas du tout à signer un document officiel bourré d'informations erronées.

— Vous pouvez mettre l'adresse du magasin général si vous voulez. Vous pourrez retirer votre courrier au comptoir postal à l'intérieur. Bien sûr, si vous préférez, vous pouvez aussi prendre une boîte postale personnelle, expliqua-t-il, avant de se planter derrière sa chaise et de pointer une icône sur l'écran. Ouvrez ce programme.

Alicia n'eut pas à feindre la gaucherie, car son grand corps enveloppant penché sur elle lui déclenchait des petits frémissements dans les épaules. A l'inverse, Marcus ne semblait pas remarquer qu'ils étaient pratiquement collés l'un à l'autre. Son souffle chaud sur sa nuque restait aussi imperturbable qu'apaisant.

Elle ouvrit le programme et tapa le numéro d'identifiant qu'il avait attribué au directeur du restaurant.

— Qui est-ce que je remplace ? demanda-t-elle.

— Une femme qui s'appelle Molly McIntyre.

— Et est-ce que je peux savoir pourquoi vous l'avez licenciée ?

— Je ne l'ai pas fait, c'est elle qui a rendu son tablier.

Elle se souvint alors de la femme robuste qui l'avait bousculée à son arrivée, et qui était présente quand Marcus s'était étalé de tout son long.

— Si vous le désirez, vous pouvez changer le code à votre convenance, suggéra-t-il.

Comme il était plongé dans son formulaire et ne regardait pas ce qu'elle faisait, elle tapa les mots « sur la brèche » en guise de mot de passe. Il posa le document à côté de l'ordinateur, probablement pour qu'elle finisse de le remplir.

A l'apparition du menu, il lui indiqua comment ajouter son nom dans le registre du personnel. Alicia tapa son pseudonyme « Waters ». Après tout, elle ne faisait qu'emprunter un personnage pour servir son histoire et ne nuisait à personne. A la fin, elle inscrivit son numéro de sécurité sociale en inversant les deux derniers chiffres.

— Vous n'avez pas fait d'erreur ? demanda-t-il en examinant les données inscrites sur l'écran.

Elle se contenta de hocher la tête — en partie parce qu'elle ne voulait pas avoir à mentir, en partie parce qu'il était si proche que cela la rendrait nerveuse. Quand elle eut enregistré les renseignements, il lui montra comment répertorier les heures de travail des employés, puis lui expliqua le fonctionnement du système de commande des aliments, et comment y faire l'inventaire des produits récoltés au potager. Pendant toute l'opération, elle fut incapable de prêter attention à autre chose qu'aux battements de son cœur affolé. Et quand Marcus se pencha encore davantage pour taper quelque chose sur le clavier et que ses grandes mains effleurèrent les siennes, elle tressaillit. Quant à lui, une fois de plus, il sembla purement et simplement agacé.

— Excusez-moi, grogna-t-il en reculant brusquement. Je ne voulais pas...

— Ce n'est rien, dit-elle, se souvenant qu'elle était censée faire ami-ami avec lui. En fait, je suis surprise de vous voir taper si vite.

— Pourquoi ?

— Eh bien... vous n'avez pas vraiment l'air d'être le genre d'homme à passer son temps derrière un bureau.

— Malheureusement, je suis bloqué derrière un bureau bien plus que je ne voudrais, dit-il, sur un ton las.

— J'imagine que fonder une ville demande une sacrée organisation.

Son hochement de tête accablé indiqua clairement que ce qu'elle venait de dire n'était qu'un doux euphémisme.

— Et qu'est-ce qui va se passer si l'inspecteur du ministère de l'Energie ne valide pas le fonctionnement du restaurant ? s'enquit-elle.

— A vrai dire, c'est une inspection globale de la ville, mais la dernière fois cet établissement constituait notre maillon faible, répondit-il, pensif. En fait, il s'agit d'un contrôle intermédiaire, avant l'inspection finale qui aura lieu dans six mois. Pour nous verser notre dernière subvention et nous allouer la propriété de la totalité du territoire, le Ministère doit être convaincu que nous comblons les besoins essentiels de la population et tout ça en respectant l'environnement.

— Votre empreinte carbone et tout le bataclan ? demanda-t-elle, jouant les idiots.

— Exactement, répondit-il, le visage fermé — comme s'il cherchait à retrouver sa réserve — avant de retourner à l'écran.

Alicia ne put s'empêcher d'éprouver une pointe de déception. Pendant quelques secondes, Marcus Armstrong lui avait semblé différent, plus humain, mais, manifestement, il n'avait guère envie de se livrer... Était-ce parce qu'il se passait des choses troubles au village ? Peut-être était-elle finalement sur la bonne piste...

— Cela ne doit pas être facile d'attirer les gens ici. Deux femmes m'ont dit qu'elles avaient répondu à une annonce dans le journal...

— Ce n'était pas mon idée, répliqua-t-il, renfrogné.

— Vous n'étiez pas d'accord pour passer cette annonce ?

— Pas du tout.

— Et... quelqu'un m'a dit aussi que vous n'aimiez pas les femmes, ajouta-t-elle avec un petit sourire.

Saisi, il se redressa en sursaut. Aussitôt, un éclair de souffrance contracta son visage buriné et il laissa échapper un grognement guttural. A le voir ainsi, il était clair que c'était grave. Marcus ne devait pas être du genre à exagérer ses souffrances... Alicia se leva pour s'approcher de lui, mais il l'arrêta net.

— Ne me touchez pas !

— Je voulais juste vous aider.

— Laissez-moi juste une minute pour récupérer, ça va aller, hoqueta-t-il d'une voix étranglée.

— Tenez, asseyez-vous, proposa-t-elle en attirant le fauteuil à roulettes contre ses jambes.

Il se baissa avec précaution tout en jurant à cause de la douleur qui lui déchirait le dos et finit par se laisser tomber lourdement sur le siège.

— Vous devez voir un médecin, sinon, ça ne va faire qu'empirer, conseilla-t-elle.

Il grinça des dents, un masque de souffrance déformant son visage. Après quelques secondes, il hocha la tête en signe de consentement, preuve que la douleur était véritablement intolérable.

Quand il tenta de se relever, elle comprit qu'il ne pourrait pas se remettre en position verticale et encore moins marcher.

— Je vais appeler la clinique et leur demander d'envoyer une ambulance, annonça-t-elle.

— La clinique... ne possède... pas... d'ambulance, haleta-t-il.

— Ils ont sûrement quelqu'un qui peut apporter un brancard.

— Je vais y arriver, assura-t-il, ce qui était risible.

Alicia évalua rapidement la situation. Il était assis sur une chaise solide... dotée de roulettes... et les trottoirs entre le restaurant et la clinique étaient tout neufs. Elle prit sa décision en une seconde et se planta derrière lui.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je vous emmène, dit-elle en poussant la chaise vers la porte.

— Vous êtes cinglée ! marmonna-t-il.

— Allez, patron, tenez bon !

Marcus n'en croyait pas ses yeux. On était en plein jour, les trottoirs de Sweetness étaient encombrés de piétons en ce samedi matin, et Alicia Waters le véhiculait dans un fauteuil à roulettes à une allure vertigineuse.

— Attention ! cria-t-elle. Dégagez le passage ! Je transporte un blessé !

Les passants s'écartaient vivement, avant de faire des commentaires amusés, voire d'éclater de rire.

— Hé ! maman, regarde, c'est rigolo ! hurla un enfant.

Marcus était consterné. S'il n'avait souffert le martyr, il aurait sauté de cette satanée chaise mais, à cette vitesse, il n'aurait fait qu'aggraver son cas. Aussi ravalait-il ses imprécations.

Maudite soit cette femme insensée et ses lubies continuelles ! Alicia Waters allait finir par avoir sa peau — et ce n'était pas qu'une manière de parler.

— Ralentissez ! beugla-t-il.

— Je ne peux pas ! cria-t-elle à son oreille, avant de désigner l'enseigne de la clinique qui approchait. D'ailleurs, nous sommes presque arrivés.

Il se tenait le plus raide possible pour amortir les chocs, sachant que le pire était à venir. Il lui fallait aussi se préparer aux railleries que ne manqueraient pas de lui infliger ses frères quand ils apprendraient son exploit.

Dieu merci, la clinique disposait d'une ouverture automatique en parfait état de marche, sinon cette folle l'aurait certainement envoyé valdinguer à travers la porte vitrée. Ils roulèrent à grand bruit dans le vestibule où des patients attendaient d'être reçus par un des deux médecins ou de récupérer leurs médicaments à la pharmacie. Sans surprise, tout le monde tourna la tête pour les voir passer. La première personne que Marcus reconnut fut Porter. Il était certainement là pour voir Nikki.

Ça, c'est le bouquet !

Bouche bée, son frère regarda Alicia le pousser devant lui sur les chapeaux de roue et piler devant la réception où se tenait Susan Sosa.

— Bonjour Susan, dit-elle.

— Bonjour, répondit Susan en considérant le drôle de couple d'un œil inquisiteur.

— Il s'est fait un tour de reins, dit Alicia. Il doit voir d'urgence un médecin.

— Je suis encore capable de m'exprimer, grommela Marcus, avant de soupirer, comme les deux femmes lui prêtaient enfin attention : Je me suis fait un tour de reins. Je dois voir un médecin... d'urgence.

— Je vais voir qui est disponible, dit Susan en s'emparant du téléphone. Sur une échelle de un à dix, comment évaluez-vous la douleur ?

— Douze, grommela Marcus entre ses dents serrées.

Entre-temps, Porter les avait rejoints, un sourire moqueur sur les lèvres.

— Alors, frangin, qu'est-ce qui se passe ?

— Lâche-moi, tu veux, siffla Marcus en lui décochant un regard meurtrier.

— Il s'est fait une sorte de lumbago, dit Alicia, qui semblait s'être autoproclamée son porte-parole.

Il ne peut ni se tenir debout ni marcher.

— Alors vous l'avez amené comme ça depuis le restau ? demanda Porter, sans cacher son amusement.

— Ferme-la, maugréa Marcus à son frère.

— Oui, c'est moi qui l'ai amené, répondit Alicia.

— Si tu en parles à Kendall, tu es un homme mort, gronda Marcus.

— Pas un mot, je te le promets, répondit son cadet en brandissant son téléphone.

Il y eut un clic suivi d'un flash, puis Porter, hilare, pressa quelques touches — certainement pour envoyer le cliché volé de Marcus sur sa chaise à Kendall.

— Une photo vaut mieux qu'un long discours, conclut-il, ravi.

Marcus sentit monter en lui des pulsions meurtrières.

— Le Dr Salinger vous demande de la rejoindre, annonça Susan en reposant le téléphone. Vous avez besoin de quelqu'un pour le pousser ? s'enquit-elle en désignant la chaise.

— Inutile, indiquez-moi seulement le chemin, répondit Alicia.

— Je crois que je vais venir aussi, chantonna Porter.

Si Marcus avait pu se lever de sa chaise, il aurait boxé son frère pour lui faire avaler son sourire idiot mais, à cet instant précis, il n'était plus que douleur et la priorité absolue était la fin prochaine de son supplice.

Parce que tant que cette femme restait là derrière lui...

Les réactions de son corps à sa trop grande proximité lui revinrent à la mémoire. Le léger tremblement de ses mains quand il lui avait expliqué le maniement de l'extincteur, sa faiblesse aux effluves enivrants de ses cheveux quand il s'était penché sur elle dans le bureau, son trouble devant son décolleté plongeant.

Et nul besoin de grands efforts d'imagination pour cela. Avant que la vision de sa baignade dans la rivière ne vienne de nouveau s'imposer dans son esprit, il se secoua, ce qui lui fit aussitôt l'effet d'un nouveau coup de poignard dans le dos. Furieux d'être ainsi soumis aux limites de son corps, il réprima la douleur en expirant profondément. Une plaie, cette fille était une vraie plaie ! Et s'il était coincé sur cette maudite chaise, c'était encore sa faute à elle.

Si seulement j'avais pu ne jamais poser les yeux sur Alicia Waters, nue ou habillée, rumina-t-il en écumant de rage.

* * *

Alors qu'elle poussait la chaise le long du vestibule derrière une infirmière en blouse blanche, Alicia sentit la colère envahir Marcus.

Quel entêté celui-là ! Qu'est-ce que j'aurais pu faire d'autre ?

En découvrant la chaise et son passager, le médecin ouvrit des yeux comme des soucoupes, mais parvint à réprimer son sourire.

— Bon, Porter, amène-moi Marcus, je vais avoir besoin de ton aide pour le hisser sur la table d'examen, ordonna-t-elle.

Son fiancé relaya Alicia dans le rôle de brancardier, pendant qu'elle étudiait la jeune femme.

— Bonjour, je suis le Dr Nikki Salinger.

— Alicia R... euh, Alicia Waters, répondit-elle en toussant pour camoufler sa gaffe. Je suis la nouvelle gérante du restaurant.

— Ravie de faire votre connaissance. Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Eh bien, tout à l'heure, au restaurant, Marcus a glissé et il est tombé. Ensuite, il a continué à travailler comme si de rien n'était et à soulever des choses lourdes. Jusqu'à ce qu'il se retrouve complètement bloqué.

— Mes cordes vocales sont en parfait état, maugréa Marcus de sa chaise.

— Je vois ça, gloussa Nikki. Alors, raconte, qu'est-ce qui a provoqué ta chute ?

— De la mousse d'extincteur, répondit-il entre ses dents serrées.

— En fait, c'était ma faute, souffla Alicia, le feu aux joues. Je m'en veux à mort.

— Vous avez bien fait de l'obliger à venir en tout cas, déclara Nikki en lui lançant un regard compatissant.

— Elle ne m'a pas obligé, précisa Marcus en tressaillant de douleur.

— Si, c'est vrai, il refusait de venir, confirma Alicia. J'imagine que vous le connaissez bien.

— Bon ça va, maintenant, vous pouvez partir, grogna-t-il.

— Vous êtes sûr ? Vous n'aurez pas besoin qu'on vous raccompagne ?

Porter pouffa de rire.

— Pas dans cette chaise, répliqua-t-il d'une voix sourde aux accents meurtriers.

— Je l'emmènerai là où il aura besoin d'aller, la rassura Porter.

— D'accord, mais je vais tout de même attendre pour récupérer la chaise et la ramener en partant, dit-elle.

— Marcus, tu crois que tu es capable de te lever si on t'aide ? s'enquit Nikki.

Il hocha la tête.

Alicia tint la chaise tandis que Porter et le Dr Salinger le hissaient sur ses pieds centimètre par centimètre, au prix de terribles souffrances. Grimper sur la table lui arracha encore moult gémissements et hoquets de douleur. Enfin, son grand corps immense fut allongé sur la table d'examen. Une fine pellicule de sueur couvrait son visage rouge d'épuisement. Le souffle court, il s'efforçait de remuer le moins possible. La culpabilité poussa Alicia à s'approcher de lui — certes, Marcus Armstrong était très certainement un infâme misogyne, mais de là à lui souhaiter de telles souffrances... Elle se planta à côté de lui et prit le bord du tablier qui ceignait toujours ses hanches pour lui en tamponner le front et les joues. Même à travers le fin tissu, son contact était incroyablement troublant.

— J'ai dit que vous pouviez partir, marmonna-t-il, d'une voix nettement moins bourrue que son expression.

Visiblement, il était aussi surpris qu'elle par son geste.

— De rien, c'était un plaisir, répliqua-t-elle sèchement.

— Et heu... merci de m'avoir transporté ici !

— A plus tard, patron, lança-t-elle gaiement, préférant sa haine à son indifférence.

Elle leva les yeux sur Porter et Nikki et s'aperçut qu'ils la fixaient avec intérêt.

— Je peux faire quelque chose d'autre ? demanda-t-elle à l'intention du médecin.

— Euh... non, rien, bredouilla Nikki. Je dois chercher une seringue, je vous raccompagne dans le couloir.

Alicia franchit la porte en poussant la chaise vide, suivie par le Dr Salinger qui, dans le couloir, lui indiqua qu'elle prenait la direction opposée.

— Alicia, j'imagine que vous résidez à la pension ?

— En effet.

— Ce soir je dîne avec un groupe d'amis dans la grande salle, vous voulez vous joindre à nous ?

Alicia acquiesça, ravie de cette occasion de parler à d'autres habitants.

— Avec plaisir, à quelle heure ?

— On sera là à partir de 19 heures.

— D'accord, merci. A tout à l'heure.

D'instinct, Alicia ne pouvait s'empêcher de trouver cette femme sympathique, mais avant de se laisser entraîner par ses émotions, elle comptait bien découvrir ce qui avait pu pousser la doctresse à venir s'installer dans un bled rural aussi paumé. D'une manière générale, elle avait le sentiment que les femmes qui vivaient à Sweetness étaient là parce qu'elles n'avaient pas eu d'autre choix.

Comment expliquer sinon qu'elles soient venues s'installer dans un endroit pareil ? Elle, elle ne l'aurait jamais fait en tout cas.

Elle fit rouler la chaise jusqu'au hall où, en l'apercevant, Susan lui lança un grand sourire.

— Alors Alicia, comment va-t-il ?

— Pas trop mal j'espère, répondit-elle gaiement. En tout cas, il a l'air en bonnes mains.

Le matin même, elle avait essayé de discuter un peu avec Susan au restaurant, mais Marcus lui avait mis la pression et elle n'avait pas pu glaner grand-chose — à part que celle-ci était venue dans l'espoir de croiser quelqu'un...

— Et dis-moi, finalement, tu as vu ton copain ce matin ? demanda-t-elle.

— Kenny ? Non, soupira Susan, l'air terriblement désappointé. Peut-être demain.

— Mais est-ce que ce Kenny a au moins conscience qu'il te plaît ? demanda-t-elle, touchée par son désarroi.

— Oh ! sans doute ! Je pense que je lui ai donné assez d'indices pour ça, répondit Susan en haussant les épaules.

— Depuis combien de temps est-ce que vous vous connaissez ?

— Je l'ai rencontré quand je travaillais pour le Dr Salinger, avant la construction de la clinique. Au début, les ouvriers n'étaient pas très chauds pour se faire examiner par une femme, alors Porter en a payé certains pour venir voir le docteur sous de faux prétextes, histoire de donner l'exemple. Et sans doute aussi pour que Nikki ne renonce pas à s'installer ici. Mais ça c'est une autre histoire... Enfin, quoi qu'il en soit, Kenny était l'un d'eux. Il avait un ongle incarné, j'ai trouvé ça trop chou, conclut-elle, sur un ton rêveur.

— En effet, c'est... craquant, répliqua Alicia, en essayant d'avoir l'air enthousiaste. Si je comprends bien, les frères Armstrong ont dû payer les habitants pour qu'ils acceptent de voir une doctresse.

— Oui, mais ça a marché... Non seulement, maintenant, plus personne n'hésiterait à venir consulter, mais Porter et Nikki sortent ensemble.

— Ils ne sont pas mariés ?

— Non.

Le téléphone sonna et Susan s'excusa afin de répondre. Alicia s'apprêtait à se détourner quand un objet sur le bureau retint son attention.

Parmi la sélection de magazines à l'intention des gens qui patientaient dans la salle d'attente, figurait un exemplaire de *Feminine Power*.

Son cœur bondit dans sa poitrine. Qui donc pouvait lire son journal dans ce trou perdu ? Innocemment, elle piocha le magazine dans la pile. Le nom d'abonné figurant sur l'étiquette rouge était « Rachel Hutchins ». Cette femme ne lui avait pas encore été présentée, mais qui sait si elle ne l'avait pas déjà croisée ? Désormais, il était clair qu'elle avait intérêt à rester sur ses gardes. Quelle catastrophe si elle était reconnue et sa couverture grillée avant qu'elle n'ait obtenu son scoop !

Et il était évident qu'il se passait quelque chose ici. Quand elle avait suggéré qu'il n'aimait pas les femmes, Marcus Armstrong, si grand, solide et sexy soit-il, s'était fichu le dos en l'air. Cela cachait forcément quelque chose. Ce n'était certainement pas le moment de quitter Sweetness.

Elle regarda autour d'elle pour s'assurer que personne ne faisait attention à elle, puis roula prestement le magazine et le fourra sous son bras. Ensuite, elle poussa la chaise jusqu'au trottoir, dans la fournaise, et prit le chemin du restaurant. Dans la rue, les passants lui sourirent en dressant le pouce pour la féliciter. Apparemment, la nouvelle avait fait le tour du village. Tout le monde était au courant qu'elle avait véhiculé Marcus Armstrong sur un siège à roulettes.

Et apparemment, tout le monde en avait fait des gorges chaudes.

Décidément il ne fallait pas grand-chose pour mettre Sweetness en ébullition ! Cet endroit devait vraiment se trouver dans un univers parallèle. Impossible d'imaginer que New York et ce patelin se trouvent sur la même planète, dans le même pays à la même époque ! Tiens, peut-être tenait-elle là d'ailleurs un nouveau thème pour sa chronique. Elle allait le suggérer à Nina avant le dîner...

* * *

— C'est une super idée, déclara son éditrice. Tu as raison, on croirait vraiment que Sweetness sort d'une faille spatio-temporelle.

— Tout à fait, répondit Alicia. D'ailleurs, ça contraste étrangement avec leurs objectifs écolos d'avant-garde et le fait que la ville soit connectée au reste du monde. En même temps, les habitants ont l'air de vivre assez bien leur isolement relatif.

— Est-ce que tu as la sensation que c'est une sorte de secte religieuse ?

— Pas à première vue. Ils n'ont même pas d'église. Mais demain, je vais me rendre au service du dimanche. Peut-être que j'y apprendrai quelque chose. En attendant, ce soir, c'est la vie à la pension qui m'intéresse...

— C'est vrai qu'il y a un cerf nommé Cupidon qui habite là ?

— Oui. Il est apprivoisé et il a été nommé ainsi en l'honneur des petites annonces matrimoniales.

— Et cette expérience alors, ça a été un succès, au moins ?

— Franchement, je ne sais pas trop. Pour en avoir le cœur net, il faudrait que je discute avec d'autres femmes arrivées de Broadway. Vu la façon dont la vie quotidienne est organisée ici, ce n'est pas vraiment facile de savoir combien de couples se sont déjà formés. J'en saurai peut-être plus après le dîner. Ce truc avec les hommes et les femmes qui vivent chacun de leur côté, c'est tout de même assez louche...

— Bon mais, dis-moi, ton patron ne s'est tout de même pas bloqué le dos parce que tu lui as demandé s'il aimait les femmes ?

— Mais si, je t'assure, répondit Alicia, qui se sentit obligée de préciser : En fait, ça a aggravé un lumbago qu'il s'était fait un peu plus tôt... et dont je suis plus ou moins responsable.

— Ça n'aurait pas quelque chose à voir avec le feu ? demanda sèchement Nina.

— Je n'ai même pas déclenché l'alarme incendie, c'est lui qui a réagi exagérément, répliqua Alicia pour sa défense.

— Hum, hum... admettons. Et tu as vraiment transbahuté ce pauvre garçon à la clinique sur une chaise de bureau ?

— Si je te le dis. Franchement Nina, tu crois que je pourrais inventer un truc pareil ?

— Non, c'est clair... Et ce patron, alors, il est comment ? demanda l'éditrice, amusée.

— En pétard, du moins, la dernière fois que je l'ai vu. Je ne sais pas si j'aurai toujours un job quand j'y retournerai lundi.

— Demain, tu as ta journée ?

— Oui, le dimanche presque tout est fermé ici.

— Evidemment... tu es dans le Sud profond. Qu'est-ce que tu vas faire de ton temps libre ?

— Je ne sais pas trop. Les loisirs ici sont un peu... restreints, on va dire. Heureusement que j'aime bien être dans la nature, fit-elle remarquer tout en regardant sa montre. Nina, je suis désolée, il faut que je me sauve. Je t'ai dit que j'avais rendez-vous pour dîner... J'espère bien apprendre deux ou trois choses intéressantes.

— Très bien. Continue à m'envoyer des chroniques. Je les transmettrai au groupe de presse, pour voir s'ils aiment la direction que prend ton travail.

— Ils ne vont pas les publier tout de suite, j'espère ? demanda Alicia, soudain inquiète.

— Non, non, ne t'en fais pas, ils ne tiennent pas à ficher en l'air ta couverture. C'est juste pour exciter leur appétit.

— OK. A partir de demain, je vais tâcher de t'envoyer un article chaque soir.

Elle raccrocha et examina sa tenue dans le miroir. La robe en coton rose de sa mère était un peu nunuche à son goût, mais elle devrait faire avec. En guise de maquillage, elle se poudra légèrement pour matifier sa peau qui luisait comme un phare depuis son arrivée, mit un peu de mascara et de brillant à lèvres. Elle hésita un instant puis décida de garder ses cheveux lâchés.

Avant de partir, elle fourra un petit carnet dans son sac, ainsi qu'un mini-magnétophone. Elle n'avait pas l'intention de s'en servir au cours du dîner mais, au besoin, elle pourrait toujours se glisser dans les toilettes pour prendre des notes.

Tout en descendant l'escalier menant au rez-de-chaussée, elle repensa au samedi précédent où, avec des amis, elle avait dégusté un repas gastronomique dans un quatre étoiles à la table du chef.

— Eh bien, quel contraste en une semaine ! murmura-t-elle en prenant le chemin de la salle à manger qui s'annonçait aussi bondée que bruyante.

Des enfants couraient entre les tables et, en arrière-fond, on entendait de la musique country. Elle fit des yeux le tour de la salle — qui dans la journée servait de centre multimédia — et aperçut Nikki lui faire signe de la rejoindre.

Elle s'approcha, tout sourire, mais manqua trébucher en découvrant à la table, un peu raide mais visiblement en meilleur état que quelques heures plus tôt, Marcus Armstrong. Il était en compagnie de ses deux frères, d'une femme inconnue et d'un adolescent. Et l'aîné des Armstrong n'avait, pour le moins, pas l'air particulièrement enchanté de la voir. Faisait-elle irruption au milieu d'un repas de famille ?

— Alicia, quel plaisir de vous revoir ! lança Nikki, avant de la présenter à Celia Bradshaw et son fils, Tony — le portrait tout craché de Kendall Armstrong.

Tony, comme elle l'apprit, était l'un des serveurs engagés pour travailler au restaurant dès le lundi. Alors que Porter et Kendall la saluaient, leur aîné s'enferma dans un silence glacial.

— Asseyez-vous, dit Celia en lui désignant la seule chaise disponible — comme par hasard, à la droite de Marcus.

Alicia s'y glissa, à la fois gênée et légèrement agacée. Elle avait espéré discuter avec Nikki et peut-être d'autres habitantes de leur expérience à Sweetness, mais comment poser les questions qui la taraudaient sous le regard réfrigérant de Marcus Armstrong ?

En effet, Marcus était loin d'être enchanté. Il avait accepté l'invitation à dîner de Nikki avec ses frères, Celia et Tony essentiellement pour la remercier d'avoir soigné son dos.

S'il avait su qu'Alicia Waters ferait partie des invités, il se serait défilé.

Il jeta un regard noir à Porter, qui haussa imperceptiblement les épaules pour signifier qu'il n'était pas dans le coup. Nikki avait beau ouvrir de grands yeux innocents, il n'était pas dupe. Quant à Alicia, elle avait paru aussi étonnée que lui de le voir, mais il n'aurait pas été surpris qu'elle se soit imposée au dîner — après tout, n'avait-elle pas avoué avoir été attirée à Sweetness par l'abondance de célibataires ? La preuve, ce matin, elle avait taillé une bavette avec tous les hommes présents au café.

Avant de mettre le feu... de lui briser le dos et de ruiner sa tranquillité d'esprit.

— Bonsoir, lança-t-elle.

— Salut, se força-t-il à répondre en prenant de son verre d'eau.

— Comment va votre dos ?

— Mieux.

— Super.

Comme elle touchait machinalement son poignet nu, il repensa au bracelet égaré, celui qu'il ne lui avait pas encore rendu. Encore une complication...

— Vous avez gagné le concours de la méthode la plus originale pour transporter un blessé, lui lança Nikki, réjouie.

Toute la table s'esclaffa et Marcus sentit de nouveau le rouge de la honte envahir son visage.

— La photo que Porter m'a envoyée est impayable, dit Kendall, hilare. Quand je pense que j'ai raté un tel spectacle ! Toi, brinquebalé à travers la ville sur une chaise de bureau à roulettes, ça devait valoir son pesant de cacahuètes.

— T'inquiète, claironna Tony. Deux copains à moi ont filmé la scène avec leur portable et ont chargé la vidéo sur Internet.

Génial ! rumina Marcus en serrant les dents, alors que tous éclataient de rire.

— Alicia, je ne sais pas comment vous avez fait pour persuader notre infailible frangin de faire un truc aussi dingue, mais chapeau ! déclara Porter en s'essuyant les yeux.

A côté de lui, Alicia se tortilla sur sa chaise.

— Heureux de vous fournir un intermède comique pour la soirée, lança Marcus, pince-sans-rire.

— Oh ! ça va nous divertir pendant de longues années ! pronostiqua Porter.

— Vous n' imaginez pas depuis combien de temps on rêve de tenir enfin notre frère à notre merci !

Tous mes remerciements, dit Kendall à Alicia.

— C'est-à-dire... c'est juste que je ne voyais pas d'autre solution... Mais l'important, c'est que Marcus se sente mieux maintenant, affirma-t-elle, essayant manifestement de détourner la conversation.

En dépit de sa colère initiale, il fut sensible à cette marque de solidarité et en ressentit de la gratitude.

— Une seringue de cortisone, et le tour était joué, intervint Nikki. Mais il faudra y aller mollo.

— Je vais le garder à l'œil, assura Alicia en coulant un sourire dans sa direction.

Marcus se renfrogna aussitôt. Depuis quand était-elle sa nounou ?

— Bon, mais maintenant, on mange ! s'exclama Tony. Papa, je peux dire les grâces ?

Kendall hocha la tête.

Marcus était heureux de voir son neveu s'épanouir à Sweetness. Ayant vécu toute son enfance seul avec sa mère, Tony appréciait beaucoup plus les dîners en famille que la plupart des gamins de son âge.

Quant aux grâces, Marcus n'avait rien contre. Il n'était pas particulièrement croyant, mais il avait eu souvent l'occasion de courber la tête — durant sa jeunesse, sur le champ de bataille ou pour d'autres motifs. Le seul véritable problème était qu'il allait falloir tenir la main de cette femme...

Celia, assise à sa gauche, lui prit la main. A contrecœur, il offrit l'autre, paume levée à Alicia. Un peu surprise par le rituel, celle-ci hésita avant de saisir la main de Porter, sur sa droite, et fut encore plus longue à s'emparer de celle que Marcus lui tendait. Sa réticence le heurta, mais il pensa que dire le bénévolat en famille n'avait pas dû faire partie de son éducation.

Il tenta d'écouter la fervente prière de Tony mais, destabilisé par le contact exquis des doigts de sa voisine, il se fit de nouveau la réflexion que celle-ci n'était pas à sa place dans un bistro. Elle avait trop... de classe. Sa peau était douce comme de la soie, aussi délicate que celle d'un pétale...

Il ouvrit brusquement les yeux pour empêcher son esprit de vagabonder trop loin de la prière et hasarda un regard dans sa direction. Sa tête était inclinée, ses yeux fermés, ses lèvres roses entrouvertes. Pas de doute, elle était bien mieux les cheveux lâchés qu'avec ses couettes grotesques. Un vrai visage de madone. Et là, avec les yeux fermés, ses cils interminables ombraient délicatement ses joues roses, de la même teinte pastel que sa robe... un peu trop mièvre peut-être, mais qui, il devait le reconnaître, lui seyait à merveille.

Quelqu'un lui décocha un coup de pied sous la table. Il leva les yeux et vit Kendall qui lui lança un regard inquisiteur, avant de scruter Alicia, visiblement intrigué.

— Amen, conclut Tony.

— Amen, répondirent-ils en chœur.

Marcus lâcha la main d'Alicia pour saisir son verre d'eau. Il aurait volontiers avalé une bière — ou quelque chose de plus fort —, mais Nikki l'avait averti qu'il ne fallait pas mélanger l'alcool avec les antidouleurs qu'elle lui avait prescrits. Il ne lui restait donc d'autre salut que la fuite. Il allait dîner en vitesse et s'éclipser en prétextant devoir reposer son dos. Il prit le saladier des mains de Celia, se servit, puis le passa à Alicia qui tâchait de suivre les différentes conversations, tout en jonglant avec le panier à pain, la vinaigrette, le sel et le poivre, et tout ce qui défilait devant elle. Elle devait être vraiment difficile : elle examinait chaque plat avec méfiance et les laissait souvent passer sans y toucher.

Il réalisa, quelque peu choqué, que, à part des yaourts ou des fruits, il ne l'avait jamais vue avaler quoi que ce soit. Quand Kendall lui tendit un verre de vin rouge, elle le remercia mais, l'air de rien, le relégua à côté de son assiette où il demeura intact.

En fait, Alicia Waters lui faisait l'impression d'être un peu snob.

Il l'étudia de plus près en s'attachant aux détails. Sa coupe de cheveux, très branchée, était toute fraîche, ses ongles longs impeccablement manucurés, son corps soigné et tonique — signe qu'elle faisait régulièrement de l'exercice, même si elle n'était ni bronzée ni athlétique. Elle devait fréquenter un club de gym. Ses manières étaient gracieuses, jusque dans sa façon de tenir sa fourchette. Tout en elle était élégant et raffiné... à l'exception de sa garde-robe. Et d'ailleurs, s'il y réfléchissait bien, il lui semblait

qu'Alicia n'était elle-même peut-être pas tellement à l'aise dans ses vêtements. Certes, ils mettaient en valeur ses courbes sensuelles, mais elle ne semblait guère en jouer. Au contraire, elle n'arrêtait pas de tirer dessus ou de les rajuster.

Assurément, elle n'avait rien à voir avec les autres jeunes femmes venues à Sweetness. Elle semblait... différente... comme si elle fréquentait d'ordinaire un milieu bien plus distingué.

D'un autre côté, cette image ne coïncidait pas non plus avec celle de la femme qui s'était arrêtée pour se baigner dans la rivière...

Kendall se planta derrière la chaise de Marcus et se pencha pour remplir son verre avec un pichet.

— Tu la mates encore, murmura-t-il à son oreille.

— Ce n'est pas ce que tu crois, marmonna-t-il dans sa barbe en se renfrognant.

— Frérot, je vois exactement ce que je vois, rétorqua Kendall qui s'écarta pour remplir le verre d'Alicia et continuer à faire le tour de la table.

Marcus planta sa fourchette dans sa salade. Il était maintenant encore plus pressé de s'en aller. La dernière chose qu'il souhaitait était que ses frères et leurs copines s'imaginent qu'il avait un penchant pour Alicia Waters. Il se concentra donc sur la nourriture — après la salade arrivèrent des lasagnes qu'il trouva délicieuses, bien que Nikki ait avoué qu'il s'agissait d'un plat préparé — en laissant le soin aux autres d'entretenir la conversation. Alicia demanda à Nikki et Celia comment elles avaient atterri à Sweetness et, Dieu merci, les deux femmes lui fournirent des versions courtes.

Le Dr Nikki Salinger, une des premières femmes de Broadway à avoir répondu à l'annonce que Kendall avait passée, avait abandonné un cabinet en déclin — et un fiancé infidèle, précisa Porter — pour venir à Sweetness repartir sur de nouvelles bases.

En revanche, Celia Bradshaw avait grandi à Sweetness. Kendall et elle étaient sortis ensemble au lycée, mais ils s'étaient séparés quand celui-ci avait rejoint l'armée de l'air. Il y a six mois, Celia, ingénieure en bâtiment, avait accepté l'offre de Marcus de regagner son village natal pour reconstruire le pont couvert Evermore, soufflé par la tornade. A l'époque, Marcus était le seul à savoir que Celia élevait en secret le fils de Kendall, Tony. Comme il l'avait espéré, Celia et Kendall s'étaient réconciliés et Tony avait récupéré ses deux parents.

Quand Celia expliqua que c'était grâce à Marcus qu'ils étaient réunis, celui-ci leva la main en signe d'excuse.

— Vraiment Celia, j'espère que tu ne m'en veux pas trop !

Sa remarque déclencha des rires et détourna la conversation vers des sujets plus généraux. Alicia semblait avoir des tas de questions à poser, en particulier sur le mode de séparation des sexes. Elle paraissait curieuse de savoir si les femmes de Broadway avaient trouvé l'homme de leurs rêves parmi les ouvriers.

Des papotages de nanas, songea Marcus en levant les yeux au ciel.

Il examina négligemment la salle, tombant partout sur des visages familiers. Il était fier de connaître tous ceux qui vivaient et travaillaient dans la ville.

De l'autre côté de la salle, Rachel Hutchins dînait avec le Dr Devine, le chercheur pour qui ils avaient bâti un laboratoire sur un des sites où croissait le *kudzu*, afin de lui faciliter l'étude de cette vigne envahissante. A une table proche, le Dr Jay Cross était assis seul devant son ordinateur, profitant apparemment du fait que c'était à la pension que la connexion Wi-Fi était la meilleure. En fait, l'homme semblait moins intéressé par son écran que par le couple blond et séduisant à côté de lui. Kendall n'avait-il pas dit que Cross en pinçait pour la belle Rachel ?

Marcus secoua la tête en considérant le petit homme guindé. Le pauvre ! C'était une cause perdue. Il aurait voulu empoigner le Dr Cross pour lui expliquer de ne pas s'en faire, que tout était pour le mieux et que sa vie serait infiniment plus simple sans femme.

— Tu ne crois pas, Marcus ? l'interpella Porter.

— Pardon, qu'est-ce que tu disais ? demanda-t-il en reportant son attention sur la conversation.

— Alicia demandait si la ville pourrait supporter une nouvelle tornade de force 5. J'ai répondu que je pensais que oui.

Marcus approuva de la tête, puis regardant Alicia faillit de nouveau perdre le cours de ses pensées, cette fois dans ses yeux insondables. Il se détourna et s'essuya la bouche avec sa serviette.

— Aujourd'hui, les bâtiments préfabriqués sont plus solides que les constructions traditionnelles, expliqua-t-il. Et puis nous renforçons les structures avec de l'acier quand nous les montons sur le site.

— Et chaque immeuble, y compris celui-ci, est installé sur de solides fondations, ajouta Kendall.

— On dirait que vous avez construit votre village de manière à résister à tout, observa Alicia, visiblement impressionnée.

Marcus se figea. *Votre* village ? Quelque chose dans son ton semblait... ironique, comme si elle se moquait d'eux.

— Cette ville n'appartient pas à notre famille, précisa-t-il. Elle est constituée en société commerciale dont tous les habitants et les travailleurs posséderont des parts, autant dans les entreprises que les commerces de détail.

— Si vous réussissez l'inspection finale, fit-elle remarquer.

Marcus remua malaisément sur son siège. Son dos recommençait à le faire souffrir — probablement parce que cette femme lui tapait sur les nerfs.

— En effet, mais nous *réussirons* l'inspection, rétorqua-t-il. Nous sommes dans les temps.

— Et quand ça se produira, votre famille va en tirer un gros profit j'imagine ? demanda-t-elle, avant de balayer sa question d'un revers de main. Oubliez ça... je ne veux pas jouer les fouineuses. Excusez-moi.

— Non, c'est une question justifiée.

Les gens avaient du mal à croire que ses frères et lui ne comptaient pas s'en mettre plein les poches en cas de succès.

— A vrai dire, cela ne nous rapportera quelque chose que dans la mesure où on possède des terres et où on sera, je l'espère, en mesure de gagner notre vie ici, expliqua-t-il.

— A vous entendre, ça paraît très sain et... sympathique, dit-elle, le visage pensif.

Marcus se mordit l'intérieur des joues. Comment arrivait-elle à le faire passer, en l'espace de quelques secondes, du soupçon à la défensive puis au remords ?

Il se détourna pour échapper à ses yeux sans fond et surprit Rachel Hutchins qui se dirigeait vers eux. Aussi exubérante que sculpturale, la jeune femme avait l'habitude de flâner ainsi de table en table pour se mêler aux gens. Elle ne faisait pas mystère de son désir de se faire élire à la direction de la ville, une fois sa propriété restituée aux résidents.

— Bonsoir à tous, dit-elle, et toute la tablée répondit en chœur à son salut. Marcus, tu veux que je te cherche un siège à roulette, tu serais mieux, non ? susurra-t-elle.

Il fit la grimace, pendant que tous les autres s'esclaffaient.

— Très drôle, lança-t-il sèchement en jetant sa serviette dans son assiette.

— Excuse-moi, je n'ai pas pu résister, se défendit Rachel, amusée. Au fait, j'espère que tu seras quand même en état de hisser la bannière de la fête des Retrouvailles dans la grand-rue.

— C'est sur ma liste pour la semaine prochaine. Et si d'ici là je ne vais pas mieux, je trouverai quelqu'un, ne t'inquiète pas.

— Rachel, tu connais Alicia Waters ? lança Nikki. C'est la nouvelle directrice du restaurant. Alicia, je vous présente Rachel Hutchins.

— Ravie de vous rencontrer, Alicia, dit Rachel. Vous ne pouvez pas savoir à quel point je me réjouis du changement de direction.

— Heureuse aussi de faire votre connaissance, répondit Alicia, souriante.

— Est-ce qu'on s'est déjà rencontrées ? s'enquit Rachel, soudain intriguée. J'ai l'impression de vous connaître, ajouta-t-elle tout en la scrutant avec attention.

— Je ne pense pas.

— Tu étais au restau le jour où Alicia est entrée, suggéra Porter.

— Ça doit être ça, répondit la jeune femme, peu convaincue.

Alicia sourit, puis fit le tour de l'assistance des yeux pour demander :

— Excusez-moi, est-ce qu'il y a des toilettes pas loin ?

Nikki lui indiqua le chemin et elle quitta la table. Marcus se força à détourner les yeux de son dos pour les poser sur Rachel.

— Je suis tout excitée à l'idée qu'Emory et Shelby Maxwell renouvellent leurs vœux dans notre église pendant le week-end des Retrouvailles, déclara la jeune femme. J'ai plein d'idées pour que toute la ville s'implique dans l'événement ! Ça va être formidable !

A la mention de l'église, Marcus remarqua que Porter, embarrassé, regardait partout sauf en direction de Nikki. Réprimant un sourire, il jugea que c'était le moment idéal pour s'éclipser.

— Excusez-moi, mais je dois aller me reposer, dit-il en se levant, avant de remercier Nikki pour le dîner et de ramasser son assiette.

— Laisse et va t'allonger, ça te fera du bien, dit celle-ci en le chassant du geste.

— En fait, je crois que je vais y aller, moi aussi, lança Porter.

— Toi, tu restes, ordonna Nikki, avec une douceur trompeuse, tout en le retenant fermement par le bras.

Marcus jeta un regard compatissant à son frère, puis dit au revoir à l'assemblée et s'empressa de filer. Il sortit de la salle à manger, longea le couloir, puis traversa le grand salon en façade. La pièce, qui était presque toujours vide, était à cette heure plongée dans une demi-pénombre. Quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver Alicia, debout devant la cheminée en pierre. Elle parlait à voix basse dans un petit appareil, son téléphone sans doute. Quand elle entendit le bruit de ses pas, elle se retourna en sursaut.

— Marcus... vous êtes là, bafouilla-t-elle tout en fourrant l'objet dans son sac.

— Les toilettes des dames sont de l'autre côté.

— Oui, je sais, mais j'avais un coup de fil à passer, dit-elle, souriante.

— Rien de grave, j'espère ? répliqua-t-il, notant qu'elle paraissait nerveuse.

— Non, s'exclama-t-elle. J'avais promis à ma mère de l'appeler. Vous savez comment sont les mères.

— Oh ! oui ! Excusez-moi, je ne voulais pas vous déranger.

— Je lui ai juste laissé un message. Marcus, écoutez. Je suis désolée pour l'incident de la chaise. Je ne voulais pas vous embarrasser.

Elle semblait encore plus jolie que tout à l'heure. Le faible éclairage rosé de la pièce se reflétait délicatement dans ses cheveux bruns et faisait briller ses lèvres pleines. Ses grands yeux sombres étincelaient. Soudain, il fut submergé par une folle envie de l'embrasser. Avant qu'il puisse se reprendre, son corps prit son indépendance et il sentit poindre un début d'érection.

Tout cela parce qu'il n'arrivait pas à se sortir de l'esprit l'image de son corps trempé et à moitié nu.

— Oubliez ça, dit-il en faisant un pas vers la porte.

— Vous partez ?

— Oui... mon dos me fait souffrir.

— J'espère que votre lit est confortable.

— A vrai dire, pas du tout, répliqua-t-il, s'en mordant aussitôt la langue.

On aurait dit qu'il cherchait à se faire inviter dans le sien... ce qui était absurde.

— Oh ! murmura-t-elle. C'est... ennuyeux.

— Ce n'est rien. C'est juste que les lits de la caserne sont un peu rudimentaires, c'est tout.

Surtout que son bracelet gisait sous son matelas, où il créait une bosse qui n'arrangeait rien.

— A vous entendre, ça paraît... très rustique.

— Oui, c'est vrai, mais c'est ce que je recherche dans la vie. La simplicité.

— Je vois, répliqua-t-elle, perplexe.

Vraiment, il se conduisait comme le dernier des imbéciles.

— Bonne nuit, lança-t-il un peu sèchement et, sans attendre sa réponse, il referma la porte aussi vite que les muscles de son dos le lui permettaient.

Ce soir, le sommeil risquait de le faire lanterner un bon moment.

Un piaillage strident sortit Alicia du sommeil. Elle s'assit en sursaut, désorientée, le cœur battant, les oreilles écorchées. Une sirène de police ? Une alarme incendie ? Elle regarda le réveil. Il était à peine 6 heures du matin.

Un battement d'ailes à la fenêtre attira son attention. L'oiseau noir perché sur le rebord émit un croassement perçant.

Elle se souvint soudain qu'elle était à la campagne et grogna. Puis elle projeta un de ses oreillers vers la fenêtre, mais manqua sa cible et l'oiseau piailla de plus belle. Accablée, elle se laissa retomber sur le lit en pressant l'autre oreiller sur sa tête. C'était le seul jour où elle pouvait faire la grasse matinée, et voilà que ce satané volatile refusait de se taire. A cet instant, elle aurait donné n'importe quoi pour se retrouver dans le lit de son appartement de Manhattan, à dormir paisiblement, bercée par le doux bruit familier des Klaxons, des camions poubelle et du brouhaha de la rue. Un paradis où on pouvait régler la climatisation à sa guise.

Elle se retourna pour décoller sa chemise de nuit en coton trempée de sueur. L'engagement de la ville dans les économies d'énergie impliquait que les thermostats soient réglés au maximum en été et au minimum en hiver. Depuis son arrivée, elle avait le sentiment d'être dans un état de perpétuelle moiteur.

Brusquement, elle sentit un petit chatouillis sur son bras et se donna aussitôt une tape — sans doute encore cette mouche qui l'avait harcelée toute la nuit. Ici, les insectes étaient un vrai fléau. Elle grinça des dents en pensant aux endroits fétides où la mouche avait dû traîner avant d'atterrir dans sa chambre et sur ses bras nus — certainement une pile d'ordures quelconque. Si ça se trouve, l'infâme brouet de vers du compost.

Elle chassa de nouveau l'insecte qui prit le large — au moins provisoirement — et soupira en ôtant l'oreiller de sa figure. Maintenant, elle était tout à fait réveillée et complètement épuisée. La veille, elle n'était pas arrivée à trouver le sommeil, perturbée par cette mouche obstinée et la chaleur étouffante, mais aussi et surtout par sa rencontre avec Marcus Armstrong.

Quand il m'a surprise dans le salon, est-ce qu'il m'a entendue parler dans le magnétophone ou est-ce qu'il a gobé mon histoire de message à ma mère ? se demanda-t-elle en pressant les doigts sur ses lèvres. *Et puis... j'ai rêvé ou bien il était sur le point de m'embrasser, juste avant de sortir de la pièce ?*

Alicia sourit, songeuse. Après tout, cet homme n'était peut-être pas aussi immunisé qu'on le disait contre le beau sexe.

Mais, soudain, elle fronça les sourcils. Après les quolibets qu'il avait subis à la suite de sa course en chaise à roulettes vers la clinique, il était peu probable qu'il ait vraiment eu envie de l'embrasser. Il

avait plutôt dû se retenir de l'étrangler. Manifestement, ce type n'avait pas l'habitude d'être la cible de moqueries.

Elle se rassit, passa ses jambes hors du lit et vérifia qu'aucune créature rampante ne hantait le plancher avant d'y poser les pieds. Comme la voie semblait libre, elle se leva et marcha jusqu'à la fenêtre où l'oiseau infernal était toujours perché. Elle le fit fuir en agitant la main et le regarda s'envoler jusqu'à une branche de l'autre côté de la rue.

Elle n'avait jamais vu autant de vert de sa vie. Au fond, cette végétation luxuriante la perturbait. Bien sûr, elle avait maintes fois traversé Central Park mais, comparé à cette région sauvage, c'était un lieu polissé entretenu au cordeau. Malgré tout, chaque fois qu'elle marchait à travers le parc, elle éprouvait toujours une pointe de soulagement quand elle retrouvait la sécurité des trottoirs et des lumières de la cité. La nature avait quelque chose d'un peu trop imprévisible à son goût.

Enfin, tant qu'elle serait ici, elle feindrait de s'y sentir à l'aise.

Elle tituba vers la table où se trouvait son ordinateur et pressa le bouton pour le mettre en route. Mais, avant de s'installer devant l'écran, elle allait prendre une douche. Et elle en avait bien besoin ! En plus de ce désagréable sentiment de moiteur, une migraine lui serrait les tempes... A cet instant, elle aurait tout donné pour un expresso de chez Grant et un exemplaire du *New York Times*. Envahie par une bouffée de nostalgie, elle eut une pensée émue pour l'énergie et la rumeur de New York, ses amis, ses collègues et leurs conversations passionnantes. Même si, dans l'ensemble, les habitants de Sweetness étaient finalement fort sympathiques, elle sentait se dresser entre elle et eux une barrière invisible. C'était un fait, ils n'avaient rien en commun.

Quel plaisir trouvait-on à vivre dans ce patelin paumé, alors qu'il y avait tant d'autres endroits bien plus excitants où s'installer ? D'autant que, après la tornade, même ceux qui étaient nés et avaient grandi là avaient dû se poser la question de l'endroit où ils souhaitaient réellement faire leur vie.

Après une douche rapide, elle retrouva son ordinateur et y consigna des bribes de conversation du dîner de la veille, en s'aidant de l'enregistrement qu'elle avait fait en douce, pendant sa fuite pour éviter de discuter plus longtemps avec Rachel Hutchins. Cette abonnée à *Feminine Power* lui avait donné des sueurs froides en déclarant qu'il lui semblait vaguement la connaître.

Espérons qu'elle n'allait pas finir par recoller les morceaux.

Les histoires du Dr Salinger et de Celia Bradshaw étaient intéressantes, mais dans leurs cas cela s'était bien terminé... du moins pour l'instant. Manifestement, elles en pinçaient toutes les deux pour leur homme et ne semblaient à aucun moment avoir été forcées à quoi que ce soit. Tout ce petit monde semblait d'ailleurs bien s'entendre. Finalement, il n'y avait qu'elle qui ne s'était pas sentie à l'aise durant le dîner... surtout quand elle avait pris conscience que sa présence irritait Marcus. A la réflexion, il était vrai que Marcus non plus n'avait guère paru dans son élément.

En tout cas, les femmes s'étaient comportées en alliées et avaient essayé de l'aider à se rapprocher de son patron. Après s'être répandue en remerciements pour l'invitation, elle leur avait fait comprendre à demi-mot qu'elle n'avait rien contre le fait de passer plus de temps avec l'aîné des frères Armstrong, mais s'était sentie un peu coupable en les voyant échanger des regards de conspiratrices. La dernière chose qu'elle souhaitait était qu'on puisse penser qu'elle était intéressée par Marcus. Mais tant pis ! Après tout, elle avait une enquête à mener.

Alicia vérifia l'heure. Il lui restait un peu de temps avant de s'habiller pour le service religieux. Elle prit son portable et composa le numéro de sa mère. Candace était une lève-tôt. Elle ne fut donc pas surprise de l'entendre répondre au téléphone.

— Allô ? lança sa mère sur un ton joyeux qui la fit sourire.

— Salut, maman... tu es occupée ?

— Je dessine de nouveaux bijoux, mais non, je ne suis jamais trop occupée pour te parler.

— Raconte-moi un peu à quoi ressemblent tes créations, dit Alicia, soudain assaillie de remords — elle avait encore oublié de fouiller le pick-up de Bo pour retrouver son bracelet.

— Oh ! Ce sont juste des babioles confectionnées avec des boutons en ivoire ou des morceaux de cuivre que j'ai dégottés dans un vide-grenier.

— Ça a l'air intéressant. Tu as déjà contacté l'un de tes amis bijoutiers ?

— Pas encore. Je voudrais d'abord montrer mes créations à des clients lambda, pour voir comment ils réagissent.

— Ça paraît un bon plan. Et pour le reste, comment ça va ?

— Bien, répondit sa mère, mais sa voix tendue démentait ses paroles. Et toi, ma chérie, comment avance ton histoire ?

— Bien, l'imita Alicia.

— De quoi ça parle, au fait ?

— J'enquête sur les entreprises du coin, c'est tout. Est-ce que Bo a besoin de son pick-up ?

— Il n'a pas l'air de s'en soucier. Je crois que ça lui plaît assez de conduire ma voiture.

— Il n'a pas besoin d'un pick-up pour son boulot de paysagiste ? répliqua Alicia, méfiante.

— Pour le moment, je n'en ai pas l'impression. Et alors, comment est ton montagnard de patron ?

— Autoritaire.

— Comme ton père, s'exclama Candace. C'est assez attirant chez un homme, tu ne trouves pas ?

— Pas vraiment, répondit Alicia, renfrognée. Malheureusement, je dois absolument me rapprocher de lui.

— Oh ! Tu vas essayer de le séduire ?

— *Maman !*

— Oh ! Tu sais, des femmes ont couché avec des hommes pour des motifs bien pires, répliqua Candace, comme si la remarque était finalement très personnelle.

— Bon, je dois y aller maintenant, dit Alicia en pinçant l'arête de son nez — c'était un peu trop pour elle. Je te rappellerai pour prendre des nouvelles.

— Très bien, ma chérie. Appelle bientôt et fais attention à toi.

Alicia raccrocha, étonnée par la vitesse à laquelle la conversation avait dévié. Si on lisait entre les lignes, les relations entre Bo et sa mère ne semblaient pas vraiment au beau fixe.

Elle soupira, puis se leva et s'habilla pour la messe. Ignorant à quoi s'attendre, elle enfila une jupe, une blouse d'été et des sandales et descendit au rez-de-chaussée, rongée par la mauvaise conscience. Cela faisait une éternité qu'elle n'avait pas assisté à un service religieux.

Au bas de l'escalier, elle tomba sur le cerf apprivoisé qui portait au cou son collier marqué « Cupidon » et tenait une balle de tennis dans la bouche. Elle voulut s'écarter de l'animal en le contournant, mais il la suivit en claquant des sabots sur le plancher. C'est alors que deux fillettes endimanchées surgirent en patinant sur le sol ciré.

— Il veut jouer, expliqua celle aux cheveux filasse.

— Vas-y, prends la balle et lance lui, la pressa l'autre, tu vas voir !

Alicia leur décocha un sourire contraint et tendit la main. Le cerf ouvrit la gueule et laissa tomber la balle. Elle se baissa pour la ramasser en grimaçant à cause de l'odeur puis la jeta dans le couloir. Aussitôt, l'animal partit ventre à terre, suivi des deux petites filles. Tenant sa main baveuse loin d'elle, Alicia partit en quête d'une serviette en papier dans l'immense cuisine commune déjà bourdonnante d'activité. Zigzaguant parmi tous ceux qui se pressaient déjà là, elle réussit finalement à s'essuyer les mains et même à se servir une tasse de café. De quelque côté qu'elle se tourne, on la saluait aussitôt d'un « bonjour ! » ou d'un « Il fait beau aujourd'hui, n'est-ce pas ? »

Elle n'était pas habituée à tant d'effusions si tôt le matin. Quel traitement prenaient donc tous ces gens pour être toujours de bonne humeur ?

Au fond de la grande salle, les tables avaient été repoussées contre les murs et les chaises bien alignées devant le podium. Un petit groupe était déjà rassemblé. Un peu gênée, Alicia prit place au dernier rang. Elle se remémora son malaise, le soir précédent, quand elle avait prié avec la famille Armstrong en tenant la main de Marcus. Elle avait eu l'impression d'être un imposteur.

Mais tu es un imposteur, songea-t-elle, avec une grimace.

Tous ceux qu'elle croisait la saluaient ou lui serraient la main. Elle s'efforça de répondre avec la même gentillesse, mais se tassa brusquement sur sa chaise en voyant apparaître Rachel Hutchins. A son grand dam, la blonde fonça droit sur elle.

— Alicia, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, marmonna-t-elle tout en essayant de se dissimuler derrière sa tasse de café.

— Ça vous ennue si je m'assieds à côté de vous ?

— En fait, je...

— Super ! s'exclama Rachel en se laissant tomber sur le siège voisin. Dites donc, hier soir, vous avez disparu.

— Vous étiez déjà partie quand je suis revenue des toilettes.

— J'espère que vous ne m'en voulez pas de mes taquineries sur l'incident de la chaise — c'était trop irrésistible.

— C'est que... cela m'embête un peu d'être à l'origine de tout ça, répliqua Alicia avec un pâle sourire.

— Oh ! Vous savez, on n'a pas souvent l'occasion de se moquer de Marcus. Ça nous fait du bien à tous ! Surtout qu'il ne se passe pas forcément tant de choses ici...

— D'où est-ce que vous êtes originaire ? demanda Alicia dont la curiosité reprenait le dessus.

— De Broadway, dans le Michigan. Je fais partie de celles qui ont répondu à l'annonce des Armstrong. Une des volontaires pour aider à rebâtir cette ville. En fait, on pourrait même dire que j'en ai été le fer de lance. C'est moi qui ai réuni le groupe de femmes.

Ainsi, cette Rachel était le leader des pionnières ? Son histoire devait valoir le coup.

— Est-ce que je peux vous demander quelles étaient vos motivations ? demanda Alicia. Cela m'intrigue...

— Oh ! C'est bien simple : j'avais une bonne demi-douzaine de bagues de fiançailles et toujours pas de robe de mariée, ironisa la beauté blonde. Et avec ça, un boulot privé de débouchés. J'ai lu l'annonce qui proposait des célibataires disponibles et un nouveau départ, et je me suis dit : « pourquoi pas ? »

— Et ?

— Et je suis tombée sur un grand et beau scientifique, qui s'appelle Devine... Voilà, comme dans un conte !

— Donc, les choses se passent bien.

Rachel hochait la tête, avant de froncer ses sourcils délicats.

— A peu près. Sauf que mon homme n'aime pas les enfants... et que j'en voudrais trois ou quatre.

— Effectivement, c'est un peu ennuyeux.

— Bon, je lui en parlerai en temps voulu, éluda Rachel d'un geste de la main. On verra bien. J'espère qu'il sera tellement amoureux de moi qu'il changera d'avis.

Elle fit une courte pause, l'air songeuse, avant d'enchaîner :

— C'est drôle, j'ai toujours cette sensation de vous avoir vue quelque part, fit-elle en inclinant la tête de côté.

— Ça doit être parce que j'ai un physique passe-partout, répondit Alicia en sirotant une longue gorgée de café.

Heureusement pour elle, la sonnerie signalant le début du service mit fin à la conversation. Elle fit des yeux le tour de la salle et repéra Porter et Nikki, Kendall et Celia, Tony... mais pas Marcus. Elle se

demanda si c'était parce que, de manière générale, il esquivait les cérémonies religieuses ou si son lumbago s'était aggravé. Certes cela aurait été du pain bénit pour sa chronique s'il était apparu tout de noir vêtu en brandissant une bible pour se lancer dans un prêche apocalyptique, menaçant ses paroissiens des feux de l'enfer, mais elle fut soulagée de ne pas voir son patron endosser ce rôle. A la place, ce fut un homme d'une trentaine d'années et d'apparence affable qui pénétra dans la salle, une bible à la main.

— J'espère qu'il sera bien, chuchota Rachel. C'est Porter qui l'a contacté. Nous cherchons un pasteur pour notre église en construction.

— Vous construisez une église ?

L'homme lança un sourire à la ronde.

— Bon-on jou-our, à tou-ous. Je m'a-appe-elle Mi-i-cha-el Ma-ason.

— Bonté divine, soupira Rachel.

Alicia se crispa intérieurement, tandis que le pasteur continuait son discours. Quelle idée saugrenue pour quelqu'un qui bégayait de choisir un tel métier ! Pourtant, au bout de quelques minutes, elle éprouva du respect et une admiration grandissante pour lui. Malgré ses difficultés d'élocution, il faisait preuve d'une aisance et d'un sens de l'humour qui semblait plaire à l'assistance. Alors qu'elle s'attendait à subir un pénible discours d'inspiration patriarcale, son message tout simple sur l'importance d'une vie basée sur la franchise et l'authenticité lui sembla pertinent. Peut-être d'autant plus qu'elle eut l'impression qu'il s'adressait directement à elle — la tricheuse, assise là sous de faux prétextes. Tout le long du prêche, elle se tortilla, mal à l'aise, comme si un projecteur était braqué sur elle, pressée de voir enfin la cérémonie s'achever pour fuir.

Sur le chemin de la sortie, elle salua Nikki et Celia qui en profitèrent pour l'inviter à un barbecue. Apparemment, chaque dimanche, toute la communauté était conviée sur le terrain de sport du collège.

— Tout le monde est le bienvenu, assura Nikki.

— Marcus sera là lui aussi ? s'enquit Alicia.

— J'en doute, répondit le médecin. Porter lui a demandé, mais il a dit qu'il avait d'autres projets. En tout cas, si vous le pouvez, n'hésitez pas à passer.

Alicia les remercia et s'esquiva pendant que Rachel s'entretenait avec le pasteur. Moins elle passerait de temps avec cette femme mieux elle s'en porterait.

Et puis elle se sentait un peu oppressée. Elle avait sous-estimé la pression émotionnelle que pouvait représenter la vie dans une petite communauté réduite — surtout pour une femme comme elle, qui, malgré sa chronique dans un magazine en vogue, était accoutumée au relatif anonymat de la vie new-yorkaise. Là, maintenant, elle éprouvait le besoin de faire un bon jogging pour se défouler. Bien sûr, la chaleur serait éprouvante, mais la solitude était à ce prix.

Elle retourna dans sa chambre pour se changer. Elle enfila un short, une chemisette sans manches et des baskets, puis se fit des couettes, s'attacha une gourde d'eau à la ceinture et un brassard pour fixer son lecteur MP3. A la dernière minute, elle s'empara du trousseau de clés de Bo dans l'idée d'aller enfin chercher son bracelet dans le pick-up. Avant de quitter la pension, elle fit encore un détour par la cuisine. Elle faillit y croiser de nouveau Rachel, mais elle réussit à l'esquiver en s'éclipsant par une issue latérale.

En sortant dans la chaleur accablante, elle fut saisie d'une hésitation — l'humidité était aussi épaisse que de la poix. Il faudrait y aller doucement et s'hydrater régulièrement. Avant de commencer à courir, elle s'arrêta à l'ombre d'un bosquet pour s'échauffer et s'étirer en surveillant nerveusement les environs, afin de détecter la présence d'éventuels serpents à sonnette, de scorpions ou pire d'ours. Tout avait l'air paisible. Après quelques minutes, elle s'élança à petites foulées.

Le sentier spongieux qui longeait la pension menait à la rue principale. Un groupe d'enfants armés de ballons de football se dirigeait vers l'école, une foule d'adultes les suivait tout en traînant avec eux d'énormes glacières et quelques personnes la dépassèrent même en voiture.

La petite ville américaine typique ! Elle se sentait tellement étrangère à ce monde — une vraie extraterrestre — qu'elle éprouva une furieuse envie de s'enfuir dans la direction opposée.

Elle parcourut rapidement la distance qui la séparait du pré où était garé le pick-up de Bo parmi des douzaines d'autres véhicules. La vue du tacot poussiéreux réveilla de mauvais souvenirs. Elle ouvrit la portière côté conducteur en se reculant pour laisser la chaleur se dissiper un peu, puis plongea sous le siège pour chercher son bracelet. Mission fort désagréable. En plus du slip marqué « Pam », elle y trouva un petit agenda noir, un tas de canettes de bière et d'emballages de fast-food, des mégots de joints, mais nulle trace de son bijou.

Submergée par la déception, elle sentit, à sa propre surprise, des larmes lui monter aux yeux. Elle n'était pourtant pas du genre sentimental. Mais, ce bijou, sa mère l'avait créé exprès pour elle, et sa négligence lui donnait maintenant l'impression d'être une ingrate. Désespérée, Alicia ferma les yeux pour se repasser le film de la journée et tâcher de se souvenir de la dernière fois où elle avait porté le bracelet.

Sa mère le lui avait attaché au bras le matin, chez elle... elle l'avait ajusté plusieurs fois à son poignet pendant qu'elle conduisait... l'avait accroché avec son T-shirt quand elle s'était déshabillée à la rivière...

La rivière.

Son cœur se mit à cogner. Si le bijou était tombé dans l'eau, il était définitivement perdu. Mais s'il était tombé à proximité du rocher sur lequel elle s'était assise, il y avait encore une chance.

Après avoir estimé la distance qui la séparait du pont couvert, elle décida que la course était à sa portée. Soutenue par l'espoir de retrouver le bracelet, elle fit demi-tour et traversa de nouveau la rue principale au pas de course. Bientôt elle quitta la ville.

Le soleil était impitoyable et, très vite, sa chemisette fut trempée. Tout en courant, elle ne pouvait s'empêcher d'inspecter fébrilement le feuillage de chaque côté de la route, au cas où roderaient des animaux sauvages. Elle finit même par ôter ses écouteurs pour être en mesure de déceler une attaque imminente. Cela faisait une bonne demi-heure qu'elle était partie et elle commençait à se repentir amèrement d'être allée courir, mais il était trop tard pour rebrousser chemin. Maintenant mieux valait en finir et elle accéléra donc le rythme. Les lieux semblaient absolument déserts. Pas une voiture... Jamais elle ne s'était sentie aussi isolée. Son esprit se mit à lui jouer des tours, s'ingéniant à imaginer toutes sortes d'horreurs. Elle l'avait toujours su, mais là, pour la première fois, elle l'éprouvait très physiquement : pour se sentir bien, elle avait besoin d'avoir du monde autour d'elle. A la vue du pont couvert, elle laissa échapper un soupir de soulagement. Elle fit une courte pause pour finir le reste de sa gourde, puis se remit à courir.

Dès qu'elle entendit le doux clapotement de la rivière, elle éprouva la délicieuse sensation que sa température s'abaissait de plusieurs degrés. Elle était épuisée, en nage, et c'est avec bonheur qu'elle se réfugia dans la fraîcheur du pont couvert pour laisser se calmer les battements de son cœur.

A l'intérieur, le pont était encore plus spectaculaire. L'entrecroisement des poutres blondes de la charpente était en lui-même un plaisir pour les yeux. D'après le site Web, des bois neufs avaient été assemblés aux poutres de l'ancienne structure, mais elle n'était pas en mesure de voir la différence. A ses yeux, l'ensemble était tout simplement magique. Celia Bradshaw avait réussi à transformer ce pont en véritable attraction touristique, comme le lui confirma d'ailleurs le passage d'une famille, venue spécialement pour admirer l'édifice. En quittant le tunnel, Alicia leur lança un bref sourire, puis se dirigea vers le même sentier que la dernière fois pour rejoindre le bord de la rivière.

Dieu soit loué, il n'y avait personne ! Elle allait pouvoir fouiller tranquillement la zone. Sa première inspection ne donna rien, et elle décida de retourner sur ses pas, soulevant cette fois les fourrés avec son pied, morte de peur à l'idée de voir quelque chose ramper ou onduler sous ses semelles. Ensuite, elle inspecta la rive et le pourtour du rocher dont elle s'était servi comme perchoir, mais le bracelet resta

introuvable. Lâchant un soupir désolé, elle s'accroupit sur la pierre et plongea les doigts dans l'eau froide pour s'asperger le visage et les bras.

Aussitôt ses joues s'embrasèrent. Non pas à cause de la chaleur ambiante, mais au souvenir de son audace la dernière fois qu'elle était venue. Encore heureux qu'elle n'ait pas été surprise par un groupe de promeneurs.

Elle prit la gourde vide et, scrutant le courant, se demanda si l'eau était potable. Pas moyen d'en avoir la certitude. Mais l'idée de rentrer au pas de course dans la fournaise sans rien à boire était si intolérable, qu'elle se décida à remplir sa gourde.

Soudain, un énorme plouf se fit entendre un peu plus haut sur la berge. Elle tourna la tête. C'était un poisson... qui se débattait au bout d'une ligne... une ligne attachée à une canne à pêche... elle-même brandie par Marcus Armstrong.

En souriant, Alicia se dirigea vers lui.

Marcus ravala un juron. C'était sa première touche de la journée et, comme par hasard, il fallait que cela arrive au moment où il pensait qu'Alicia Waters allait enfin quitter les lieux sans l'avoir remarqué.

Il se pencha en arrière, fit tourner le moulinet et redressa sa canne à pêche pour laisser le poisson se fatiguer tout seul avant de le tirer hors de l'eau. Mais pas un instant, il ne perdit des yeux Alicia qui longeait la berge dans sa direction. Pourvu qu'elle se rende compte à quel point la rive était escarpée et renonce à le rejoindre.

Après quelques instants, il remonta le bar rayé et l'agrippa d'une main, tandis que, de l'autre, il usait d'une pince pour retirer l'hameçon de sa gueule. Il sourit. La bête faisait au moins soixante centimètres de long, une belle prise.

Un cri aigu déchira le silence. Il fit volte-face juste à temps pour voir Alicia glisser sur la rive accidentée, les yeux effarés, agitant en vain les bras et les jambes. Finalement, elle trébucha et culbuta dans l'eau, la tête la première.

Cette fois, il ne chercha pas à retenir son juron. A cet endroit, l'eau était profonde, et elle n'avait pas pied. Si la jeune femme n'était pas bonne nageuse ou si elle paniquait, elle risquait vraiment de se noyer. Avec un pincement de regret, il rejeta le bar à la rivière, puis envoya valser ses bottes et se précipita dans le courant en ôtant son encombrante veste de pêche. Quand l'eau atteignit sa poitrine, il commença à nager. Son dos se crispa douloureusement et il pria pour qu'il ne se bloque pas. A l'endroit où elle était tombée, la vase remuée avait rendu l'eau particulièrement trouble. Néanmoins la chemisette blanche de la jeune femme était facile à repérer. Il l'empoigna fermement et la hissa à la surface.

Elle émergea en toussant, les yeux exorbités et s'agrippa à son cou en haletant pour recouvrer son souffle.

Le contact de son corps lui provoqua un choc violent.

— Calmez-vous, dit-il. Je vous tiens.

Il lui passa un bras autour de la taille et se servit de l'autre pour nager jusqu'à ce qu'il reprenne pied sur le fond. Elle hoquetait et respirait péniblement, se collant à lui comme une méduse. Il se hissa avec elle sur la berge, juste à l'endroit où l'instant d'avant il pêchait tranquillement. Puis, soulagé, il la déposa sur un rocher plat.

— Ça va ? s'enquit-il en écartant les mèches dégoulinantes qui cachaient ses grands yeux noisette.

— Je... je ne sais pas nager, hoqueta-t-elle en hochant la tête.

— Dans ce cas, mieux vaudrait vous abstenir de tomber à l'eau, déclara-t-il, submergé par une peur rétrospective.

— Ce n'était pas mon intention, répliqua-t-elle, acide.

— Peut-être, mais vous devriez être plus prudente.

— En fait, je venais vous voir pour vous demander si l'eau était potable, expliqua-t-elle en portant la main à la gourde accrochée à sa ceinture. Mais maintenant, c'est un point de détail.

— En effet, vous avez bu une sacrée tasse. Mais je vous rassure, l'eau de cette rivière est la plus pure qui soit.

— Et puis je voulais vous regarder pêcher, ajouta-t-elle en regardant autour d'elle. Où est le poisson ?

— C'était lui ou vous, expliqua-t-il sur un ton désabusé, tout en enfilant ses bottes.

— Ravie que vous m'ayez choisie, gloussa-t-elle.

— Sauf que j'avais prévu de le manger pour mon dîner.

Il avait parlé sans réfléchir, mais aussitôt il réalisa que sa remarque était véritablement une perche tendue à la jeune femme. A ses yeux, il devina qu'elle s'apprêtait à la saisir.

— Après ce que vous avez fait, je crois que je pourrais vous faire la cuisine, suggéra-elle, après un silence gêné.

— Et brûler toute la ville ? Merci, votre noyade me suffit aujourd'hui ! grogna-t-il.

Elle fit la grimace et il se demanda si elle avait la moindre idée de sa beauté, avec sa peau irisée de gouttelettes et ses vêtements dégoulinants plaqués sur ses formes sensuelles. Son corps à lui s'embrasait à vue d'œil et il craignit soudain qu'elle ne s'en aperçoive. Il remua, embarrassé à l'idée que ses vêtements trempés puissent être trop révélateurs.

— A cause de moi, vous êtes tout mouillé, dit-elle en désignant son jean imbibé d'eau.

Décidément cette fille devait lire dans ses pensées ! Et en plus voilà que tous les mots qu'elle prononçait prenaient dans sa tête une connotation sexuelle.

— Oh ! ce n'est rien, ça va sécher ! répliqua-t-il et, pour distraire son esprit, il ramassa sa canne à pêche et commença à remballer son matériel.

— Vous abandonnez ?

— C'est-à-dire que, là, nous avons effrayé tout ce qui pourrait guigner un ver de terre, dit-il en désignant la rivière, encore troublée par leur plongeon.

— Et vous allez où maintenant ?

Il pointa son pouce en direction du quad garé un peu plus haut sur la berge.

— Je crois que je vais retourner au foyer natal voir un peu où ça en est.

— Au foyer natal ?

— A Clover Ridge, là où je suis né.

— Vous avez une maison là-bas ?

— Non, la tornade a emporté celle de mes parents, mais Porter et Kendall construisent sur la propriété. Vous voulez que je vous raccompagne en ville ?

— C'est-à-dire... Est-ce que vous pourriez plutôt m'emmener avec vous ?

— A Clover Ridge ? répliqua-t-il, interloqué.

— Vous craignez que je fiche le feu à quelque chose ? ironisa-t-elle.

— Non, répliqua-t-il fermement tout en songeant au fond de lui : *oui, à moi.*

— Très bien, alors, allons-y.

Elle se leva en se frottant le bas du dos. Elle avait des fesses sublimes.

Il jeta sa veste sur son épaule, puis saisit son matériel d'une main et de l'autre entreprit de l'aider à cheminer sur les rochers glissants et les herbes folles jusqu'à son quad. Là, il rangea la boîte à mouches et la canne à pêche démontée dans le compartiment sous le siège, s'installa et lança le moteur, convaincu qu'il était sur le point de commettre une grosse erreur.

Il ressentait exactement la même crispation à l'estomac que lors de ses missions en Irak, lorsqu'il s'attendait à tout moment à tomber dans une embuscade.

— Allez, montez, ordonna-t-il, avec, de nouveau, la sensation que tout ce qu'ils disaient se transformait en allusion sexuelle.

Alicia allait penser qu'il était complètement obsédé.

Et si jamais elle découvrait qu'il l'avait épiée l'autre fois, à la rivière, son opinion sur lui serait définitivement fixée. Il se passa la main sur le visage. Non, vraiment, il avait autre chose à faire que s'embrouiller avec une femme. Et il était clair que cette femme-là tout particulièrement était synonyme d'embrouilles... Non, seulement, c'était une pyromane dotée d'une poitrine de rêve, mais en plus elle avait quelque chose de mystérieux, qui pouvait laisser présager d'autres surprises... Après tout, il ne savait strictement rien d'elle.

— Heu... et où est-ce que je suis censée me tenir ? demanda-t-elle, après avoir lancé une longue jambe au galbe parfait par-dessus le siège.

— Il y a une prise en bas sur le côté... sinon, vous pouvez vous accrocher à moi.

— Où ça ? Vous n'avez même pas de poignées d'amour, dit-elle en posant la main à plat sur son ventre humide.

— Allez, c'est parti ! lança-t-il, soulevé malgré lui par une bouffée d'orgueil viril.

Elle noua ses mains autour de sa taille et il démarra. La chaleur de ses doigts délicats, ses seins plaqués contre son dos, ses cuisses collées aux siennes... tout cela lui faisait oublier les élancements dus à son lumbago. Et en même temps, étrangement, tout le long du sentier caillouteux menant à la grand-route, il garda une conscience aiguë de chaque centimètre de sa peau.

Juste avant d'entrer en ville, il prit une route étroite et défoncée qui grimpait haut sur une corniche surplombant le village. Il connaissait cette route comme sa poche pour l'avoir parcourue maintes fois à bicyclette, à cheval, en tracteur et avec tous les moyens de transport imaginables. Porter avait dû débroussailler récemment, car le chemin était plus praticable que la dernière fois qu'il l'avait emprunté pour rendre visite à leur père.

Qu'est-ce qu'Alicia allait penser quand il ferait halte au cimetière familial ? Au fond, il s'en fichait comme d'une guigne. Il ne lui avait pas demandé de venir, c'était elle qui s'était imposée.

Il ralentit à l'approche de la portion de route où s'élevait autrefois la maison familiale, tout près de celle des Maxwell.

— Armstrong, déchiffra Alicia sur la boîte aux lettres noire plantée à l'entrée de l'allée ravinée et envahie de mauvaises herbes. C'est là que vous avez grandi ? chuchota sa voix veloutée, tout près de son oreille.

— Oui, si vous regardez bien, vous pourrez apercevoir des traces de la maison, dit-il en pointant le terrain. Là-bas on voit encore les restes de la cave où Porter et notre mère se sont réfugiés pendant la tornade.

— J'ai vu des photos du désastre sur le site Web de la ville. Cela avait l'air terrible.

— C'est vrai, la zone entière a été réduite à néant, dit-il, en se tournant sur son siège pour désigner la crête opposée. Quand la tornade s'est abattue ici, elle s'est retrouvée coincée dans un espace réduit, ce qui n'a fait que renforcer sa puissance.

— C'est incroyable que personne n'ait été tué.

— Le miracle de Sweetness ! conclurent-ils en chœur.

— Ça fait bien longtemps que je n'avais pas entendu cette formule, observa Marcus, amusé.

— J'ai dû la lire sur le site, dit-elle avant de se retourner pour désigner deux piles de poutres séchant sur le pré adjacent. C'est l'emplacement des futures maisons de vos frères, je suppose ?

— En effet. Porter va construire à l'endroit où s'élevait celle de nos parents et Kendall, environ cinq cents mètres plus haut. A tous les trois, nous possédons plus d'un hectare de terre par ici.

— C'est beau, dit-elle en regardant autour d'elle, l'air peu rassuré. Mais ça paraît bien... isolé. Et puis, la route a besoin d'être refaite.

— Et les terrains viabilisés, acquiesça-t-il. Une fois les limites de la ville fixées, cela va être un travail de titan de faire venir l'eau et l'électricité jusqu'aux endroits les plus retirés.

— Et où se trouve *votre* future maison ?

— Je n'y ai pas encore réfléchi.

C'était un mensonge pur et simple. Il avait tourné et retourné la question et envisagé de bâtir ici son futur foyer plus souvent qu'il ne voulait l'admettre. Mais à quoi bon, si c'était pour s'y retrouver seul à errer comme une âme en peine, alors que toutes ses occupations le retenaient en ville, du moins, dans un futur proche ?

— Vous n'avez pas envie d'un foyer à vous, de fonder une famille ? insista-t-elle.

— J'ai d'autres priorités, asséna-t-il plus sèchement qu'il ne l'aurait voulu.

Si cette femme se figurait qu'elle pourrait l'inclure à son tableau de chasse, mieux valait qu'elle sache tout de suite à quoi s'en tenir. Il n'était pas sur le marché.

— Qu'est-ce qu'il va se passer avec vos terres si la ville retourne à l'Etat ? demanda-t-elle, après avoir encaissé le ton quelque peu cinglant de ses paroles.

— Eh bien, les terrains situés hors du périmètre de la ville resteront la propriété des particuliers, à moins qu'ils n'aient été saisis par l'Etat pour cause de taxes foncières impayées. De ce point de vue-là, le statut de Sweetness ne changera rien.

— Mais vous aurez toujours envie de vivre ici si vous perdez toute influence sur son destin ?

— Cela perdra incontestablement de son attrait, avoua-t-il, avant de se tourner vers elle. Mais, ça n'arrivera pas, du moins pas si je peux l'empêcher.

— Est-ce que beaucoup d'autres anciens habitants sont prêts à reconstruire sur les terres de leurs familles ?

— Certains affirment qu'ils le feront.

— Mais, ils attendent tous de voir ce qui va advenir de la subvention fédérale, n'est-ce pas ?

Marcus serra les dents. Alicia avait touché un point douloureux. Les résidents avaient beau prétendre croire en Sweetness et en lui, en réalité, tout le monde attendait de voir d'abord s'il réussissait.

Ses frères ne faisaient pas exception. La preuve, ils n'avaient même pas entamé les fondations de leurs futurs foyers.

Mais, d'une certaine manière, il pouvait les comprendre. Ils étaient en couple, envisageaient de fonder ou d'agrandir leur famille peut-être et ils ne voulaient pas jeter toutes leurs forces dans la bataille, tant que l'avenir de la ville ne serait pas pleinement assuré.

Il n'empêche que c'était blessant.

Il lui vint à l'esprit que la curiosité soudaine d'Alicia ne cadrait pas vraiment avec le caractère de sa cuisinière en chef.

— Dites donc, vous en avez des questions, aujourd'hui, observa-t-il.

— C'était juste pour faire la conversation, répondit-elle sur un ton léger.

— Vraiment ? répliqua-t-il en desserrant le frein.

— On repart ?

— On va juste un peu plus haut, sur la crête.

Il s'efforça de ne pas penser à la douceur de ses bras enserrant sa taille et appuya sur l'accélérateur pour dépasser Clover Ridge, brinquebalant sur les nids-de-poule et les pousses de sapins qui avaient pris racine dans la chaussée fissurée.

Les mains d'Alicia se crispaient chaque fois qu'ils passaient sur des hautes herbes ou sur des portions de chemin plus défoncées que les autres. Elle ne cessait de tourner la tête de droite à gauche, comme si elle craignait à chaque instant que quelque chose ne surgisse de la végétation impénétrable. Commença-t-elle à regretter d'être venue à Sweetness ? Elle ne serait pas la première idéaliste séduite par la notion romantique de « retour à la terre », puis déçue par une réalité bien éloignée des fantasmes.

Quand le cimetière apparut, il ralentit et freina devant les hautes grilles en fer forgé.

— On s'arrête au cimetière ? demanda-t-elle, sur un ton angoissé.

— Je vais voir mon père, mais vous n'êtes pas obligée de m'accompagner, dit-il en arrêtant le moteur.

Elle descendit du véhicule avec précaution.

— Je ne veux pas m'imposer, alors, si ça ne vous gêne pas, je vais attendre ici, dit-elle en lissant ses vêtements qui semblaient maintenant presque secs.

— Comme vous voulez, répliqua-t-il en sortant une chemise du compartiment de rangement. Je n'en ai pas pour longtemps.

Il enfila la chemise, avança jusqu'à la grille et vérifia qu'elle n'avait pas subi de dégâts récents. Après la tornade, ses frères et lui avaient réparé les pierres tombales et ils entretenaient régulièrement toutes les sépultures, mais avec le week-end des Retrouvailles qui approchait, il tenait à s'assurer que les visiteurs trouveraient le cimetière en parfait état. Pour beaucoup, c'était tout ce qui restait de leurs années passées ici. La seule preuve qu'ils avaient effectivement leurs racines dans ce lieu sauvage. Il eut une pensée émue pour sa mère. Tout en cheminant, à travers les tombes aux noms familiers : Maxwell, Cole, Dodge, Smithson, Moon, Clinton et tant d'autres, il ramassa des branchages et quelques déchets épars qu'il jeta dans une poubelle métallique, située loin des sépultures, dans le coin le plus reculé du cimetière. Quand elle serait pleine, il faudrait faire brûler les ordures.

Enfin, il se dirigea vers le caveau familial et posa la main sur la pierre tombale de son père. *Alton Armstrong, mari et père adoré.*

— Et grand-père, ajouta-t-il. Si tu voyais le garçon de Kendall, papa. C'est bien ton petit-fils ! C'est super, non, que l'un de nous ait transmis le nom ? Et je ne serais pas surpris que Celia et lui nous fassent encore un ou deux gosses de plus. Porter aussi, d'ailleurs. Il a beau traîner les pieds pour se laisser passer la bague au doigt, avec Nikki c'est du sérieux, ajouta-t-il dans un sourire. A mon avis, il ne faudra pas attendre longtemps avant que ces deux-là n'ajoutent quelques oisillons à la couvée des Armstrong.

Il releva la tête et aperçut Alicia qui l'observait, la main en visière. Embarrassé, il s'accroupit pour chasser une brindille de la pierre tombale.

— Maman va bien, reprit-il. Avec Tony, elle a de nouveau quelqu'un à gâter et ça lui fait du bien. Il lui tarde de revenir à Sweetness pour être une grand-mère à plein temps.

Il fit courir sa main sur la tombe pour en balayer la poussière.

— Les travaux avancent bien aussi. Je commence vraiment à y croire, tu sais. On va finir par la récupérer, notre ville. Papa, je veux que tu sois fier de moi, ajouta-t-il d'une voix étouffée.

Il se força à avaler la boule qui lui bloquait la gorge et sourit en poursuivant :

— Tiens, tu sais, aujourd'hui, je suis allé pêcher et j'ai pris un bar de toute beauté à ton emplacement favori. Malheureusement, j'ai dû le rejeter à l'eau, parce que... enfin, si tu avais été là, tu comprendrais.

Il se redressa et jeta un œil vers l'entrée, sans apercevoir Alicia. Elle avait dû partir en exploration, aussi se tourna-t-il de nouveau vers la tombe paternelle.

— Oui, je sais ce que tu aimerais entendre. Mais non, je n'ai pas encore rencontré la femme de ma vie, ajouta-t-il, avec un rire teinté de tristesse. D'abord, je n'ai pas le temps pour ça et puis, franchement, maman et toi, vous avez placé la barre trop haut. Une harmonie pareille ce n'est pas à la portée de n'importe qui. Je me souviens qu'un jour tu m'as dit que quand je la croiserai, je saurais tout de suite que c'est elle, alors, j'attends que...

Un hurlement à glacer le sang déchira la quiétude environnante. Marcus redressa vivement la tête. Aucune trace d'Alicia. Il se rua vers la porte du cimetière, son esprit battant la campagne. Non seulement il y avait des ours par ici, mais il avait aussi déjà surpris un puma et même croisé des loups. Arrivé au quad, il scruta les environs, mais ne la vit nulle part.

— Alicia !

— Marcus ! Un serpent à sonnette !

Sa voix provenait d'un bosquet d'arbustes où l'on distinguait le blanc de sa chemisette à travers les branchages.

Il ouvrit le coffre de son véhicule et en sortit un étui souple dont il tira un revolver. Il avait rarement eu à tirer sur des animaux sauvages, mais il lui était tout de même déjà arrivé de se retrouver en danger alors que lui et ses frères défrichaient les terres. Chaque fois, il s'était réjoui d'être armé.

Il s'élança vers le bosquet et s'arrêta net à la vue d'Alicia le short et le slip sur les chevilles. Manifestement partie à la recherche d'un endroit pour se soulager à l'abri des regards, elle s'était accroupie au mauvais endroit. Tétanisée, elle fixait maintenant un serpent de trente centimètres de long qui, la tête dressée, agitait la queue d'une manière menaçante.

Alicia avait dépassé le stade de la terreur. N'entendant que les battements affolés de son cœur, elle fixait horrifiée le serpent qui se dressait en sifflant, sa petite tête aplatie pointant dans sa direction. Elle pouvait à peine respirer et imaginait déjà sa fin horrible. Nul doute que Nina publierait dans ses colonnes un bel éloge posthume pour expliquer qu'Alicia Randall était morte en défendant une cause qui lui tenait à cœur.

Du coin de l'œil, elle vit arriver Marcus, un pistolet à la main. Le serpent semblait de plus en plus excité, se tordant sur lui-même en sifflant — Marcus arriverait-il à le tuer avant qu'il ne la morde au visage ?

Elle chancela, près de s'évanouir, mais parvint à se ressaisir en voyant Marcus marcher droit sur le serpent. Or, au lieu de lever son arme, il se pencha et saisit l'animal derrière la tête.

Bouche bée, elle fut incapable de réagir. Était-il devenu fou ?

A sa grande stupéfaction, au lieu d'attaquer, la bête s'abandonna toute flasque dans sa main.

— Détendez-vous, ce n'est pas un serpent à sonnette.

— Mais je l'ai entendu cliqueter, parvint-elle à répliquer, pas du tout rassurée.

— Non, ce que vous avez dû entendre, c'était le bruissement de sa queue sur les feuilles. C'est une couleuvre à nez plat, absolument inoffensive.

— Un imposteur, alors ? observa-t-elle en fronçant le nez.

— Absolument.

Il s'éloigna de quelques pas et reposa la couleuvre à terre, qui s'éclipsa en rampant. Tout sourire, Marcus se retourna vers elle et dit :

— Vous ne trouvez pas c'est un animal très ingénieux ? Sa stratégie est efficace, non ?

— Voulez-vous bien vous retourner pour que je puisse me rhabiller ? répliqua-t-elle, furibonde.

— C'est un peu tard pour jouer les pudiques, non ? ironisa-t-il.

— Tournez-vous *tout de suite* !

Il obtempéra en réprimant son hilarité.

Mortifiée, Alicia bondit et remonta hâtivement son slip et son short. Pourquoi n'arrêtait-elle pas de se ridiculiser devant cet homme ?

— C'est bon, maugréa-t-elle.

Il fit volte-face et la toisa de la tête aux pieds. Elle frissonna à l'idée qu'il ait pu bénéficier d'une vue de premier choix sur ses fesses et, absurdement, se demanda s'il avait apprécié le spectacle.

Quant à lui, sa chemise ouverte dévoilait un torse musclé et bronzé et le ventre plat qu'elle avait étreint en chemin. Vision on ne peut plus troublante, elle devait en convenir. Pour détourner son esprit de la tentation, elle pointa le pistolet qu'il tenait encore en main et s'enquit :

— Vous trimballez ce truc partout ?

— Oui, j'ai toujours ce pistolet à portée de main.

— Je n'aime pas les armes.

— Moi non plus, mais quand on habite dans le coin, ça peut se révéler utile.

Alicia se mordit la lèvre en songeant à son passé : sa carrière dans le corps des Marines, ses médailles acquises au combat. Cet homme n'avait certainement pas eu que des couleuvres à affronter dans sa vie. Qui sait quelles situations atroces il avait dû traverser ! Soudain, elle sentit son cœur se gonfler d'admiration. Tandis que le désir, lui, faisait frémir d'autres régions plus intimes.

— Je suis heureuse que vous n'ayez pas eu à vous en servir, murmura-t-elle. Aujourd'hui, c'est la deuxième fois que vous me sauvez la vie.

— On ne comptera pas celle-ci. N'empêche que vous avez une fâcheuse tendance à vous fourrer dans le pétrin, jeune dame.

Elle ouvrit la bouche pour répliquer qu'elle n'était pas la gourde maladroite qu'il croyait, mais préféra se taire que risquer de se trahir.

— C'est que je suis hors de mon élément, ici... rétorqua-t-elle.

— Ah oui ? Et votre élément alors, à quoi est-ce qu'il ressemble ?

— Pas à celui-ci, en tout cas, dit-elle en désignant le paysage.

Il la considéra un moment pensivement, puis pointa son quad.

— Dans ce cas, je crois que ferais mieux de vous emmener loin d'ici avant que d'autres incidents regrettables ne se produisent, conclut-il.

Ses paroles déclenchèrent en elle un trouble certain. On aurait dit qu'il la mettait en garde contre lui-même. Qu'il représentait un péril bien plus sérieux pour son salut qu'un trou d'eau ou un serpent furieux.

Tandis que son esprit s'égarait, elle s'aperçut qu'il avait déjà rebroussé chemin. Refusant d'être laissée en arrière à la merci des bêtes sauvages, elle lui emboîta donc le pas. Il marchait sans se presser et elle se demanda si son dos le tourmentait encore.

Mieux valait, toutefois, s'abstenir de poser la question.

Quand ils furent en vue des grilles du cimetière, elle se sentit soudain honteuse.

— Je suis désolée. J'avais dit que je ne voulais pas vous déranger et c'est exactement ce que j'ai fait.

— Je nettoyais un peu, c'est tout.

— Votre père est enterré là ?

Il hocha la tête.

— Et vous venez souvent le voir ? ajouta-t-elle.

— Pas aussi souvent que je le voudrais, mais chaque fois que j'en ai l'occasion.

— Il doit vous manquer.

— Oui, je pense à lui tous les jours.

— Est-ce que... vous voulez me parler de lui ? dit-elle d'une voix douce, émue par sa franchise.

— Oh ! Il n'avait rien d'un homme exceptionnel, il n'était ni riche ni célèbre, répondit-il en haussant les épaules. C'était juste quelqu'un qui travaillait dur, qui respectait la terre et aimait sa famille. Il a laissé un grand vide.

— Vous savez, d'une certaine manière, votre relation avec votre père est plus intense que la mienne, dit-elle tout en marchant, les yeux baissés sur les lacets de ses chaussures. Mon père vit à peine à dix minutes de taxi de chez moi, et je ne l'ai pas vu depuis plus d'un an.

— De taxi ? Votre père vit donc près d'ici ?

— *Vivait*, corrigea-t-elle, alarmée, en réalisant qu'elle avait failli bousiller sa couverture. Quand j'étais dans le Nord.

— Votre père et vous, vous ne vous entendez pas bien ?

— Oh ! si, très bien ! répondit-elle en avançant sur des œufs. Les rares fois où nous nous voyons, nous sommes parfaitement polis et agréables l'un envers l'autre.

— Mon père disait toujours que si deux personnes ne se disputent pas de temps à autre, c'est que l'une d'elles ne sert à rien.

— C'était un sage, affirma Alicia en souriant.

— On peut le dire. Quel âge est-ce que vous aviez quand vos parents ont divorcés ?

— Huit ans. Papa a bien tenté de continuer à s'impliquer dans ma vie, mais ensuite il s'est remarié et... Bref, il est devenu très occupé.

Marcus hocha la tête, comme s'il comprenait, alors qu'il était flagrant qu'elle lui parlait chinois.

— Et avec votre belle-mère, vous vous êtes bien entendue au moins ? s'enquit-il.

— Laquelle ? répliqua-t-elle avec un petit rire amer. Dans quelques semaines, je vais hériter d'une nouvelle, la sixième. Une fille plus jeune que moi.

— Et votre mère ?

— Elle vit en ce moment avec un homme de la moitié de son âge et qui la traite mal.

— Pas étonnant que vous ayez une dent contre le mariage.

— Et vous, quelle est votre excuse ?

Il s'abîma dans un silence si long qu'elle crut qu'il ne répondrait jamais mais, enfin, il laissa échapper un profond soupir.

— L'exact opposé, je crois. Mes parents étaient si heureux ensemble, si parfaits l'un pour l'autre que, d'une certaine manière, cela me semble inatteignable. Du coup, j'ai décidé, il y a longtemps, que je ne me fixerai jamais. A quoi bon ?

— En effet, je peux comprendre que cela représente aussi une sacrée pression ! Ou le prétexte idéal.

— Le prétexte ? répéta-t-il, renfrogné, au moment où ils atteignaient le quad.

— Oui, peut-être que vous vous êtes simplement arrangé pour mettre la barre si haut qu'aucune femme ne puisse l'atteindre, expliqua-t-elle sur un ton léger. Les pauvres sont déjà recalées avant même que vous leur donniez une chance.

Il souleva le siège pour ranger le revolver, puis le rabaissa.

— Vous ne me connaissez pas, dit-il sur un ton neutre.

— Est-ce que quelqu'un vous connaît ? répliqua-t-elle sur un ton de défi.

— Bon, il est temps d'y aller, grogna-t-il, les mâchoires serrées.

En fait, songea-t-elle, s'il avait suggéré de quitter les lieux avant qu'advienne un incident fâcheux c'était surtout pour se protéger lui-même. Amusée, elle s'approcha tout près pour le provoquer :

— Je crois que ce qu'on m'a dit est vrai. Vous n'aimez pas les femmes.

— C'est ridicule.

Elle avança encore d'un pas, envahissant son espace vital, et approcha sa bouche si près que ses lèvres effleurèrent les siennes quand elle murmura :

— Prouvez-le.

Un battement de cœur s'écoula, puis un autre... et soudain il s'empara de sa bouche avec tant de fougue qu'elle en eut le souffle coupé.

Il la força du bout de la langue jusqu'à ce qu'elle s'entrouvre et s'y engouffra. Puis il pressa une main sur sa nuque, l'attirant violemment contre ses lèvres pour plonger sa langue le plus loin possible.

Alicia en fut électrisée. Jamais on ne l'avait embrassée comme cela.

Elle plaqua ses mains sur son torse nu et les laissa courir sur ses muscles doux et fermes. Elle aurait voulu le dévorer de caresses.

Quand il pressa un sein sous sa paume brûlante, plaquant son corps au sien, elle sentit ses tétons se dresser, tandis qu'un frisson la parcourait. Et lorsqu'elle colla son bassin contre lui, elle éprouva

l'intensité de son désir érigé sur son ventre. Tout son corps s'était embrasé.

Le baiser se prolongeait... Marcus ravageait sa bouche, puis l'apaisait avec de tendres gémissements qui résonnaient jusque dans ses entrailles. Dès qu'il la sentait à bout de souffle, il lui offrait le sien et ses poumons se remplissaient de lui. Et quand ses genoux menacèrent de fléchir, il la soutint en l'arrimant plus fermement à lui.

Enfin, il abandonna ses lèvres et la scruta, le regard sombre, le visage fermé, tandis qu'elle haletait, aussi faible qu'un chaton nouveau-né. Ses lèvres étaient gonflées et toutes ses zones érogènes en émoi.

— On vous a mal informée, asséna-t-il d'une voix rauque.

Il la libéra, grimpa sur le siège du quad, vérifia les niveaux et démarra le moteur avant de lancer un regard par-dessus son épaule.

— Vous venez ?

Alicia entrouvrit sa bouche meurtrie, mais se contenta d'acquiescer.

Le retour au village se déroula dans un silence pesant. Elle pouvait percevoir sa tension dans les muscles de son ventre et la raideur de son dos. Tout aussi nerveuse, elle s'efforçait de garder ses distances, mais chaque cahot, chaque virage, faisait valser leurs corps qui frottaient l'un contre l'autre. Quand il pila enfin devant la pension, elle était à bout de souffle.

Elle lâcha sa taille, descendit du véhicule avec précaution et bredouilla :

— A demain, et merci encore pour... pour tout.

Il lui lança un vague salut et redémarra aussitôt, sa chemise ouverte battant l'air derrière lui.

— Trop mignon !

Alicia se retourna pour découvrir Rachel Hutchins debout derrière elle, une laisse à la main. Et à l'autre bout de la laisse, frétilant, un petit chien si laid qu'il en était presque adorable.

— Pardon ? répliqua Alicia tout en se penchant pour gratter la tête du chiot.

— Vous et Marcus, précisa Rachel. Tout le monde pensait qu'il était aussi imperturbable qu'un roc, mais on dirait que vous avez percé ses défenses.

— Il m'a raccompagnée, c'est tout. J'ai couru trop longtemps sous le soleil.

— Si c'est vous qui le dites...

Alicia lui décocha un sourire contraint et regagna sa chambre. Mais une fois face au miroir de sa salle de bains, elle comprit pourquoi son interlocutrice avait si facilement sauté aux conclusions. Entre son plongeon dans la rivière, la course en plein vent sur le quad et le baiser ravageur de Marcus, elle avait l'air d'avoir été... Quelle était l'expression, déjà ? *Chevauchée sauvagement*. La preuve : elle ruisselait et ses joues étaient écarlates.

Elle se débarrassa vivement de ses vêtements et se jeta sous la douche. Mais, tandis que l'eau dégoulinait sur son corps, elle ne put empêcher son esprit de revenir au baiser. Ses seins étaient lourds et tendus et elle sentait encore l'empreinte des doigts de Marcus sur sa peau.

Cet homme savait embrasser.

Elle se laissa emporter par ses fantasmes sur les suites qu'aurait pu avoir ce baiser, jusqu'à ce que le réservoir d'eau chaude soit vide et que des aiguilles glaciales la fassent frissonner. Elle sortit alors à contrecœur de la douche et s'essuya. Une fois habillée, elle alluma son ordinateur pour noter ses impressions sur la messe du matin, sa semi-noyade, la rencontre nez à nez avec le serpent « pas à sonnette » et la rencontre bouche à bouche avec Marcus Armstrong. Avec tout cela, elle disposait d'assez de matière pour écrire plusieurs articles pour son blog.

Finalement, son estomac vide la poussa à rejoindre le barbecue de l'école. Après tout, Nikki l'avait invitée. C'était un grand rassemblement avec des couvertures étalées sur l'herbe, de la musique country, des jeux de fers à cheval et des grillades fumantes. Tout le monde semblait aux anges. Manifestement, ils passaient un sacré bon moment. Alicia resta plantée quelques minutes à observer la foule, absolument perdue dans cet environnement étranger, dont elle ne maîtrisait pas les codes.

Tout à coup Nikki Salinger l'aperçut et se leva pour lui faire signe de venir rejoindre le coin où les Armstrong étaient installés. Alicia salua tout le monde à la ronde, avec, là encore, l'impression de ne pas être à sa place.

— J'avais proposé à Marcus de venir, mais il avait d'autres projets, lui annonça Porter avec un sourire entendu.

— Oui, je sais, j'ai couru jusqu'au pont tout à l'heure et je l'ai aperçu qui pêchait, répliqua-t-elle en avalant une gorgée de thé si sucré qu'elle grimaça. En fait, pour tout vous dire, je suis même tombée dans la rivière et c'est lui qui m'a, en quelque sorte, sauvé la vie, ajouta-t-elle, avec un rire forcé.

— Quoi, c'est une blague ? lança Porter en échangeant un regard surpris avec son frère.

— Oh non ! j'ai bu un sacré tasse ! Ensuite, Marcus m'a montré l'endroit où vous construisez vos maisons.

Les deux hommes se regardèrent de nouveau, puis Kendall, demanda, stupéfait :

— Marcus vous a amenée à Clover Ridge ?

— Oui, il m'a montré l'emplacement de votre maison natale, avant de se rendre sur la tombe de votre père. Il n'aurait pas dû ? demanda-t-elle, remarquant tout à coup leur air ébahi.

— Non, non, ce n'est pas ça, répondit vivement Porter.

— Aucun problème, renchérit Kendall.

— Excusez-moi d'être indiscrete, mais... Vous voulez bien me raconter un peu qui est votre frère ? demanda-t-elle aux deux hommes. On dirait un vrai loup solitaire.

— C'est un euphémisme, s'esclaffa Kendall.

— Marcus est trop débordé à s'occuper des autres pour s'occuper de son bien-être.

— C'est vrai, il subit une pression énorme, ajouta son frère. Franchement, on espère que, quand la date fatidique sera passée, il finira par se détendre, qu'il ralentira un peu le rythme et qui sait... peut-être qu'il trouvera le temps de humer le parfum des roses.

— C'est quelqu'un de bien, mais c'est clair qu'il n'est pas facile à vivre, il est un peu ours, affirma Porter.

— Il m'a dit qu'il était contre le fait de passer une petite annonce pour recruter des femmes, dit-elle, amusée.

— Ça, on peut le dire ! confirma Porter. Il ne voulait pas en entendre parler ! Mais les ouvriers étaient sur le point de se mutiner, alors Kendall et moi, on l'a convaincu qu'il fallait prendre une décision radicale.

— Et est-ce que les choses ont tourné comme vous l'escomptiez ? demanda-t-elle.

Porter jeta un regard vers Nikki. A quelques mètres de là, elle examinait un ours en peluche couvert de sparadraps bariolés que lui tendait une petite fille à l'air inquiet.

— Encore mieux que je ne l'aurais imaginé.

A son tour, Kendall observa Celia assise sur une couverture près de Tony. L'adolescent échangea quelques mots avec sa mère qui lui ébouriffa gentiment les cheveux.

— Pareil pour moi.

Un sentiment qui n'était pas sans ressembler à de la jalousie crispa l'estomac d'Alicia.

— Alors, j'imagine que Sweetness aura bientôt droit à deux beaux mariages, dit-elle en tâchant de masquer son propre malaise.

— Excusez-moi, il faut que j'aille voir..., balbutia Porter qui avait blêmi.

Sans achever sa phrase, il se leva et s'éloigna à grandes enjambées pressées.

— Désolé, mais le mariage est un sujet qui fâche, expliqua son frère, avant de s'éloigner à son tour. Son fils l'appelait pour jouer au jeu des fers à cheval.

Après avoir bavardé un moment avec Nikki et avoir complimenté Celia pour le pont couvert, Alicia décida de se mêler à la foule dans l'espoir de trouver d'autres femmes venues de Broadway. Elle

espérait bien collecter de nouvelles informations. La viande grasse et épicée n'étant pas à son goût, elle se prépara une assiette de crudités et partit en quête de témoins pour sa chronique.

Si on se fiait aux apparences, de nombreux couples semblaient s'être formés. Cependant, il flottait dans l'atmosphère une certaine innocence, un peu comme dans une fête de troisième au collège. Bien sûr, certains se tenaient la main et elle surprit quelques baisers volés, mais aucune démonstration d'affection débordante, ni non plus de signe d'ébriété, d'ailleurs.

L'ambiance était des plus... chastes.

Et des plus traditionnelles. Les femmes cuisinaient et attendaient patiemment, pendant que les hommes mangeaient et se divertissaient. Même Nikki Salinger et Celia Bradshaw — pourtant deux professionnelles accomplies — semblaient en adoration devant leur homme.

Plus Alicia s'attardait, plus il semblait évident qu'à Sweetness la répartition des rôles en fonction des sexes était restée fixée en 1950. Sa rage fut à son comble lorsqu'elle aperçut Rachel Hutchins — une abonnée à *Feminine Power*, tout de même ! — apporter une assiette de nourriture à son scientifique d'amoureux, pourtant doté — d'après ce qu'elle pouvait en juger — de deux bonnes jambes en état de marche.

Sa pression sanguine grimpa en flèche. Jamais elle ne s'aplatirait ainsi devant un homme !

Et ce quelles que soient ses qualités d'amant, renchérit-elle les lèvres frémissantes.

N'en pouvant plus, elle s'esquiva de l'assemblée, navrée pour les citoyennes de Sweetness. En venant s'installer ici dans l'unique but de se trouver un compagnon, elles avaient renoncé à toute influence éventuelle sur leur relation de couple. Non seulement, elles reproduisaient les erreurs de leurs mères, mais elles faisaient même régresser la cause des femmes de plusieurs décennies.

Et elle, Alicia Randall, avait bien l'attention de dénoncer leur aliénation pour le salut des femmes du monde entier.

— Tu nous as manqué, hier, au barbecue, lança Porter au-dessus de sa tasse de café.

— C'était très sympa, renchérit Kendall.

Marcus détacha son regard d'Alicia qui s'affairait au gril pour le poser sur ses frères, assis en face de lui.

— Je suis allé pêcher.

— Et ? Tu as attrapé quelque chose ? demanda Porter.

— En fait, oui, j'ai fait une belle prise.

— Tiens donc ! répliqua Porter, un sourire ironique aux lèvres. Tu as dû te régaler.

— Même pas. J'ai dû la rejeter, répondit Marcus, les sourcils froncés.

— Ça ne te ressemble pas, observa Kendall, riant sous cape. Ce ne serait pas plutôt parce que quelque chose de plus intéressant s'est présenté ?

— Bon, espèces de débiles, où est-ce que vous voulez en venir ?

— Eh bien, on a entendu dire que tu avais, euh... *pêché* Alicia hors de la rivière, répondit Porter, l'air entendu.

— Cette fille est tombée et elle ne savait pas nager, expliqua-t-il en réprimant son irritation. Je n'avais pas vraiment le choix.

— Et c'est pour qu'elle récupère de ses émotions que tu l'as emmenée à Clover Ridge ? répliqua Kendall, l'œil interrogateur.

Embarrassé, Marcus s'agita sur son siège. Bon sang ! Alicia leur avait-elle aussi parlé du baiser ?

— C'est elle qui s'est invitée.

— J'imagine que, là non plus, tu n'avais pas le choix, ironisa Porter en lançant un regard vers la jeune femme, vêtue d'une minijupe à fleurs, d'un T-shirt moulant et de sandales à talons hauts. C'est vrai que c'est un joli petit lot.

— Je trouve aussi, acquiesça Kendall.

— Bon, on pourrait revenir à notre réunion ? s'enquit Marcus d'un ton rogue.

— Mais c'est toi qui n'arrêtes pas de la regarder, frerot, répliqua Porter en sirotant son café.

— Je m'assure seulement qu'elle ne fiche pas une fois de plus le feu à l'établissement, marmonna-t-il, avant de pointer le menton vers Tony, qui s'activait à une table proche. Surtout maintenant que mon neveu y travaille.

— Puisqu'on parle de Tony, vu la manière dont il la dévore des yeux, je soupçonne qu'il a, lui aussi, un gros béguin pour cette fille, observa Kendall, après avoir jeté un regard sur son fils.

— Lui aussi ? protesta Marcus. Je ne vois pas de qui tu parles.

— Il parle de tous les types assis au comptoir, dit Porter en indiquant la rangée de tabourets, tous occupés. Et de toi, ajouta-t-il, hilare.

Marcus émit un grognement de fauve.

— Laisse-le dire, intervint Kendall. Moi je trouve ça super que tu apprécies la compagnie de cette fille.

— Mais bon sang, qui a dit que je l'appréciais ? gronda-t-il.

— Alors, c'est encore mieux, riposta Porter, qui s'attira un regard meurtrier.

— Lâchez-moi avec ça et dites-moi plutôt comment avance l'église, demanda Marcus.

Le sourire de Porter s'éclipsa instantanément.

— Eh bien... les cloisons devraient arriver après-demain, bougonna-t-il.

— Et alors ? Tu as fixé la date de ta demande en mariage ? s'enquit Kendall.

Porter lança un regard en direction de la table à laquelle Nikki et Celia prenaient leur petit déjeuner.

— Pas encore, répondit-il d'une voix tendue.

— Bon, est-ce qu'on pourrait, pour une fois, tenir une conversation sans parler des femmes ? soupira Marcus.

— Désolé, s'excusa Kendall, qui n'avait pas du tout l'air contrit.

— Au fait, est-ce vous pensez que le pasteur qui a assuré le service, dimanche, serait prêt à s'installer ici ? s'enquit Marcus.

— Eh bien... oui, sans doute, répondit Porter hésitant.

— Très bien, c'est parfait ! Quoi ? demanda-t-il en voyant ses frères échanger des regards gênés.

— C'est que... Michael Mason est un type super, et c'est vrai qu'il a su parler aux paroissiens, commença Kendall.

— Mais... ce type bégaie, termina Porter.

— Oui, je m'en suis rendu compte quand on me l'a présenté... C'est un peu surprenant, mais où est le problème ? riposta Marcus en écartant les mains.

— C'est qu'il faut penser à toutes ses missions ici, soupira Porter. Si tu devais te marier, est-ce que tu aurais envie que le pasteur bafouille tout au long de la cérémonie ?

— Comme je ne prévois pas de me marier, je m'en fiche comme de ma première paire de chaussettes.

— Toi peut-être, mais tu peux comprendre que ça nous met dans une drôle de position, intervint Kendall. Moi, je parie ma chemise que c'est à cause de ça que Mason n'a toujours pas de paroisse.

— Ecoutez, j'ai l'impression qu'aucun des partis n'est en position de faire la fine bouche, alors faites-lui un contrat et passons à autre chose, asséna Marcus en examinant la liste posée devant lui. Quand est prévu l'achat d'une ambulance pour la clinique ?

— Nous avons décidé de la rayer de la liste, répondit Porter.

— Pardon ? s'exclama-t-il en relevant la tête.

— Oui, pour les urgences, nous avons commandé une batterie de chaises à roulettes, déclara Kendall.

Tandis que ses deux frères explosaient de rire en se congratulant à qui mieux mieux, Marcus sentit le rouge de la colère lui monter au front. D'un geste sec, il posa son stylo sur le comptoir et croisa les bras.

— Très bien, si vous avez plus important à faire, je ne vous retiens pas.

— Allons, Marcus, relax, répondit Kendall en s'essuyant les yeux.

— Ouais, on se marre un peu, c'est tout, renchérit Porter.

— OK, ça va, mais maintenant on se calme et on bosse un peu, dit-il en plaquant un sourire forcé sur ses lèvres.

En attendant que ses frères recouvrent leur sérieux, il but son café tout en coulant des regards vers le gril pour s'assurer que tout se passait bien.

Ouf ! Jusque-là, pas de catastrophe. L'alarme incendie n'avait pas sonné une seule fois depuis l'ouverture. Il faut dire que, ce matin, Alicia semblait particulièrement concentrée. A l'instar de Porter, il avait aussi remarqué qu'un tas d'ouvriers se pressaient au comptoir, manifestement ravis d'être aux premières loges pour regarder la jeune femme déambuler dans sa minijupe, ses hauts talons et son tablier. Un tablier, qu'il trouvait d'ailleurs bien trop ajusté pour sa sécurité. Et s'il prenait feu, est-ce qu'elle y avait pensé ? Ou si elle faisait un mouvement trop brusque ? Il risquait de craquer. Inconsciente du danger que lui faisait courir son tablier, la jeune femme discutait tranquillement avec les clients.

— En tout cas ici, les choses ont l'air de bien rouler. Ça nous fait au moins un problème de réglé, déclara Porter, forçant Marcus à reporter son attention sur ses frères.

— Cette fois, on ne devrait pas avoir de problème avec l'inspecteur du Ministère, ajouta Kendall.

— Espérons que le reste marchera aussi, répliqua-t-il, satisfait que tous deux aient de nouveau la tête aux affaires.

Il leur exposa alors son projet de construction d'une mairie et, même si, maintenant, c'était lui qui avait l'esprit ailleurs, il s'efforça de maintenir la conversation sur ses rails.

Hier, à Clover Ridge, il avait cédé aux provocations d'Alicia et l'avait embrassée. Erreur qu'il avait payée d'une nuit entière à se tourner et se retourner dans son lit. Ce matin, il avait retiré le bracelet de sous son matelas et l'avait mis dans sa poche, bien résolu à le lui rendre à la première occasion. Pourvu que le fait de s'en débarrasser le libère de son obsession.

— Tu n'es pas d'accord, Marcus ?

— Pardon, tu peux répéter ? dit-il en sursautant.

— Aucune importance, répliqua Porter, ironique, en repoussant sa chaise. Allez, on te laisse retourner à ton travail.

Kendall se leva à son tour et désigna les documents qu'ils avaient apportés avec eux.

— Ouais, Porter et moi, on va s'occuper de ça.

— Attendez ! Où est-ce que vous serez tous les deux, cet après-midi ?

— Sur le chantier de l'église, répondit Porter d'un ton qui soulignait bien qu'il l'obligeait à se répéter.

— Et moi, près de la banque, à prendre des relevés pour la construction de la mairie, ajouta Kendall sur le même ton ironique.

— Très bien. Dès que je peux m'échapper d'ici, je viens vous rejoindre.

— Prends ton temps, frérot, répondit Porter, après avoir lancé un regard entendu en direction d'Alicia.

— Ouais... ne te presse pas, gloussa Kendall.

— Et surtout, préviens-nous si tu as besoin qu'on t'aide à télécharger une sonnerie personnalisée sur ton portable, ajouta Porter, hilare.

Marcus regarda d'un œil torve ses frères s'en aller, bêtement contents d'eux, puis il se tourna vers le comptoir où Alicia discutait avec Shawn Taylor, un des ouvriers les plus coureurs de la ville. Elle ne devait pas se rendre compte que, chaque fois qu'elle se penchait, elle offrait à ce sale type une vue plongeante sur son décolleté.

Ou peut-être qu'elle en est parfaitement consciente, songea-t-il en se renfrognant davantage.

L'irritation le souleva de sa chaise. Non, vraiment, il se devait de protéger ses employées des individus comme Shawn Taylor. Résolu, il marcha droit sur le bar et arracha le carnet de commandes des doigts manucurés de la jeune femme en déclarant :

— Je m'occupe de ce client.

Le simple fait d'avoir effleuré sa main fit resurgir dans son esprit les sensations éprouvées la veille, lorsqu'elle s'était accrochée à sa taille. Son corps réagit instantanément à ce rappel sensoriel et toute sa

volonté ne put rien y faire. Il serra les dents, troublé par le souvenir de ce baiser maudit que venait encore renforcer l'image obsédante de ses seins nus scintillants de gouttelettes d'eau.

Marcus ravala un juron. Cette femme s'ingéniait à le torturer. S'il voulait retrouver sa tranquillité de corps... et d'esprit, il devait décamper au plus vite et reprendre le cours normal de ses activités.

— J'avais commencé à prendre la commande de Shawn, protesta Alicia en tendant la main pour récupérer son carnet.

— Allez donc donner un coup de main à Gina, au grill, ordonna-t-il en levant le bloc hors de sa portée. Je m'occupe de Monsieur. Shawn doit être pressé vu qu'il y a vingt bonnes minutes qu'il devrait être sur son chantier — n'est-ce pas, Shawn ? lança-t-il en décochant à l'homme un regard sévère qui lui fit baisser la tête.

— Très bien, patron, répliqua Alicia en s'éloignant à contrecœur.

Vu sa réticence, elle devait apprécier la conversation de ce type. Mais il se trouverait sûrement une bonne âme pour l'informer que Shawn Taylor n'était vraiment pas fréquentable.

— Alors, qu'est-ce que tu veux manger ? aboya Marcus pour inciter Taylor à détourner les yeux des jambes nues de la jeune femme.

Il saisit le stylo, prêt à prendre des notes, lorsqu'il remarqua quelque chose qui lui fit froncer les sourcils.

Au lieu des commandes du petit déjeuner, la feuille du carnet était couverte de noms, suivis de notes — *Susan Sosa, réceptionniste, gentille mais désespérée (à creuser)...* *Traci Miles, coiffeuse, pleine d'espoir et idéaliste (peut donner quelque chose)...* *Rachel Hutchins, très belle, une féministe qui veut des enfants (en savoir plus)...*

Il tourna la tête pour chercher Alicia des yeux et, par un sortilège qu'il ne pouvait pas s'expliquer, tomba involontairement sur sa splendide chute de reins. Il se mordit l'intérieur des joues pour refouler son trouble, tandis qu'une sirène d'alarme retentissait dans sa tête. Mais que manigançait donc cette femme ?

Alicia s'éloigna de Marcus, le cœur battant la chamade, tout en s'efforçant de faire comme si de rien n'était. Au fond, il n'y avait rien de réellement compromettant dans son bloc-notes... n'est-ce pas ? Simplement quelques gribouillis jetés à la hâte pour l'aider à se remémorer ses conversations avec les habitantes de Sweetness au moment de rédiger son article du jour.

Elle hasarda un regard en arrière. Son patron la fixait d'un air qui ne présageait rien de bon. Maudits soient ses fascinants yeux bleus ! Elle avait l'impression qu'ils étaient dotés de rayons X.

Elle se força à lui décocher un petit sourire insouciant, avant de se retourner vers Gina, installée derrière le gril et qui se démenait à retourner des œufs frits.

— Un coup de main ? lança Alicia.

— Je n'arrête pas de briser les jaunes, soupira sa collègue. J'avais bien dit à Marcus que j'étais nulle en cuisine.

— Tu t'en tires très bien, la réconforta Alicia.

Elle remarqua que Gina n'arrêtait pas de jeter des regards par-dessus son épaule en direction d'un client qui consultait le menu, assis à l'écart.

— C'est un ami à toi ? demanda Alicia.

— C'est Scott Bloom, répondit Gina rougissante. Hier, au barbecue, il m'a demandé de tenir les scores pendant qu'il jouait aux fers à cheval avec un copain.

— Oh ! souffla Alicia en s'efforçant de ne pas trahir son opinion sur cette douteuse marque d'intérêt.

— Mais, pendant que j'étais coincée à la table d'arbitrage, Teri n'a pas arrêté de flirter avec lui, de lui apporter des verres de thé glacé... Tu aurais vu ça ! Comment voulais-tu que je rivalise ?

— Evidemment, dit Alicia en prenant un ton compatissant.

Comment des femmes, par ailleurs sensées, pouvaient-elles en être réduites à élaborer des stratégies aussi ridicules et compliquées pour attirer l'attention des hommes ? Ou, dans son cas précis, pour se faire embrasser par Marcus Armstrong ?

Est-ce qu'il a seulement repensé, ne serait-ce qu'une fois, à ce baiser ? se demanda-t-elle en jetant un œil en direction de son patron. Elle commençait à regretter amèrement d'avoir évoqué l'incident dans l'article intitulé « Matthew » qu'elle avait envoyé, la veille, à Nina. Sur le moment, son récit lui avait paru vif et plein d'esprit, alors que maintenant il lui semblait... indélicat. Pour ne pas dire plus.

Marcus leva les yeux. Comme il croisait son regard, elle détourna vivement la tête, saisie d'un frisson.

— Tu devrais me laisser faire et t'occuper des sols, suggéra-t-elle à Gina. La réunion de Marcus est terminée, quand il aura fini avec Shawn, il viendra me donner un coup de main.

— Tu crois qu’il finira par dégoutter une cuisinière ?

Alicia retourna un œuf dont le jaune creva avant de s’écouler sur la plaque en grésillant.

— Je l’espère, soupira-t-elle.

Gina sortit chercher une serpillière. Accablée, Alicia examina la ribambelle de commandes accrochées à la hotte fatiguée. Elle aurait largement préféré s’occuper des clients et en profiter pour aller à la cueillette aux infos.

— Une saucisse avec œufs, lança Marcus, si près de son oreille qu’elle sursauta, saisie.

— Ça marche, marmonna-t-elle, les joues en feu.

— Vous êtes bien nerveuse aujourd’hui, observa-t-il d’une voix douce, comme s’il soupçonnait quelque chose.

Elle haussa les épaules, le regard rivé sur le carnet qu’il avait abandonné sur le comptoir.

— Ce sont ces œufs qui me rendent folle, pas moyen de les retourner sans les crever. Vous croyez que vous allez bientôt trouver une cuisinière ?

— J’y travaille, répliqua-t-il, avant de tapoter le carnet. C’est quoi ces notes sur les clientes ?

— Oh ! rien... Juste un moyen de me souvenir de chacune, répondit-elle prudemment.

— Ça paraît bien personnel, riposta-t-il, méfiant.

— Pas du tout, répliqua-t-elle sur un ton désinvolte. C’est que... Je ne suis pas d’ici et j’ai une très mauvaise mémoire, alors je me suis dit que ce serait pas mal de prendre des notes... histoires de m’intégrer plus vite, de mieux connaître les gens. Et puis je pensais que ce serait bon pour les affaires.

Elle récupéra le bloc-notes et l’escamota dans la poche de son tablier. Elle n’aimait pas du tout sa manière de la dévisager. Il se méfiait d’elle, c’était évident.

Eh bien, il avait raison de se méfier — même s’il ne pouvait pas savoir pourquoi.

D’ailleurs, elle ne se sentait même pas coupable de lui mentir. Après tout, cet homme ne se fiait de toute façon à personne. Le problème c’était que, maintenant qu’il la surveillait tel un faucon fixant sa proie, cela n’allait pas être facile de discuter avec les clients pour récolter de nouvelles anecdotes. Non seulement son regard soupçonneux perturbait sa concentration, mais pour sa sécurité il fallait absolument qu’elle arrive à se débarrasser de lui.

— Ecoutez, patron... Je suis sûre que vous avez un tas de choses à faire, dit-elle. Vous m’avez engagée pour diriger cet établissement, alors, s’il vous plaît, faites-moi confiance. Tout est sous contrôle, ajouta-t-elle, avant de passer sa langue sur les lèvres et de se pencher vers lui. A moins que vous ne teniez absolument à rester ?

Interloqué, il fixa sa bouche un instant — est-ce qu’il repensait au baiser ? — et se recula d’un bond.

— Oh ça non ! loin de là ! s’exclama-t-il, furieux. Et puis arrêtez de m’appeler « patron », je vous l’ai déjà dit.

— Désolée, susurra-t-elle en battant des paupières, ce qui n’eut d’autre effet que d’augmenter sa fureur.

— Très bien, je vous laisse vous débrouiller toute seule, mais seulement si vous jurez de ne pas approcher du gril.

Sans attendre sa réponse, il appela Sheila et ôta la spatule des mains d’Alicia pour la tendre à la serveuse.

— Voilà... comme ça, je n’aurai plus à craindre que le restaurant flambe pendant mon absence, dit-il.

— Mais je ne sais pas faire la cuisine, protesta Sheila.

— Alicia vous dira quoi faire, simplement empêchez-la d’approcher du feu, déclara-t-il en reculant d’un pas.

Bien que révoltée par la conduite de son patron, Alicia tenait surtout à ce qu'il décampe pour avoir le loisir de parler librement aux clients. Et, tant qu'à faire, si elle pouvait en plus démontrer à ce macho qu'une femme pouvait très bien diriger la boîte, ce serait aussi bien. Elle se força donc à afficher un sourire.

— Pas de souci, vous pouvez y aller... on s'en tirera très bien sans vous.

— D'accord, c'est vous qui fermerez, soupira-t-il en tirant de sa poche un trousseau de clés, avant d'incliner sèchement la tête et de se diriger vers la sortie.

Au passage, il décocha un regard furibond à Shawn Taylor tout en tapotant sa montre.

Dès que la porte se fut refermée sur lui, Alicia éprouva un étrange sentiment de vide. L'idée de passer la journée dans cette gargote bondée lui paraissait soudain bien moins attrayante. Elle chassa cette faiblesse passagère en se rappelant pourquoi elle était là. Tandis que Sheila s'activait de son mieux au gril, elle se mit à arpenter la salle pour aider les serveuses et les serveurs, parmi lesquels figurait aussi, depuis ce matin, Tony, le fils de Kendall.

Pour sa première journée de travail, le gamin semblait particulièrement soucieux d'être à la hauteur. Alicia s'arrêta un instant près de la table de Nikki et Celia pour vanter les mérites de l'adolescent, puis continua sa tournée, échangeant des bribes de conversation avec les clientes. Toutes appartenaient au groupe de pionnières arrivées de Broadway en quête d'un nouveau départ et bien sûr... d'un homme.

Pauvre Susan Sosa ! Assise toute seule, à l'écart, elle couvrait de regards dévorants un individu qui devait être le fameux Kenny, son grand amour... et qui semblait totalement ignorer sa présence.

Alicia se sentit émue par la détresse de la jeune femme. Quelle horreur d'être ainsi asservie à l'amour d'un homme ! Elle se réjouissait de n'avoir jamais cru que son bonheur puisse dépendre du fait d'avoir quelqu'un dans sa vie.

Son téléphone portable vibra à sa ceinture. Tiens ! Est-ce que c'était Nina ? Elle vérifia l'écran et fut surprise de voir s'afficher le nom de son père. Il tombait mal ! Les appels de Robert étaient si rares qu'elle craignait le pire. Après avoir jeté un regard sur la salle pour s'assurer que tout se passait comme sur des roulettes — et s'être rengorgée parce que c'était le cas — elle se réfugia dans la cuisine pour pouvoir parler tranquillement.

— Bonjour, papa.

— Ça me fait plaisir d'entendre ta voix, ma biche.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle, la main crispée sur le téléphone.

— Pourquoi ? Un père ne peut pas appeler sa fille juste pour dire bonjour ?

— Si, bien sûr que si, souffla-t-elle, soulagée.

— On dirait que tu me parles du fond d'une cave.

— En fait, je suis au travail, je ne peux pas te parler longtemps.

— Ah !... encore un boulot sous couverture ? J'espère que ce n'est pas dangereux.

Inexplicablement, le baiser de Marcus lui revint brusquement à la mémoire.

— Non... pas jusqu'à présent, répondit-elle.

— Et où est-ce que tu te trouves ?

— Dans un village du nord de la Géorgie, dans les montagnes.

— Non, tu plaisantes ! s'exclama son père.

— Pas du tout, en fait, je ne suis pas loin de chez maman.

— Oui, j'ai appris qu'elle était à Atlanta, à la colle avec un minet, déclara son père avec mépris.

— Tu ne crois pas que c'est l'hôpital qui se moque de la charité ? riposta-t-elle sèchement. Et cette Miranda, elle est comment ?

— Eh bien... énergique, soupira-t-il d'un ton plus las qu'enchanté. Qu'est-ce que tu fabriques dans les montagnes de Géorgie ?

— Je tiens un bistro.

— Là, c'est sûr, tu te fiches de moi ! s'exclama-t-il, visiblement amusé. Qui serait assez fou pour te laisser approcher des fourneaux ? Oh ! J'imagine que si tu travailles sous couverture, personne ne connaît ton passé de pyromane.

— Pour ta gouverne, tout se passe à merveille, répliqua-t-elle, vexée.

A cet instant, elle entendit la porte s'ouvrir brusquement dans son dos et se retourna pour découvrir Tony Armstrong, complètement affolé.

— Tony, tu as besoin de quelque chose ? demanda-t-elle en couvrant le micro du téléphone avec sa main.

— Vous feriez mieux de venir, dit-il en désignant la salle du pouce. Je crois qu'il va y avoir de la bagarre.

— Papa, il faut que j'y aille, je te rappelle, lança-t-elle à la hâte.

Elle empocha son portable et suivit l'adolescent en direction des cris.

Des cris de femmes.

En effet, deux des serveuses, Gina et Teri, semblaient proches d'en arriver aux mains.

— Je prends la commande de Scott cria Teri, en repoussant sèchement sa collègue.

— Non, c'est moi qui m'en charge, répliqua Gina, en lui rendant la pareille.

Le dénommé Scott, assis entre les deux femmes, semblait pétrifié, tandis qu'autour d'eux les gens tordaient le cou pour profiter du spectacle. Alicia se rua vers la table pour s'interposer entre les deux furies.

— Gina, Teri, ce n'est peut-être pas la peine d'en venir aux mains, dit-elle avec un sourire affable. Aïe !

Dans la bagarre, un coup de poing était parti et elle venait de le prendre en plein ventre. Comme au même instant une des viragos tentait de l'écartier de son chemin, elle glissa et, alors qu'elle tombait, sa joue heurta le coin d'une chaise. Une douleur aiguë lui traversa le visage tandis qu'elle roulait sur le sol.

Le silence se fit. Bouche bée, les deux serveuses se penchèrent pour l'aider avec tant de précipitation qu'elles se heurtèrent violemment la tête. Toutes deux reculèrent en titubant et s'affalèrent au sol. Groggy, Alicia vit soudain apparaître le visage de Tony au-dessus de sa tête.

— Madame Alicia, ça va ?

Elle hocha la tête et lui tendit la main pour qu'il l'aide à se relever mais, avant que le garçon ait pu esquissier un geste, Shawn Taylor, le client que Marcus avait tant tenu à servir lui-même, le devança.

— Je m'en occupe, dit-il au garçon qui s'effaça devant sa silhouette musculeuse.

L'homme aida Alicia à s'asseoir sur une chaise, puis effleura du pouce sa joue meurtrie.

— Tout à l'heure, vous allez avoir un sacré coquard, dit-il en lui décochant un clin d'œil.

— Super ! soupira-t-elle.

Nikki, qui avait certainement assisté à la scène, s'approcha et scruta son visage.

— Vous avez la migraine ?

— Non.

— Des troubles de la vision ?

— Non, tout va bien.

Alicia se mit debout, gênée d'être devenue le point de mire de l'assistance — en particulier de Shawn Taylor qui affichait tout à coup des airs de propriétaire.

— Ce n'est rien de grave, mais si vous avez besoin de quelque chose contre la douleur, n'hésitez pas à passer à la clinique, lui conseilla Nikki, avant de se tourner vers les serveuses en train de se relever, aidées par l'homme qu'elles se disputaient.

— Regarde ce que tu as fait ! éructa Gina, furibonde, en frottant la bosse sur son front.

— Moi ? hurla Teri. Tu ne manques pas d'air. C'est toi qui as commencé !

— Maintenant, taisez-vous ! ordonna Alicia avec un calme menaçant.

Cette fois, elles l'écouterent. Bien sûr, elle aurait pu les renvoyer sur-le-champ, mais elle ne se sentait pas légitime dans son rôle de patronne. Bientôt elle s'en irait d'ici. Et elle ne voulait rien faire qui puisse leur nuire après son départ. Consciente qu'elles avaient un public, elle chuchota :

— Bon, pour l'instant, vous allez prendre une pause, vous reviendrez quand vous serez calmées.

Les deux femmes décampèrent en échangeant des regards meurtriers. Manifestement, un nouveau drame lui pendait au nez.

La première journée sous sa direction ne fit ensuite qu'aller de mal en pis.

Comme si des plats répandus par terre, un lave-vaisselle en rade et une pénurie de hamburgers ne suffisaient pas, voilà que, au beau milieu du pic de chaleur de l'après-midi, la climatisation déclara forfait. A chaque incident, on lui proposa d'appeler Marcus, et chaque fois elle résista, arrangeant les problèmes à sa façon. Mais sa frustration allait croissant. Alors qu'elle ne tenait plus debout, au moment de retourner la pancarte « Fermé », elle s'imposa de rédiger un article avant de prendre sa douche.

Nina appela pendant qu'elle s'essuyait.

— Alors, comme ça, tu t'es retrouvée coincée entre deux chattes en chaleur ?

— Tu veux que je t'envoie une photo de mon œil au beurre noir ? répliqua-t-elle en observant son visage boursoufflé dans le miroir.

— Absolument ! Avec ça on va faire un malheur. Tous les lecteurs voudront savoir laquelle des deux a décroché le bonhomme.

— Le problème c'est que ça n'a finalement rien de très réjouissant. L'atmosphère de cette ville est malsaine pour les femmes. On a l'impression qu'elles se sentent toutes obligées de décrocher un homme. Que sans ça leur vie n'a aucun sens.

— Oh ? Et ça déteint sur toi ?

— Pas du tout, se récria-t-elle, le cœur battant.

— Même pas après avoir embrassé Marcus Armstrong, ou plutôt *Matthew*, comme tu l'appelles dans ton article ?

— C'était juste pour mon enquête !

— Dommage. En tout cas, les membres du syndicat de presse ont adoré les billets qui décrivent vos relations — ils sont prêts à négocier.

— C'est une super nouvelle ! s'enthousiasma Alicia.

— Je trouve aussi. A partir d'aujourd'hui, considère-toi comme engagée officiellement. Tu peux rester aussi longtemps que nécessaire pour terminer ta série de reportages.

— Si les éditeurs apprécient la fausse alchimie que j'ai créée entre Marcus et moi, je pourrais peut-être creuser ce filon...

— Absolument, acquiesça Nina. Ce n'est pas pour rien que tu fais partie des meilleures : tu as un grand sens du sacrifice. Alors, continue dans cette voie.

Après avoir raccroché, Alicia fouilla dans sa garde-robe d'emprunt pour trouver des vêtements propres. Elle était excitée comme une puce — non à l'idée de s'éterniser à Sweetness, évidemment, mais parce qu'elle allait être publiée sur un blog national.

Bien sûr elle était fière de ce succès personnel, mais il n'y avait pas que cela. Cette exposition médiatique allait lui permettre de toucher un public plus large. Ainsi, elle pourrait dénoncer les mœurs des petites villes réactionnaires comme Sweetness et mettre des milliers de femmes en garde contre les machos du genre de Marcus Armstrong.

D'ailleurs, ce type avait besoin qu'on lui donne une leçon.

Et pour cela, il était de son *devoir* de se sacrifier... oui, elle allait coucher avec lui.

Ce défi avait beau l'émoustiller au plus haut point, elle n'en était pas moins inquiète. Il avait presque fallu qu'elle se jette à son cou pour que cette tête de mule se décide à l'embrasser.

Alors, comment allait-elle faire pour l'attirer jusque dans son lit ?

— Attention, Marcus !

Marcus leva les yeux, juste à temps pour voir la poutre qui tournoyait au-dessus de lui. Il se courba et réussit à l'éviter, mais elle passa si près qu'il sentit un courant d'air sur sa joue. Il jura entre ses dents et recula pour observer le grutier en train de poser l'énorme poutre sur la pile amassée dans une remorque. Il aurait pu être tué ou gravement blessé. Il s'en était vraiment fallu de peu.

— Ça va, Marcus ? lança Kendall qui arrivait vers lui en courant.

— Oui, oui, grommela-t-il.

— J'ai crié deux fois.

— Je ne t'ai pas entendu.

— Si tu veux retourner au restau, n'hésite pas, tout est sous contrôle ici, dit Kendall avec un sourire penaud.

Marcus, soucieux, jeta un œil à sa montre. En fait, il n'avait fait que cela de toute la journée : regarder le temps s'écouler sur son poignet. Et tâter la poche de sa chemise pour s'assurer que le bracelet d'Alicia y était toujours — un vrai maniaque compulsif.

— Non, pas la peine, répondit-il. D'ailleurs, le restaurant a fermé il y a une heure.

Kendall lui tapa dans le dos et scruta l'horizon.

— Aucun nuage dans le ciel, c'est bon signe, observa-t-il. S'il continue à faire ce temps, on en aura vite fini avec les travaux.

— Reste la question de la cuisine du restaurant. Il va falloir mettre une annonce, dit Marcus. Comment tu expliques que personne ne veuille postuler pour ce boulot ? Les conditions ne sont pourtant pas si mauvaises.

— En fait, Celia m'a expliqué que la plupart des femmes qui pourraient être intéressées ont peur qu'Alicia s'en aille et que Molly revienne, expliqua Kendall en se grattant la tempe.

— Pourquoi Alicia s'en irait ? demanda-t-il, troublé.

— Aucune idée.

— Papa !

Kendall se retourna pour saluer Tony qui courait vers eux le sourire aux lèvres.

— Maman m'a demandé de venir te chercher pour dîner.

— Ça, c'est gentil ! Alors, dis-moi, comment s'est passé ton premier jour de travail ?

— On peut dire que j'ai bossé dur, répondit Tony, tout excité. Le service bien sûr, mais on a aussi eu plein de trucs à gérer. La clim est tombée en panne et Alicia m'a demandé d'aller chercher des gros ventilateurs dans l'entrepôt. Ça nous a bien aidés. Ensuite, on a manqué d'assiettes propres et j'ai dû courir au supermarché acheter des assiettes en carton.

— Bon boulot ! approuva Kendall. Elle a de la ressource ta patronne.

Marcus, froissé, se mordit la lèvre. Pourquoi Alicia ne l'avait-elle pas appelé ?

— Oui, elle est géniale. J'aime bien travailler avec elle, ajouta Tony, énamouré. Oh ! j'allais oublier ! Il y a aussi eu une bagarre au restaurant.

A ces mots, Marcus sursauta.

— Une bagarre ?

— Oui, Teri et Gina se sont battues pour un des clients. Alicia a voulu s'interposer. Elle a reçu un coup de poing et...

— Quoi ? s'exclama Marcus, alarmé. Alicia s'est fait frapper ?

— Oui et elle est même tombée, répondit Tony en hochant exagérément la tête. Je voulais l'aider, mais c'est ce grand type, Shawn Taylor, qui l'a relevée.

— Elle est blessée ? s'enquit Marcus, dont l'estomac se crispait à l'idée que Taylor ait pu poser les mains sur Alicia.

— Elle a un œil au beurre noir, mais Nikki a dit qu'il n'y avait rien de grave. D'ailleurs, elle a continué à travailler jusqu'à la fermeture, ajouta le garçon, les yeux brillants d'admiration.

Même s'il affectait une relative indifférence, Marcus était rongé par l'inquiétude.

— Je devrais probablement aller là-bas... pour réparer la climatisation, dit-il à son frère.

— Tu as raison, de toute façon, ici c'est terminé pour aujourd'hui, répondit Kendall.

Après avoir pris congé, Marcus se dirigea à grands pas vers le restaurant, l'esprit en ébullition. Plus il imaginait les blessures d'Alicia et surtout l'« aide » qu'avait pu lui prodiguer Shawn Taylor, plus il était pressé d'arriver. Mais lorsqu'il atteignit le restaurant, il trouva porte close. A l'intérieur, tout semblait normal. Il alla inspecter le climatiseur. L'appareil fonctionnait, mais au ralenti. Il nota d'envoyer un des électriciens l'examiner, puis traversa la rue afin de rejoindre la pension.

Il frappa, avant d'entrer par la porte principale. L'essentiel du rez-de-chaussée était constitué de parties communes que les résidentes et leurs visiteurs pouvaient fréquenter librement, jusqu'à l'heure du « couvre-feu » — heure où les hommes étaient censés s'en aller. Il aurait donc tout à fait pu ne pas s'annoncer, mais il ne s'était jamais senti très à l'aise dans ce lieu somme toute très féminin. Et puis il n'avait guère envie de surprendre par hasard une de ces dames en petite tenue...

En même temps, il n'aurait pas été désagréable de tomber sur Alicia en déshabillé. Il se secoua et tenta de refouler cette pensée, mais l'image refusa de se dissiper et elle l'accompagna tandis qu'il inspectait une à une les pièces communes en quête d'une chevelure brune et d'une paire d'yeux bruns étincelants.

— Salut, Marcus !

Surpris, il leva les yeux et vit Celia, debout devant lui, qui l'observait, le regard narquois.

— Je peux faire quelque chose pour toi ? demanda sa future belle-sœur.

— Euh... oui, répondit-il en s'efforçant de prendre un ton détaché. J'ai entendu dire qu'Alicia Waters avait été blessée au restaurant. Je voulais juste voir avec elle... tu sais, les formalités d'accident du travail, tout ça...

— Je comprends. J'ai vu Alicia, tout à l'heure. Elle se dirigeait vers sa chambre.

— Oh ! souffla-t-il, bizarrement désappointé.

— Tu devrais monter et frapper chez elle, l'encouragea Celia qui lui donna le numéro de la chambre.

— C'est grave ce qu'elle a ?

— Nikki dit que non, mais pose-lui la question toi-même, répliqua la jeune femme en se tournant pour partir.

— Celia ?

— Oui ? dit-elle en faisant volte-face.

— Je voudrais te demander quelque chose... Kendall m'a expliqué que si personne ne veut du poste de cuisinière, c'est parce que les gens croient qu'Alicia va partir et que c'est Molly qui reprendra la direction du restaurant. C'est vrai ?

— En effet, c'est le sentiment général.

— Est-ce qu'Alicia a évoqué son départ ?

— Non, pas du tout, mais..., dit-elle, hésitante. C'est juste qu'elle ne paraît pas vraiment le genre de femme susceptible de se plaire ici.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? répliqua-t-il, mécontent.

— Disons, l'intuition. On dirait qu'elle n'est là que de passage. Elle est très agréable avec tout le monde, ce n'est pas ça, mais on voit bien qu'elle n'a pas encore trouvé sa place ici. Enfin, j'imagine que ça peut changer. Peut-être qu'il faudrait seulement qu'elle trouve une raison de s'accrocher, conclut-elle en le scrutant d'un regard perçant.

Tandis que Celia s'éloignait, Marcus sentit une soudaine migraine s'abattre sur lui. Il se força à inspirer profondément et se massa les tempes pour chasser la douleur. Depuis qu'Alicia Waters avait débarqué dans cette ville, elle le torturait, aussi bien psychologiquement que physiquement. Une véritable épine dans le pied. Tenté de rebrousser chemin, il jeta un œil en direction de la porte principale. Après tout, Nikki estimait qu'Alicia allait bien, cela aurait dû lui suffire. Pourtant, quelque chose le retenait. Il avait besoin d'en juger par lui-même...

Et surtout de vérifier si les mains de Shawn Taylor avaient laissé des traces sur elle.

Alors qu'il tâtait la poche contenant le bracelet, il lui vint une idée brillante. S'il réussissait à entrer dans la chambre d'Alicia, peut-être pourrait-il abandonner discrètement le bijou quelque part. Ainsi, elle ne se douterait jamais qu'elle l'avait perdu en jouant les sirènes dans la rivière. Ni qu'il l'avait épiée.

Au pied de l'escalier, Marcus trouva le chemin obstrué par le cerf que les femmes avaient apprivoisé et qui tenait une balle de tennis dans la bouche. Il en fut contrarié. La place des animaux sauvages n'était pas à l'intérieur avec les humains.

A vrai dire, c'était un peu ce qu'il éprouvait parfois pour lui-même. Il avait l'impression qu'il n'était pas fait pour la vie en société. En dehors de ses frères, il avait du mal à se sentir proche de qui que ce soit. Mais Porter et Kendall avaient trouvé chaussure à leur pied. Bientôt, ils se marieraient. Tout le monde, et lui le premier, serait probablement plus heureux s'il emménageait dans une cabane au sommet de la montagne pour y vivre en ermite.

Il esquiva l'animal, mais celui-ci lui emboîta aussitôt le pas. Par chance, deux enfants apparurent et détournèrent son attention. En montant l'escalier, Marcus croisa plusieurs femmes qu'il salua poliment. Il n'avait jamais mis les pieds au premier étage de la pension et avait l'impression d'être un intrus dans ce gynécée uniquement peuplé de femmes et d'enfants. Essoufflé, le cœur battant, il ralentit le pas en longeant le couloir menant à la chambre d'Alicia. Sans doute avait-il gravi les marches plus vite qu'il ne le pensait.

Arrivé à sa porte, il se planta devant, soudain hésitant. Et si Alicia interprétait sa visite de travers ? Après l'avoir poussé à l'embrasser, elle pouvait se faire des illusions. Il resta un moment à ruminer et décréta qu'il s'était fait une montagne d'une souris. La blessure d'Alicia était bénigne. Si demain, elle ne venait pas travailler, il serait toujours temps d'envoyer quelqu'un prendre de ses nouvelles. Pour l'heure, il n'avait rien à faire là.

Sa décision prise, il se sentit soulagé. Il faisait demi-tour pour s'en aller quand un cri à vous dresser les cheveux sur la tête retentit derrière la cloison. Il pivota.

— Alicia ? C'est Marcus. Vous allez bien ? cria-t-il en frappant à sa porte.

— A l'aide !

Sa voix trahissait la panique. Marcus tourna la poignée, mais la porte était verrouillée. Il jeta l'épaule sur l'épais battant de bois et cogna dessus jusqu'à ce que la serrure cède et que la porte s'ouvre

en grand. Il avait échafaudé toutes sortes de scénarios, de la chambre en feu, à Alicia gisant dans une mare de sang. Bref ! Il s'était préparé à affronter le pire.

Mais certainement pas à trouver la jeune femme en parfaite santé, debout sur son lit, ses courbes voluptueuses drapées dans une minuscule serviette. Il se figea, momentanément paralysé... et fasciné.

Alicia semblait hystérique. Ses grands yeux bruns écarquillés, elle pointa le placard.

— Tuez-le !

* * *

Le doigt d'Alicia tremblait. Elle enregistra vaguement qu'elle ne portait qu'une serviette et que Marcus la fixait en ouvrant des yeux effarés, mais sa peur panique occulta tout le reste.

— Dépêchez-vous, il va s'enfuir ! cria-t-elle.

Son patron émergea de sa stupeur et fonça vers le placard.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Un scorpion ! Un scorpion vivant ! Il est sur mon linge !

Marcus n'eut pas l'air particulièrement impressionné par l'horrible créature... qui, tout compte fait, était bien plus petite qu'elle se l'était figuré. Il n'empêche que c'était tout même un *scorpion*, un vrai, dressé sur ses pattes, prêt à injecter le poison mortel de sa queue maléfique. Elle frissonna en songeant qu'elle avait failli le toucher en prenant son linge.

— Mais écrasez-le, ordonna-t-elle. Qu'est-ce que vous attendez ?

Marcus la regarda avec ce qui ressemblait à... un sourire ? Et dit :

— Je ne crois pas que ce soit nécessaire.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, étonnée. C'est aussi un imposteur comme le pseudo-serpent à sonnette ?

— Pas du tout, c'est un vrai scorpion, mais ici, en Géorgie, ils ne sont pas agressifs. Leur piqure est sans danger, sauf si vous êtes allergique — un peu comme celle d'une guêpe.

— N'empêche qu'on doit la sentir passer, rétorqua-t-elle en dressant le menton.

— Certes, admit-il en riant sous cape. Mais les scorpions sont aussi utiles à l'environnement. Ils mangent leur poids d'insectes, vous savez.

— Et ce ne serait pas mieux qu'ils fassent leur boulot *dehors* ?

— C'est sûr, approuva-t-il, amusé. D'ailleurs ce serait aussi mieux pour lui.

Jamais elle n'avait vu un homme aussi réjoui et cela la piqua au vif.

— Ravie de vous divertir, maugréa-t-elle.

Le regard de Marcus glissa de ses cheveux trempés à ses orteils recroquevillés, comme pour signifier que certains aspects de la situation le réjouissaient plus que d'autres. Elle tenta de resserrer les plis de la serviette, mais dès qu'elle couvrait un morceau de peau, elle en découvrait un autre. Elle n'osait pas non plus descendre du lit de crainte de se retrouver les fesses à l'air. Et sa manière de la considérer avec ses yeux bleus transperçants... Elle se sentit devenir rouge comme une tomate. En même temps, un frisson de désir la traversa et les pointes de ses seins se dressèrent contre la serviette-éponge.

— Je vais m'occuper de ça, dit-il, avec un tel regard qu'elle eut l'impression qu'il ne parlait pas du scorpion...

Il la fixa.

Elle le fixa.

Marcus portait encore ses vêtements de travail. Une chemise aux manches roulées qui découvrait ses avant-bras musclés, et un jean usé retenu par une ceinture de cuir. Avec ses grosses bottes couvertes de poussière et ses grandes mains puissantes, il semblait à la fois si viril et sexy qu'Alicia en eut souffle coupé. Troublée, elle passa la langue sur ses lèvres.

Brusquement, Marcus se retourna vers la commode pour prendre un emballage en carton vide et son carnet de commandes qu'il utilisa pour ramasser l'intrus.

— Je l'emmène dehors, annonça-t-il et, sans un regard en arrière, il quitta la chambre en claquant la porte derrière lui.

Alicia resta plantée sur le lit quelques secondes, avant de recouvrer ses esprits. Elle descendit en chancelant, se demandant qui de l'homme ou du scorpion lui avait fait la plus forte impression. A présent que la crise était passée, elle s'interrogeait sur la présence de Marcus devant sa porte... tout en se maudissant de n'avoir pas su saisir l'occasion. Depuis qu'elle avait raccroché avec Nina, elle se creusait la cervelle pour trouver le moyen de passer au stade supérieur avec le chef de la ville. Or, voilà qu'il s'était trouvé dans sa chambre, alors qu'elle était presque nue et tous ses artifices de femmes lui avaient fait défaut. Quel manque de présence d'esprit !

Avec un soupir, elle alla examiner le chambranle arraché et une émotion inconnue la fit frissonner. Elle avait toujours exécuté les démonstrations de bravoure virile, mais elle était forcée d'admettre que le spectacle de Marcus faisant irruption dans sa chambre avait quelque chose d'exaltant. Jusqu'ici, aucun homme n'avait enfoncé une porte pour la sauver.

Et sa manière de la dévorer des yeux, nue dans sa serviette.

Elle secoua la tête pour déloger ces insanités romantiques de son esprit — séduire Marcus Armstrong n'était qu'un moyen d'arriver à ses fins. Et il n'était pas question de se laisser déborder par la situation. Elle coinça une chaise sous la poignée de la porte pour remplacer le verrou déglingué et se dirigea vers la penderie où elle décrocha une robe en coton — restant néanmoins sur ses gardes au cas où d'autres scorpions se seraient égarés. Après avoir enfilé la robe, elle sentit l'inspiration lui revenir et s'assit à son ordinateur pour rédiger un nouvel article. Le récit de l'arrivée inopinée de Marcus Armstrong qui s'était porté à son secours alors qu'elle poussait des hurlements hystériques à la vue d'une monstrueuse bestiole. Ses doigts volèrent sur les touches et elle lut la fin à haute voix :

— « La prochaine fois que j'aurai l'occasion de me trouver seul à seul avec Matthew, je dois être fin prête. Evidemment, aujourd'hui, j'étais dans ma chambre presque nue et il se pourrait bien qu'une occasion pareille ne se représente pas. Cet homme est si distant, si réservé, que je doute qu'il revienne jamais frapper chez moi. »

Juste à ce moment-là, un coup retentit à la porte.

Le bruit fit bondir son cœur dans sa poitrine.

— Qui est-ce ? lança-t-elle.

— C'est Marcus.

Elle s'empressa d'envoyer son article à Nina et de refermer l'ordinateur. Tout en se dirigeant vers la porte, elle effleura son œil meurtri. Un instant, elle regretta de n'avoir pas mis d'anticernes, mais se reprocha aussitôt de céder à la coquetterie à cause d'un homme. Non, vraiment ce séjour à Sweetness n'était pas bon pour elle, elle perdait tous ses réflexes... Elle ôta la chaise qui bloquait la poignée et ouvrit.

Debout sur le seuil, Marcus lui tendit le bloc-notes, avec un regard pétillant de malice.

— Le scorpion est sain et sauf.

— Quel soulagement ! répliqua-t-elle avec une grimace en récupérant son carnet.

— Je viendrai réparer la porte demain, annonça-t-il. Pour ce soir, ça ira ?

— Pas de problème, à moins qu'il n'y ait d'autres scorpions à l'affût.

— Si vous voulez, je peux vérifier.

C'était l'occasion qu'elle attendait pour le ramener dans sa chambre. Or, brusquement, elle avait le trac.

— Euh... oui, je veux bien, bredouilla-t-elle en écartant le battant pour le laisser entrer.

Elle referma la porte derrière lui. Instantanément, la pièce sembla rétrécir.

Il est si grand... et tellement craquant, songea-t-elle en sentant son cœur s'affoler.

Marcus se retourna vers elle. A sa grande surprise, il tendit la main dans sa direction, et il s'en fallut d'un cheveu qu'elle ne lui tombe dans les bras. Heureusement, elle comprit à temps qu'il visait l'interrupteur. Le plafonnier s'éteignit, plongeant la pièce dans la pénombre. Alicia s'immobilisa, tous les sens en alerte.

— Qu'est-ce que vous faites ? gloussa-t-elle nerveusement.

Elle entendit un clic et le cercle lumineux d'une petite lampe de poche balaya la pièce.

— Ces scorpions sont translucides, alors c'est plus facile de les repérer en les éclairant dans le noir, expliqua-t-il.

— Eh bien dites donc, avec vous on en apprend des choses, marmonna-t-elle sur un ton ironique.

Au bout d'un moment, la vision d'Alicia s'adapta à la douce lumière crépusculaire en provenance de la fenêtre, et elle l'observa inspecter méthodiquement la chambre en passant la lampe sous les meubles et dans tous les recoins. Elle éprouvait la même étrange sensation que lorsqu'il avait forcé sa porte pour la sauver, l'impression d'être protégée, en sécurité. Elle n'avait ressenti cela avec aucun

homme... et, étrangement, elle réalisa que c'était un puissant aphrodisiaque. Quand il se retourna vers elle, elle était profondément troublée. Elle respira à fond pour tenter de retrouver son calme.

— Il faut que j'examine votre lit, dit-il. Les scorpions adorent se nicher dans le tissu, c'est pour ça que vous l'avez trouvé dans votre linge.

— Allez-y, dit-elle sur un ton neutre.

Il y avait quelque chose d'intime à le voir soulever ses oreillers et passer la lampe sous son couvrelit. Brusquement, elle eut la vision de leurs deux corps nus, enlacés sur les draps.

— C'est bon, tout est en ordre, conclut-il.

Alors qu'il se tournait vers elle, l'espace qui les séparait se chargea d'électricité. Dans le noir, elle sentit l'attraction entre leurs deux corps. La lumière de la fenêtre creusait les reliefs de son visage énergique, mettant en valeur les pommettes aiguës, la mâchoire volontaire. Alicia en fut toute retournée. Dans sa tête elle entendit résonner la voix de Nina l'encourageant à tenter sa chance... Elle aurait dû le faire, c'était le moment rêvé. Mais bizarrement, elle éprouvait un sentiment proche de la peur. Un peu comme lorsqu'elle s'était sentie vaciller sur la berge, juste avant de tomber la tête la première dans la rivière. Sauf, que, cette fois, au lieu de la sauver, Marcus Armstrong l'entraînerait vers le fond.

Tandis qu'elle hésitait à agir, il passa devant elle sans doute dans l'intention de rallumer l'interrupteur... Incidemment, sa main s'égarait sur son visage. La chaleur de ses doigts lui fit l'effet d'une brûlure. Sa gorge se contracta.

— J'ai entendu dire que vous aviez été prise dans une bagarre, dit-il en caressant le bleu sur sa joue.

— Vous devriez voir la tête de l'autre fille, répliqua-t-elle avec un petit sourire faraud.

— Vous n'avez pas trop mal ? Vous vous sentez bien ?

— Oui, très bien, mentit-elle — à son simple contact, elle tremblait comme une feuille.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Oh ! une histoire ridicule ! Teri et Gina se disputaient pour un type, vous imaginez ? Ça a tourné à la bagarre. J'ai voulu m'interposer et je me suis étalée. Dans ma chute, j'ai heurté une chaise.

— J'espère que vous les avez virées, dit-il, le visage soudain fermé, en ôtant sa main.

Elle secoua la tête. Il n'était pas question que les deux femmes se retrouvent au chômage quand elle partirait.

— Ce n'était pas la peine. On a discuté, elles ont compris, et puis, de toute façon, nous manquons de personnel, répliqua-t-elle.

— Peu importe, ça ne me plaît pas. Tony m'a aussi dit que la climatisation était tombée en panne ?

— Pendant quelques heures, oui. Mais Shawn est passé. Il a dit que c'était certainement un manque de liquide réfrigérant. Il a offert d'aller en chercher, à la suite de quoi la clim est repartie.

— Shawn Taylor ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— Oui.

— J'aurais préféré que vous me laissiez m'en charger, asséna-t-il en se raidissant. Ce type n'y connaît rien. Il aurait pu verser n'importe quoi dans la machine.

— J'ai pensé que Shawn savait ce qu'il faisait, marmonna-t-elle, surprise par ce brusque changement d'humeur.

— Vous auriez dû m'appeler !

— Vous m'avez laissé la direction des lieux, je l'ai assumée.

— Tony m'a dit aussi que vous l'aviez envoyé acheter des assiettes en carton ? ajouta-t-il, les yeux plissés.

— C'est vrai, le lave-vaisselle était tombé en panne.

— C'est aussi Shawn Taylor qui l'a réparé ?

— En effet, c'est lui, répliqua-t-elle en croisant les bras.

— Bon, encore une chose qu'il va falloir que je vérifie, dit-il d'un ton exaspéré. Pour votre gouverne, si l'inspecteur du gouvernement avait débarqué et découvert que nous utilisions des assiettes en carton, le restaurant aurait pu être recalé. Nous sommes censés respecter une démarche écologique ! Si tous les restos du monde utilisaient des assiettes en carton, l'Amazonie aurait disparu depuis longtemps !

— J'ai improvisé, bredouilla-t-elle, rouge de colère.

— Oui, eh bien, à l'avenir, abstenez-vous !

— Comptez sur moi.

Sur ce, Alicia ralluma le plafonnier. Elle n'était plus d'humeur à rester avec lui dans le noir. Elle ouvrit la porte et lança :

— Bonne nuit, *patron* !

Il plissa les yeux, ébloui par la lumière, et prit aussitôt la porte.

Alicia la claqua rageusement derrière lui, et glissa de nouveau la chaise sous la poignée avec une énergie excessive. Ce type était vraiment insupportable !

Accablée, elle ferma brièvement les yeux en se prenant le visage à deux mains. Et voilà ! Au lieu de séduire Marcus, elle avait bêtement cédé à ses provocations. Elle soupira, submergée par le découragement. A ce compte-là, elle n'arriverait jamais à le... « bloguer ».

En sueur, elle s'adossa à la porte et s'éventa d'une main pour se rafraîchir. Parce qu'elle avait vraiment une furieuse envie de le « bloguer ».

* * *

Marcus s'éloignait à grands pas, les mâchoires crispées. Décidément, cette femme était impossible ! Il était venu dans sa chambre avec les meilleures intentions du monde, l'avait débarrassée d'une vermine qui la terrorisait, s'était montré compatissant pour sa blessure... et alors qu'il tentait seulement de lui expliquer que ses décisions auraient pu nuire au restaurant, elle s'était tout à coup braquée contre lui. Une vraie femme en furie !

Ça, il devait reconnaître qu'Alicia était femme jusqu'au bout des ongles. Son corps réagissait d'ailleurs au quart de tour et il ne pouvait pas lutter. Résultat : l'image d'elle enroulée dans sa serviette était venue enrichir le diaporama érotique qui défilait en permanence dans sa tête.

Soudain, il s'immobilisa et tâta sa poche. Bon sang ! Il avait toujours le bracelet. Pas question de le rapporter à la caserne pour le glisser de nouveau sous son matelas ! Pas après avoir été si près de pouvoir s'en débarrasser. Déterminé, il fit demi-tour et reprit le chemin de la chambre d'Alicia, tout en se creusant la tête pour trouver une explication plausible au fait de l'avoir en sa possession.

Il pourrait dire qu'il l'avait trouvé au restaurant... où à l'endroit où elle était tombée dans la rivière... ou bien tout à l'heure, sur le plancher, quand il examinait sa chambre...

Devant la porte, il hésita et respira un grand coup. Il allait la faire brève — une attaque éclair. Le moins de détails possibles. Il leva la main et frappa.

Il y eut un raclement et la porte s'ouvrit. Les yeux profonds et brûlants d'Alicia se posèrent sur lui, balayant toutes ses résolutions.

— Je... euh...

Bon sang ! Il avait l'impression d'être un écolier balbutiant. En fait, il était tout bonnement incapable la regarder et de parler en même temps.

Mais elle ne lui laissa pas le temps de se reprendre et l'empoigna par le col de sa chemise pour l'attirer à l'intérieur de la chambre.

Marcus tituba dans la pièce et pour ne pas renverser Alicia, soudain déséquilibrée, il l'encercla de ses bras. Au point où il en était, l'embrasser semblait également un moyen logique d'éviter qu'elle ne s'écroule. Or, il se flattait d'être un homme logique.

Il posa ses lèvres sur les siennes. Elle s'en empara avidement, plongeant sa langue dans sa bouche, comme affamée. Il huma la senteur délicate exhalée par sa peau et ses cheveux, et son corps s'embrasa instantanément. A partir de cet instant, il comprit qu'il n'y avait pas de retour en arrière possible. Ses mains glissèrent le long du dos d'Alicia et saisirent fermement ses fesses. D'un mouvement brusque, il attira son bassin contre lui pour plaquer son érection sur son ventre. Puis, il gémit dans sa bouche, se gorgeant de sa salive, de sa saveur, consumé par un désir si violent qu'il lui fit peur. Les femmes étaient des créatures compliquées qui émettaient des signaux contradictoires. Ce n'était pas parce qu'Alicia l'avait attiré *manu militari* dans sa chambre et qu'elle répondait fougueusement à son baiser qu'elle avait envie d'aller jusqu'au bout.

Comme si elle lisait dans ses pensées, elle recula brusquement et s'éloigna de lui.

Marcus resta planté là, à bout de souffle, dévoré par la frustration... jusqu'à ce qu'il la voie se diriger vers la porte et coincer de nouveau la poignée avec la chaise. Elle fit alors volte-face, ses yeux bruns liquides brûlant de sensualité, les lèvres gonflées par leur baiser.

— Il ne faudrait pas que quelqu'un entre à l'improviste, murmura-t-elle en revenant vers lui pour en réclamer plus.

— Attends ! lança Marcus en levant la main.

Il se frotta le visage pour recouvrer ses esprits.

— Heu... C'est très embarrassant... je ne suis pas venu pour... enfin... pas préparé..., bredouilla-t-il.

— Pas de problème, le coupa-t-elle.

Elle ouvrit son sac à main et en sortit une petite boîte dont elle tira un emballage de préservatif.

— Est-ce que ça fera l'affaire ?

Un peu choqué, Marcus se réjouit toutefois qu'Alicia soit une femme moderne. Il lui prit la main et l'attira contre lui.

— Je crois qu'on pourra se débrouiller, chuchota-t-il à son oreille, avant de revenir à sa bouche avec une ardeur renouvelée.

Le temps de quelques battements de cœur, leurs gestes d'empresés se firent fiévreux. Il baisa le creux de son cou, exalté de la sentir frémissante tandis qu'elle enfonçait ses doigts dans ses cheveux. Fou de désir, il pressa ensuite son visage contre sa poitrine... Il n'y avait maintenant guère plus qu'un

millimètre de tissu qui le séparait de ces seins de rêve, surpris à la rivière, et qui depuis le hantaient jour et nuit.

— Dis-moi ce que tu veux, murmura-t-elle, tentatrice.

— Voir ton tatouage.

— Comment tu sais que j'en ai un ? demanda-t-elle brusquement méfiante.

Pris au dépourvu, Marcus s'immobilisa un instant, avant de recommencer à l'embrasser.

— Tu... c'est toi qui m'en as parlé.

— Ah bon ? répliqua-t-elle froidement.

— Evidemment, dit-il en lui taquinant l'oreille. Sinon, comment je le saurais ?

Par miracle, elle goba son explication et s'empressa de déboutonner sa chemise de ses doigts vifs et délicats. Elle s'attarda un moment sur ses pectoraux et sur son ventre, puis s'attaqua à sa ceinture. Mais, s'il l'avait laissée le débarrasser de sa chemise, cette fois il lui retint les mains. Il doutait de sa capacité à se maîtriser.

— Laisse-moi te regarder, dit-il en lui retirant sa robe d'un geste lent, avant de reculer pour mieux jouir du spectacle.

Le tatouage qu'il avait distingué de loin était une belle cerise rouge... qu'il lui tardait de dévorer. Pour commencer. Car tout son corps était un appel à la gourmandise. Ses seins hauts et fermes, sa taille fine, ses jambes interminables. Une minuscule culotte rose en dentelle dissimulait encore d'autres trésors. Il gémit, brûlant de désir.

Il la porta à moitié jusqu'au lit, l'allongea sur le dos et se jeta sur sa bouche comme pour s'y abreuver. Et tandis que d'une main il lui caressait les cheveux, de l'autre il taquinait ses tétons dressés. Puis sa bouche descendit lentement jusqu'à son tatouage, qu'il lécha et mordilla jusqu'à ce qu'elle se torde sous lui et plante ses ongles dans son dos.

Il s'aventura plus bas, traçant un sentier sur son ventre plat, avant de faufiler ses doigts sous la dentelle de sa petite culotte. Alicia réprima un gémissement et lui mordit l'épaule, tandis qu'il la caressait pour préparer son corps à le recevoir. Enfin, il la débarrassa de son slip, écarta ses cuisses et se dressa entre elles pour mieux la contempler. Cambrée sur le lit, les bras en couronne autour de la tête, sa poitrine éblouissante pointant vers le ciel et les yeux lourds de désir, elle semblait n'attendre plus que son corps.

Il n'en pouvait plus. Il fallait qu'il la possède. Il fit glisser la fermeture de son jean, puis baissa pantalon et boxer-short d'un même mouvement pour libérer son érection. Alicia se redressa pour caresser son pénis et il crut qu'il allait devenir fou. Il fallait qu'il garde le contrôle. Il serra les dents en se libérant, puis envoya valser ses bottes et enfila le préservatif. Au moment où il se plaçait de nouveau entre ses jambes, une sirène d'alarme retentit dans sa tête. S'il était dans un tel état, si cela paraissait si bon, c'était que... attention ! Danger. Malheureusement, il était trop tard pour lutter. A cet instant, la seule chose qui aurait pu encore le retenir aurait été que sa partenaire l'exige.

Mais au contraire, elle s'ouvrit sous lui comme une fleur. Marcus était définitivement perdu. Il s'enfonça alors entre ses cuisses, sans plus tenter de résister à l'extase qui le submergeait comme une vague. Bientôt, il trouva son rythme, accordé aux doux gémissements d'Alicia qui emplissaient l'air. S'il parvenait à se contenir, c'était uniquement parce qu'il était entièrement concentré sur le plaisir de sa partenaire qui le perçait d'un regard insondable. Un regard qui lui donnait l'impression qu'il allait se noyer en elle. C'était une amante extravertie, qui n'hésitait pas à le guider, et il répondit à ses souhaits, jouant aussi bien des mains que du bassin. Quand l'orgasme la fit trembler sous lui, il ne put se retenir plus longtemps. Il s'enfouit au plus profond d'elle en succombant à une jouissance qui l'ébranla jusqu'au plus profond de lui-même.

Il était encore assommé par l'intensité de ce corps-à-corps, quand elle l'attira à elle pour le plaquer contre sa peau moite. Et quand elle soupira dans son oreille et qu'il sentit son cœur battre contre le sien,

il sut avec certitude qu'entre cette femme et lui existait un *lien spécial*, un lien qui n'avait rien à voir avec tout ce qu'il avait connu jusqu'ici. La preuve : il avait de nouveau faim d'elle.

Ce qui était signe que les ennuis ne faisaient que commencer.

* * *

L'esprit d'Alicia tournoyait follement, tandis qu'elle écoutait le cœur de Marcus frapper contre le sien. Elle avait pressé son grand corps sur sa poitrine parce qu'elle redoutait ce qu'il aurait pu lire dans ses yeux. Qu'il découvre que leur joute amoureuse l'avait bouleversée jusqu'au fond de l'âme. Bien sûr, cela faisait un bail qu'elle n'avait pas eu de relation sexuelle. Au point qu'il lui avait fallu vérifier la date de péremption du préservatif pour s'assurer qu'il était encore valable. Néanmoins, elle ne se souvenait pas que faire l'amour puisse ressembler à cela.

Pas faire l'amour, corrigea-t-elle... baiser.

Ce n'était qu'une partie de jambes en l'air sans conséquence avec un homme qu'elle n'aurait jamais fréquenté en temps normal...

Marcus Armstrong et elle avaient si peu de choses en commun qu'ils auraient pu vivre dans des galaxies différentes.

Pourtant, son souffle contre sa nuque et le poids de son grand corps étalé sur elle lui procuraient une sensation... étrange. Une sorte de bien-être inconfortable.

Elle sourit intérieurement. Rien ne ruinait mieux la béatitude post-coïtale que de parler...

— Alors, comment s'est passée ta journée ? demanda-t-elle sur un ton léger.

— Hein ? grogna-t-il en soulevant la tête.

— Je t'ai raconté ma journée. Comment était la tienne ?

Il hésita, puis roula avec précaution sur le côté.

— Heu... bien, je crois, haleta-t-il, à bout de souffle.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai passé la matinée avec Porter sur le chantier de l'église, tarda-t-il à répondre. Ça t'ennuie si j'utilise ta salle de bains ?

— Pas du tout.

Pendant qu'il se levait, elle remarqua qu'il portait toujours son jean. Ce type voulait qu'elle soit à poil, mais il n'avait ôté que le strict minimum pour faire sa petite affaire.

Cela en disait long sur ce qu'il était prêt à livrer de lui-même.

La porte de la salle de bains se referma et elle entendit couler l'eau. Elle se redressa et s'adossa aux oreillers, puis tira le drap sur sa nudité, avant de fermer les yeux pour se remémorer ce qui venait de se passer.

Ouah ! Et elle qui s'était imaginé que coucher avec un homme comme Marcus serait ennuyeux, eh bien... *Ouah !*

Comment allait-elle pouvoir raconter ça dans son article ?

Son regard tomba sur la boîte de préservatifs abandonnée sur la table de chevet. A présent, elle regrettait presque son audace. Et si Marcus se mettait en tête de les utiliser tous ? Maintenant, qu'elle savait qu'il était doté d'une endurance à toute épreuve, c'était elle qui risquait de ne pas être à la hauteur ! La situation avait quelque chose de plutôt amusant, mais en même temps quelque chose la dérangeait. D'une certaine manière, elle éprouvait des scrupules... sans trop savoir pourquoi.

Ce n'était pourtant pas le moment. Il avait enfin baissé sa garde, et il fallait en profiter pour lui tirer les vers du nez.

Le cours de ses réflexions fut interrompu lorsqu'il revint de la salle de bains. Troublée à la vue de son impressionnante virilité, elle sentit ses sens s'affoler au souvenir de leurs ébats.

Marcus l'observait, planté sur le seuil de la chambre, comme déchiré entre l'envie de lui sauter dessus et celle de prendre la fuite.

— Viens, l'encouragea-t-elle en tapotant le lit à côté d'elle.

Après une seconde d'hésitation, il approcha et s'allongea près d'elle, ses longues jambes, toujours moulées dans son jean, étendues sur le drap, ses pieds nus. Il avait beau ne pas la toucher, sa simple proximité lui donnait le frisson.

Alicia se sentit obligée de reconnaître qu'il lui avait fait de l'effet et lâcha :

— C'était bien.

— Mmm, marmonna-t-il sans se mouiller.

A son propre étonnement, une douleur aiguë la transperça. Manifestement, la terre n'avait pas tremblé aussi fort pour Marcus que pour elle. Perturbée par sa réaction, elle laissa la conversation s'enliser mais, après un long silence gêné, elle se força à revenir à l'attaque :

— Donc... tu as passé la journée sur le site de l'église. Quand est-ce qu'elle sera terminée ?

— Bientôt. En tout cas, avant le week-end des Retrouvailles. On doit célébrer un mariage.

— Celui d'un de tes frères ?

— Non, la cérémonie est pour un couple d'amis, Emory et Shelby Maxwell. Ils étaient là pendant la tornade et ils se sont mariés près de la rivière, après le désastre. Ils voudraient renouveler leurs vœux dans la nouvelle église.

Le cœur d'Alicia se serra — même une cynique comme elle pouvait être touchée par un tel symbole.

— Vous avez trouvé un pasteur ? demanda-t-elle.

— Eh bien, j'ai proposé d'engager le type qui a officié dimanche.

— J'y étais, et il m'a paru très bien, acquiesça-t-elle.

— Porter et Kendall craignent que les gens renâclent à cause de son bégaiement.

— Franchement, je n'ai pas eu l'impression qu'il y avait la moindre réticence.

— En fait, ce qui les chiffonne, ce ne sont pas tellement les homélies, mais plutôt les cérémonies, comme les mariages justement. Porter dit que personne n'aura envie d'être marié par un pasteur qui bégaie.

— Je ne sais pas. Il me semble que l'important ce sont les mots qu'échangent les mariés, pas tellement l'élocution du pasteur.

Marcus tourna la tête vers elle. Le sérieux qu'elle affichait soudain le rendit nerveux.

— Enfin moi, ce que j'en dis... Personnellement je n'ai pas l'intention de me marier, alors que le pasteur soit bègue ou non..., ajouta-t-elle.

— Pareil pour moi.

Un ange passa et voleta un long moment au-dessus de leur tête. Consciente qu'elle avait besoin de plus de matière pour son blog, Alicia s'efforça, une fois de plus, de relancer la conversation.

— Alors tu as passé toute la journée sur le chantier de l'église ?

— Non. L'après-midi je suis allé sur le site de la future mairie.

— On dirait que le planning des travaux est respecté.

— Jusqu'à présent, répliqua-t-il sobrement.

Il était clair qu'elle était en train de le perdre, aussi essaya-t-elle une autre tactique. Un peu de provocation le ferait peut-être sortir de sa réserve...

— Ton frère m'a dit que vous teniez absolument à ce que tous les bâtiments aient des fondations particulièrement solides, au-delà des normes habituelles même. Mais est-ce que ce n'est pas une perte de temps et d'argent ? Franchement, quelles sont vraiment les chances qu'une tornade s'abatte de nouveau sur la ville ?

— Les statistiques ne rassurent que les courtiers d'assurances. Moi, je ne veux pas prendre le moindre risque pour ma ville. Ici, c'est moi, pas un projet d'investissement.

Il y avait tant de passion dans sa voix qu'elle se tourna vers lui, ébranlée.

— Tu parles comme si la responsabilité de la ville pesait exclusivement sur tes épaules, observa-t-elle, étonnée.

Manifestement mal à l'aise, Marcus s'agita sur le lit. Il balança les jambes sur le côté et déclara :

— Je n'ai pas dit ça. Simplement, je veux que les habitants soient en sécurité.

— N'empêche que tu aimes bien tout contrôler, hein ? demanda-t-elle, doucement, en étudiant son profil.

— La guerre m'a appris qu'on ne contrôle rien du tout, répliqua-t-il avec un rire amer.

Malgré elle, une bouffée de compassion l'envahit à l'idée de toutes les choses horribles dont il avait dû être témoin.

— Peut-être, mais il est clair que tout le monde ici te considère comme le chef.

— C'est possible, répondit-il en haussant ses larges épaules.

— Et puis, la culture locale est tout de même terriblement patriarcale. C'est comme ça que tu voyais les choses au départ ?

— Ecoute, Sweetness s'est développé dans le sens voulu par ses habitants eux-mêmes.

— Vraiment ? répliqua-t-elle en dressant la tête.

Sa voix avait dû trahir son scepticisme, car il se tourna vers elle.

— *Vraiment* ! Peut-être que notre système de séparation des sexes est un peu inhabituel, mais je crois que ça fonctionne pas si mal. D'une certaine manière, c'est plus simple pour tout le monde.

— Tu veux dire que c'est plus simple pour les hommes de se faire servir par les femmes venues ici en quête d'un mari ? rétorqua-t-elle, la bouche pincée.

— Personne ne les a forcées à venir, répliqua-t-il, les mâchoires serrées.

Il se leva pour s'emparer de ses vêtements, comme pour signaler la fin officielle de leurs ébats.

— Et chacun est libre de quitter Sweetness quand il le souhaite, asséna-t-il en lui décochant un regard peu amène.

Une douleur inattendue étreignit le cœur d'Alicia. Elle récupéra prestement sa robe et l'enfila pour dissimuler un instant son visage, de peur que son expression ne la trahisse. Il fallait à tout prix qu'elle trouve un moyen de remettre la conversation sur ses rails. Elle n'allait tout de même pas se brouiller avec Marcus, maintenant qu'elle avait réussi à coucher avec lui.

Quand elle leva les yeux, elle vit qu'il l'observait, mais il détourna aussitôt la tête.

— Je ne voulais pas critiquer, murmura-t-elle en lissant sa robe.

— Tant mieux, répliqua-t-il sèchement en reboutonnant hâtivement sa chemise. Je trouvais ça étrange aussi, de la part d'une femme qui m'a avoué être venue ici attirée par la perspective d'un tas de célibataires disponibles...

Alicia se sentit rougir. Elle avait laissé ses véritables sentiments interférer avec son identité d'emprunt. C'est vrai qu'elle s'était présentée à Sweetness sous le prétexte de chercher un homme. Mais c'était sa faute aussi ! Il avait un don pour la mettre hors d'elle.

— Un homme peut-être, mais pas quelqu'un à servir. Peut-être que je cherchais tout simplement une relation équilibrée, où l'homme n'aurait pas tous les droits, rétorqua-t-elle.

— Il y a probablement des types qui seraient d'accord avec toi... mais, pour moi, ce ne sont pas des hommes, conclut-il en rentrant sa chemise dans son pantalon.

Sur ce, il lui adressa un salut moqueur et gagna la porte. Il ôta la chaise et sortit sans se retourner.

Alicia bouillait de rage. Hors d'elle, elle empoigna un oreiller et le projeta violemment contre le battant.

— Oooh !

— Le climatiseur a l'air de marcher, observa Kendall, alors qu'ils prenaient leur café du matin au restaurant.

Marcus détourna les yeux d'Alicia qui servait les clients au comptoir.

— Mouais, il marche sur trois pattes, marmonna-t-il. J'ai demandé à Jenkins de passer pour remplacer le liquide que cet idiot de Taylor a versé dedans. Ce n'était pas le bon.

— Tu ne devrais pas te fâcher pour ça, il cherchait simplement à aider, tempéra Porter. Qu'est-ce qui te met d'une humeur pareille ?

— Ou plutôt *qui* ? corrigea Kendall, moqueur.

— C'est *vous* qui m'énervez, répliqua-t-il. Vous n'avez pas arrêté de ronfler comme des ours. J'ai à peine pu fermer l'œil.

S'il n'avait pas pu dormir, c'était à cause d'eux, mais aussi par sa propre faute. Non seulement, Alicia l'avait tellement poussé à bout qu'il avait fini par dire des choses qu'il ne pensait absolument pas, uniquement dans le but de l'énerver, mais en plus il était ressorti de sa chambre le bracelet toujours en poche. Toute la nuit, il avait eu l'impression d'avoir une grenade planquée sous son matelas. Et puis ça le perturbait de ne pas arriver à expulser cette fille de sa tête. Il lorgna de nouveau dans sa direction. Elle, en revanche, semblait avoir totalement oublié leurs ébats. Elle souriait à un client, aussi épanouie et pimpante qu'une marguerite.

— Jusqu'ici, ça ne semblait pas te déranger, remarqua Porter.

— Hein ?

— Avant, nos ronflements ne te dérangeaient pas, répéta Kendall.

— Oui, eh bien, maintenant, si ! Il serait peut-être temps que vous finissiez de construire vos maisons et que vous vous décidiez à quitter la caserne, espèces d'abrutis !

— T'inquiète, c'est pour bientôt, répondirent ses deux frères, mal à l'aise, après s'être consultés du regard.

— On va creuser les fondations, juste après le week-end des Retrouvailles.

Marcus hocha la tête, préférant garder ses doutes pour lui. Il prit une longue gorgée de café, espérant que la caféine lui donnerait un coup de fouet.

Si on y réfléchissait bien, la veille au soir, c'était Alicia qui l'avait attiré *lui* dans sa chambre à *elle*. Et vu son stock de préservatifs, elle devait certainement collectionner les amants. Cela expliquait pourquoi elle s'était montrée si habile à le faire sortir de sa réserve. Elle avait paru si sincèrement intéressée par l'œuvre qu'il essayait de réaliser que, pendant un moment, il avait failli s'ouvrir à elle de ses doutes. Lui parler de la pression trop forte qu'il subissait pour terminer avant la date fatidique et

restituer la ville à ses habitants. Mais c'était avant qu'elle ne suggère qu'il cherchait à se créer une espèce de secte d'adorateurs.

— Betsy Hanh, la fille qui s'occupe du site de la fête a accompli un super boulot, remarqua Porter.

— Elle dit que nous avons plus de trois mille amis sur la page de notre réseau social, ajouta Kendall.

— Je ne sais même pas ce que ça veut dire, bougonna Marcus.

— Ça veut dire que pour la fête des Retrouvailles, on doit s'attendre à une affluence bien plus importante que prévu, expliqua Porter.

— Celia et moi, on va installer de nouvelles aires de parking le long de la route qui mène au village, annonça Kendall. Je vais monter une équipe pour débroussailler. Oh ! Et Porter a une bonne nouvelle.

— Ah oui ? laquelle ? demanda Marcus en se tournant vers son petit frère.

— Les murs préfabriqués de l'église arrivent aujourd'hui.

A sa mine, on n'aurait pas forcément supposé que c'était une bonne nouvelle — il devait être préoccupé par la demande en mariage qui lui pendait au nez.

— Très bien, et vous avez proposé un contrat au pasteur ? s'enquit Marcus.

— Oui... et il a accepté sur-le-champ, maugréa Porter. J'espère que nous n'avons pas fait une bêtise.

— A cause de son bégaiement ?

Ses deux frères hochèrent la tête.

— Ce serait vraiment nul que le renouvellement des vœux de Shelby et d'Emory tourne à la farce, grogna Porter.

— Personnellement, je trouve que la seule chose qui compte vraiment, c'est ce qu'ils se diront l'un à l'autre, riposta Marcus, avant d'ajouter, comme ses cadets le fixaient, stupéfaits : Oh ! Moi, ce que j'en dis, c'est histoire de parler.

Il avala une gorgée de café, le visage fermé. Voilà qu'il singeait Alicia Waters maintenant ! Une femme qui le rangeait dans la catégorie des machos réactionnaires !

Ce n'était pas parce qu'elle refusait de se marier qu'Alicia pouvait se permettre de condamner une ville entière, sous prétexte que les mœurs y étaient trop traditionalistes à son goût.

— Je vous ressers ?

Le son de la voix d'Alicia près de son oreille le fit sursauter. Il leva les yeux et la découvrit plantée devant lui en tablier ajusté, short et débardeur. Une cafetière à la main, elle souriait, absolument décontractée.

Exactement comme s'il ne s'était rien passé entre eux la veille.

— Avec plaisir, répondit Porter, qui lui tendit sa tasse, imité par Kendall.

— Tu sais Kendall, Tony fait vraiment du bon boulot, dit-elle au père du gamin tout en le désignant qui s'affairait à l'autre bout de la salle. C'est un plaisir de l'avoir avec nous.

Kendall sembla ravi d'entendre louer son fils.

— Et Nikki a été adorable de s'occuper de moi, hier, quand j'ai eu mon petit accident, ajouta-t-elle en s'adressant à Porter. Tu la remercieras encore de ma part.

— Je sais, elle est géniale, renchérit ce dernier, rayonnant de fierté. J'espère que vous allez mieux.

— Oh ! oui, merci ! C'était juste un petit choc.

Après avoir rempli leurs tasses, elle considéra Marcus avec de grands yeux innocents.

— Et vous, patron ?

— Non merci, répondit-il, grognon.

— Ne faites pas attention, intervint Porter. Il n'a pas bien dormi la nuit dernière.

— Vraiment ? répliqua-t-elle en haussant un sourcil délicat. Pas de chance ! Mais vous avez besoin de faire un petit somme, Marcus, n'hésitez pas. Tout est sous contrôle.

Porter gloussa dans sa tasse, tandis que Kendall réprimait un sourire.

— Je ne fais jamais la sieste, maugréa leur aîné.

— Ah non ? riposta-t-elle avec un sourire candide en battant des cils. On dirait que, chaque jour, j'en apprends davantage sur vous, conclut-elle, avant de s'envoler vers la table voisine.

— Quoi ? aboya-t-il en constatant que ses frères le fixaient.

— Rien.

— Moi, je bois mon café, c'est tout, frangin.

Marcus leva sa tasse, mais elle était vide. Il la reposa brutalement.

— Bon alors, et la mairie, où ça en est ? demanda-t-il à Kendall.

— On est prêts à creuser les fondations dès aujourd'hui, annonça son frère, avant de claquer des doigts. Au fait, Marcus, ça me rappelle un truc. N'oublie pas que, cet après-midi, il y a la cérémonie d'inauguration de la banque.

— Je te laisse couper le ruban. Pendant ce temps, j'irai hisser la bannière dans la grand-rue, comme je l'ai promis à Rachel. Ensuite, puisque que le camion de pompiers sera sorti, on pourrait peut-être en profiter pour mettre le feu au gros tas dans la prairie.

— Tu devrais demander l'aide d'Alicia, suggéra Porter. Il me semble que c'est un boulot pour elle, ça !

— Mort de rire ! lança Kendall, hilare.

— Vous êtes de gros débiles, vous le savez ? gronda Marcus en levant les yeux au ciel.

— Des nouvelles de l'inspecteur du Ministère ? demanda Kendall.

— Aucune. Il doit arriver incessamment.

— Cette fois, le restau devrait passer l'examen haut la main, assura Porter en observant la salle animée.

— Je serais plus rassuré si nous avions une cuisinière attitrée, rétorqua Marcus. Est-ce que l'un de vous a déjà demandé à Regina Watts de passer une annonce ?

— Je m'en occupe, répondit Kendall, avant de vérifier ses notes. Est-ce que je peux régler encore quelque chose pour toi ?

— Eh bien... Est-ce que tu pourrais demander au Dr Devine quel serait le meilleur moyen de désinsectiser la pension de famille sans nuire à l'environnement ?

— Depuis quand tu t'intéresses à ce qui se passe à la pension ? s'enquit Kendall, intrigué.

— J'ai entendu dire qu'il y aurait un problème de scorpions, répondit-il en remuant sur sa chaise.

— OK, je m'en occupe, répondit son cadet en hochant pensivement la tête.

— Bon, je ferais bien de regagner mon chantier, lança Porter en reculant sa chaise.

— Avant que tu partes...

Marcus dévisagea ses frères tour à tour, puis se pencha pour leur parler à voix basse :

— Est-ce que vous trouvez que Sweetness a une culture trop patriarcale ?

Kendall ouvrit des yeux ronds, tandis que Porter restait médusé.

— Bon, faut que je file, lança ce dernier en prenant la poudre d'escampette.

En voyant manière dont Kendall le considérait maintenant, Marcus se mordit les doigts d'avoir posé la question.

— Oublie ça, soupira-t-il.

— Ça va, Marcus ?

— Oui, juste un peu crevé, répondit-il en se frottant les paupières.

— Tu travailles trop. Pourquoi tu ne prendrais pas une pause pour aller taquiner le goujon avec la canne de papa ?

— Oui, je vais peut-être le faire.

— Bien, dit Kendall, soucieux. Tu sais, je m'inquiète pour toi.

— Ce n'est pas la peine, je vais bien.

Dès que Kendall s'en fut allé, il coula un regard en direction d'Alicia. Elle riait à une blague d'un client assis au comptoir. Avec sa cafetière à la main et son petit tablier, elle était tout particulièrement sexy.

Marcus ferma les yeux, crispé. Il allait bien. D'ailleurs, il allait toujours bien et il ne voyait pas pourquoi il devrait en être autrement.

Alicia éclata de rire aux propos de son client, et pourtant le cœur n’y était pas vraiment. En fait, elle n’arrivait pas à s’ôter Marcus de la tête et avait un mal fou à se concentrer sur son travail.

— C’est quoi votre nom ? s’enquit l’inconnu en face d’elle.

C’était un bel homme, au crâne rasé et aux muscles saillants, qui dégagait quelque chose de franc et sympathique.

— Alicia Ran...

Elle s’interrompit juste à temps pour corriger :

— Euh... Waters. Alicia Waters.

— Moi, c’est Clancey King. Ravi de vous connaître, Alicia. Vous êtes du coin ?

— Du Nord-Est, répondit-elle vaguement. Et vous ?

— D’Atlanta. J’ai lu un truc à propos de Sweetness sur Internet, ça m’a donné envie de venir y jeter un coup d’œil. Vous vous plaisez ici ?

Elle réfléchit à toute allure. Mieux valait passer sous silence que le café gourmand, le yoga et l’émulation intellectuelle lui manquaient terriblement.

— Eh bien, disons que la vie est un peu rustique, répliqua-t-elle en se forçant à sourire.

— Va pour la rusticité, alors, dit-il, avec une grimace.

Tandis qu’il attaquait ses pancakes, Alicia en profita pour jeter un coup d’œil circulaire sur la salle. Il y avait déjà pas mal de monde à cette heure. Scott Bloom était revenu sans que sa présence ne déclenche une nouvelle échauffourée. Ouf ! Teri semblait avoir gagné la partie, car elle se montrait aux petits soins pour lui, alors que Gina, les yeux rouges, jouait l’indifférente. Bien que désolée pour elle, Alicia était résolue à se cantonner dans son rôle de témoin sans se mêler de rien.

La porte du restaurant s’ouvrit et Rachel Hutchins apparut. D’un pas résolu, elle se dirigea vers l’autre bout du bar et s’installa sur un des tabourets avant de poser une pile de papiers devant elle. Elle lança un sourire à Alicia, qui chercha une serveuse à lui envoyer pour prendre sa commande. Pas de chance, elles étaient toutes occupées. Jusqu’ici elle avait fait de son mieux pour éviter Rachel, mais, là, elle n’avait d’autre choix que d’aller vers elle et de se montrer amicale.

Elle s’excusa auprès de Clancey et s’approcha de la jeune femme.

— Bonjour, lança-t-elle. Je peux vous servir quelque chose à boire ?

— Un jus de pamplemousse, ce serait super, répondit Rachel en la dévisageant avec insistance. Mais dites-moi, vous avez un œil au beurre noir ?

— Je suis tombée, hier... rien de grave, répondit-elle en souriant. Moi qui pensais que j’avais réussi à le camoufler sous le maquillage !

— C'est vrai, c'est assez bien fait, mais je suis très observatrice, répliqua Rachel en continuant à la fixer.

Alicia se força à garder le sourire.

— Je vous apporte votre jus.

Elle alla chercher le pichet glacé et remplit un verre en essayant d'empêcher sa main de trembler. Cette femme la rendait nerveuse.

Quand elle retourna lui porter sa boisson, son cœur fit un bond. Rachel était en train de déplier le dernier numéro de *Feminine Power*. Si elle tombait sur sa chronique et remarquait sa photo et son intitulé, elle risquait de la reconnaître et de comprendre la raison de sa présence à Sweetness.

Elle se serait donné des gifles pour n'avoir pas pensé à changer aussi son prénom.

— Merci, dit Rachel en prenant son verre. Je prendrais aussi un bol de céréales avec des fruits.

— Tout de suite.

Angoissée, Alicia supervisa les commandes tout en devisant avec Clancey King, mais sans quitter une seconde des yeux la blonde qui semblait lire consciencieusement chaque page du magazine. Elle la vit même sortir un Stabilo jaune pour surligner certains passages.

C'est bien ma chance, soupira Alicia. Il faut que la lectrice la plus passionnée du magazine réside à Sweetness, ce coin reculé de Géorgie.

Etait-ce un effet de son imagination ? Elle avait l'impression que la jeune femme la dévisageait bizarrement.

Cerise sur le gâteau, c'est le moment que choisit Marcus pour se diriger vers le bar. Rachel lui fit de grands signes et il vint s'installer à côté d'elle. Bientôt, tous deux se lancèrent dans une grande conversation où elle soupçonnait qu'elle tenait le premier rôle. Alicia s'efforça de ne pas les fixer, sans toutefois parvenir à éviter de croiser le regard de Marcus par-dessus l'épaule de la blonde. Au bout d'un moment, il prit congé de son interlocutrice et marcha droit sur elle.

Elle sentit la sueur inonder sa nuque. Rachel avait-elle découvert son identité et fait part de l'information à Marcus ? Était-elle sur le point d'être démasquée ?

— Je peux te parler en privé ? demanda son patron, l'air peu commode.

— Bien sûr, bredouilla-t-elle d'une voix étranglée, avant de rejoindre la cuisine.

Tony était en train de nettoyer le sol. Marcus l'envoya jeter la poubelle de déchets sur le compost. Alicia, qui se rongait l'ongle du pouce, remarqua qu'elle aurait eu bien besoin d'une manucure — ce qui ne fit qu'accentuer son trac. Dès que le gamin fut sorti, Marcus se tourna vers elle.

— J'ai un petit problème, dit-il.

— Ah ?

Il ouvrit le dossier qu'il portait à la main et en sortit un message imprimé.

— Ton numéro de sécurité sociale nous est revenu. Il est faux.

Est-ce que son patron cherchait à la confondre ? Alicia se composa un masque d'incrédulité candide pour prendre la feuille de papier.

— C'est impossible, balbutia-t-elle. Oh ! Je comprends... j'ai inversé deux des chiffres. Qu'est-ce que je peux être étourdie !

Après ce qui lui parut un silence interminable, Marcus acquiesça aimablement en désignant l'ordinateur.

— Est-ce que tu pourrais corriger rapidement ces données dans le registre du personnel et les soumettre de nouveau ?

— Bien sûr, dit-elle, exhalant un soupir de soulagement à l'idée que sa couverture tenait toujours.

— J'ai aussi...

Il se balançait d'un pied sur l'autre, avant de sortir un petit flacon de sa poche et de lui tendre.

— De l'huile de cèdre ? dit Alicia, étonnée, après l'avoir examiné.

— C'est censé repousser les scorpions. Un type d'ici, Riley Bates, fabrique sa propre mixture. Kendall va s'occuper de faire traiter la pension, mais en attendant j'ai pensé que ça pourrait... te rassurer.

Sa poitrine se dilata sous l'effet de la surprise.

— Merci, souffla-t-elle, quelque peu désarçonnée par cette marque d'attention.

Elle déboucha le flacon et le porta à son nez. L'odeur, bien que prégnante, était fort agréable.

— Comment je dois l'utiliser ? s'enquit-elle.

— Eh bien... En fait, il faut que tu t'en mettes sur le corps, dit-il, avant de rougir. Je veux dire, comme un parfum. Enfin, si l'odeur ne t'incommode pas.

— C'est très gentil, merci, dit-elle en revissant le bouchon.

— Je tiens seulement à ce que tous les habitants de ma communauté archaïque et patriarcale se sentent en sécurité, répliqua-t-il avec un geste qui écartait tout soupçon de gentillesse.

Elle fit la grimace, tout en lui accordant le bénéfice de l'humour. Cet homme la déconcertait. La veille au soir, elle lui en voulait à mort... et, ce matin, elle pestait encore contre lui. Mais parfois aussi, il l'impressionnait. Et puis là, tout à coup, elle ne savait pas si elle devait être touchée, agacée, ou les deux. Comment s'arrangeait Marcus Armstrong pour provoquer en elle tant de sentiments contradictoires ?

— Bon, il faut que j'y aille, lança-t-il. Aujourd'hui, j'ai promis à Rachel d'accrocher sa bannière dans la rue. Et, avec le week-end des Retrouvailles qui approche, j'ai pas mal de pain sur la planche. Mais si tu as besoin de moi, je serai dans les parages. Je veux dire, s'il se produit un incident, précisa-t-il, embarrassé.

Sur ce, il s'en fut, avant qu'elle puisse répondre.

Cet échange l'avait toute retournée... Finalement, il n'avait rien dit d'absolument extraordinaire, mais elle avait conscience d'être étrangement privilégiée. A travers ces quelques phrases d'apparence plutôt anodine, il lui avait dévoilé beaucoup. Elle savait qu'elle avait entrevu une facette de Marcus Armstrong que peu de gens devaient connaître. Ce type avait beau fanfaronner et rouler des mécaniques, en fait il avait un mal fou à communiquer.

Est-ce que l'huile de cèdre était une manière de lui tendre un rameau d'olivier, après leur échange orageux de la veille ?

Alicia se mordilla la lèvre. Elle avait tout à coup des remords à propos de l'article qu'elle avait envoyé à Nina, le matin. Elle y dénonçait vigoureusement l'opinion réactionnaire du chef du village sur les rôles traditionnels homme/femme. Vu les propos qu'il avait tenu en la quittant la veille, il y avait de quoi... Mais tout à coup, elle se demandait si les choses n'étaient pas plus complexes que cela. Et si elle s'était trompée sur lui ? S'il avait surtout cherché à la provoquer ?

Elle fit tourner la petite bouteille opaque entre ses doigts. Le conditionnement et l'étiquette étaient des plus primitifs comparés à tous les produits cosmétiques qui encombraient sa salle de bains à New York. Mais ils ne manquaient pas de charme...

Elle se secoua et fourra le flacon dans la poche de son tablier. Ce n'était pas le moment de perdre de vue ses objectifs. Elle n'était que de passage à Sweetness. Et dès que Nina estimerait qu'elle avait rempli sa mission, elle retournerait à sa trépidante vie de citadine.

Et ne remettrait jamais plus les pieds dans ce trou.

Résolue, Alicia retourna dans la salle et observa Rachel, toujours rivée à son tabouret, en train de passer au crible *Feminine Power*. D'une seconde à l'autre, la jeune femme allait tourner la page de sa chronique « Une féministe sur la brèche » et faire le lien avec elle.

Alors que son esprit battait la campagne, un homme d'apparence plutôt frêle et chaussé de lunettes entra dans la salle. L'ayant aperçu à la clinique, elle identifia le Dr Cross. Il vint se glisser sur le tabouret voisin de Rachel et lui adressa un sourire ébloui. Il suffisait de voir l'attitude de la jeune femme pour comprendre qu'elle n'appréciait guère sa compagnie. Manifestement, Rachel fréquentait toujours son

séduisant scientifique et le docteur énamouré devait lui porter sur les nerfs. Alicia éprouva de la compassion pour lui. Quelle plaie d'être soumis aux caprices de l'amour ! Enfin, peut-être parviendrait-il au moins à distraire Rachel pendant quelques minutes.

Malgré tout, elle ne pouvait pas rester comme ça à attendre un miracle, il fallait agir, sinon tout son projet s'écroulerait. Ça y est, elle savait ! Elle versa des céréales dans un bol et prit une assiette de fruits frais qu'elle posa sur un petit plateau puis elle regagna le bout du bar, où elle déposa son fardeau en s'arrangeant pour heurter le verre de pamplemousse.

— Voilà... Oh ! excusez-moi !

Le liquide gluant inonda le magazine étalé sur le bar.

— Oh non ! s'écria Rachel en se levant d'un bond pour épargner sa robe, les bras en l'air.

— Tout va bien ? s'enquit le Dr Cross, empressé.

Mais en essayant de redresser le verre, il ne fit que répandre le reste du jus de fruit sur le devant de la robe de Rachel, qui se mit à hurler.

— Je suis désolée, s'excusa Alicia en attrapant une poignée de mouchoirs en papier pour éponger les dégâts.

— Moi aussi, souffla le Dr Cross.

Il sortit de sa poche un mouchoir immaculé et voulut tamponner la robe de sa belle, mais ses mains bienveillantes furent repoussées sans ménagement.

— Je m'en occupe ! Laissez, aboya Rachel.

Alicia regarda l'homme récupérer son mouchoir, puis battre en retraite, la tête basse. Avec un pincement de culpabilité — car elle se sentait responsable de sa déroute —, elle jeta le magazine humide et les serviettes à la poubelle.

— Je vous rachèterai votre journal et bien sûr le petit déjeuner est pour moi, tout comme le nettoyage à sec, annonça-t-elle.

— Nous n'avons pas de pressing ici, mais merci tout de même, répondit Rachel avec un petit rire désolé. Ce n'est pas si grave. La robe est en coton, ça se lave bien et puis pour le magazine... Maintenant que je travaille dans les relations publiques, je ne l'aime plus autant, je dois dire, ajouta-t-elle, après avoir jeté un regard de regret vers la poubelle.

— Pourquoi ça ? demanda, Alicia, étonnée, avant de se reprendre. Je veux dire... c'est quoi comme magazine ?

— Oh ! vous savez un de ces prétendus brûlots féministes, en réalité essentiellement antimâles... Mais il contient de très bonnes pages économiques.

Alicia se mordit la langue, pour ne pas se jeter à corps perdu dans la défense argumentée de toutes les rubriques de son journal. Au lieu de quoi, elle porta la poubelle dans le bureau. L'essentiel était tout de même que Rachel ne l'ait pas reconnue. Et tant pis pour son ego de journaliste.

Ensuite, elle bavarda de nouveau avec Clancey qui projetait de passer la journée à Sweetness et d'aller marcher jusqu'au château d'eau pour prendre des photos. Il prit congé d'elle en suggérant qu'il repasserait la voir. Quand il fut parti, elle eut l'impression qu'un peu de soleil s'en était allé avec cet homme délicieux.

A la suite de quoi, bien qu'elle trouvât l'occasion de discuter avec les clients et de rassembler quelques infos pour ses articles, la journée s'étira en longueur. Elle devait admettre qu'elle regrettait la proximité de Marcus, quand ils s'affairaient coude à coude au gril et que, à chaque fois, elle en apprenait davantage sur lui — même s'il avait tendance à ne se livrer que par monosyllabes.

Le coup de feu du déjeuner passé, elle entra dans la cuisine pour découvrir l'exemplaire souillé de *Feminine Power* étalé sur un des comptoirs.

— Vous savez qu'ici nous sommes très stricts sur le recyclage, expliqua Teri en la voyant sursauter. Quelqu'un a sorti ça des ordures et l'a mis à sécher avant de le jeter dans les papiers.

Elle désigna la grosse poubelle bleue débordante de journaux, de cartons et d'assiettes jetables ayant servi de pis-aller, la veille, quand le lave-vaisselle avait déclaré forfait.

Alicia approuva stoïque. Il n'empêche qu'elle ne pouvait risquer que quelqu'un d'autre feuillette le magazine. Dès que Teri eut tourné le dos, elle feuilleta les pages pour chercher sa rubrique qui n'avait subi presque aucun dommage. Même si elle était coiffée différemment, n'importe qui aurait pu la reconnaître.

Elle déchira la page et chercha en vain dans le bureau un broyeur à papier. En revanche, elle aperçut une boîte d'allumettes qui traînait là, ainsi qu'une poubelle en métal sous le bureau. Après avoir jeté un regard par-dessus son épaule, elle sortit la corbeille. Vu ses problèmes avec le feu, il était hors de question d'allumer quoi que ce soit dans l'enceinte du restaurant.

Sous le soleil brûlant, elle se dissimula près des bennes à compost, puis craqua l'allumette et mit le feu à un des coins de la page qu'elle jeta ensuite dans la poubelle pour la regarder brûler. Quand le papier fut réduit en cendres, elle y ajouta l'allumette et rapporta la corbeille à l'intérieur.

Ouf ! Elle avait eu chaud.

Avant de se remettre au travail, elle prit un petit moment pour écouter les messages de sa boîte vocale. Comme prévu, Nina avait adoré son nouvel article — celui qu'elle regrettait un peu. Sa rédactrice demandait qu'elle la rappelle pour lui donner : « Des détails ! Des détails ! Encore des détails ! » Alicia fronça les sourcils — Nina semblait apprécier un peu trop le côté Mata Hari de sa mission.

Quand elle retourna au bar, Tony et les autres serveurs étaient tous collés à la vitre.

— Alicia, on peut prendre une pause et sortir pour voir le camion de pompiers ?

Elle acquiesça et observa à son tour l'énorme véhicule rouge garé entre deux poteaux. Cette vision lui donna des sueurs froides — elle avait eu son compte de lances à incendie au cours de sa vie. Mais quand Marcus apparut, son cœur s'envola dans sa poitrine.

Il n'y avait pas à dire, cet homme était incroyablement beau. C'était un vrai plaisir d'admirer son grand corps en mouvement. Il se déplaçait comme un athlète... ou plutôt, un soldat : les épaules en arrière, la tête droite, les yeux en alerte. Il déposa une boîte à outils et la bannière roulée dans la nacelle, que les pompiers appelaient « cueilleur de cerises » — elle le savait pour avoir été secourue avec —, et grimpa dedans, avant de faire signe au machiniste de le hisser.

Alicia ne pouvait détacher ses yeux de sa silhouette. La pensée d'avoir fait l'amour avec lui, la veille, la rendait toute chose. Chacun des mouvements de Marcus alliait précision et fermeté. Comme son corps commençait à réagir inconsidérément aux souvenirs un peu trop vivaces qui l'envahissaient, elle se força à regarder ailleurs.

C'est alors qu'elle remarqua quelque chose qui la bouleversa bien plus que le camion de pompiers.

— Maman ?

Une valise à la main, Candace la fixait de l'autre côté de la vitre. Elle lui adressa un petit signe et pénétra dans l'établissement.

— Surprise ! lança-t-elle en se plantant sur le seuil pour déposer son bagage.

Incrédule, Alicia fixa sa mère et sa valise. Elle lui fonça dessus et murmura :

— Maman ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Tu me manquais, alors j'ai décidé de te faire une petite visite, répondit Candace dont le sourire s'était éteint. Tu n'es pas contente de me voir ?

Alicia étudia sa physionomie. Elle reconnaissait ces tics nerveux. Quelque chose ne tournait pas rond.

— Si, si, bien sûr que ça me fait plaisir, dit-elle en la serrant brièvement dans ses bras. Tu as déjeuné ?

— Je n'ai pas faim, mais je boirais volontiers un thé glacé.

— Viens, on va s'asseoir, proposa Alicia en empoignant sa valise.

Elle avertit la serveuse qu'elle prenait une pause, puis guida sa mère vers une table à l'écart et leur apporta deux verres de thé frappé.

— C'est magnifique, ici, déclara Candace. On a l'impression de conduire dans une carte postale. Et le pont couvert est vraiment fantastique.

— En effet, approuva patiemment Alicia.

— On dirait que tu as fait ton trou, observa Candace en désignant la salle.

Alicia regarda autour d'elle pour s'assurer que personne ne pouvait les entendre.

— Maman, c'est justement le hic — je te rappelle que je travaille *sous couverture*. J'aurais préféré que tu appelles avant.

— Je suis désolée, tu as raison, bien sûr. Tu as toujours raison, soupira Candace, découragée.

— Il s'est passé quelque chose ? s'enquit Alicia en lui prenant la main.

— J'ai quitté Bo, répondit sa mère, les yeux soudain baignés de larmes.

Alicia connaissait la façon de procéder : poser des questions, sans livrer son opinion, au cas où sa mère finirait par se remettre avec le gars en question.

— Pourquoi est-ce que tu es partie ? demanda-t-elle.

— Il n'est pas l'homme que je croyais.

Le slip brodé qu'elle avait trouvé sous le siège de Bo lui revint à la mémoire, mais elle s'abstint de tout commentaire.

— C'est-à-dire ?

— Il se drogue, murmura Candace, horrifiée.

Alicia eut un regard affligé, même si ce n'était pas totalement une surprise.

— J'avais des soupçons, mais ce matin, après qu'il fut parti au travail, j'ai trouvé sa cachette en faisant le ménage. Ça m'a terrifiée. Tu comprends, maintenant, pourquoi il fallait que je parte.

— Evidemment.

— Alors... est-ce que je pourrais rester un moment avec toi ?

Alicia jeta de nouveau un regard autour d'elle avant de baisser la voix.

— Maman, excuse-moi, ce n'est pas que je ne veuille pas de toi, mais je ne vois pas comment faire semblant d'être quelqu'un d'autre si *ma mère* traîne dans les parages.

Candace prit un air blessé, avant de s'illuminer.

— Et pourquoi est-ce que je ne pourrais pas être la mère de celle que tu prétends être ?

Alicia se raidit.

— Je t'en prie, ma chérie, insista Candace en se mordillant la lèvre. Juste le temps de me retourner.

— Très bien, soupira-t-elle. Si mon patron est d'accord, tu pourras partager ma chambre à la pension pendant quelques jours.

— Oh ! merci ! s'exclama Candace, rayonnante. On va passer un merveilleux moment ensemble, tu verras. Et, c'est promis, je ne te créerai pas d'ennuis.

Malgré ses doutes, Alicia lui répondit par un sourire encourageant.

— Tiens ! Tu ne portes pas ton bracelet, observa sa mère en désignant son poignet.

— Oh !... Je l'enlève pour travailler, bredouilla-t-elle, oppressée par la culpabilité.

Pour l'instant, elle préférait lui cacher qu'elle l'avait perdu. Candace semblait particulièrement vulnérable, et ce n'était pas le moment qu'elle imagine que sa fille n'aimait pas son cadeau.

Rassérénée, sa mère observa autour d'elle en sirotant gaiement son thé.

— J'aime beaucoup cet endroit, il est... si... si..., hésita-t-elle, perplexe, avant de prendre une profonde inspiration. Si enfumé.

Surprise, Alicia renifla et une odeur âcre envahit ses poumons. Elle réalisa avec horreur qu'un lourd nuage de fumée noire en provenance de la cuisine envahissait la salle.

* * *

Marcus avait fini d'accrocher la bannière sur un des poteaux. Il fit signe de le rapprocher de l'autre pilier, puis baissa la tête vers la foule des spectateurs pour s'assurer que personne ne risquait d'être blessé dans la manœuvre. A cet instant, il remarqua une camionnette blanche ornée du sigle du ministère de l'Energie qui se garait près du restaurant.

L'inspecteur était de retour.

Il jeta un œil vers l'établissement en priant pour que tout soit en ordre.

Un homme bronzé aux cheveux blonds sauta de la camionnette et lui adressa un signe de la main. Marcus salua Dale Richardson et lui cria, les mains en porte-voix, qu'il le rejoignait dans un quart d'heure. L'enjeu était trop important. Il tenait à escorter lui-même l'inspecteur durant sa visite.

Soudain, une sirène retentit. Il balaya des yeux les bâtiments et s'aperçut que le bruit strident provenait du restaurant. Son sang ne fit qu'un tour. Que se passait-il encore ?

La porte de l'établissement s'ouvrit brutalement et un petit groupe s'en échappa, poursuivi par un gros nuage de fumée noire. Alarmé, Marcus sentit son cœur s'emballer.

— Au feu ! hurla-t-il en pointant le restaurant. Faites reculer tout le monde ! Et descendez-moi !

Tandis que le machiniste abaissait la nacelle — beaucoup trop lentement à son goût —, il fut soulagé de voir Tony et les autres serveurs dans la rue, ainsi que Teri, Gina et Sheila. Il y avait également quelques clients.

En revanche, Alicia manquait à l'appel.

La panique le saisit, car tout portait à croire que la jeune femme était à l'origine de l'incendie. Pourquoi n'était-elle pas sortie avec les autres ? Son esprit échafaudait les pires scénarios : son tablier

avait dû s'enflammer pendant qu'elle cuisinait ou elle avait renversé de l'huile brûlante et s'était intoxiquée avec la fumée. Peut-être était-elle inconsciente, allongée au milieu des flammes !

Heureusement, la poignée de pompiers volontaires qu'il avait formée se trouvait près du camion. Certains se mobilisaient déjà pour déployer la lance et la fixer à une bouche d'incendie. D'autres étaient en train de revêtir leur tenue pour pénétrer à l'intérieur du restaurant.

— Dépêche-toi ! cria-t-il au machiniste.

La nacelle rejoignit enfin sa base. Marcus sauta par-dessus la rambarde. Dès qu'il toucha le sol, il se mit à courir. Sans s'arrêter pour prendre son équipement, il dépassa tout le monde, ordonnant aux badauds de reculer.

— Il reste quelqu'un à l'intérieur ? demanda-t-il à un homme qui sortait du restaurant.

L'homme, qui toussait frénétiquement, secoua la tête.

— Ma fille ! hurla une femme. Ma fille, Alicia, elle est encore dedans !

— Alicia Waters ? demanda Marcus, qui ne la reconnaissait pas.

— Non... euh... oui ! répondit la femme, les yeux écarquillés. Elle m'a ordonné de sortir pendant qu'elle essayait d'éteindre les flammes avec un extincteur.

Il se remémora la leçon qu'il lui avait donnée sur les « mesures de sécurité en cas d'incendie ». Quelle femme insensée ! songea-t-il en serrant les dents. Il fit signe à l'équipe de volontaires d'approcher et leur hurla ses consignes. Un des hommes lui offrit son équipement et Marcus entra.

La salle de restaurant était noire de fumée. Or, il savait d'expérience que les émanations pouvaient être plus dangereuses que le brasier lui-même. Les flammes s'échappaient de la cuisine. Toutes les lumières étaient éteintes. Il éclaira le plancher avec sa torche, au cas où la jeune femme serait tombée ou se serait évanouie, mais ne la vit nulle part.

— Alicia !

Il entendit un bruit et hurla de nouveau son nom.

— Je suis dans le fond ! A l'aide ! cria-t-elle.

Il ordonna à ses hommes de s'attaquer au feu qui bloquait l'entrée de la cuisine, mais après trois vaines tentatives d'ouvrir la lance à incendie, ils baissèrent les bras.

— L'eau n'arrive pas dans le tuyau !

L'adrénaline lui donna des ailes. D'un bond, il traversa le brasier pour trouver Alicia allongée sur le sol près d'un extincteur vide. Submergé par le soulagement, il l'aida à se lever et cria :

— Baisse la tête et couvre-toi la bouche.

Il l'enveloppa de sa veste ignifugée pour la protéger et lui fit traverser les flammes pour gagner la porte.

— Est-ce qu'il y a encore quelqu'un à l'intérieur ? demanda-t-il quand ils furent sortis du bâtiment.

Elle toussa à fendre l'âme en secouant la tête.

— Je ne crois pas.

— Ça va ?

— Merci beaucoup, Marcus, hoqueta-t-elle en hochant la tête, ses grands yeux bruns dilatés.

Il était si bouleversé par ce qui aurait pu lui arriver qu'il ne parvenait plus à parler. Il ressentait un besoin immense de la toucher, de la sentir vivante, aussi empoigna-t-il son avant-bras pour faire le tour du restaurant. Dans la rue, Marcus la confia aux mains du Dr Cross, qui avait déjà installé un brancard. Il vit que Porter était arrivé et s'activait sur la bouche d'incendie et quand il retourna à l'intérieur, l'eau jaillissait à flots. Cette fois, son équipe vint facilement à bout du brasier, alimenté par la grosse poubelle de recyclage du papier, près de la porte de service.

Quand tout fut terminé, les dommages étaient finalement étonnamment minimes... Il n'empêche qu'il faudrait du temps pour nettoyer les dégâts causés par l'eau et la fumée.

Marcus retourna voir Alicia, assise sur le brancard, qui laissait docilement le Dr Cross ausculter ses poumons. La femme qui avait déclaré être sa mère se tenait debout près d'elle, l'air bouleversé.

— Alors docteur, comment va-t-elle ? s'enquit Marcus qui luttait contre l'envie de la prendre dans ses bras.

Son visage et ses bras étaient maculés de suie, son tablier roussi.

— Ses poumons ont l'air ok, répondit le Dr Cross avec un fort accent britannique. Je pense que ça ira.

— Eh ! Je suis là ! Et je vais *très bien*, protesta Alicia en sautant du brancard.

— Comment c'est arrivé ? s'enquit Marcus, la voix blanche.

A présent qu'il savait que tout le monde était sain et sauf, il commençait à réfléchir à toutes les implications de l'incendie, dont la moindre n'était pas le fait de devoir retarder l'inspection du ministère de l'Énergie... au mieux.

— C'est ma faute, avoua-t-elle en se mordant la lèvre.

— Comment ça ? répliqua-t-il, étreint par la colère.

— Tout à l'heure, j'ai brûlé du papier. J'ai cru qu'il s'était consumé... mais le feu devait encore couvrir. Marcus, je suis affreusement désolée.

— Désolée ! Désolée ! Mais être désolée, ça ne sert à rien, asséna-t-il, rageur. Non seulement tu aurais pu blesser quelqu'un, mais tu me fais ça au moment où le représentant du Ministère vient de débarquer pour l'inspection !

Le visage d'Alicia pâlit sous le masque de cendres.

— Qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

— Franchement, je n'en sais rien, lança-t-il, en lui tournant le dos.

Mieux valait s'éloigner, sinon il risquait de décharger toute sa colère sur elle. Il lui en voulait à mort de sa négligence tout en se reprochant amèrement d'avoir été aussi inquiet pour elle.

Au milieu de la foule, il repéra Dale Richardson et se fraya un chemin jusqu'à lui pour lui serrer la main. Malgré l'accueil cordial de l'inspecteur, son expression fermée ne présageait rien de bon.

— Je suppose qu'il n'y a pas moyen de retarder l'inspection, lança Marcus en affectant une bonne humeur qu'il était loin d'éprouver.

— Il faut que je vous parle, et à vos frères aussi, répondit Richardson avec un sourire crispé.

Son ton ne disait rien qui vaille. Marcus alla chercher Porter et Kendall, et tous les quatre s'écartèrent de la foule.

— J'ai bien peur d'être porteur d'une mauvaise nouvelle, déclara Richardson.

— Attendez, Dale, protesta Kendall — il le connaissait mieux que les autres, car Richardson était une relation de Celia. Je sais que le restaurant est en piteux état mais, enfin, nous avons fait des pas de géant depuis votre dernière visite. Dans six mois, on aura atteint les objectifs — il faut seulement que vous vous montriez indulgent pour l'inspection d'aujourd'hui, c'est tout. Le reste ne posera pas de problème.

— Je vais effectivement me montrer indulgent, répliqua Dale, les lèvres pincées. Parce que le fait que la bouche d'incendie n'ait pas fonctionné du premier coup devrait normalement suffire à faire recaler votre demande de validation.

Les trois frères le remercièrent, touchés par cette concession.

— Ecoutez, je suis bien conscient que vous vous défoncez pour y arriver. J'ai installé un dispositif d'alerte électronique qui m'informe, dès que Sweetness est cité sur Internet. Et je n'ai trouvé que des éloges.

— Alors c'est quoi, la mauvaise nouvelle ? intervint Marcus.

— En fait, vous n'êtes même pas en cause. Mais il y a eu des coupes claires dans le budget, et un grand nombre de projets fédéraux ont été abandonnés, soupira Dale.

— Non, Dale, ne faites pas ça, dit Marcus, paniqué.

— J'ai réussi à convaincre mes supérieurs de garder votre projet dans le programme, expliqua l'inspecteur, au grand soulagement de Marcus. Mais la date de clôture a été avancée. Au lieu d'avoir encore six mois pour remplir les critères de la subvention, vous n'en avez plus qu'un seul.

— Quoi ? gronda Kendall.

— Mais c'est impossible, protesta Porter. Est-ce que, du même coup, ils abaissent leur niveau d'exigence ?

— Absolument pas.

— Attendez ! lança Porter. Mais si le programme est annulé, est-ce que le terrain nous reviendra quand même ?

— Non, répliqua Kendall avec amertume. Souviens-toi, le Gouvernement a imposé cette clause d'exclusion dans le contrat. Si le programme est annulé, la propriété de la ville reviendra à l'entité qui possédait la terre à l'origine — c'est-à-dire l'Etat fédéral.

— Malheureusement, votre frère a raison, approuva Dale.

La sinistre vérité heurta Marcus de plein fouet : ils étaient condamnés à échouer. En ces temps de crise, l'Etat n'avait aucun intérêt à les laisser réussir. Au lieu de devoir payer le reliquat d'une grosse subvention qui offrirait à Sweetness une assise financière, il préférerait récupérer la ville. Ou plutôt, en céder la propriété à une compagnie privée qui se hâterait d'abattre les bois et de piller les ressources naturelles avant de se retirer.

Abandonnant les habitants à leur sort.

Après avoir détruit l'endroit le plus vert de la planète.

Il lut la confirmation de ses soupçons dans les yeux de Richardson qui soupira :

— Je suis désolé, mais la décision ne m'appartient pas.

Marcus vit que les regards se tournaient vers lui. Ses frères attendaient sûrement qu'il leur redonne du courage, qu'il promette à Richardson de tout faire pour accomplir un miracle, qu'ils finiraient même en avance. Mais il se sentait vidé, proche du point de rupture. Il était las de cette pression, las des querelles internes, des manœuvres du Gouvernement, las de dormir dans une caserne au milieu de deux cent cinquante hommes, las de placer ses désirs et ses besoins après ceux de tout le monde.

— Marcus, à quoi est-ce que vous pensez ? demanda Richardson. Vous avez un plan ?

— Je me disais que j'irais bien à la pêche, déclara-t-il, avant de tourner les talons et de les planter là.

Alicia serra les bras sur sa poitrine pour tenter de contenir le tremblement incontrôlable de son corps. Toutes les employées et une foule de gens avaient entendu les reproches de Marcus. Mon Dieu, qu'est-ce qu'elle avait fait ? Depuis le premier jour, son patron lui avait fait comprendre que le succès de l'entreprise était suspendu à l'inspection du restaurant. Tout ce qu'il avait exigé, c'était que les choses tournent bien pendant les quelques heures de présence de l'inspecteur. Et voilà qu'elle avait torpillé les efforts de toute la ville en fichant le feu à une poubelle !

Molly McIntyre se dirigea vers elle, le visage défait.

— Si vous saviez comme je m'en veux, hoqueta-t-elle. C'est ma faute si Marcus vous a balancée comme ça à la tête du restaurant. En d'autres circonstances, il aurait pris le temps de vous former. Mais là, il voulait juste me faire bisquer... Et moi, je l'avoue, j'espérais bien le voir se planter. Mais jamais je n'ai souhaité un tel désastre, ça, je vous l'assure. On s'est conduits comme des enfants... Et voilà le résultat ! Vraiment, ne vous faites pas de reproches, vous n'y êtes pour rien, ajouta-t-elle, les larmes aux yeux, avant de s'enfuir en reniflant.

Alicia aussi se sentait au bord des larmes. En dépit des mots consolateurs de Molly, elle savait bien que tout était sa faute. Même si elle non plus n'avait jamais souhaité une telle catastrophe.

Candace s'approcha et l'étreignit passionnément.

— J'ai eu si peur. Tu vas bien ?

— Non, murmura-t-elle. J'ai tout gâché.

— Ce n'est pas possible, la réconforta sa mère.

— C'est moi la responsable de l'incendie. Quelqu'un aurait pu être blessé ou même tué.

— Mais ce n'est pas arrivé, et regarde ! Le restaurant tient toujours debout. Avec un peu de savon et d'huile de coude, il sera comme neuf. D'ailleurs, je vais t'aider.

— Moi aussi, proposa Tony qui se tenait à proximité.

— Moi aussi, lancèrent en chœur les autres serveurs.

— Et moi, je n'ai rien d'autre à faire de ma journée, dit Clancey King en émergeant de la foule.

Le cœur d'Alicia se gonfla de reconnaissance à mesure que les gens se portaient volontaires pour aider à nettoyer le restaurant. Cet élan de solidarité n'effacerait pas tous les dommages qu'elle avait causés, mais au moins ils pourraient recommencer à faire tourner l'établissement. Et cela atténuerait peut-être un peu la culpabilité qui la taraudait d'avoir exploité les habitants de Sweetness pour faire progresser sa carrière.

Marcus se baissa pour ramasser un galet plat qu'il fit ricocher sur un trou d'eau de la Timber Creek. Il le regarda filer à la surface, disparaître, puis réapparaître et disparaître encore deux fois avant de couler.

Exactement comme son père le lui avait appris. Combien de cailloux avait-il projetés ainsi sur l'eau, au cours des années ? Des centaines, des milliers ?

Comme il aimait cette rivière ! Quand il était en Bosnie, puis en Irak, dans ces paysages ravagés par la guerre où l'on ne devait jamais s'écarter des chemins balisés, de peur de sauter sur une mine, il avait passé tant de temps à rêver qu'il était de retour à Sweetness et plongeait dans ses eaux fraîches.

Il renversa la tête en arrière en se protégeant les yeux du soleil. La température et l'humidité devaient atteindre des records. Sa chemise était trempée de sueur. Il examina ses bras couverts de suie et réalisa que son visage devait être dans le même état.

Sous le coup d'une impulsion, il se pencha pour ôter ses bottes et ses chaussettes, puis sa chemise et son jean. Uniquement vêtu de son boxer-short, il entra dans l'eau froide et plongea, avant de remonter à la surface pour rouler sur le dos. Il soupira d'aise en laissant la rivière le laver de sa saleté et, provisoirement, de ses soucis.

Mais il avait beau s'efforcer de refouler ses angoisses, les paroles de Dale Richardson résonnaient dans sa tête.

Six mois pour remplir les conditions exigées pour l'accord de la subvention c'était déjà un tour de force, alors *un seul* ?

C'était sans espoir.

Il s'attarda dans l'eau à faire la planche, pendant ce qui lui sembla des heures, attendant qu'une solution se présente à lui. Ici, dans ce lieu paisible, il se sentait plus proche de son père. C'était là qu'Alton Armstrong lui avait extorqué la promesse que la famille resterait toujours implantée à Sweetness.

Il avait l'impression d'un immense échec. Sa poitrine l'oppressait... comme si son père venait de mourir une seconde fois. Et dire que sa mère projetait de revenir s'installer à Sweetness dans quelques semaines ! La pauvre, elle allait être dévastée.

Mais il avait épuisé toutes ses ressources et se sentait maintenant totalement impuissant.

Un mois ? A quoi cela servait-il ? Ce n'était qu'une manière de repousser l'inévitable. Richardson devait donner une réponse à ses supérieurs, et à quoi bon faire durer le supplice ? Au lieu de jeter leur argent par les fenêtres, autant arrêter les frais et jeter l'éponge tout de suite.

Il se retourna et plongea sous la surface, puis regagna la berge à la nage et sortit de l'onde revigorante de la rivière.

Une onde qui serait bientôt livrée à des étrangers.

A l'évocation du mot « onde », il ne put s'empêcher de songer à Alicia. Grossière erreur : aussitôt l'étau qui comprimait son cœur sembla se resserrer encore. Cette femme avait beau ne lui avoir causé que des soucis, depuis son arrivée, il avait eu tort de lui imputer l'échec probable de l'inspection. Le feu, quelle que soit son origine, avait été un accident. Surtout, elle aurait pu y laisser la vie et cette pensée lui donnait la nausée. Et puis, vu la tournure des choses, l'incendie n'aurait probablement pas d'incidence sur l'avenir de la ville. Manifestement, Richardson avait prévu, pour une fois, de se montrer coulant. Sans doute pour compenser la mauvaise nouvelle qu'il venait de leur annoncer.

Il secoua vivement les bras pour en chasser les gouttes d'eau. Oui, il devait certainement des excuses à Alicia. Mais comment s'y prendre ? Les mots « je suis désolé » ne faisaient pas vraiment partie de son vocabulaire actif.

Profondément découragé, il s'assit sur un rocher pour se sécher au soleil, avant de se rhabiller. Sa canne à pêche gisait tout près, mais il n'avait pas plus envie de pêcher que les poissons d'être tirés hors

de l'eau. Pour passer le temps, il se baissa sur l'eau pour piocher un caillou à faire ricocher, mais s'immobilisa devant son aspect bizarre.

Alors qu'il avait pensé que le galet était en grès, le soleil semblait se réfléchir dessus de manière... bizarre. Sa surface jaunâtre avait un éclat cireux. Il prit le caillou de la taille d'un œuf dans sa main. Il était plus pesant qu'il ne l'aurait supposé.

Soudain, Marcus eut le souffle coupé. Une hypothèse incroyable venait de germer dans son esprit. Et si c'était... Non, ce n'était pas possible !

De l'or ?

Toutes les connaissances que Marcus avait sur l'or se bousculèrent dans sa mémoire. Il savait qu'on le confondait souvent avec son cousin dénué de valeur, la pyrite — également connue sous le sobriquet d'« or des fous ». Dans leur jeunesse, Marcus et ses frères avaient cru dur comme fer aux légendes qui prétendaient que les montagnes de Géorgie regorgeaient de filons aurifères. Ils en avaient passé des journées d'été à tamiser le sable de la rivière pour, finalement, ne récolter que de jolis morceaux de quartz, quelques fossiles ou, quand ils avaient de la chance, une pointe de flèche.

S'il se souvenait bien, la couleur de l'or ne se modifiait pas au contact d'une source lumineuse. Les doigts tremblants, il leva le caillou en l'air et scruta longuement ses facettes, avant de conclure qu'il passait le test haut la main.

Il savait aussi que, en dépit de sa densité et de son poids, c'était un métal relativement tendre. Il sortit un canif de son jean et entailla légèrement la pépite. Elle était effectivement tendre et sa surface douce toute piquée d'alvéoles, comme les pierres de lune qu'il avait vues au Musée de l'Espace de Huntsville en Alabama.

L'adrénaline courait dans ses veines, mais il refusa toutefois de précipiter sa conclusion. Après tout, jamais il n'avait entendu dire que quiconque ait trouvé de l'or dans ces montagnes. Son père, par exemple, qui avait pourtant passé toute sa vie ici, n'avait pu que leur rapporter des rumeurs...

Marcus se figea. Son père... Le jour où il lui avait fait promettre que la famille resterait ici, Alton Armstrong avait dit quelque chose d'étrange. Il avait prétendu que Sweetness était un endroit en or qui façonnait les gens... un endroit *en or*. Ces mots l'avaient frappé parce qu'ils détonnaient dans la bouche de son père — non pas le sentiment lui-même, mais cette façon de l'exprimer.

Son cœur se mit à cogner à coups redoublés à mesure qu'il prenait conscience de l'ampleur de cette révélation. Soudain, tout prenait sens. Son père connaissait l'existence de l'or. Peut-être, au cours des années, avait-il lui-même trouvé des pépites dans la rivière. Et il voulait que sa famille reste sur place au cas où on découvrirait le filon.

Parce que si filon il y avait, il fallait absolument protéger cette découverte.

Marcus envisagea les conséquences d'une ruée vers l'or : Sweetness serait envahie par les spéculateurs. La ville que ses frères et lui avaient connue disparaîtrait, tandis que chaque parcelle de leurs montagnes serait minée et exploitée.

Il considéra la chaîne de pics escarpés qui encerclaient Sweetness, tels des sentinelles protégeant leurs secrets, et se passa la main sur le visage. A présent, il était hors de question que leur terre retourne au Gouvernement. Et même si l'entreprise semblait désespérée, ils devaient absolument terminer dans les délais — aussi réduits soient-ils. Ils n'avaient plus le choix.

Il reposa les yeux sur le précieux caillou et comprit qu'il tenait l'avenir de Sweetness dans sa paume.

Alicia salua chaleureusement les derniers volontaires. Elle s'apprêtait à fermer la porte du restaurant derrière eux, quand elle s'aperçut que Clancey King s'attardait dehors dans la lumière du crépuscule. Son visage ouvert et ses vêtements étaient maculés de suie et de transpiration. Elle ne devait pas avoir meilleure allure que lui.

— Je ne pourrai jamais assez vous remercier pour votre aide, lui lança-t-elle. J'imagine que ce n'est pas vraiment ce que vous aviez imaginé en venant passer une journée de détente à la montagne.

— C'est un fait, reconnut Clancey en s'approchant. Mais je suis heureux d'avoir pu donner un coup de main. Et puis... est-ce que je pourrais vous parler une minute ?

Jusque-là, elle n'avait pas eu l'impression que Clancey ait particulièrement cherché à la séduire et elle se demandait ce qu'il pouvait bien lui vouloir.

— Oui, bien sûr, à propos de quoi ?

Il pointa dans la vitrine l'affichette qui réclamait un cuisinier et qui, on ne sait comment, avait survécu à l'eau et à la fumée.

— Vous cherchez toujours un cuistot ?

— Vous seriez intéressé ? demanda-t-elle, surprise.

— Un peu ! J'ai fait l'école hôtelière et j'ai cuisiné dans des restaurants la majorité de mon existence.

— Alors, j'ai peur que vous ne soyez surqualifié pour travailler dans un snack.

— Peut-être. Mais la solidarité qui s'est exprimée tout à l'heure... eh bien, ça correspond vraiment au style de vie que je recherche, vous voyez, une communauté où je puisse faire la différence, expliqua-t-il avec un grand sourire. C'est aussi la raison qui vous a attirée à Sweetness ?

— Oui, tout à fait, mentit-elle, après avoir péniblement avalé sa salive.

— Alors, vous comprenez ce que je veux dire.

Alicia hocha sèchement la tête.

— Ecoutez, Clancey, le restaurant cherche bien un cuisinier, mais ce n'est pas à moi que vous devez vous adresser. Pour être franche, après ce qui vient de se passer, je doute d'avoir encore un boulot demain. Quoi qu'il en soit, je vous promets de faire passer le message.

— Merci, c'est gentil, dit-il en sortant une carte de visite de son portefeuille. Au cas où, je suis prêt à démarrer sur-le-champ.

— C'est bon à savoir.

— Juste par curiosité, vous savez à combien s'élève le salaire ?

— Non, mais, généralement, le travail à Sweetness inclut des avantages en nature. Les hommes sont hébergés gratuitement dans une caserne et les femmes dans une pension de famille.

— Oh ! souffla Clancey en se grattant la tête. Si on partage la vie quotidienne et l'hébergement, mieux vaut sans doute vous avertir que je suis gay.

— Aucun problème, répliqua Alicia en haussant les épaules.

— C'est peut-être anodin dans le Nord-Est, là d'où vous êtes originaire, mais franchement je ne suis pas certain que Sweetness, Géorgie, soit prête à m'ouvrir les bras. Surtout avec un mode de vie tellement communautaire...

Là, malheureusement, Clancey n'avait pas tort. La partie n'était pas forcément gagnée.

— Ecoutez, je suis sûre qu'on va vous recontacter, affirma-t-elle toutefois.

— Super ! répondit-il, mais son regard disait qu'il ne se faisait guère d'illusions. Quoi qu'il en soit, c'est un plaisir de vous avoir rencontrée, ajouta-t-il en lui tendant la main.

— Un plaisir partagé, répondit-elle en la lui serrant.

Clancey traversa la rue pour rejoindre une rutilante moto blanche. Il enfila son casque et enfourcha l'engin qui démarra en vrombissant. Il la salua de la main, avant de rebrousser chemin en direction de la nationale.

Elle se retourna en entendant des pas derrière elle. C'était Candace. Son visage congestionné et ses traits fatigués émurent Alicia.

— Alors, tu as retrouvé ton bagage ? demanda-t-elle, car, dans la confusion, la valise de sa mère avait disparu.

— Non, répondit celle-ci, soucieuse.

— Ce n'est pas grave. Quelqu'un l'a probablement mise à l'abri pendant la bataille. On va la retrouver. De toute façon, tout ce qui se trouve dans mon placard t'appartient.

— Oh ! ça, ce n'est pas un problème ! J'ai encore un sac dans la voiture, avec assez de vêtements pour tenir un moment, dit Candace avec un pâle sourire.

— Alors qu'est-ce qui se passe ? Tu as parlé à Bo ?

Sa mère hocha la tête nerveusement.

— Je l'ai appelé pour lui dire que j'étais partie te rendre visite, alors, pour lui, tout doit sembler normal. Quand j'en aurai le courage, je lui ramènerai son pick-up pour récupérer mes affaires. En échange, je te laisserai ta voiture de location.

Alicia nota dans sa tête de faire disparaître la petite culotte du pick-up avant que sa mère ne tombe dessus — besoin peu ragoûtante.

— Tu sais, maman, je n'ai aucune idée de combien de temps je vais encore rester ici. Il se pourrait que je m'en aille bientôt.

Demain, par exemple, si Marcus la fichait à la porte et qu'elle n'arrivait pas à trouver de prétexte pour s'attarder à Sweetness.

— Alors, je partirai en même temps que toi, répliqua Candace gaiement. Et ne t'inquiète pas pour ta couverture. Aujourd'hui, chaque fois qu'on m'a posé la question, j'ai raconté que j'étais ta mère et que je venais te rendre visite. Sans te trahir, c'est promis ! Au fait, tu veux que j'utilise quel nom ?

— N'importe lequel, sauf Randall.

— D'accord.

Non seulement les événements de la journée l'avaient épuisée, mais exiger de sa mère qu'elle mente lui rappelait désagréablement que sa présence ici n'était qu'une imposture. Ses dernières missions n'avaient pas duré longtemps, ou alors elles avaient eu lieu dans des environnements tellement hostiles aux étrangers que, pour le coup, tout scrupule était inutile. C'était la première fois qu'elle avait vraiment l'occasion de s'intégrer à une communauté et cela lui donnait l'impression d'être une ignoble profiteuse.

Son portable sonna à sa ceinture. C'était Nina.

— Excuse-moi, maman, il faut que je prenne l'appel.

— Je vais en profiter pour aller chercher ma trousse de toilette dans la voiture.

— Elle n'était pas dans ta valise ?

— Par chance... non, répondit Candace, avant de se diriger vers le terrain gravillonné qui servait de parking.

Alicia réintégra le restaurant pour répondre.

— Salut, Nina !

— J'ai attendu toute la journée que tu m'appelles !

— Désolée... ça a été un peu le chaos, ici, dit-elle en jetant un regard sur la salle qui, compte tenu du fait qu'elle avait failli être réduite en cendres, paraissait étonnamment normale.

— J'imagine. Dis donc, j'ai lu ta dernière chronique et...

— Nina, je quitte Sweetness.

— Quoi ? Quelqu'un t'a reconnue ?

— Non... ça n'a rien à voir, soupira-t-elle. Mais rassure-toi, j'ai récolté assez d'information pour rédiger un truc percutant sur ce que peut attendre une femme qui vient chercher l'amour ici.

— Mais tu ne peux pas partir maintenant ! Et Cindy et Kyle ? Est-ce qu'il va finir par la remarquer ? Et Parker ? Est-ce que cet idiot va enfin se décider à demander Vikki en mariage ? Je tiens aussi à savoir si Raquel va avouer au Dr Goodbody qu'elle veut des enfants. Et puis, surtout... je meurs d'envie de savoir ce qui va se passer entre Matthew et toi.

Alicia fronça les sourcils dans un effort pour se rappeler à qui correspondaient tous ces prénoms fictifs.

— Entre nous ? marmonna-t-elle.

— Eh bien oui, raconte ! Maintenant que vous avez... croqué la pomme... Comment tu envisages la suite ?

Décontenancée, Alicia faillit perdre l'équilibre.

— La question n'est pas là ! protesta-t-elle. Et je n'envisage rien du tout. Si je me suis rapprochée de Marcus Armstrong c'était uniquement pour en savoir plus sur sa conception des rapports homme/femme dans la ville qu'il a fondée. A t'entendre, on dirait que ma chronique est un feuilleton sentimental.

— Non, une comédie humaine, corrigea Nina. Pour intéresser les lecteurs à des problèmes plus vastes, il faut passer par le filtre d'histoires personnelles, et tu le sais bien. Sincèrement, Alicia, tu as fait un travail fantastique en dépeignant la vie à Sweetness. Je t'assure, quand on te lit, on s'y croirait ! Tous les membres du syndicat sont rivés à ton récit pour connaître la suite.

La panique la submergea. Comment avouer à Nina qu'en ce qui concernait sa relation bidon avec « Matthew », elle venait probablement de la saboter ? Et que, quand les habitants comprendraient qu'elle venait de ruiner l'avenir de la ville, ils la chasseraient de Sweetness à coups de pierres.

La porte du restaurant s'ouvrit. S'attendant à voir apparaître Candace, elle fut saisie de découvrir la haute silhouette de Marcus se découpant sur le seuil. Le cœur au bord des lèvres, elle comprit que le moment était arrivé d'affronter le peloton d'exécution.

— Je te rappelle, dit-elle hâtivement, avant de raccrocher.

Marcus entra en examinant les lieux. Il posa un petit paquet enveloppé de papier kraft sur une table et se dirigea vers la cuisine, dont il ressortit aussitôt, le visage impénétrable.

La frustration faisait bouillonner Alicia. Alors qu'elle se savait compétente dans de multiples domaines, cet homme n'avait jamais connu que ses points faibles. Elle se contracta sous son regard accusateur et, pour se donner une contenance, repoussa une mèche rebelle derrière son oreille. En plus, elle devait être laide à faire peur. Là aussi, elle qui était toujours élégante et raffinée, il ne l'avait vue que dans des vêtements ridicules, trempée jusqu'aux os, enroulée dans une serviette ou tout ébouriffée.

Oh ! ou complètement nue.

Marcus continuait à inspecter l'état du restaurant. Elle avait appris au cours de ses études que, dans une négociation, la première personne à briser le silence se mettait d'emblée en position de faiblesse, mais l'atmosphère devenait vraiment trop irrespirable et elle n'y tint plus.

— Tout le monde a mis la main à la pâte, dit-elle.

— L'établissement est en meilleur état que je le craignais, acquiesça-t-il.

— Oui, on peut rouvrir demain. Est-ce que... Est-ce que le représentant du Ministère est d'accord pour revenir faire son inspection à une autre date ?

— Non, c'est exclu, répondit-il, le visage sombre.

— Oh ! souffla-t-elle, consternée.

— A vrai dire, les circonstances ont complètement changé. Désormais l'échéance est avancée : nous n'avons plus qu'un mois pour finir.

— Un mois ? s'écria-t-elle. C'est faisable ?

— Avec la préparation du week-end des Retrouvailles, ça va être coton. Mais il n'est pas question d'échouer.

Cet homme semblait porter le poids du monde sur ses épaules, pourtant sa force de conviction était impressionnante. On comprenait pourquoi des soldats avaient pu le suivre et lui faire confiance dans la tourmente.

— Qu'est-ce que je peux faire pour aider ?

Dès que la phrase eut franchi ses lèvres, elle réalisa son ridicule. Il allait probablement l'envoyer paître en répliquant qu'elle avait suffisamment « aidé » comme ça.

— Je vais certainement être débordé pendant un moment, alors j'ai besoin de savoir qu'ici tout sera sous contrôle, répondit-il, visiblement embarrassé.

— Et, pour en être sûr, tu vas réengager Molly ? demanda-t-elle pour lui éviter la corvée d'avoir à la virer.

— Non. C'est vrai que la colonelle a le sentiment que le restaurant lui appartient, mais elle nous est plus utile à superviser l'entrepôt des objets trouvés et à gérer les relations avec les anciens habitants. Et puis Molly n'a jamais su gérer cet endroit... Donc, j'en déduis que je suis coincé avec toi, conclut-il avec un soupir accablé.

D'abord soulagée, Alicia fut bientôt saisie par la consternation. « Coincé » avec elle ? Au moment de répliquer vertement, elle se mordit la langue. Après tout, l'essentiel était qu'elle garde son poste. Elle avait une mission à finir.

— Oui, on dirait bien, répliqua-t-elle, avec un sourire forcé.

Trois bons mètres de distance les séparaient, comme pour rappeler que leurs conceptions du monde étaient à des années-lumière l'une de l'autre. Pourtant, l'air entre eux était saturé de tension sexuelle et elle avait un mal fou à respirer. Des images de leur nuit d'amour se pressaient tout à coup dans son esprit... elle pouvait presque sentir ses mains courir sur sa peau. Et comme s'il lisait en elle à livre ouvert, Marcus se campa soudain face à elle, mains sur les hanches. Elle se sentit aimantée vers lui, comme s'il tirait un fil qui les reliait.

— Je t'ai apporté quelque chose, dit-il, brisant la tension ambiante.

Il attrapa le paquet et le lui tendit.

Marcus avait-il conscience de l'attraction qu'il exerçait sur les gens ? Et, plus déconcertant encore, du fait qu'en dépit de tous ses efforts pour garder ses distances ils venaient à lui de leur plein gré ? Elle fit un pas en avant et prit le paquet.

— C'est encore un produit pour chasser les horribles petites bêtes rampantes ? s'enquit-elle.

— Plus ou moins.

Elle défit l'emballage et découvrit un objet en tissu argenté. Elle le déplia — interloquée de se voir offrir quelque chose d'aussi... domestique.

— Un tablier ? souffla-t-elle.

— Un tablier *ignifugé*, corrigea-t-il. Considère ça comme ma petite police d'assurance.

En elle, le plaisir le disputa à la méfiance. Cet homme avait le chic pour être à la fois attentionné et opportuniste. Elle ne savait trop comment réagir.

— Merci... beaucoup, bredouilla-t-elle.

— De rien, répliqua-t-il, manifestement très satisfait de lui.

Elle réprima un fou rire. Ce type était vraiment une énigme.

— Je te laisse fermer, dit-il en désignant la porte. Il faut que j'aille au bureau.

Il faisait déjà presque nuit, mais Marcus semblait prêt à affronter le travail colossal qui l'attendait.

Son besoin d'action était palpable.

— Au fait, dit-il. Une dame était là, tout à l'heure. Elle a dit qu'elle était ta mère ?

— Oui, c'est vrai. Elle habite à Atlanta et elle est venue me rendre visite. J'ai pensé que cela ne poserait pas de problème si elle restait avec moi quelques jours...

Son visage se ferma. Peut-être songeait-il que c'en serait fini de leurs ébats tant que sa mère serait là.

— Elle peut rester aussi longtemps qu'elle le désire, lança-t-il en se dirigeant vers la porte.

Alicia fronça les sourcils. Bien sûr, c'était la réponse qu'elle avait espérée, mais malgré tout quelque chose en elle était... déçu, oui, c'était le mot.

— Patron ?

Il se retourna, visiblement irrité qu'elle l'appelle encore ainsi.

— Oui ?

— Je voulais te dire, je crois que j'ai trouvé quelqu'un pour la cuisine.

— Alors, engage-la.

— C'est un homme.

— Eh bien, engage-*le*. Tu peux discuter avec Kendall du salaire qu'on peut lui proposer.

— D'accord. Juste une chose. Il est gay.

— Et ?

— Est-ce que ça va poser problème s'il loge à la caserne ?

— Pas tant que ce sera moi le patron, asséna-t-il avant de passer la porte.

A travers la vitrine, Alicia le regarda traverser la rue, les épaules larges et aussi déterminé qu'un bulldozer. Le patron ? Sans aucun doute. Il suffisait de voir Marcus pour en être persuadé. Mais, pour un macho réactionnaire et rouleur de mécaniques, ses opinions semblaient étonnamment libérales. Elle en resta comme deux ronds de flan.

Ce type était décidément plein de surprises.

Et doté d'un courage à toute épreuve. Malgré tout, elle avait lu de la tension dans la profondeur de ses yeux bleus et elle devinait dans ses épaules une crispation qui n'existait pas ce matin. Elle se demanda si, cette fois, la détermination et le courage de Marcus Armstrong suffiraient à la tâche.

Durant les jours qui suivirent, Alicia comprit qu'elle n'aurait guère l'occasion de voir Marcus. Il envoya quelqu'un réparer la serrure de la porte — soit il n'avait pas le temps de s'en occuper lui-même, soit il ne voulait pas la voir... ou les deux. Elle l'aperçut quelquefois sillonner le village sur son quad et, à une ou deux reprises, il vint au restaurant remplir sa Thermos de café. Mais, dans ces occasions, il croisait à peine son regard, se contentant de vérifier qu'elle portait bien son tablier ignifugé avant de détourner les yeux. Il se déplaçait continuellement, un portable ou un talkie-walkie collé à l'oreille. Il devait travailler non-stop, manger sur le pouce, dormir quelques heures à peine — tout ça dans l'espoir de terminer à temps les équipements et les services conditionnant l'attribution de la subvention.

Comme lui, tout le village semblait avoir passé la vitesse supérieure. Chacun s'affairait à organiser au mieux les animations du week-end des Retrouvailles et à donner un coup de main pour faire avancer les projets dans la mesure de ses moyens. Des douzaines de nouveaux ouvriers avaient débarqué pour renforcer les équipes qui faisaient les trois-huit sur les chantiers. Les bâtiments poussaient comme des champignons : une église, une bibliothèque, un hôtel et un hôtel de ville étaient sortis de terre — ce dernier doté d'une petite cellule. Plus deux maisons individuelles dans ce qui allait devenir le premier lotissement de la ville.

De son côté, Alicia tenait des réunions quotidiennes pour stimuler les employés et améliorer le fonctionnement du restaurant. Elle imagina un concours pour attribuer un nom à l'établissement. Puis elle récupéra de longues tables de bois dans la prairie et les fit installer devant le restaurant, à l'ombre des arbres, pour doubler la capacité d'accueil des lieux. Elle engagea aussi trois serveuses supplémentaires ainsi qu'un serveur. Clancey, quant à lui, fit preuve de son talent et de sa créativité en inventant toute une série de nouveaux plats du jour avec les produits du potager bio.

Pourtant, malgré le succès croissant de l'établissement, Alicia se sentait à cran et insatisfaite. Ses journées étaient trop agitées pour que Marcus lui manque. En revanche, c'était bien différent la nuit. Après s'être massée avec l'odorante huile de cèdre qu'il lui avait offerte, une fois sa mère endormie, elle restait éveillée sur sa couche en s'interrogeant. Avait-il le temps, dans la fièvre des travaux, de penser à elle ? Et à cette heure dormait-il ? Rêvait-il d'elle ? A force de se repasser dans la tête leurs ébats amoureux, elle pouvait maintenant en revivre instantanément chaque détail. Comme la façon qu'avait Marcus d'entrelacer ses doigts aux siens ou d'embrasser le petit coin secret au creux de son cou que nul avant lui n'avait jamais découvert...

En même temps, elle refusait de voir dans ses émotions autre chose qu'un certain émoi sexuel. Certes, il la troublait, mais il s'agissait d'une réaction purement physique qui n'était pour rien dans le sentiment de mélancolie générale qui l'accablait. Non, c'était surtout qu'elle se languissait de New York. En effet, la chaleur oppressante et l'humidité du Sud l'épuisaient et, en dépit du paysage sans limites, elle

se sentait gagnée par la claustrophobie. La gaieté inépuisable des gens du cru et leur fascination pour des broutilles lui portaient facilement sur les nerfs, et elle ne pouvait plus voir les fers à cheval en peinture. Bref, elle aurait tout donné pour retrouver ses tailleurs de grands couturiers, l'air conditionné de son bureau et son fauteuil ergonomique.

D'ailleurs, si elle avait eu besoin de preuves pour confirmer que Marcus et elle n'avaient rien à faire ensemble, il suffisait de l'imaginer, lui, dans son environnement à elle. Il était évident que le mélange ne pouvait pas prendre.

De jour en jour, son humeur s'assombrissait.

Même quand elle bavardait avec les habitués, elle restait repliée sur elle-même. Chez eux ne l'intéressait plus que ce qui pouvait servir son travail, et elle se contentait donc de leur soutirer quelques informations pour nourrir ses articles. Plus ils l'invitaient à s'impliquer dans la vie de Sweetness, plus elle résistait. Elle travaillait de longues heures au restaurant, faisait d'interminables joggings en solitaire, puis s'enfermait dans sa chambre pour rédiger ses chroniques — comme si en écrivant davantage elle pouvait accélérer la fin de l'histoire. Avec Nina, elles avaient décidé que l'échéance fédérale serait le moment idéal pour clôturer sa mission.

Quand sa chronique dans le journal sortirait et que ses articles sur Sweetness seraient mis en ligne, elle serait tranquillement installée dans son appartement à boire un Chai Latte tout en passant au crible la liste des spectacles de Broadway pour repérer ceux qu'elle avait ratés pendant son absence.

A l'inverse, sa mère se sentait ici comme un poisson dans l'eau. On aurait dit que Candace avait toujours vécu à Sweetness. Elle s'était inscrite à un club de lecture et à un atelier d'artisanat qui se tenaient dans la grande salle de la pension et, dès qu'elle avait une minute, elle dessinait des bijoux. Elle acceptait volontiers toutes les invitations à dîner déclinées par sa fille, mais avait promis d'éviter tout détail susceptible de compromettre sa couverture.

Il n'empêche qu'Alicia n'était pas rassurée. Bien que sa mère ait recouvré sa gaieté et son exubérance, elle avait le sentiment que quelque chose clochait. Candace n'arrêtait pas de consulter son portable pour vérifier qu'elle n'avait pas de messages et semblait continuellement regarder par-dessus son épaule. Espérait-elle secrètement que Bo viendrait la retrouver à Sweetness pour lui jurer un amour éternel et la ramener avec lui à Atlanta ?

Alicia était toujours navrée et stupéfaite de voir que des femmes aussi belles qu'intelligentes puissent s'enticher à ce point d'un homme qui faisait leur malheur. Ce n'était pourtant pas la première fois que sa mère s'embarquait dans une histoire pitoyable, mais elle n'arrivait pas à s'y faire. Comment pouvait-on travailler ainsi à sa propre perte ?

Elle méditait encore amèrement sur ce phénomène quand elle remarqua que, entre deux clients, Gina fixait Scott Bloom avec des yeux de biche en mal d'amour. Teri avait beau s'être lassée de Scott entre-temps et fréquenter un autre habitué, celui-ci restait insensible à la dévotion de la jolie serveuse. Quant à Susan Sosa, elle était comme chaque jour assise au comptoir, maquillée comme un camion volé, tendant en permanence le cou vers la porte, dans l'espoir de voir arriver Kenny, son bel indifférent.

— Ça suffit ! lança Alicia en s'essuyant les mains sur son tablier. Gina, vous allez me faire le plaisir d'aller parler à ce type.

— Mais qu'est-ce que vous racontez ? protesta la serveuse, horrifiée.

— Vous vous y connaissez en base-ball ?

— A peine, pourquoi ?

— Parce que chaque matin, M. Parfait passe son temps à dévorer tout ce qui s'écrit sur les Atlanta Braves, expliqua-t-elle en désignant la table où Scott était assis.

— Les Atlanta Braves ? Je les ai vus une fois jouer en finale, dit Gina, rayonnante. J'ai même attrapé une balle de home run que j'ai fait dédicacer.

— Eh bien, qu'est-ce que vous attendez ? C'est parfait pour engager la conversation.

— Vous croyez ?

— Prenez votre pause, ordonna Alicia en la chassant du geste.

Gina, tout sourire, s'empressa de partir en se recoiffant à la hâte.

— C'était vraiment sympa de votre part, lança Clancey en se détournant du gril.

— Je l'ai fait pour moi, pas pour Gina, vous pouvez me croire.

Elle baissa les yeux vers le comptoir où Susan retouchait son rouge à lèvres et tourna la tête vers la vitrine. A tous les coups, Kenny Stapleton devait être en vue du restaurant.

— Bon, une de réglée, à l'autre maintenant, marmonna-t-elle.

Elle fonça dans le bureau prendre une enveloppe et un morceau de papier. Alors qu'elle se penchait pour ouvrir le tiroir, elle remarqua la valise de sa mère contre le mur. Exactement comme elle l'avait supposé, quelqu'un l'avait posée là pour la mettre à l'abri durant le nettoyage des lieux et l'avait ensuite oubliée. Contente de sa découverte, elle se dépêcha de rejoindre Susan au comptoir.

— Susan, j'ai un truc. Quand Kenny va entrer, vous ne le regardez surtout pas, ordonna-t-elle. Vous écrivez quelque chose sur ce papier, puis vous fermez l'enveloppe. Ensuite vous vous appliquez une bonne couche de rouge à lèvres et vous imprimez un joli baiser sur le verso. Comme ça, Kenny va croire que vous écrivez à un autre homme.

— Vous êtes sûre que ça va marcher ? demanda son interlocutrice, hésitante.

— Non, mais vous avez une meilleure idée ? Et de toute façon, il ne peut rien arriver de grave.

— Donnez !

Alicia retourna au gril et se campa, bras croisés, curieuse de voir ce qui allait se passer.

— Dites donc, vous êtes une sacrée entremetteuse, remarqua Clancey en retournant un œuf.

— Oh ! je vous en prie !

— Ne protestez pas. D'ailleurs cette ville aurait bien besoin d'une marieuse. Je n'ai jamais vu autant de célibataires coincés au même endroit et, au lieu d'en profiter, ils se conduisent tous comme des gamins de CP... Et que je te lance la balle dessus pour attirer ton attention, et que je me dispute avec ma copine pour un sourire !

— C'est exactement ça ! s'esclaffa Alicia.

— Et *vous*, lequel essayez-vous d'attirer ?

— Aucun, moi, je suis hors-jeu.

— Tiens, tiens, ironisa Clancey, juste au moment où la porte s'ouvrait sur Marcus.

Saisie, Alicia sursauta et lissa fébrilement son tablier, pour en chasser les miettes.

— Ah ! c'est bien ce que je pensais ! soupira tristement le cuisiner. Je dois avouer que vous avez bon goût.

Elle lui décocha un coup de coude dans les côtes, mais sentit son cœur cogner violemment dans sa poitrine en voyant Marcus se diriger vers elle. Malgré son épuisement, c'était toujours l'homme le plus beau qu'elle ait jamais vu. Et ses yeux...

— J'aime bien ce que tu as fait ici, dit-il en regardant autour de lui.

— Ça me fait... plaisir, bafouilla-t-elle, flottant sur un petit nuage.

Elle faillit se mettre à tortiller une mèche de cheveux, mais se reprit de justesse et demanda :

— Je peux t'offrir quelque chose, un café ?

— Avec plaisir, du café noir, répondit-il en brandissant sa Thermos. Je vais en avoir besoin.

— Tu as l'air fatigué, observa-t-elle en dévissant le bouchon pour y verser le breuvage fumant.

— Merci ! ironisa-t-il.

— Non, tu es très bien... juste un peu fatigué, je veux dire..., balbutia-t-elle.

— Merci, répéta-t-il en souriant de plus belle.

— Comment ça avance ? demanda-t-elle en lui rendant sa Thermos, les joues aussi brûlantes que son café.

— Franchement, j'ai peur de m'arrêter une seconde pour faire le constat, avoua-t-il en se tournant vers la porte. Oh ! Kendall m'a dit de t'avertir que ton numéro de sécu nous était encore revenu. Tu voudrais bien vérifier ce qui ne va pas ?

— Oui, bien sûr.

Dès qu'il sortit, Alicia, mortifiée par leur échange, laissa échapper un profond soupir.

— Eh ! il faut se détendre ! ironisa Clancey.

Comme elle faisait la moue, il lui désigna Gina et Scott qui bavardaient ensemble et Susan et Kenny partageant le même menu.

— En fait vous avez le chic pour rapprocher les gens, mais seulement quand il s'agit des autres, observa-t-il. Vous savez ce qu'on dit ? « Ceux qui le peuvent agissent, les autres donnent des conseils. »

Le sourire du cuisinier atténuait l'acidité de sa remarque, mais c'était tout de même vexant. Elle avait beau gagner sa vie grâce aux mots, devant Marcus elle se retrouvait aussi bredouillante qu'une collégienne. Ce n'était pourtant pas comme ça au début. Qu'est-ce qu'il s'était passé ? Quand la tendance s'était-elle renversée ? A y réfléchir, c'était peut-être bien entre le moment où elle avait entraîné Marcus dans sa chambre et celui où elle avait senti son cœur battre contre le sien.

Décontenancée, elle balbutia quelque chose qui se voulait amusant et battit en retraite dans la cuisine pour appeler sa mère. Comme Candace ne répondait pas, elle lui laissa un message pour l'avertir que sa valise avait été retrouvée au restaurant. Puis, constatant que Nina avait essayé de la joindre à deux reprises, elle composa le numéro du bureau de sa patronne.

— J'ai cinq minutes devant moi, annonça-t-elle, dès que celle-ci répondit. Que se passe-t-il ?

— Ça y est, tes chroniques sont officiellement acceptées, jubila Nina. On a signé le contrat de publication ce matin !

— C'est génial, au moins je n'aurai pas travaillé pour des clopinettes.

— L'éditrice est carrément fana de tes articles. Elle parle de tes personnages comme si elle les connaissait personnellement. Elle veut même visiter Sweetness. Moi aussi, d'ailleurs.

— Mouais. Si tu viens, n'oublie pas ton répulsif à scorpions.

— Oh ! ça, c'est notre épisode favori ! Celui où Matthew t'offre de l'huile de cèdre et un tablier ignifugé pour te protéger. C'est si... charmant !

— Je dirais plutôt : « franchement directif », répliqua-t-elle en considérant l'objet du délit avec une grimace.

— Tu te fiches de moi ? Il est évident que ce type est raide dingue de toi. D'ailleurs, quand tu partiras, il faudra le larguer avec ménagement.

— Il ne remarquera même pas que je suis partie, railla Alicia.

Elle entendit quelqu'un approcher et leva les yeux. C'était Candace.

— Nina, il faut que je me sauve. Merci pour cette bonne nouvelle. A plus.

Elle rempocha le téléphone et sourit à sa mère.

— Tu as eu mon message à propos de ta valise ?

Candace, qui semblait étrangement agitée et tendue, opina sans répondre.

— Tu vas bien ? s'enquit Alicia, inquiète.

— Très bien, répondit sa mère en regardant autour d'elle. Où est la valise ?

— Ici. Quelqu'un a dû la trouver pendant le nettoyage et la poser là pour la mettre à l'abri.

Alicia se pencha sous le bureau et saisit la poignée, mais la valise resta coincée. Elle tira de toutes ses forces. Le bagage se souleva si brutalement qu'elle tituba en arrière et que les serrures cédèrent.

Une masse de flacons remplis de cachets blancs se répandit sur le sol.

Alicia les fixa, ébahie, avant de se tourner vers sa mère.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— La provision de Bo, répondit celle-ci, effondrée.

— Tu as volé sa drogue ? s'écria Alicia, atterrée, en baissant brusquement la voix. Tu es folle !

— Je ne savais pas quoi faire, je ne pouvais quand même pas le laisser continuer à prendre ces saloperies ! Alors je me suis dit que j'allais venir ici pour réfléchir, expliqua Candace. Et quand la valise s'est perdue, j'ai pensé que quelqu'un l'avait peut-être jetée et que je n'avais plus à m'en soucier.

Alicia tomba à genoux et ramassa les flacons qu'elle remit en hâte dans la valise.

— Ne plus t'en soucier ? Maman, il ne t'est pas venu à l'idée que Bo allait comprendre que tu avais piqué sa drogue et te poursuivre ici ?

— J'avoue que ça m'a effleuré l'esprit, répondit Candace, confuse, en se mordillant la lèvre.

Alicia referma le couvercle et verrouilla la valise.

— Et pourquoi est-ce que tu n'as pas laissé tout ça bien rangé dans le coffre de ma voiture de location ?

— J'avais peur de la perdre de vue... et puis je ne voulais pas que tu te retrouves impliquée au cas où quelqu'un la trouverait.

— Bon, pour l'instant, porte la valise dans la chambre et range-la sur la plus haute étagère du placard, ordonna Alicia en la lui tendant. On en parlera plus tard.

Alors que sa mère, les yeux humides, hochait la tête et s'en allait, Alicia, bouleversée, se couvrit le visage de ses mains. Qu'est-ce qu'elle devait faire ? Appeler la police ? Le FBI ?

Marcus ?

Non, ça, c'était impensable. Depuis qu'elle était ici, elle lui avait causé déjà bien assez de problèmes... et encore, il ne connaissait pas la moitié de la vérité.

Elle reprit son portable et composa un numéro. A son grand soulagement, une voix bien réelle répondit au bout du fil.

— Allô ?

— Papa ? articula-t-elle péniblement. Maman a de gros ennuis.

Assis à son bureau, Marcus venait de relire pour la troisième fois le même paragraphe du contrat. Il reposa son stylo et frotta ses yeux irrités — on aurait dit qu'ils étaient pleins de sable — puis jeta un regard d'envie au canapé à l'autre bout de la pièce. Depuis que le représentant du Ministère avait jeté sa bombe, il n'avait jamais dormi plus de quelques heures d'affilée.

Il jeta un œil au calendrier mural où un grand X rouge marquait la date de l'échéance. Il restait tant de travail à effectuer, et si peu de temps pour y parvenir, qu'il se sentit gagné par la panique.

Mettant la main dans la poche de son baggy, il en tira la pépite trouvée dans le lit de la rivière et la posa à côté de lui, comme un symbole de tout ce qui était en jeu.

Maintenant, il était certain que c'était de l'or. Sous prétexte de tester un nouvel engrais, il s'était procuré de l'acide nitrique auprès du Dr Devine et avait déposé une goutte de liquide corrosif sur la pépite. La surface n'avait pas changé de couleur. C'était bien de l'or véritable et non caillou sans valeur.

Après avoir longuement hésité, il avait décidé de garder sa trouvaille pour lui et de ne rien en dire à Kendall et Porter. S'il leur en parlait, ses frères seraient tentés de le dire à Nikki et Celia. Tony pourrait en avoir vent par hasard et... Bien sûr, jamais aucun d'eux ne ferait quelque chose qui puisse nuire à son projet, mais mieux valait rester prudent. Plus il y aurait de personnes dans la confiance, plus le risque était grand. Les conversations, les textos ou les e-mails pouvaient être interceptés de multiples façons. Et par toutes sortes de gens. Non, pas question de se mettre ainsi en danger. D'un autre côté, garder sa découverte pour lui était un fardeau supplémentaire à porter.

Quelquefois, il avait l'impression qu'il allait craquer sous la pression. Dans un moment pareil, il aurait souhaité avoir quelqu'un à ses côtés, quelqu'un avec qui partager ses secrets les plus intimes, ses soucis, comme ses espoirs.

Le visage d'Alicia s'imposa à son esprit... ainsi que d'autres parties de son corps. Leurs ébats érotiques semblaient déjà appartenir à un rêve lointain, pourtant, il se les remémorait dans toute leur vivacité dès qu'il avait besoin d'évasion. Il ne pouvait guère voir en Alicia une compagne potentielle — ils étaient par trop différents —, mais il se sentait lié à elle par un sentiment d'intimité immédiate qu'il n'avait jamais éprouvé. En fait, il la désirait profondément.

Bon sang ! Comme il avait envie d'elle !

Un grattement sur la porte du bureau le fit sursauter et sortir de sa rêverie. Il remit prestement la pépite dans sa poche, ramassa son stylo et lança :

— Entrez !

La porte s'ouvrit et Alicia passa la tête à l'intérieur — exactement comme si ses pensées l'avaient fait apparaître par enchantement.

— J'espère que ce n'est pas le mauvais moment, dit-elle.

— Pour quoi faire ?

Elle brandit le panier qu'elle tenait à la main pour répondre :

— Un pique-nique.

Il se leva en calculant le temps dont il avait besoin pour finir tout ce qu'il avait à faire. Pique-niquer ne faisait pas du tout partie de ses priorités... et pourtant, il avait une envie folle de l'accompagner — tout en étant conscient que c'était impossible.

— Malheureusement, je ne peux pas m'éloigner en ce moment, répondit-il en désignant la pile de papiers sur son bureau.

— Je comprends, répliqua-t-elle, l'air déçu. Désolée de t'avoir dérangé.

— Ne pars pas ! Je veux dire, entre... j'ai quelques minutes devant moi.

Elle pénétra dans la pièce, toute fraîche et bronzée dans sa robe d'été et ses sandales. Il avait tellement envie de la prendre dans ses bras et de la caresser qu'il réprima un gémissement.

— Au moins, garde la nourriture pour plus tard, suggéra-t-elle en lui tendant le panier.

— Merci, répondit-il en le posant à l'écart tout en la buvant des yeux. Comment ça se passe au restaurant ?

— Très bien.

— Kendall m'a dit que c'était ton idée d'organiser un concours pour lui trouver un nom de baptême.

— Oh ! Ça, ce n'est vraiment pas grand-chose, répliqua-t-elle avec un sourire timide.

— Non, c'est une super idée, affirma-t-il en lui décochant un grand sourire — un peu rouillé, mais qui lui fit un bien fou. Rachel doit être furieuse de ne pas y avoir pensé la première.

Il vit qu'elle détournait les yeux à la mention du nom de Rachel. Les deux femmes avaient-elles un différend ?

— Ta mère est toujours en visite ? s'enquit-il.

Vu sa réaction, il venait certainement de commettre un nouvel impair. Alicia avait-elle conscience de l'expressivité de son visage ? Cette pensée le ramena au moment d'intimité qu'ils avaient partagé.

— Oui, elle est toujours là, répondit-elle.

Une part de lui en fut soulagée car, durant toutes ces nuits, la seule chose qui l'avait empêché d'aller frapper à sa porte était la présence de sa mère dans sa chambre.

— En fait, si je voulais t'emmener pique-niquer, c'était pour te demander quelque chose, avoua-t-elle avec un petit sourire embarrassé.

— Vraiment ? répliqua-t-il en dressant le sourcil, heureux pour la première fois de la journée.

— Je... euh... Il faut que je t'avoue quelque chose. C'est... à propos de ma mère, justement. Elle s'est fourrée dans une situation... embarrassante. Enfin, pire que ça même. Est-ce que la ville a un service de police ?

— Pas encore, répondit-il, en se carrant dans son siège, un peu déçu par la tournure que prenait la conversation. Ça fait déjà quelque temps qu'on essaie d'engager un juge de paix, comme c'est exigé dans le contrat. Les tribunaux des alentours ont promis de nous aider, mais c'est sûr qu'on serait mieux notés si on avait notre propre tribunal. Les problèmes de ta mère ont à voir avec la loi ?

— On peut dire ça, répondit-elle en rougissant jusqu'aux oreilles. Il s'avère que son petit ami d'Atlanta est en fait... un dealer. Maman n'en savait rien jusqu'à ce qu'elle tombe sur une valise pleine de stupéfiants.

Ne souhaitant pas paraître critique, Marcus s'efforça de rester impassible.

— La bonne nouvelle, c'est qu'elle a décidé de quitter cet individu sur-le-champ, reprit Alicia.

— Et la mauvaise ?

— Elle a emporté les preuves avec elle.

— Elle a volé son stock ? fit-il, éberlué.

Alicia ferma brièvement les yeux, avant d'acquiescer.

— Elle projetait de livrer la drogue à la police, mais elle est arrivée le jour de l'incendie et, dans la confusion, la valise s'est égarée.

— Il y a une valise de produits illicites qui se balade dans ma ville ? s'exclama-t-il sans se soucier de camoufler son effarement.

— Non, non, rassure-toi. On a retrouvé la valise et tout était... intact. L'avocat de ma mère est en train de négocier avec le procureur de Fulton County pour rendre la drogue.

— Elle ne sera donc accusée de rien ?

— C'est l'idée, opina Alicia. Tu as vu ma mère. Elle n'a vraiment *rien* d'une dealeuse. Elle est simplement — comment dire ça gentiment ? — totalement inconséquente quant à ses fréquentations...

Marcus s'abstint de tout commentaire, mais il ne put s'empêcher de songer à sa propre mère, si douce et désintéressée, dont l'unique souci était le bonheur de sa famille. Jamais Emily Armstrong n'avait regardé un autre homme, depuis la première fois où elle avait posé les yeux sur leur père. Et elle n'aurait pas été femme à se fourvoyer avec un criminel quel qu'il soit. Il se sentait navré pour Alicia qui, toute sa vie, avait certainement dû souffrir des égarements de sa mère.

Pas étonnant qu'elle ne veuille plus entendre parler de mariage.

— En fait, si je t'ai informé, c'est parce que j'ai pensé que tu devais être au courant de la présence d'une valise pleine de stupéfiants dans le placard de ma chambre, expliqua-t-elle. Et aussi parce que, même si son QI proche de zéro rend cette hypothèse peu probable, il n'est pas complètement impossible que son compagnon poursuive ma mère jusqu'ici pour récupérer sa marchandise, soupira-t-elle, accablée.

— C'est pour ça que tu voulais savoir si on avait un service de police ?

— Excuse-moi, Marcus, je sais que ce n'est pas ton problème et tu as suffisamment de soucis comme ça en ce moment. Je... je n'aurais pas dû venir. Le plus simple, c'est que ma mère et moi on s'en aille jusqu'à la fin de cette affaire... Je... je suis désolée.

Evidemment, il aurait été plus censé qu'elles prennent leurs distances... mais quand il vit le désespoir ternir les grands yeux bruns d'Alicia, Marcus fut incapable de reculer.

Il croisa les bras et en quelques secondes commença à élaborer un plan. Il pourrait recruter les hommes de son équipe qui avaient fait leur service dans la police militaire...

— Non, restez, ça va aller. Mais il faut qu'on prenne quelques précautions. D'abord, il faut que ta mère aille entreposer la valise dans le coffre de l'hôtel de ville jusqu'à l'arrivée des autorités, déclara-t-il. Ensuite, tu dois me donner le nom et la description précise de cet individu et de son véhicule. Comme il n'y a qu'une route pour entrer et sortir de Sweetness, je te promets que cette ordure ne pourra pas s'approcher d'elle.

Le sourire qui illumina son beau visage aurait amplement suffi en guise de remerciement, mais Alicia se jeta à son cou pour l'embrasser au coin de la bouche. Cette marque excessive de gratitude menaça d'avoir raison de lui. Submergé par une vague de désir, il la saisit par la taille et l'attira entre ses jambes pour la plaquer contre lui.

Ses lèvres cherchèrent les siennes avec avidité. Sa bouche était douce et chaude, et son baiser tendre et affamé. Si seulement il avait pu laisser de côté la suite de sa journée... la suite de sa vie entière... pour l'embrasser jusqu'à lui en faire perdre le souffle.

Soudain, Alicia se recula en posant les doigts sur sa bouche.

— Il... il faut que j'y aille.

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, c'est juste que l'échéance approche, je dois te laisser travailler. Et d'ailleurs, tu penses que ça va aller ? demanda-t-elle, comme il restait planté là, le souffle court.

C'était une question simple, mais depuis une semaine tout le monde n'arrêtait pas de la lui poser. Jusque-là il avait toujours essayé de se montrer optimiste. Mais là, d'un seul coup, toute la tension qui l'accablait depuis deux ans se rappela à lui et l'enserra comme un étouffoir.

— Franchement... non, je n'en suis pas sûr du tout, avoua-t-il.

Voilà... il l'avait dit !

— Qu'est-ce que tu racontes ? répliqua-elle en dardant sur lui son regard le plus intense. Tu vas y arriver ! Tu n'as pas avancé aussi loin pour que tout s'écroule si près du but. Marcus, est-ce que tu te rends compte que tous ces gens croient en toi — pas avec une foi aveugle, mais parce qu'ils estiment que tu es le seul au monde à pouvoir mener à bien cette entreprise ?

Ses exhortations lui firent l'effet d'un baume. Elles lui redonnaient courage au moment où il en avait le plus besoin, et il fut tellement submergé par l'émotion qu'il en perdit la voix.

— Rappelle-toi juste une chose : tu n'es pas seul, reprit-elle avec un sourire rayonnant. Tes concitoyens sont prêts à faire tout ce que tu exigeras d'eux. Ton rêve pour Sweetness, c'est aussi le leur, tu sais. On est tous avec toi...

Il hocha la tête, les nerfs à fleur de peau.

— Et merci encore pour ton aide, ajouta-t-elle.

L'infinie douceur qu'il crut lire dans ses grands yeux sombres le fit se sentir fort et faible à la fois.

— Je te l'ai dit, je veux simplement que tout le monde se sente en sécurité ici, répondit-il.

— C'est le cas pour moi, lança-t-elle en ouvrant la porte.

Elle était partie. Marcus fixa le battant un long moment, ne pouvant tout à fait s'empêcher d'espérer qu'elle revienne. Sa confiance en lui l'avait surpris, mais surtout elle lui avait redonné l'élan qu'il avait perdu. Il fourra la main dans sa poche pour en sortir son deuxième trésor — le bracelet de la jeune femme. Il savait qu'il aurait dû le lui rendre, cela aurait pu être l'occasion, mais maintenant cela lui faisait du bien de posséder quelque chose d'elle.

Surtout que, avec la date de clôture qui lui fonçait dessus comme un cheval emballé, un porte-bonheur ne pouvait pas lui faire de mal.

* * *

Alicia se réfugia dans un coin discret non loin du restaurant pour téléphoner.

— Ecoute Nina, je ne peux plus continuer.

— Alicia, explique-moi. Qu'est-ce qui se passe ?

Les larmes aux yeux, elle s'immobilisa en portant la main à son front. Elle n'avait guère envie d'expliquer que la vie personnelle sordide de sa mère avait pris le pas sur sa mission. Quant au reste... Elle n'était pas sûre d'avoir les mots pour.

— Parce que ce n'est pas bien, dit-elle. D'ailleurs, pour être honnête, il ne se passe rien de répréhensible dans cette ville. Je n'ai aucun scoop à t'offrir.

— Alors tu peux en faire le sujet d'une chronique plutôt que d'une enquête à charge.

— Mais j'ai l'impression d'être... sournoise et hypocrite, murmura-t-elle, oppressée par la culpabilité.

Surtout à la lumière de ce que Marcus venait de faire pour sa mère.

— Alicia, je crois que maintenant les choses te dépassent, soupira Nina. Le contrat pour la diffusion de ta chronique sur le blog national est déjà signé et l'accord dépend des articles que tu fournis. Tu t'es engagée — comme nous tous.

— C'est vrai, soupira-t-elle en fermant les yeux. Je crois que je me suis trop impliquée dans cette histoire. Et maintenant, c'est allé trop loin...

— Avec Marcus Armstrong, tu veux dire ?

— Non, ça n'a rien à voir, protesta-t-elle d'une voix tremblante.

— Tu sais, il n'y a pas de mal à t'attacher aux habitants de Sweetness... tant que tu ne perds pas de vue le but de ta présence. N'oublie pas que de toute façon ils ne savent pas qui tu es vraiment. Est-ce que

je suis bien claire ?

— Oui, répondit-elle, après avoir pris une profonde inspiration.

— Parfait. Mais ne t'inquiète pas. Au fond, tu fais une grande faveur à ces gens. Si ta série d'articles marche comme je le prévois, ce village perdu va enfin exister sur la carte. Et, dans les prochains mois, les gens vont se ruer à Sweetness.

Tout ça c'est bien beau... encore faudrait-il que Sweetness existe encore dans quelques mois, songea Alicia en se mordant la lèvre.

A mesure que le week-end des Retrouvailles approchait, Alicia s'arrangea pour écarter de son esprit les soucis judiciaires de sa mère en répartissant son temps libre entre l'écriture de ses chroniques et son implication dans les préparatifs.

Comment réussissait-elle à rester maîtresse d'elle-même dans une situation aussi potentiellement explosive ? Mystère. En temps normal, elle aurait été incapable d'afficher une telle sérénité. Elle se serait décarcassée pour régler les choses toute seule, affolée à l'idée des conséquences. Et jamais elle ne se serait permis de s'appuyer sur autrui : jusque-là elle avait été bien trop déçue quand elle l'avait fait. Mais avec Marcus Armstrong elle se sentait protégée et en sécurité.

Pour elle, se fier à quelqu'un était une expérience toute nouvelle et elle ne savait pas trop quoi en penser.

C'était un grand soulagement de savoir que si Bo Dixon avait la mauvaise idée de se pointer à Sweetness, il serait promptement appréhendé et remis aux autorités. En même temps, elle avait tout à fait conscience que ce service demandé à Marcus tombait on ne peut plus mal. Il n'avait vraiment pas besoin d'un stress supplémentaire juste au moment où un nombre incalculable d'étrangers allait débarquer pour la fête.

En lui proposant de l'aider, Marcus s'était en outre privé de collaborateurs précieux, et ce au moment où ils lui faisaient le plus cruellement défaut. Elle se sentait donc particulièrement redevable et tenait à ce que le restaurant soit le clou de toutes les attractions du week-end. Pour cela, elle l'avait décoré avec des affiches, des serpentins et des ballons. Elle avait suspendu des guirlandes lumineuses dans les arbres de la terrasse, et fixé un tableau au mur pour punaiser les photos des clients que Clancey prendrait avec son appareil numérique. Parmi toutes les suggestions, un nom avait été choisi pour l'établissement et, dans le plus grand secret, un artiste était en train de peindre une enseigne, qui serait dévoilée le samedi. La cérémonie était même répertoriée dans l'agenda officiel du week-end. Elle se tiendrait entre l'ouverture du marché des arts de la rue principale et le spectacle de musique country sur le terrain de sport du collègue.

L'excitation des résidents et des visiteurs, tous radieux et pleins d'énergie, était contagieuse. Elle en aurait presque oublié la chaleur accablante, le harcèlement incessant des insectes et le taux de pollen faramineux.

A l'inverse de sa fille, Candace était à cran. Elle n'arrêtait pas de s'excuser en pleurnichant pour le gâchis qu'elle avait causé et restait confinée dans sa chambre, à dessiner des bijoux. Quand Alicia sentait monter sa rage contre elle pour l'avoir impliquée dans une sale affaire qui avait failli saboter sa mission — pour ne pas parler de la sécurité de la ville —, elle se remémorait que sa mère faisait preuve d'un grand courage en témoignant contre Bo — une chose que l'ancienne Candace n'aurait jamais faite.

Si elle se montrait tolérante, c'était aussi parce que le fait d'avoir été obligée d'appeler son ex-mari à la rescousse avait été pour sa mère une expérience profondément humiliante. Il était clair que les sentiments de Candace pour lui étaient encore vifs, et elle avait pu remarquer comme sa voix changeait quand elle s'adressait à lui. Alicia se réjouissait qu'il ait accepté de l'aider — d'autant plus qu'il était en plein préparatifs de mariage. Dès qu'il avait été mis au courant de l'affaire, Robert Randall s'était envolé pour Atlanta, où il était toujours, afin de mettre au point les détails de la restitution avec le bureau du procureur général. Un mandat d'arrêt avait été lancé contre Bo, et elle espérait bien que cet ignoble individu serait bientôt derrière les barreaux !

Les activités du week-end des Retrouvailles devaient démarrer dans moins de vingt-quatre heures. Toute la ville était en ébullition, comme elle put le constater en traversant la rue principale pour ouvrir le restaurant. En arrivant à la porte, elle sourit en découvrant Tony qui l'attendait.

— Tu es tombé du lit ce matin ? plaisanta-t-elle, mais, à sa grande consternation, elle vit le gamin se décomposer.

— Il faut que je vous dise quelque chose, murmura-t-il, ses grands yeux bleu Armstrong mouillés de larmes.

— Tony, qu'est-ce qui se passe ?

— Vous allez être furieuse contre moi.

— On verra, mais maintenant il faut me dire de quoi il s'agit.

— Le feu... c'était ma faute, hoqueta l'adolescent en ravalant un sanglot.

— Comment ça, ta faute ?

— Jason avait des cigarettes et il m'a fait fumer dans les toilettes, avoua-t-il, penaud.

Jason était l'un des serveurs.

— Ça ne m'a pas plu, et en sortant je me suis débarrassé du mégot... en le jetant dans le recyclage du pa... du papier, hoqueta-t-il, effondré, en s'essuyant les yeux du revers de la main. Je suis désolé, Alicia, j'aurais dû le dire avant, mais j'avais si peur.

— Il y a quelqu'un d'autre qui est au courant ? demanda-t-elle, émue par sa détresse et par son repentir.

— Non, personne, répondit-il en renflant.

— Alors ce sera notre petit secret, répliqua-t-elle en souriant.

— Vous en êtes sûre ? demanda-t-il, éberlué.

— Ecoute, la seule chose qui compte, c'est que tout le monde s'en soit sorti indemne. Et finalement, même le restaurant n'a pas tellement souffert. Et puis ça te servira de leçon.

— Ça oui ! Je ne fumerai plus jamais, affirma-t-il avec véhémence.

— Bien, dit-elle en lui faisant un clin d'œil. Prêt à commencer le boulot ?

Tony hocha la tête avec un grand sourire.

Au milieu de la matinée, ils avaient déjà un aperçu de ce que serait la foule du lendemain. Le restaurant était bondé et bruyant, et elle se réjouit de voir que tout se passait comme sur des roulettes. Quelle chance d'avoir dégotté Clancey ! Non seulement sa personnalité était électrisante, mais sa cuisine dépassait de loin ce qu'on pouvait attendre d'un établissement de cet ordre. Un chef de ses amis l'avait même averti qu'un critique gastronomique d'Atlanta projetait de venir dîner chez eux — si c'était le cas, ce serait un coup de pub extraordinaire !

Juste après le déjeuner, la porte s'ouvrit sur une vieille dame ronde et souriante aux cheveux gris. Elle était escortée par Marcus. A sa vue, Alicia sentit son cœur s'emballer et le rouge lui monter au visage. Sa curiosité piquée, elle le vit guider la dame vers une table libre. Quand elle fut installée, il fit volte-face et se dirigea vers elle, son beau visage marqué par la lassitude et les soucis.

— Il s'est passé quelque chose ? demanda-t-elle, alarmée.

— Dixon a été arrêté il y a une heure, à l'entrée de la ville.

— Ça s'est passé comment ? Il n'y a pas eu de blessés j'espère ! dit-elle d'une voix étranglée.

— Non. Il était complètement défoncé. Cet idiot aurait pu blesser quelqu'un, mais il a été facile à appréhender. Du coup, on a inauguré la cellule. J'ai contacté le procureur d'Atlanta pour l'informer que nous détenions un homme qu'il recherchait. J'espère qu'ils arriveront avant qu'il ne se réveille. Ça nous évitera un scandale. J'ai pensé que tu souhaiterais avertir ta mère.

— Comment est-ce que je peux te remercier ? balbutia Alicia, les yeux embués de larmes de gratitude.

— Eh bien... tu peux venir saluer *ma* mère, répliqua-t-il en souriant.

— Bien sûr, dit-elle, en éprouvant un petit frisson de plaisir.

Alors qu'ils approchaient de la table où était installée la mère de Marcus, Alicia put voir de qui les frères Armstrong avaient hérité leurs yeux bleus si profonds. De son regard à la fois vif et bienveillant, la vieille dame la dévisagea avec une attention soutenue. Elle eut beau se dire que son opinion lui importait peu — après tout, il était peu probable qu'elles aient l'occasion de se revoir —, elle se sentit gênée de se présenter ainsi, en vêtements de travail avec ces couettes ridicules qu'elle avait pris l'habitude de porter ici. Soudain, elle regrettait amèrement sa garde-robe enfermée dans le coffre de sa voiture, sans parler de son fer à repasser ultramoderne.

— Maman, je te présente Alicia Waters, la directrice du restaurant, dit Marcus. Alicia, voici Emily Armstrong, ma mère.

— Ravie de faire votre connaissance, dit-elle, surprise par la fermeté de sa poignée de main.

— Tout le plaisir est pour moi, répondit Emily en inclinant la tête, et Alicia succomba aussitôt à son charme et à son regard pétillant de malice.

— Vous êtes venue pour les festivités du week-end ? s'enquit-elle.

— En fait, je reviens m'installer à Sweetness. Je veux passer plus de temps avec mes fils et leurs familles, répondit Emily.

— Marcus m'a raconté que vous étiez très attachée à Sweetness, c'est formidable que vous puissiez maintenant y revenir.

Marcus dut prendre congé des deux femmes pour aller dire deux mots à l'un de ses contremaîtres qui prenait un déjeuner un peu tardif. Alicia le regarda s'éloigner, vaguement mal à l'aise à l'idée de se retrouver seule avec Mme Armstrong, mais Emily reprit le fil de la conversation avec le plus grand naturel.

— Et vous, votre famille habite ici ?

— Non, mais ma mère est venue pour me rendre visite, répondit Alicia en se tortillant nerveusement.

— Ah ! c'est bien ! J'espère avoir l'occasion de la rencontrer.

Elle hochait poliment la tête en songeant que son interlocutrice changerait probablement d'avis si elle avait la moindre idée des démêlés de sa mère avec la justice.

— Quand on voit à quoi ressemble Sweetness aujourd'hui... J'imagine que vous êtes fière de votre fils, madame Armstrong.

— Vous pouvez m'appeler Emily. Oui, je suis très fière de mes fils, répondit gaiement la vieille dame. Mais l'aîné a toujours été particulier. Des trois garçons, c'est Marcus qui ressemble le plus à son père. Mais, il a beau paraître solide, au fond, c'est lui le plus vulnérable. Alors, je vous en prie, ma chère, ne malmenez pas son cœur.

— Je suis désolée, mais j'ai l'impression que vous vous faites de fausses idées sur votre fils et moi.

— Alicia, savez-vous combien de jeunes femmes Marcus m'a déjà présentées ? répliqua Emily, amusée.

Alicia secoua la tête.

— Une seule, répondit la vieille dame.

Tandis qu'elle digérait cette information pour le moins surprenante, Marcus revint en compagnie de trois personnes : un couple d'une trentaine d'années et un monsieur plus âgé qui ressemblait beaucoup au jeune homme. Probablement son père.

— Maman, regarde qui vient d'arriver ! lança Marcus.

— Cletis ! s'exclama Emily en sautant au cou du vieil homme qui semblait aussi heureux qu'elle de la voir.

— Emily, tu m'as l'air en pleine forme.

Alicia s'apprêtait à s'esquiver, quand Marcus se tourna vers elle.

— Alicia, je te présente Emory Maxwell et son père, le Dr Cletis Maxwell. Ils étaient nos voisins à Clover Ridge. Et voici la femme d'Emory, Shelby, qui habitait aussi à Sweetness.

Il se tourna ensuite vers les Maxwell, tout en désignant la jeune femme.

— Alicia Waters, qui dirige notre restaurant.

Tout le monde se salua.

— Emory, c'est notre héros ici, reprit Marcus en tapant sur l'épaule de l'homme aux cheveux bruns. C'est lui qui a repéré le premier la tornade et a déclenché l'alarme du château d'eau. Sans lui, qui sait ce qui serait arrivé... D'une certaine manière, on peut dire que le fameux miracle de Sweetness, c'est lui !

— Tu exagères. N'importe qui aurait fait la même chose, répliqua Emory, rougissant.

— Peut-être, mais c'est toi qui l'as fait, rétorqua Shelby, fière de son mari.

— J'ai appris que vous alliez renouveler vos vœux dans la nouvelle église, dit Alicia.

— C'est vrai, répondit Emory en prenant la main de sa femme dans la sienne, avant de se tourner vers Marcus. Si l'église est finie à temps, bien sûr. La dernière fois que j'ai parlé à Porter, il avait l'air un peu stressé.

— Il stresse peut-être à cause de l'église, mais pas pour la raison que tu crois... En tout cas, ne te fais pas de souci, elle est fin prête, à part quelques peintures en train de sécher.

— Mon vieux, je n'arrive pas à croire que tu aies accompli un tel boulot, déclara Emory en secouant la tête. Tu sais, on a suivi de près les opérations sur le site Internet. Malgré tout, on ne savait pas trop à quoi s'attendre.

— C'est vrai, ça n'a rien à voir avec ce que nous avons laissé, renchérit Shelby.

— Un champ de ruines, intervint le Dr Maxwell. Je suis bien d'accord avec Emory. Marcus, tu as réalisé un véritable exploit.

— Ça a été un effort collectif... et c'est loin d'être terminé d'ailleurs, répondit-il, manifestement très embarrassé par ces louanges.

— Quand arrive l'échéance pour la subvention d'Etat ?

— Eh bien, la date officielle est la semaine prochaine, soupira Marcus. Mais les inspecteurs vont déjà venir ce week-end pour voir où nous en sommes.

— Qu'est-ce qu'il vous reste à faire ? s'enquit Emory.

— Oh ! un milliard de petites choses ! Il faut croiser les doigts et espérer qu'on n'aura pas zappé un détail jugé essentiel par l'équipe du Ministère.

— Ne t'inquiète pas, je suis sûre que les inspecteurs vont vous donner la note maximum dans tous les domaines, affirma Emily, rayonnante. Et Sweetness reviendra de nouveau à ses habitants.

Tous acquiescèrent en chœur, puis se mirent à bavarder gaiement entre eux. A l'exception de Marcus, qui s'était rembruni en entendant la déclaration enthousiaste de sa mère. La perspective de la décevoir avait dû faire encore monter d'un cran la terrible pression qu'il subissait déjà.

Alicia, qui ne se sentait pas vraiment à sa place, prit congé pour retourner à son travail. Au passage, Marcus lui lança un sourire accompagné d'un petit hochement de tête, comme si elle venait de passer un test. Le cœur battant la chamade, elle retourna au comptoir... avec l'horrible impression d'être un

imposteur. L'idée que Marcus l'estimait assez pour la présenter à sa mère lui donnait le frisson, mais c'était Alicia Waters qu'il avait présentée, la directrice à couettes d'un restaurant rural.

Il ne connaissait même pas sa véritable identité. Et quand il découvrirait qu'elle lui avait menti...

— Tout va bien ? demanda Clancey en lui lançant un regard soucieux.

— C'est la grande forme, répondit-elle avec un sourire forcé.

Elle était impatiente d'appeler sa mère pour l'informer du destin de Bo. Mais peut-être pouvait-elle attendre un peu. D'ici un quart d'heure, ce serait sa pause-déjeuner et elle pourrait aller lui apprendre la nouvelle en personne. Comme ce serait agréable de voir sa mère retrouver le sourire !

Quelques minutes plus tard, Marcus et Emory sortirent. Elle supposa qu'ils allaient retrouver Porter et Kendall.

— Je peux m'asseoir ? s'enquit Shelby en s'approchant du bar.

— Bien sûr.

La jeune femme désigna la table où Emily Armstrong et le Dr Maxwell étaient en grande conversation.

— J'ai préféré les laisser seuls, soupira-t-elle en se hissant sur un tabouret.

— Vous voulez manger quelque chose ?

— En général, je ne suis pas trop sucré, mais ce cheese-cake est carrément appétissant, dit-elle en pointant la vitrine des desserts.

— Très bon choix, il est fait maison, confirma Alicia en coupant une tranche du gâteau confectionné par Clancey. Vous devez être tout excitée par la cérémonie de demain, dit-elle en posant l'assiette devant Shelby.

— C'est une idée d'Emory, répondit la jeune femme.

Quelque chose dans sa manière de couper son gâteau et d'en mastiquer le premier morceau donna l'impression à Alicia que quelque chose allait de travers.

— C'est très romantique de sa part, hasarda-t-elle.

— Oui. Il cherche à me faire plaisir.

— C'est plutôt sympa.

— Il est très attentionné, c'est vrai. Il essaie d'arranger les choses à sa manière... Je ne sais pas si je peux vous faire cette confidence, mais en fait ça ne va pas très fort depuis quelque temps... On n'arrive pas à avoir d'enfants, soupira Shelby, le regard triste.

— Je suis désolée.

— Il ne faut pas. On a tout essayé : les piqûres, les hormones, la fécondation *in vitro*... mais rien, conclut-elle en piquant rageusement sa fourchette dans l'assiette. On n'y croit plus vraiment. A notre retour en Floride, Emory voudrait qu'on adopte un chien, c'est pour vous dire...

— Personnellement, je préfère les chats, répliqua Alicia sur un ton léger, ce qui fit sourire son interlocutrice.

— Parfois je me console en me disant que, de toute façon, c'est peut-être mieux comme ça, parce qu'on n'aurait jamais pu leur offrir une enfance comme la nôtre...

— Si j'ai bien compris, vous avez tous les deux grandi à Sweetness.

— Oui et c'était merveilleux. Tout le monde connaissait tout le monde, et la famille ça voulait vraiment dire quelque chose. Maintenant, je crois que des endroits comme ça, ça n'existe plus.

— En tout cas, ici, tout le monde attend votre cérémonie avec impatience.

— Donc, si j'annulais, beaucoup seraient déçus ? demanda Shelby en grignotant son cheese-cake du bout des lèvres.

— Certainement. Vous vous posez vraiment la question ?

— Vous savez, j'aime sincèrement Emory, mais... En fait, pour tout vous dire, j'ai horreur de la vie qu'on mène, soupira son interlocutrice. On travaille comme des fous pour payer une maison bien trop

grande pour nous. On ne connaît même pas nos voisins et son père est à peu près la seule personne qu'on fréquente. Après dix ans de mariage, je peux dire qu'on s'est complètement encroûtés. Alors, renouveler nos vœux maintenant...

— Il paraît que c'est fréquent ce genre de sentiments après plusieurs années de mariage, remarqua Alicia.

— Je sais. Et Emory en a autant marre que moi. Mais lui, il espère que la cérémonie ravivera la flamme.

— Qui sait ? Ça peut arriver.

— Et si ça ne marchait pas ?

— Et si ça marchait ?

Shelby baissa les yeux, avant de prendre une autre bouchée qu'elle savoura pensivement.

— Peut-être que vous avez simplement besoin de changer de décor, suggéra Alicia. Vous avez déjà pensé à revenir à Sweetness ?

— Non, c'est exclu. Pas après ce qu'on a traversé pendant la tornade. Mon père et moi, ainsi que des douzaines d'autres habitants d'ailleurs, on a été ensevelis dans la cave de son épicerie. Emory et Porter nous ont déterrés à mains nues. Après une expérience pareille, vous n'êtes plus la même. Je ne suis pas sûre que je pourrais supporter de vivre de nouveau ici.

Alicia hocha la tête, incapable d'imaginer une situation aussi dramatique.

— Ecoutez, je ne vous connais pas très bien, mais vous et votre mari, vous avez l'air d'être des gens bien et vous tenez énormément l'un à l'autre. C'est énorme... et c'est peut-être même suffisant.

Shelby laissa brusquement tomber sa fourchette et se couvrit la figure de ses mains. Voyant ses épaules trembler, Alicia, paniquée, cru qu'elle pleurait, mais quand elle releva la tête, elle s'aperçut qu'elle riait.

— Vous avez raison. Emory est un homme merveilleux et je l'aime profondément. Et c'est vrai, c'est bien *suffisant*. Merci, Alicia, de me l'avoir rappelé.

Elle réprima un sourire. Cette femme devait être très amoureuse de son mari, songea-t-elle avec un brusque pincement de jalousie. Et quelle capacité étonnante à passer ainsi de l'abattement le plus profond à l'enthousiasme !

— Ravie d'avoir pu vous aider.

Autant quelques minutes plus tôt son interlocutrice était effondrée, autant à présent elle jubilait.

— J'espère que vous viendrez à la cérémonie, demain.

— Avec plaisir, merci pour l'invitation, répondit Alicia en jetant un œil sur l'horloge. J'ai été très heureuse de vous rencontrer, mais je dois passer voir quelqu'un, ajouta-t-elle en ôtant à la hâte son tablier, avant de lancer en souriant : On se voit demain.

Shelby hocha la tête. Soudain, elle fit la grimace et se pressa l'estomac.

— Je ne sais pas ce qui m'arrive... Ce cheese-cake était délicieux, mais voilà que j'ai la nausée. Oh ! mon Dieu ! Je crois que je vais être malade, gémit-elle en se couvrant la bouche.

Alicia lui tendit juste à temps une poubelle pour qu'elle vomisse dedans. Le Dr Cletis Maxwell, alarmé, se porta aussitôt à côté d'elle.

— Ce n'est rien, j'ai juste l'estomac un peu barbouillé, protesta Shelby.

— Il doit y avoir ce qu'il faut à la pharmacie de la clinique, dit Alicia.

— Viens Shelby, je te dépose, intervint le docteur.

— Merci Cletis, mais ce n'est pas la peine, tu peux rester avec Mme Armstrong, je vais y aller à pied, ça me fera du bien, répondit Shelby.

— C'est l'heure de ma pause. Je peux vous accompagner si vous voulez, ce n'est pas loin.

Le docteur laissa donc les deux femmes sortir du restaurant. Il ne leur fallut que quelques minutes pour parcourir le court trajet jusqu'à la clinique. Sur le chemin, les passants souhaitèrent le bonjour à Alicia et elle leur rendit leur salut, tout en répondant aux questions de Shelby sur les nouveaux bâtiments et les animations prévues pour le week-end.

— Cela fait combien de temps que vous sortez avec Marcus ? demanda la jeune femme à brûle-pourpoint.

— Pardon ? fit Alicia, surprise. Nous ne... Il n'y a rien entre nous.

— Ah bon ? Excusez-moi, alors, il me semblait avoir senti le contraire. Depuis combien de temps est-ce que vous vivez à Sweetness ?

— Un peu plus d'un mois.

— Ouah ! J'aurais cru plus longtemps. Vous semblez connaître tout le monde et être au courant de tout.

— C'est parce que je travaille au restaurant, c'est un poste clé, répondit-elle sur un ton léger, alors qu'elles arrivaient à la clinique. Vous voulez que je vous accompagne à l'intérieur ?

— Non, ce n'est pas la peine, je vais juste demander un antiacide.

— Est-ce que je peux vous suggérer quelque chose ?

— Bien sûr.

— Vous devriez faire un test de grossesse.

Un soudain besoin de sucre, de brusques sautes d'humeurs et la nausée... cela faisait beaucoup de coïncidences.

A voir Shelby, il était flagrant que l'idée ne l'avait même pas effleurée. Preuve qu'il y avait longtemps qu'elle avait abandonné tout espoir d'être enceinte.

— Je n'y manquerai pas, dit-elle, brusquement rayonnante.

— Bonne chance ! lança Alicia en agitant la main.

Elle leva les yeux sur la *skyline* de Sweetness. D'où elle était, elle pouvait voir le nouvel hôtel de ville se détacher sur le paysage avec une certaine majesté. En dépit de la rapidité avec laquelle il avait été construit, le bâtiment était vraiment très réussi. Sur le parking devant, elle aperçut une voiture de la police d'Atlanta qui stationnait. A cet instant, Bo Dixon apparut, les menottes aux poignets, traîné par un policier en uniforme qui le poussa sur le siège arrière de la berline. Un troisième homme sortit du bâtiment. C'était Marcus. Elle aurait reconnu sa haute silhouette n'importe où. Il serra la main du policier puis fixa la voiture qui s'éloignait, jusqu'à ce qu'elle disparaisse complètement.

Cet homme était ainsi. Toujours prêt quand il s'agissait de protéger les gens de sa ville. Prêt à les protéger contre...

Les gens comme elle.

Alicia avala péniblement sa salive et s'empressa de rejoindre la pension pour délivrer la bonne nouvelle à sa mère.

— On dirait qu'il va pleuvoir, déclara Candace, debout à la fenêtre où elle était postée depuis une bonne heure, à guetter la voiture de Robert au milieu du flot de véhicules qui arrivaient pour les festivités du vendredi.

— Mariage pluvieux, mariage heureux, ce n'est pas ce qu'on dit ? répliqua Alicia, plantée devant le miroir en train d'inspecter sa tenue.

— Oh ! Tu sais, il a plu le jour de mon mariage, et tu vois ce que ça a donné.

Alicia se mordit la langue — ce sujet commençait à lui sortir par les yeux.

— Peut-être que c'est différent quand tu renouvelles tes vœux, dit-elle. En tout cas, j'espère qu'il ne va pas pleuvoir tout le week-end. Cela gâcherait un peu la fête.

— J'ai vu qu'ils installaient des tentes pour le marché aux arts de demain.

— Tu veux toujours prendre un stand ?

— Robert a dit que je n'avais pas besoin de rentrer à Atlanta avant lundi. Alors, puisque j'ai fabriqué plein de bijoux quand j'étais coincée dans ma chambre, autant en profiter pour essayer de les vendre.

Alicia éprouva un nouveau pincement au cœur en pensant au bracelet. Demain, elle irait au stand de sa mère et lui avouerait l'avoir perdu, puis elle en achèterait un autre. Ce ne serait pas le même, mais ce qui importait c'était d'encourager la nouvelle entreprise de Candace.

— Alors, comment tu me trouves ? demanda-t-elle en se passant une dernière fois la main dans les cheveux.

Sa mère se retourna, la gratifia d'un regard admiratif, puis s'approcha pour lui prendre les mains.

— Ma chérie, tu vas éclipser la mariée.

— Je reconnais bien là l'objectivité d'une mère, ironisa Alicia.

— Que veux-tu ? Entre tous les devoirs d'une maman, c'est dans les compliments que j'excelle. Quant au reste... Alicia, je sais que je n'ai pas été une bonne mère pour toi et je le regrette vraiment, murmura-t-elle en levant sur sa fille des yeux brillants de larmes.

Instinctivement, Alicia ouvrit la bouche pour réfuter cet aveu, mais elle se reprit et lui pressa la main.

— Tu m'as aimée et tu as fait de ton mieux. Tu n'as pas à t'excuser. Et puis regarde, je suis heureuse et en bonne santé.

— Tu es heureuse ? insista Candace en la scrutant.

— Evidemment. J'ai un super boulot et un grand appartement dans la ville la plus excitante du monde. Je vis une vie de rêve.

— Toute seule.

— Et ça me plaît comme ça, affirma-t-elle en lui lâchant la main pour retourner à son miroir. Maintenant, sois franche. Est-ce que cette robe n'est pas un peu trop habillée ?

Sa mère lui avait rapporté quelques affaires de sa « vraie » vie et elle avait été toute heureuse de retrouver cette jolie robe turquoise au décolleté brodé de perles argentées.

— Elle te va à ravir. Et tu as l'air tellement toi-même dedans... Personne ne trouvera que c'est déplacé, je t'assure. Marcus assiste à la cérémonie ? ajouta Candace sur un ton taquin.

— Je n'en ai aucune idée, j'imagine, répondit-elle sans tenir compte du sous-entendu de sa mère.

— Vous formez vraiment un très beau couple.

— Oui, mais nous n'en sommes pas un.

— Ta, ta, ta, j'ai bien vu comme il te regarde.

— Maman, ne commence pas, soupira-t-elle. Bientôt, Marcus Armstrong va être fixé sur le sort de sa ville. Et moi, quelle que soit l'issue de son entreprise, je ferai mes bagages pour retourner à New York.

— On ne sait jamais, s'ils n'obtiennent pas la subvention, peut-être qu'il viendra à New York avec toi.

— C'est ça ! Dans tes rêves, riposta-t-elle, avant de désigner la fenêtre. Tu vas rater la voiture de Robert.

Candace se rua à son poste, confirmant les soupçons d'Alicia. Manifestement, elle espérait beaucoup trop de ces retrouvailles.

Inquiète, elle se mordilla la lèvre. Elle ne tenait vraiment pas à ce que sa mère soit blessée une fois de plus.

— Je crois que j'aperçois sa voiture, si je me souviens bien de ce qu'il m'en a dit en tout cas, annonça Candace, tout sourire, en collant son nez à la vitre. Oui, c'est bien Robert ! Maintenant, à moi. Comment tu me trouves ?

Alicia étudia le tailleur-pantalon beige qu'elle avait prêté à sa mère. Franchement, Candace était d'une élégance rare. C'était encore une femme magnifique. Mais elle ne voulait surtout pas lui donner l'illusion que l'entrevue pouvait prendre un tour romantique.

— Tu es très bien, élégante, agréable et convaincante, dit-elle sur un ton neutre. C'est parfait.

— Bien. Peut-être que le procureur se montrera coulant.

— C'est Bo qu'ils veulent, pas toi.

— Tu as raison. Robert dit qu'aujourd'hui le procureur ne me posera que quelques questions. D'après lui, ce qui l'intéresse c'est de mettre la main sur les preuves.

— Tu as la combinaison du coffre que Marcus t'a prêté ?

— Oui, répondit Candace, radieuse. Oh ! ça va être merveilleux de revoir Robert !

— Maman, respire, la réprimanda gentiment Alicia. Et souviens-toi : personne ne doit savoir que Robert est mon père. Il est hors de question qu'on puisse faire le lien entre moi et le nom de Randall.

— J'ai compris, ne t'inquiète pas.

— Bon, je suis prête. Je descends avec toi pour les saluer.

Alicia prit un parapluie sous son bras et accompagna Candace jusqu'à la sortie. Le vent vif qui soufflait dans la rue principale faisait se balancer les rocking-chairs sous la véranda de la pension et ébouriffa sa chevelure savamment ordonnée, ce qui lui fit grincer des dents. Ici, tout effort de coquetterie était décidément vain.

Une fois sur le trottoir, elle fut surprise de voir le nombre de personnes présentes. On aurait dit que la population de la ville avait doublé. Elle patienta quelques minutes avec sa mère devant la pension, avant d'apercevoir son père, suivi d'un homme en costume, se frayer un chemin dans leur direction. Elles lui firent de grands gestes et il leur répondit avec un large sourire. Alicia se réjouit secrètement en

remarquant la manière dont Robert regardait son ex-femme. Visiblement, il était encore sensible à son charme. Il la serra dans ses bras avec effusion.

— Bonjour, mon chou, lança-t-il ensuite, en embrassant sa fille.

Il leur présenta l'assistant du procureur, qui paraissait effectivement assez arrangeant. Ainsi que Robert l'avait prévu, les seules choses qui l'intéressaient vraiment étaient l'endroit où se trouvait la drogue et les noms des complices de Bo. Candace dut admettre avec regret qu'elle ne savait pas vraiment qui fréquentait son ex. Quelques minutes plus tard, Alicia profita de ce que ses parents discutaient un peu à l'écart pour suggérer au fonctionnaire de rechercher une femme nommée Pam. Elle lui parla aussi du sous-vêtement et de l'agenda qu'elle avait trouvés dans le pick-up de Bo, puis lui tendit les clés et lui expliqua où était garé le véhicule.

Soudain le son joyeux d'un carillon emplit l'atmosphère. Elle sourit en songeant que c'était la première fois que ces cloches sonnaient. Comme on n'avait plus besoin d'elle, elle prit congé et se dirigea vers l'église, baissant la tête sous les rafales de vent et serrant son parapluie contre elle. De gros nuages noirs s'amoncelaient dans le ciel. Cela ne signifiait pas forcément qu'une tempête risquait de s'abattre sur la ville, néanmoins Alicia se hâta pour éviter d'être douchée par une averse.

L'édifice était un bâtiment pittoresque en bardeaux blancs, haut et étroit, avec un clocher immaculé et une volée de marches menant à une double porte d'entrée. Personne n'aurait pu deviner qu'il était préfabriqué, mais elle avait vu les pans de murs arriver, comme les pièces d'un jeu de construction, sur une grande remorque tirée par un tracteur.

Elle se joignit au flot des invités qui entraient dans l'église et qu'elle reconnaissait pour la plupart. Rachel Hutchins accompagnée du Dr Devine... Emily Armstrong avec le Dr Maxwell... Porter et Nikki... Kendall et Celia. Elle ressentit un petit coup au cœur en constatant que Marcus n'était pas là, mais tenta de se raisonner. Il avait certainement encore bien trop de pain sur la planche pour perdre son temps en frivolités.

Tout le monde était sur son trente et un, ce qui la rassura sur le choix de sa tenue. Elle se reprocha d'avoir pensé qu'elle risquait de déparer au milieu des autres habitants — tout ça parce qu'à Sweetness l'uniforme habituel était le bleu de travail et les vêtements bon marché. Mais là, dans l'assistance, un certain nombre de robes auraient sans conteste pu rivaliser avec ce qu'on trouvait dans les vitrines branchées de New York.

Sur le perron, Michael Mason, vêtu d'une soutane, accueillait les arrivants avec un grand sourire.

— Bb-bonjour, bb-bienvenue... chez nous... ra-ravi de vous voir... Entr-trez donc.

Alicia lui rendit son sourire et son salut et pénétra dans le sanctuaire illuminé avec émerveillement. De chaque côté de l'allée recouverte d'un tapis rouge, s'alignaient des rangées de longs bancs de bois, faits à la main, polis et lustrés comme des miroirs, chacun décoré d'un ruban blanc. Des arums blancs entouraient l'autel et des cierges scintillaient à chacune des fenêtres en ogive. C'était simple, charmant... en un mot, parfait.

Exactement ce qu'elle aurait voulu si jamais elle...

Elle se censura avant que l'idée ne se matérialise totalement dans son esprit.

Comme Nikki et Celia l'invitaient à s'asseoir avec elles, elle accepta avec plaisir. Quand elle partirait, elle allait les regretter. Ces deux femmes étaient intelligentes, fiables et généreuses et elle aurait aimé avoir le temps de devenir leur amie. Elle se demanda, au cas où la ville n'obtiendrait pas sa subvention, si les couples resteraient à Sweetness. Elle revit en pensée le chantier de Porter et Kendall à Clover Ridge. Ils n'avaient même pas entamé les fondations. Les frères de Marcus attendaient-ils d'abord, comme les autres, de voir s'il était capable d'accomplir un miracle ?

Elle sentit son cœur se serrer en pensant à la tension qui devait peser sur lui. Tant de destins étaient suspendus à la réussite ou à l'échec de l'inspection définitive. Il avait beau proclamer que l'entreprise était le fruit d'un effort collectif, elle savait qu'il s'en sentait seul responsable.

A sa grande surprise, le Dr Jay Cross s'avança soudain vers l'autel, une guitare sèche à la main. Il s'assit sur un tabouret et se mit à jouer une très jolie mélodie. L'acoustique du sanctuaire était sensationnelle et la musique rayonnait dans toutes les directions. Elle surprit, plus d'une fois, le regard du docteur s'égarer en direction de Rachel Hutchins, mais la jeune femme ne semblait pas s'intéresser le moins du monde à lui. Jouant à fond les organisatrices de mariage, elle voletait autour du chœur, disparaissant et réapparaissant derrière les piliers. C'était désolant de voir le jeune homme aussi épris d'une femme qui ne lui aurait même pas donné l'heure.

Et un rappel cuisant que l'amour était plus souvent source de désillusions qu'autre chose.

Comme quelqu'un s'asseyait à côté d'elle, elle tourna la tête. Marcus, beau à couper le souffle dans son élégant costume gris et sa chemise blanche impeccable la regardait. Sa cravate bleue était assortie à ses yeux étonnants.

— Je peux m'asseoir ici ? demanda-t-il dans un sourire.

Au lieu de lui faire remarquer qu'il l'était déjà, Alicia se contenta de hocher la tête.

— Jolie robe, murmura-t-il.

— Merci, jolie cravate, riposta-t-elle, le sourire jusqu'aux oreilles.

— Merci.

Il se pencha ensuite vers ses frères, assis un peu plus loin sur le banc, pour leur parler à voix basse.

— L'équipe du Ministère vient d'arriver. Ils font le tour de l'installation de recyclage.

— Tu veux que l'un de nous y aille ? demanda Kendall.

— Richardson a dit que c'était mieux si nous n'étions pas présents, mais il m'a assuré qu'il téléphonerait s'il avait besoin de quoi que ce soit.

— Tu es inquiet ? chuchota Alicia.

— A présent, les dés sont jetés, répondit-il, les mâchoires crispées.

Le Dr Cross termina sa chanson et fit une pause, pendant que le pasteur et Emory Maxwell entraient dans le chœur par une porte latérale pour rejoindre l'autel. Emory, visiblement fou de bonheur, était très séduisant dans son costume sombre. Michael Mason fit un signe de tête au Dr Cross qui se mit à jouer la Marche nuptiale. Tout le monde se retourna pour voir Shelby entrer dans l'église au bras du Dr Maxwell.

Elle était exquise dans sa robe et son caraco rose pâle qui s'accordaient à merveille avec la pâleur de son teint et l'or de ses cheveux. Dans sa main gauche, elle tenait simplement un arum.

Tout le monde se leva en son honneur tandis qu'elle remontait l'allée vers son mari.

Shelby était radieuse et nul ne pouvait manquer de remarquer qu'il émanait d'elle comme une lumière intérieure. Elle n'avait plus rien de commun avec la femme assise, la veille, au comptoir, qui envisageait tristement la fin de son mariage. En passant, elle croisa le regard d'Alicia et murmura :

— Vous aviez raison.

Inutile d'en dire plus, elle avait compris. Elle lui sourit, en retour, heureuse pour le couple.

— De quoi parlait-elle ? murmura Marcus quand Shelby fut passée.

— Elle est enceinte.

Le sourire qu'il afficha était si franc et si sincère qu'elle se demanda s'il n'avait pas envie d'avoir des enfants à lui. Nul doute que Marcus serait un bon père. A cette idée, elle sentit son ventre se nouer.

A cet instant, une rafale de vent frappa de plein fouet le bâtiment. Shelby leva un regard angoissé vers le plafond, tandis qu'à côté d'Alicia Marcus s'agitait nerveusement. Alors que le vent mugissait toujours, une averse de grêle vint fouetter les vitraux. Le Dr Cross s'efforçait en vain de dominer le vacarme avec sa musique. Le temps que Shelby arrive à l'autel, elle tremblait de tout son corps, mais Emory saisit sa main et la pressa tendrement.

Le Dr Maxwell changea de place pour venir s'asseoir à côté d'Emily Armstrong qui ne paraissait guère plus rassurée que la mariée. Le pasteur se mit alors à parler, forçant la voix au maximum pour dominer le fracas des éléments déchaînés.

— M-M-es ch-ch-chers amis, nous so-so-sommes réunis i-i-ici, pour cé-lébrer l'u-nion de Sh-Sh-Shel-el-by et Em-m-m-mory M-M-axwell.

Les lumières vacillèrent et, soudain, retentit à l'extérieur le son perçant et angoissant d'une sirène d'alarme.

— C'est le signal pour une tornade ! hurla Marcus. Tout le monde au sous-sol, immédiatement !

Ses paroles terrorisèrent Alicia qui ne savait dans quelle direction aller. La main de Marcus lui enserra la taille et la tira dans l'allée centrale.

— La porte de la cave est en face, suis Emory, ordonna-t-il. Allez !

— Viens avec moi ! cria-t-elle.

— Je te retrouve. Vas-y tout de suite !

Elle s'obligea à avancer au même rythme que les autres. Les lumières vacillèrent de nouveau puis s'éteignirent brusquement, déclenchant des cris perçants.

— Gardez votre calme ! ordonna Marcus, dont la voix paraissait maintenant très éloignée. Si vous avez un portable, allumez-le pour avoir de la lumière !

Alicia n'avait pas le sien, mais les uns après les autres, de petits écrans s'éclairèrent, prodiguant assez de lumière pour que la foule puisse continuer à avancer.

Le vent semblait encore redoubler de fureur. Où pouvaient se trouver son père et sa mère en ce moment ? se demanda anxieusement Alicia. Pourvu qu'il ne leur arrive rien ! Des débris s'écrasèrent violemment sur le toit et les vitraux. Les frères Armstrong avaient affirmé que les nouveaux bâtiments étaient bien plus solides que les anciens. Elle espérait seulement qu'ils le seraient *suffisamment*.

Marcus n'arrivait pas à croire que le malheur puisse s'abattre encore une fois sur Sweetness. Il recula en brandissant son portable pour que la lumière guide les personnes devant lui. Malgré la peur et le découragement qui l'envahissaient, il songea qu'au moins sa mère devait déjà être à l'abri au sous-sol — ainsi qu'Alicia. Et dire qu'il s'était acharné à convaincre les gens de revenir dans cette ville et pour certains d'y amener leurs familles ! Pour couronner le tout, des centaines de visiteurs se pressaient aujourd'hui sur le site. Si un seul d'entre eux était blessé, il ne se le pardonnerait jamais.

Après ce qui lui sembla avoir duré une éternité, il constata que seuls ses frères, Emory et lui étaient encore à la surface. Tous les autres avaient rejoint la cave. Le bâtiment commençait à vibrer sur ses bases et un grondement sourd emplissait l'atmosphère, comme si un train de marchandises fonçait droit sur eux.

— Allez-y ! beugla-t-il. Je vous suis.

Les hommes dévalèrent l'escalier. Marcus ferma la marche et claqua la porte derrière eux. Quand il atteignit le sous-sol, il alluma de nouveau l'écran de son portable et fut soulagé de voir que sa mère était bien là, pelotonnée contre le Dr Maxwell. Il fit le tour de l'assemblée, identifiant tour à tour, dans la pénombre, des visages connus, avant qu'enfin la faible lumière de son portable ne se reflète sur le décolleté argenté de la robe d'Alicia. Il la rejoignit et l'attira contre lui.

— Tu vas bien ?

Elle hocha la tête contre sa poitrine. C'était si bon de l'étreindre. Au-dessus de leurs têtes, l'église ébranlée par le vent commençait à vibrer tandis que les questions s'entrechoquaient dans son esprit. Le béton des fondations avait-il séché suffisamment longtemps ? Les poutres de soutènement tiendraient-elles le coup ? S'ils étaient piégés dans la cave, auraient-ils suffisamment d'air pour survivre ? Et combien de temps ?

Alicia tremblait et il lui caressa le dos. Même s'il était loin d'en être lui-même persuadé, par ce geste simple, il voulait la rassurer, lui promettre que tout se passerait bien. En tout cas, une chose était sûre : il ne voulait plus être séparé d'elle.

Jamais.

Dans la pièce sombre où tremblaient par intermittence les lueurs bleues des écrans de portables, le pasteur se mit à prier à haute voix. Son bégaiement avait totalement disparu.

Soudain, retentit un vacarme assourdissant... La tornade s'abattait sur eux.

Alicia enfouit sa tête dans son cou. Il la serra contre lui de toutes ses forces, tandis qu'une pluie de poussière de béton leur dégringolait sur les épaules. La jeune femme fut prise d'une violente quinte de toux.

— Couvre-toi la bouche et le nez avec ta main, lui ordonna-t-il à l'oreille et elle lui obéit.

Il se mit à compter les secondes, sachant qu'après coup, la tourmente lui semblerait avoir duré bien plus longtemps que dans la réalité. Dès qu'il arriva à dix, les secousses commencèrent à diminuer d'intensité et le grondement s'atténua jusqu'à disparaître. Trois secondes plus tard, le chaos s'apaisa complètement, hormis la poussière qui continuait à pleuvoir sur eux.

— Ça va ? souffla-t-il à l'oreille d'Alicia, toujours blottie contre sa poitrine.

Elle hocha la tête et se libéra lentement de son étreinte.

— Il y a des blessés ? cria Marcus en haussant son portable pour éclairer les gens couverts de poussière autour de lui. Vous pouvez vous assurer que ceux qui sont assis à côté de vous sont indemnes ?

Kendall s'approcha de lui.

— Je vais remonter, annonça-t-il.

— Non, c'est moi qui vais le faire, répliqua Marcus en le retenant par le bras. Ça peut être dangereux. Il peut y avoir un incendie ou une fuite de gaz — n'importe quoi.

— Alors, pourquoi toi et pas moi ?

— Parce que tu dois penser à ton fils... et à Celia.

A contrecœur, Kendal finit par se laisser fléchir. Marcus gagna la sortie et monta prudemment les marches, au cas où l'escalier aurait été arraché de ses supports. Arrivé au sommet, il tâta la porte pour détecter une chaleur éventuelle. Comme tout semblait normal, il l'ouvrit avec précaution, s'attendant à voir la lumière du jour et le grand ciel au-dessus de sa tête.

Au lieu de quoi, il constata stupéfait que non seulement le sanctuaire était toujours debout, mais qu'il était presque intact. Les lumières étaient allumées, l'air conditionné bourdonnait. Si l'autel était renversé et divers objets éparpillés par terre, les vitraux n'avaient pas été soufflés. La tornade n'avait même pas réussi à enfoncer la double porte. A part une légère odeur de terre et de feuilles mouillées qui flottait dans l'air, tout paraissait normal.

— Vous pouvez sortir, lança-t-il dans l'escalier, avant de rejoindre la porte de l'église qu'il ouvrit en grand.

Il descendit les degrés du perron en tâtant du pied chacun d'eux, pour tester sa solidité. Ici ou là, quelques planches avaient été arrachées, mais dans l'ensemble les marches avaient résisté. Puis, s'attendant au pire, il parcourut des yeux la rue principale. Quelques arbres gisaient à terre, mais à première vue tous les bâtiments étaient encore debout.

Soulagé et plein d'espoir, il rebroussa chemin et rentra dans l'église où Emory et ses frères aidaient leurs concitoyens à sortir de la cave. Sa mère s'assit sur un banc avec le Dr Maxwell. Tous deux semblaient très secoués, mais ils firent tout pour le rassurer et réussirent à le convaincre d'aller porter secours aux éventuels blessés. Le Dr Maxwell promit de raccompagner sa mère jusqu'à la pension où elle résidait.

— Alors, c'est dans quel état, dehors ? s'enquit Porter, la voix blanche.

Bouleversé, Marcus songea que son petit frère venait de rentrer chez lui, juste après sa démobilisation, quand la première tornade avait ravagé la ville. Comme tous ceux qui avaient survécu à l'horreur à l'époque, il revivait aujourd'hui le même cauchemar.

— Eh bien... de gros travaux de nettoyage en perspective, mais *a priori* tout tient encore debout, répondit-il.

— C'est vrai ? C'est incroyable ! s'exclama Porter, éberlué, au moment où Nikki émergeait du sous-sol.

Elle se jeta dans ses bras. Porter la serra contre lui, les yeux clos, comme s'il venait de retrouver un précieux trésor perdu. Soudain, il s'éclaircit la voix et posa un genou à terre pour proclamer haut et clair :

— Nikki, mon amour, est-ce que tu veux être ma femme ?

La jeune femme en resta bouche bée.

— Je finissais par désespérer, murmura-t-elle, les larmes aux yeux.

— Nous aussi ! lancèrent en chœur tous les témoins de la scène, avant d'éclater de rire.

— Alors c'est oui ? insista Porter, rougissant sous son masque de poussière.

— C'est oui.

Il hurla de joie et attira Nikki contre lui pour l'embrasser.

— Et maintenant, est-ce que mon fiancé accepterait de m'accompagner à la clinique ? demanda Nikki, quand elle se dégagea de ses bras. J'espère qu'on n'aura pas besoin de moi là-bas, mais au cas où...

— Je viens avec vous, lança le Dr Cross, sa guitare à la main.

Elle était complètement défoncée, et ses cordes cassées pointaient dans toutes les directions.

— Qu'est-ce qui est arrivé à votre instrument ? s'enquit Porter.

— L'autel est tombé dessus, répondit-il gaiement. Une sorte de blague divine, je suppose.

Porter éclata de rire, avant de se tourner vers Marcus.

— Ça ne pose pas de problème si on y va ?

— Pas du tout. Appelez-moi si vous découvrez quoi que ce soit... d'alarmant.

Celia émergea la suivante de la cave et courut vers Kendall, le visage maculé de larmes.

— Il faut retrouver Tony !

— Il est au restaurant, annonça Kendall en brandissant son téléphone. Il va bien. C'est lui qui est en ligne.

Celia s'empara du portable et s'appuya contre son homme pour parler à son fils. Kendall lui encercla la taille et la plaqua contre sa poitrine, avec l'air d'un homme qui trouve que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Marcus, rassuré sur le sort de son neveu, se réjouit d'apprendre que le restaurant avait lui aussi tenu le coup. En même temps, il ne put s'empêcher d'éprouver un pincement de jalousie devant le bonheur de son frère qui rassemblait autour de lui tous ceux qu'il aimait. Pour qui la vie semblait tellement pleine, tellement évidente.

C'est alors qu'il aperçut Alicia. Avant le déchaînement du chaos, il avait pris le temps d'admirer sa robe. Or, malgré la poussière, cette tenue élégante lui seyait toujours à ravir. Bien mieux que les jupes et les T-shirts qu'elle portait habituellement. Avec ses cheveux lâchés et ses bijoux sans prétention, elle paraissait tout autre. Et étrangement plus vraie...

— Merci, Marcus, dit-elle en s'approchant de lui, ses grands yeux bruns étincelants.

— De quoi ? demanda-t-il, la gorge nouée.

— De m'avoir rassurée quand nous étions en bas.

Il ouvrit la bouche pour protester que sa présence lui avait aussi fait du bien, mais tout ce qui sortit fut :

— Tu veux mon téléphone pour appeler ta mère ?

Elle hocha la tête avec un sourire de gratitude. Manifestement, elle n'avait pas conscience qu'à cause d'elle sa vie entière venait de basculer.

Et c'était tant mieux !

Alicia coupa la communication et lui rendit son portable.

— Ma mère va bien, annonça-t-elle. Elle était avec son avocat à l'hôtel de ville quand la tempête s'est déclarée. Elle dit qu'ils se sont réfugiés au sous-sol et que, là-bas, tout le monde est indemne. Le bâtiment n'a pas bougé.

— Bonne nouvelle, déclara Marcus, rasséréiné. Kendall a parlé à Tony. D'après lui, tout va bien aussi au restaurant.

— Je me sentirai tout de même mieux quand je l'aurai constaté moi-même, répliqua-t-elle avec un soupir de soulagement.

— Je suis venu en quad. Je peux te déposer si tu veux. Ensuite, il faut que j'aille au centre de recyclage pour voir comment ça s'est passé.

— Ah oui ! C'est vrai que les inspecteurs étaient là-bas. Pourvu qu'il ne leur soit rien arrivé et que tout ait résisté.

Marcus hocha la tête, le visage sombre.

Alors qu'ils se dirigeaient vers l'entrée de l'église, Alicia regarda autour d'elle. Les gens sortaient en hâte, pressés sans doute d'aller prendre des nouvelles de leurs proches. En découvrant Shelby et Emory tendrement enlacés sur un banc du fond, elle sentit son cœur se serrer pour eux. Surtout pour Shelby. La jeune femme avait dû être terrifiée de revivre la terrible expérience de la dernière tornade quand elle s'était retrouvée bloquée dans une cave.

— Vous allez bien ? leur demanda-t-elle. Je suis tellement désolée que votre cérémonie ait été bouleversée de cette façon... Mais s'il n'y a rien de grave en ville, on peut sans doute la reprendre tout à l'heure. Ou trouver une autre date.

— Non, ce n'est pas la peine. Emory et moi, on a compris que la première fois était la bonne, répondit Shelby, rayonnante, tout en secouant la tête.

— Pourquoi réparer une chose qui tient toujours ? renchérit Emory en caressant le ventre de sa femme.

— Merci encore, Alicia, murmura la jeune femme.

— Moi, je n'ai rien fait, c'est vous qui êtes un couple formidable, c'est tout, répliqua celle-ci en se dirigeant vers la sortie.

— Attention, lança Marcus en lui tenant la porte.

Elle obtempéra et le laissa même l'aider à descendre l'escalier jusqu'en bas. Plusieurs gros arbres gisaient en travers de la rue principale et une foule de débris jonchait le sol et les toits, certains étaient même accrochés aux branchages. Le nettoyage en lui-même allait représenter un travail de titan — si, toutefois, les immeubles n'avaient pas subi de dommages majeurs.

Bouleversée, elle se tourna pour observer le visage de Marcus. Après tous les efforts qu'il avait fournis, ce coup du sort devait être dévastateur.

— On va surmonter cette épreuve, affirma-t-elle en lui prenant la main.

Surpris, il sursauta, puis hocha la tête en pressant ses doigts entre les siens.

Quand ils atteignirent le quad, il s'aperçut qu'il était trempé. Avant de l'enfourcher, Marcus ôta donc sa veste et l'étala à l'arrière du siège, là où elle devait s'asseoir. Puis il mit l'engin en marche et lui fit signe de monter.

— Mais c'est une veste à quinze mille dollars, protesta-t-elle, éberluée, en découvrant l'étiquette sur la doublure.

— Pas grave, je la ferai nettoyer, répondit-il d'un haussement d'épaule.

— La ville n'a pas de pressing, lui rappela-t-elle.

Alicia considéra un instant l'engin. Grimper là-dessus avec cette robe fourreau, c'était mission impossible. Ni une ni deux, elle agrippa l'ourlet et déchira la couture de côté pour retrouver sa liberté de mouvement.

— Qu'est-ce que tu fabriques derrière ? demanda Marcus.

— Tais-toi et conduis, ordonna-t-elle en lui enlaçant la taille.

Il démarra et elle se plaqua contre son dos. C'était si bon de se serrer contre Marcus. De nouveau. Jamais de sa vie elle n'avait vécu une situation aussi terrifiante que dans ce sous-sol et pourtant, blottie entre ses bras, elle s'était étrangement sentie en sécurité.

Ils parcoururent lentement la rue principale pour évaluer les dommages. Le spectacle de tous ces arbres déracinés était un vrai crève-cœur. Le quad parvenait à se frayer un chemin en empruntant parfois le bord des trottoirs, mais toute circulation « normale » était exclue. Pour l'heure, il était tout simplement impossible d'entrer dans la ville ou d'en sortir en voiture.

La bannière du week-end des Retrouvailles claquait au vent, encore attachée à l'un des poteaux.

— J'ai peur qu'il ne faille annuler les animations du week-end, observa Marcus.

En réalité, elle savait que ce n'était pas sa préoccupation principale. Le week-end des Retrouvilles avait certainement une forte portée symbolique, mais l'essentiel restait le risque que la subvention fédérale leur soit refusée. Les inspecteurs pouvaient tout à fait estimer que cette fois l'entreprise était définitivement compromise. Elle se doutait que les conséquences d'une telle décision devaient hanter Marcus.

Il sortit son téléphone et composa un numéro, tout en continuant à examiner la rue.

— Kendall ? J'ai besoin que Porter et toi, vous équipiez les hommes de tronçonneuses pour commencer à dégager les rues. Il faut qu'on puisse circuler ici. Non, Richardson ne répond pas à mes appels, je vais voir au centre de recyclage. Tu peux essayer de joindre le contremaître du centre ? Très bien. Tiens-moi au courant.

Il remit le portable à sa ceinture et continua à se frayer un chemin au milieu des débris.

Comme les gens commençaient à sortir des bâtiments où ils avaient cherché refuge, il s'arrêta à plusieurs reprises pour demander s'ils allaient bien et s'il y avait des blessés ou des disparus. Aussi miraculeux que cela puisse paraître, tous ceux qu'ils rencontrèrent ne souffraient que de quelques égratignures.

— C'est incroyable, on ne voit de verre cassé nulle part, remarqua Alicia.

— C'est qu'on a fait appliquer une feuille de protection sur les vitres de tous les immeubles, expliqua Marcus. Comme ça, même si une fenêtre se brise ou se craquelle sous un coup violent, il n'y a pas de projections de verre.

L'attention qu'ils avaient portée aux plus petits détails était époustouflante. Aujourd'hui, la prévoyance et le sens de l'organisation des trois frères avaient sans doute évité d'innombrables blessures, peut-être même des pertes en vie humaines.

Marcus salua un groupe d'une demi-douzaine d'hommes, couverts de boue, qui arrivaient à fond de train, eux aussi sur des quads. L'homme de tête ralentit, et elle reconnut un des ouvriers chargés de récupérer les bennes de compost pour le potager bio.

— On traversait Clover Ridge quand on a vu la tornade s'abattre sur le village, dit celui-ci. On est venus aussi vite qu'on a pu. Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Marcus leur ordonna de fouiller les bâtiments un à un, à la recherche d'éventuelles victimes, et si les blessés étaient transportables, de les amener à la clinique.

— Commencez par l'école, lança-t-il.

Dans le ciel résonnait le battement cadencé des pales d'un hélicoptère. Il venait certainement faire une évaluation aérienne des dégâts.

Quand Marcus s'arrêta devant le restaurant, Alicia remarqua aussitôt que la grande enseigne « Restau » avait disparu. Cela n'avait rien de grave, d'autant qu'ils en attendaient une nouvelle, mais elle ne put s'empêcher d'en éprouver une sensation de perte. Et puis, l'inauguration de la nouvelle enseigne risquait d'être reculée jusqu'à...

Elle serait sûrement déjà partie, réalisa-t-elle avec un choc.

Déconcertée, elle lâcha la taille de Marcus et descendit du quad à regret. Elle n'avait aucune envie de s'éloigner de lui tout de suite.

Le regard de Marcus glissa sur la longue portion de cuisse que révélait la déchirure de sa robe.

— Tu veux que j'entre avec toi ? demanda-t-il, le dos raide et les sourcils froncés.

— Non, ce n'est pas la peine. Va voir comment ça s'est passé de l'autre côté de la ville. Ici, on va se débrouiller.

Le téléphone de Marcus se mit à sonner. Il le détacha de sa ceinture et le porta à son oreille.

— Oui, Kendall ? ... C'est si grave que ça ? marmonna-t-il, les dents serrées. Très bien. Dis à tous les hommes disponibles de filer là-bas au plus vite — les arbres attendront. J'arrive dans cinq minutes. Je dois partir, déclara-t-il gravement à Alicia en refermant son portable.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Le centre de recyclage est en feu.

— Oh non ! Sois prudent.

— A tout à l'heure, lança-t-il, avant d'appuyer sur l'accélérateur pour démarrer sur les chapeaux de roue.

Décidément, cet homme n'avait jamais le droit de souffler, songea Alicia en le regardant s'éloigner. Après s'être pratiquement tué à la tâche pour que tout soit au point et que la ville brille de tous ses feux à la date fatidique, il avait fallu que, le jour même de l'arrivée des inspecteurs, une nouvelle tornade s'abatte sur Sweetness. Et, à présent, un incendie !

C'était profondément injuste. Il devait sûrement exister un moyen de l'aider.

A sa grande surprise, elle comprenait soudain qu'on puisse se lancer à corps perdu dans une cause ou un projet pour soutenir la personne que l'on aime.

L'amour de sa vie.

Mais ce n'était vraiment pas le bon moment pour s'interroger sur la puissance du sentiment amoureux ! Elle aurait tout le temps de se pencher là-dessus plus tard. Pour l'heure, l'urgence était ailleurs et elle pénétra donc dans le restaurant. Les employés, ainsi que quelques habitants et visiteurs étaient rassemblés autour d'un petit écran de télé. Au moins, la liaison fonctionnait toujours et ils n'étaient pas coupés du monde.

— Ils disent qu'on a essuyé une tornade de force 4 ! proclama Tony.

— Pas aussi puissante que la dernière fois, mais suffisamment forte pour faire la une des infos, ajouta Molly McIntyre.

— J'ai vu un hélicoptère qui nous survolait, annonça Alicia.

— Eh bien, justement le voici, lança Clancey en augmentant le son.

— Nous survolons en ce moment une petite ville de montagne, Sweetness en Géorgie qui, il y a dix ans, a été balayée par une tornade de force 5. La ville venait enfin de renaître de ses cendres quand elle a subi, il y a moins d'une heure, une terrible tornade de force 4 sur l'échelle de Fujita — ce qui correspond, je vous le rappelle, à une tornade dévastatrice. Pourtant, comme vous pouvez le constater à l'image, à part quelques arbres abattus et des débris épars, la ville ne semble pas avoir subi de gros dommages structurels. En revanche, nous n'avons aucune information sur le nombre de blessés. Au sol, nous pouvons voir des gens qui marchent ou se déplacent en véhicules tout-terrain. S'il faut en croire la bannière qui flotte au vent, la ville s'apprêtait à accueillir un week-end des Retrouvailles. On peut donc supposer qu'une population plus importante que d'ordinaire y était rassemblée. Nous avons essayé de nous poser sur l'héliport, mais il est trop endommagé et nous avons dû renoncer. Il paraît que des équipes de secours sont déjà en route. Cependant, vu l'isolement de la région et les énormes troncs qui bloquent les accès, il faudra certainement pas mal de temps avant que les citoyens de Sweetness puissent être secourus.

— Ils parlent de nous comme si nous étions une bande de pieds-tendres incapables de se débrouiller seuls, bougonna Molly, avant de se tourner vers Alicia. Où est Marcus ?

La jeune femme lui expliqua que, à l'arrivée de la tornade, l'équipe d'observateurs se trouvait au centre de recyclage où un incendie s'était apparemment déclaré.

— Et, comme par hasard, ils ont choisi de venir « observer », juste au moment où tous ces étrangers se pressaient en ville, déclara Molly sans cacher son mépris.

— C'était sans doute le but de l'opération, expliqua Clancey. Quand je travaillais dans l'hôtellerie et qu'on voulait savoir si les membres de l'équipe arriveraient à gérer une grosse affluence, on planifiait l'évaluation au moment où une convention importante se tenait dans l'hôtel.

— Histoire de voir comment ils travaillaient sous la pression ? demanda Alicia.

— Exactement.

— Vous croyez que les inspecteurs du ministère de l'Energie ont fait exprès de venir pendant le week-end des Retrouvailles, avec la foule en plus, pour étudier le fonctionnement de la ville ? demanda Molly.

— Oui, je pense, confirma Clancey. C'était la meilleure façon de savoir si, oui ou non, la ville avait la capacité de s'agrandir. Je serais presque tenté de dire que la tornade représente même un bonus. Pour eux, c'est l'occasion idéale d'évaluer nos capacités à répondre à une situation d'urgence.

— Alors dans ce cas, à nous de leur montrer de quoi on est capables ! lança Alicia, sous le coup d'une inspiration subite. Puisque les ouvriers sont tous partis combattre l'incendie, on va s'occuper de déblayer les arbres et les déchets. Et pour ça, on va avoir besoin de tous les volontaires disponibles.

— Mais on n'a aucun équipement, riposta Clancey. Il nous faudrait des scies électriques, des haches, des leviers...

— Occupez-vous de recruter des volontaires, le coupa Molly. Le matériel, je m'en charge.

Tous les muscles d'Alicia étaient endoloris. Rien que le fait de taper son article sur la tornade et le nettoyage intense qui l'avait suivie la faisait tressaillir de douleur.

Le pire n'est pas d'être coincé dans une cave en béton pendant qu'un train fou se rue au-dessus de votre tête — au contraire, on se réjouit d'être dans un trou en béton. Le pire c'est le moment où vous en ressortez sans savoir quel spectacle vous attend.

* * *

Dévalisant l'entrepôt des objets trouvés, la colonelle Molly avait réussi à en extraire assez de matériel pour équiper les volontaires de tronçonneuses, de haches, de râteaux, de pelles, de seaux ou de pioches... Elle avait même réalisé l'exploit de faire remettre en état un tracteur pour transporter les plus gros débris. Ensuite, elle avait organisé les volontaires en pelotons, divisé le couloir parcouru par la tornade en zones de différentes couleurs et ordonné aux chefs de chaque peloton de se focaliser uniquement sur la parcelle qui leur était attribuée.

Et pour faire respecter son point de vue, Molly s'était armée d'un mégaphone.

Le reporter dans l'hélicoptère a déclaré que, vu du ciel, on avait l'impression qu'un vol de sauterelles s'était abattu sur la ville, abandonnant dans son sillage une large bande dévastée.

Alicia s'arrêta de taper pour songer à l'émotion qu'elle avait éprouvée en voyant les habitants et les visiteurs — ses parents inclus — œuvrer au coude-à-coude, tous unis dans un même but. Cet incroyable élan de solidarité l'avait bouleversée. Et elle devait admettre qu'elle commençait à se sentir... attachée à cette ville.

Elle appuya sur le bouton d'envoi, puis gagna la salle de bains pour prendre une douche tiède, dans l'espoir de détendre un peu ses muscles courbaturés. Elle était en train d'enfiler un pyjama quand le téléphone sonna. Sans surprise, c'était Nina.

— Oh ! mon Dieu, Alicia ! J'ai entendu ce qui s'était passé à Sweetness ! Apparemment vous avez essuyé une tornade monstrueuse. Et tu es indemne ? Comment tu te sens ?

— Ça va... tout va bien.

— J'étais en réunion sur la côte Ouest, c'est pour ça que je n'ai pas vu les actualités ! C'est hallucinant. Tu sais quel est le montant des dégâts ?

— Astronomique, je suppose.

— Et personne n'a été blessé ?

— Pour ce que j'en sais, quelques blessures minimales, c'est tout.

— Un nouveau miracle de Sweetness, alors. Ecoute, Alicia, cette histoire est trop géniale. Avec ces nouveaux développements, on ne peut plus retarder la mise en ligne de tes articles. Il faut qu'on publie.

— Quand ? demanda Alicia, paniquée.

— J'ai demandé au syndicat de presse de patienter jusqu'à lundi.

— Alors, je dois quitter Sweetness avant, murmura-t-elle en se mordant la lèvre.

— Si tu estimes que tu vas te faire lapider par les habitants quand ils découvriront tes activités, c'est peut-être mieux.

— Mais Marcus n'aura pas la réponse pour la subvention fédérale avant lundi.

— Ce n'est pas si grave. Tu te renseigneras pour savoir s'il l'a obtenue et tu écriras un article pour clôturer l'affaire. De toute façon, les résultats seront publiés, non ? Autrement, tu pourras toujours appeler quelqu'un de là-bas pour obtenir l'info.

— Sans doute.

— Sinon, il y a une autre option, suggéra Nina.

— Ah oui ? laquelle ?

— Eh bien... tu pourrais aussi révéler la vérité à Marcus Armstrong maintenant. Il ne sera peut-être pas aussi furieux que tu l'imagines.

Un coup à la porte fit sursauter Alicia.

— Nina, il faut que je raccroche. Je te rappelle dès que possible.

Peut-être une de ses voisines avait-elle besoin de discuter un peu pour évacuer le stress de la journée. Il était un peu tard, mais après tout à elle aussi cela ferait sûrement du bien de parler un peu. A moins que ce ne soit sa mère qui avait oublié quelque chose. Candace pouvait être tellement étourdie parfois...

— Qui est là ?

— C'est Marcus.

A ces mots, son cœur s'emballa. Avant d'aller ouvrir la porte, elle prit deux profondes inspirations pour tenter de maîtriser son agitation.

Sa haute silhouette se détachait dans l'encadrement de la porte. Il avait échangé son costume souillé contre un jean usé et une chemisette bleu marine à manches courtes.

— Salut ! lança-t-il.

— Salut ! répliqua-t-elle en s'efforçant de réprimer sa nervosité... et la montée brutale de son désir.

— Je suis venu pour te remercier.

Son regard azur était si magnétique, si délicieusement attirant, qu'elle eut le plus grand mal à le regarder dans les yeux pour demander :

— Pourquoi ?

— On m'a dit que c'était ton idée de recruter des volontaires pour déblayer les rues. Mes hommes ont mis des heures à vaincre l'incendie, tu sais. Et, tout le long, ils étaient conscients qu'un boulot d'enfer les attendait ensuite, dès qu'ils en auraient terminé. Je peux te dire que ça a été une sacrée bonne surprise de découvrir que la ville avait été entièrement dégagée et que le week-end des Retrouvailles pourrait avoir lieu demain, comme prévu.

Il se redressa avec, sur le visage, une expression qu'elle ne lui avait jamais vue.

— Alors, merci Alicia, reprit-il en abaissant sur elle ses yeux bleu profond. Ça signifie beaucoup pour moi.

Sa gratitude, exprimée avec tant d'émotion, fit croître en elle le sentiment douloureux de sa culpabilité.

— C'est gentil d'être passé pour me remercier, mais je peux t'assurer que beaucoup ont travaillé plus dur que moi.

— Molly m'a parié que tu répondrais ça.

— Tiens, est-ce que vous auriez enterré la hache de guerre ? demanda-t-elle, amusée.

— Non, mais je compte bien arriver un jour à rentrer dans ses bonnes grâces, répliqua-t-il en tendant le cou pour regarder dans sa chambre. Mais, dis-moi, je croyais que ta mère habitait avec toi ?

— Ce soir, elle s'installe à l'hôtel... avec... son avocat.

— Oh ! souffla Marcus, légèrement choqué.

— C'est-à-dire que... Enfin, ils ont été mariés... il y a bien longtemps.

— Oh ! répéta-t-il en pinçant les lèvres. Eh bien... quelle journée, hein ? observa-t-il, embarrassé, en se grattant la tempe.

— Oui... Je n'arrive pas à croire que j'ai survécu à une tornade. Regarde, j'en tremble encore, dit-elle en tendant la main. En revanche, toi, tu es resté tellement calme, c'est incroyable. C'est chez les Marines que tu as acquis ces nerfs d'acier ou à l'école de commerce ?

— Comment tu sais que j'ai fait une école de commerce ? demanda-t-il, étonné.

— Heu...

— Ah ! je parie que c'est ma mère qui te l'a dit ! Elle est incorrigible, gronda-t-il, comme Alicia laissait échapper un petit rire gêné.

— Les mères, tu sais..., soupira-t-elle, avant de se hâter de changer de sujet. A propos... comment ça s'est passé avec les inspecteurs ?

— Franchement, je n'en sais trop rien, répondit-il avec un haussement d'épaules.

— J'ai appris que ni l'incendie ni la tornade n'avaient fait de blessés au centre.

— Oui, on peut dire qu'on a eu une sacrée chance, acquiesça Marcus, avant de s'éclaircir la voix. Ecoute, je suis venu te parler d'un truc... Je peux entrer ?

Quelque chose dans son attitude déclencha dans sa tête une sonnette d'alarme. Elle ignorait ce qui l'amenait, mais cela devait être sérieux.

— Oui, bien sûr, bredouilla-t-elle en s'écartant pour lui laisser le passage, avant de refermer la porte derrière lui.

Comment un homme pouvait-il être aussi beau ?

Et aussi fort... courageux... intelligent... En un mot... si séduisant.

— Excuse-moi de m'imposer comme ça, mais je ne voulais pas qu'on entende ce que j'ai à te dire, expliqua-t-il.

— De quoi est-ce que tu parles ? demanda-t-elle, les nerfs à fleur de peau.

Marcus porta la main à la poche de sa chemisette. Elle se crispa au bruit d'un froissement de papier. Etait-ce sa chronique dans *Feminine Power* ? Un avis de la sécurité sociale comme quoi aucune Alicia Waters n'existait dans leurs fichiers ?

Comme il sortait de sa poche un morceau de journal plié, elle sentit ses genoux faiblir... Aucun doute, cela venait de son magazine.

Il déplia le papier et lui tendit... son bracelet égaré.

— Mon bracelet ! s'exclama-t-elle en tendant la main pour le récupérer. Ça alors ! C'est toi qui l'avais ?

— Je... je l'ai trouvé.

— Où ça ?

Elle prit le bijou et en encercla son poignet puis le lui tendit pour qu'il puisse attacher le fermoir.

— A la rivière, répondit-il, un peu mal à l'aise, en refermant ses doigts rugueux sur sa peau. Heu... pas loin du pont couvert.

— Ah ? c'est vrai ? Je suis retournée là-bas pour le chercher, mais sans résultat, dit-elle gaiement, pour aussitôt se figer et le scruter avec un regard inquisiteur. Attends un peu... comment est-ce que tu as su qu'il était à moi ? Mon nom n'est pas marqué dessus.

— Eh bien... euh... il se trouve que je n'étais pas loin... quand tu l'as perdu.

Alicia rembobina la scène dans son esprit. Elle était descendue à la rivière pour se rafraîchir le visage. Ensuite, elle...

Brusquement, elle se couvrit la bouche en ouvrant de grands yeux scandalisés.

— Quoi ! Tu étais là le jour où... Non, quand même pas !

Marcus hocha la tête en réprimant un sourire.

— Mais je n'ai vu personne, bredouilla-t-elle en rougissant comme une pivoine.

— C'est bien ce qui m'avait semblé, dit-il en lui prenant la main. Alors, comme je ne voulais pas t'embarrasser, j'ai essayé de rester discret. Je me suis contenté de...

— De regarder ?

— Excuse-moi, mais je n'ai pas pu m'en empêcher, avoua-t-il en la fixant droit dans les yeux, avant de baiser la paume de sa main.

Un frisson de plaisir la parcourut et fit se dresser ses tétons.

— Tu es..., murmura-t-il en picorant son bras de petits baisers pour remonter jusqu'à son cou. La plus... belle femme... que j'aie jamais vue.

Elle entrouvrit les lèvres dans l'attente fervente de sa bouche. Aussitôt, il s'en empara pour un baiser profond et sensuel. Et tandis qu'il s'abreuvait d'elle avec passion, il glissa les mains sous son T-shirt. Puis, n'y tenant plus, il le lui arracha pour le jeter à terre. Aussitôt ses seins s'épanouirent à l'air libre.

— C'est comme ça que tu as su pour mon tatouage, observa-t-elle sur un ton accusateur.

— Oui, m'dame, répliqua-t-il, avant de baisser la tête pour goûter aux fruits affolants qui s'offraient à lui.

Du bout de la langue, il redessina l'aréole de ses seins, l'embrasant de la tête aux pieds. Tout à coup, elle se sentit soulevée de terre et déposée sur le lit, où, avec un gémissement de désir, il lui dévora les seins avec passion jusqu'à ce qu'elle se mette à crier.

Ils se jetèrent alors l'un sur l'autre pour arracher leurs vêtements. Le pantalon de son pyjama vola rapidement et elle put s'attaquer à la chemise de Marcus. Cette fois-ci, il se déshabilla entièrement avec une totale absence de pudeur et de retenue, et elle put explorer chaque centimètre de sa peau avec sa bouche et ses mains, guidée par ses gémissements rauques — jusqu'à ce que, soudain, il l'arrête.

— Assez, je n'en peux plus... je te veux, haleta-t-il.

Il enfila prestement un préservatif et la plaqua contre lui.

— Tu m'as ensorcelé, murmura-t-il, une main sur ses fesses, le visage enfoui dans sa chevelure. Alors, ma belle tu aimes ça ? demanda-t-il en lui mordillant l'oreille, tout en taquinant ses seins.

Comme Alicia gémissait en se cambrant vers lui, il glissa sa main entre ses jambes pour la satisfaire, murmurant continuellement des mots doux à son oreille.

— Tu es tellement sexy... ça fait si longtemps que j'attends ça...

Alicia sentit l'orgasme monter en elle et se rua contre son ventre. Dans ses bras, elle se sentait sauvage, frénétique, enragée — la femme la plus libertine de l'univers.

— Tu es prête pour moi ? demanda-t-il enfin.

— Mmm-mmm, marmonna-t-elle faiblement, le corps vibrant de désir.

— Tu me rends fou, hoqueta-t-il. Oh ! Alicia...

Saisi de tremblements, il riva ses hanches aux siennes et l'entraîna dans une danse endiablée.

— Oh ! oh ! Alicia...

Brusquement, il se détendit dans un râle sans pour autant relâcher son étreinte. Pendant qu'ils récupéraient, Alicia songea qu'elle avait failli mourir de plaisir. Jamais elle n'avait connu quelque chose d'aussi fort. C'était presque... bizarre. Elle qui avait toujours cru que le sexe sans sentiment était bien plus excitant, elle découvrait que faire l'amour avec un homme aimé pouvait vous entraîner vers des contrées insoupçonnées.

C'était comme si leurs corps communiquaient par un langage charnel.

Marcus s'inclina pour lui baiser l'épaule, puis sauta du lit pour rejoindre la salle de bains. Quand il revint, quelques minutes plus tard, il se laissa tomber sur le dos à côté d'elle en grognant.

— Je dois te prévenir que je vais probablement m'écrouler dans cinq minutes. Alors, si tu ne tiens pas à me trouver là à ton réveil, tu ferais mieux de me fichier dehors tout de suite.

— Je croyais que les hommes n'avaient pas le droit de dormir ici ?

— Et qu'est-ce que tu veux que mes frères me fassent ? Tiens, j'espère bien qu'ils me jetteront en prison. Comme ça, je pourrais enfin me reposer. Et puis, si tu crois qu'ils se gênent pour se glisser en douce dans la chambre de leurs dulcinées.

Alicia éclata de rire.

— J'ai entendu Porter demander Nikki en mariage, dit-elle.

— Oui, il s'est enfin décidé, gloussa Marcus. Au moment où elle sortait de la cave de l'église, il s'est mis à genoux et lui a fait sa demande. Je crois que la tornade lui a été salutaire. Ça l'a drôlement secoué. Il a déclaré qu'il ne voulait plus perdre une minute.

— Je peux le comprendre.

— Moi aussi, murmura Marcus. D'une certaine manière, des moments comme ça peuvent aussi être une chance... D'un seul coup, on discerne clairement ses priorités, ajouta-t-il en se penchant pour dessiner le contour de sa joue, la faisant frissonner.

Il laissa passer un long silence avant de poursuivre.

— C'est peut-être idiot, mais... je crois que je suis tombé fou amoureux de toi à la minute où je t'ai vue te baigner à la rivière. Tu étais tellement... magique. J'ai pensé : « Eh bien, en voilà une qui sait être elle-même et profiter de la vie. » Quand tu es entrée dans le restaurant, je n'arrivais pas à croire à ma chance. Ensuite, ton image n'a cessé de m'obséder. C'était une vraie torture de te côtoyer tous les jours.

— Je te remercie ! fit-elle, faussement vexée.

— Tu comprends ce que je veux dire.

— Oui, je le comprends, répondit-elle doucement, le cœur battant.

Elle aurait voulu crier qu'elle l'aimait aussi, mais pour l'instant une telle déclaration lui était impossible. Auparavant, elle avait du ménage à faire : à savoir, annuler sa chronique ou obtenir le droit de rectifier la teneur de ses articles sur Sweetness. Elle ne pourrait lui révéler sa véritable identité et lui expliquer les choses qu'*après* avoir atténué la virulence de son reportage.

Marcus avait mal évalué sa fatigue — à peine trois minutes plus tard, il dormait comme un bébé en respirant paisiblement. Alicia resta étendue à son côté, s'émerveillant du tour qu'avaient pris les événements. En l'espace de quelques semaines, sa conception de la vie s'était modifiée si radicalement qu'elle se serait sentie comblée d'avoir le droit de passer son existence à dormir auprès de cet homme...

Le matin, quand elle se réveilla, Marcus, déjà habillé de pied en cap, enfilait ses bottes, assis sur une chaise.

— Je suis désolé, j'ai pourtant essayé d'être discret, dit-il avec un sourire d'excuse. Il est tôt, tu peux te rendormir.

— Non, je veux te dire au revoir.

Elle s'assit en s'étirant et fit la grimace à cause de ses courbatures. Le travail acharné de la veille — ainsi que les ébats de la nuit — se faisait diablement sentir.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle en passant la main dans ses cheveux, comme Marcus la fixait pensivement. Je suis affreuse, c'est ça ?

— Au contraire, tu es superbe, ce matin.

Elle s'épanouit sous le compliment, mais eut un petit rire gêné, car il continuait à la dévisager.

— Tu as quelque chose à me dire ?

— En fait, oui.

— Je t'écoute. A partir de maintenant je ne suis plus qu'une oreille pour toi...

— Non, tu n'es pas qu'une oreille, je t'assure, répliqua-t-il en lorgnant sa nudité.

— Tu prends ce prétexte pour te défilier, s'exclama-t-elle en remontant le drap sur sa poitrine.

— Non, je tiens vraiment à te parler, c'est seulement que...

— Que quoi ?

— Que je ne suis pas habitué... à avoir quelqu'un... à qui me confier.

Elle se sentit touchée par cet aveu. Et, en même temps, navrée pour cet homme qui, même s'il avait fondé une ville, se retrouvait si seul.

— Pourtant, tu as l'air très proche de tes frères.

— On est très proches, c'est vrai. Mais ce n'est pas la même chose que...

— Je sais, dit-elle en lui offrant sa paume ouverte.

Il y posa sa grosse main calleuse, avant de replonger dans le silence. Au bout de quelques instants, Alicia soupira :

— Alors, qu'est-ce que tu voulais me dire ?

— En fait, je crois que je vais plutôt te montrer.

Sa curiosité piquée, elle glissa jusqu'au bord du lit et le vit prendre quelque chose dans sa poche.

Il lui tendit l'objet dont le poids la surprit. Elle s'assit pour l'approcher de la lampe de chevet. Ce n'était qu'un caillou terne et sans intérêt.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De l'or.

— De l'or ? répéta-t-elle, estomaquée. Tu veux dire, de l'or véritable ?

Marcus hocha la tête.

— Je ne comprends pas, bredouilla-t-elle en scrutant la pierre avec un respect craintif. Où est-ce que tu l'as trouvé ?

— Sur le bord de la Timber Creek.

Alicia, bouche bée, comprit immédiatement les implications de cette découverte.

— Il y a de l'or dans votre rivière ?

— On dirait bien.

— Et, à ton avis, combien peut valoir cette pépite ?

— Plus ou moins 20 000 dollars, je dirais.

— Qui est au courant ?

— Toi... et moi.

Il lui fallut plusieurs secondes pour digérer le fait qu'elle était la seule qu'il ait mis dans la confiance de cette découverte hallucinante. Néanmoins, elle avait besoin d'en savoir plus, car une question la tracassait.

— Et... c'est pour ça que tu as reconstruit ta ville ? demanda-t-elle.

— Pas du tout, répondit-il, amusé. En fait, j'ignorais totalement qu'il y avait de l'or dans la région. J'ai trouvé cette pépite le jour où on a appris la nouvelle date de clôture. Juste au moment où j'allais jeter l'éponge.

— Et quand tu l'as trouvée, tu as compris que tu ne pouvais pas rendre la terre au Gouvernement ?

— Exactement. Tu imagines le désastre ? Nos montagnes seraient rayées de la carte.

— Et envahies par des cinglés de toutes espèces rêvant de faire fortune.

— Tu comprends pourquoi il fallait absolument réussir. Je veux garder cette terre intacte, je veux que Sweetness devienne une ville agréable, où les gens puissent gagner leur vie décentement en élevant leur famille, tout en se sentant à l'abri. C'est tout.

— Donc, tu ne vas parler à personne de ta découverte ?

— Non... je ne le ferai que si je n'ai plus d'autre choix. On va dire que c'est le dernier atout que je garde dans ma manche, au cas où...

— Ça me touche beaucoup que tu m'en aies parlé, dit-elle en lui caressant le bras. Tu dois avoir l'impression qu'une enclume pèse sur tes épaules.

— Quelquefois, admit-il.

Soudain, Alicia avait un besoin urgent d'appeler Nina pour annuler l'opération. Il fallait régler ça. Maintenant. Ensuite seulement, elle pourrait se montrer totalement honnête avec Marcus et elle pourrait vraiment lutter à ses côtés.

Elle lui rendit la pépite et lui referma les doigts dessus.

— Tu sais, il se peut que tu n'aies bientôt plus de raisons de t'inquiéter, dit-elle pour le reconforter. Avec un peu de chance, l'équipe du Ministère va prendre la bonne décision.

— Tu as déjà eu l'impression que ta vie était suspendue à un fil ?

— Oh oui !

Notamment, à cet instant précis.

— Je crois que je ferais mieux de filer avant de faire une bêtise, dit-il avec un sourire crispé.

— Qu'est-ce que tu entends par bêtise ? répliqua-t-elle sur un ton aguicheur.

Il sourit et se pencha pour l'embrasser.

— Je crois qu'on va vivre tous les deux une journée très agitée, mais j'espère qu'on arrivera tout de même à se croiser, dit-il.

— Si tu peux, viens au restaurant pour l'inauguration de l'enseigne. C'est à 13 heures.

— Je ne raterais ça pour rien au monde, répliqua-t-il en s'attardant pour lui donner un dernier baiser, avant de s'esquiver.

Alicia resta allongée, à savourer le nouveau tour qu'avait pris sa vie. Il lui semblait que jusqu'alors son existence s'était déroulée sous un voile. Et voilà que, soudain, le voile s'était soulevé et que tous les bonheurs qu'elle avait crus hors de portée, voire absolument chimériques, se tenaient devant elle, prêts à être saisis. Elle sourit et poussa un petit cri de plaisir.

Mais, pour l'heure, il fallait agir. Elle appela le portable de Nina. Sans surprise, un samedi matin, à l'aube, elle fut détournée vers sa boîte vocale.

— Nina, c'est Alicia. Ecoute, je sais que ça va te faire un choc, mais je veux que tu stoppes la publication de ma chronique. Tu vas me trouver ridicule, mais la « féministe sur la brèche » est tombée à la renverse devant l'homme qu'elle était venue terrasser, reprit-elle avec un petit rire gêné. Rassure-toi. J'ai plein d'idées pour remplacer cette série d'articles. Appelle-moi vite pour me confirmer que tu as bien reçu mon message.

Marcus avait atteint le porche de la pension sans se faire repérer et il pensait être désormais hors de danger, quand il tomba sur Rachel Hutchins qui ramenait son chiot de sa promenade matinale.

— Marcus ? lança-t-elle, les yeux ronds. Qu'est-ce que tu fabriques ici, à une heure pareille ?

Il faillit mentir, mais son humeur radieuse le poussa à n'en rien faire.

— Eh bien, si tu veux savoir, j'ai passé la nuit avec Alicia. Bonne journée ! conclut-il en lui adressant un salut moqueur.

Son exclamation choquée le poursuivit jusqu'en bas des marches, mais il n'en avait cure. Il lui semblait avoir des ailes. Pour la première fois de sa vie, il était amoureux et comptait bien en profiter à fond, sans la moindre mauvaise conscience.

A vrai dire, il avait bien remarqué qu'Alicia n'avait pas répondu à ses sentiments avec la même fougue, mais il refusait d'y penser plus avant. Il lui semblait que l'harmonie physique qu'ils avaient connue — au-delà de tout ce qu'il avait jamais imaginé — était la preuve qu'il s'était passé quelque chose de vraiment spécial entre eux. S'il n'était pas un play-boy, il n'était pas non plus un moine et il avait eu son compte de liaisons — certaines même fort agréables. Pourtant, aucune de ses maîtresses n'avait fait battre son cœur aussi fort, rien qu'à sa vue. Aucune ne lui avait donné l'impression de voir au fond de son âme simplement en posant les yeux sur lui.

Ses sentiments pour Alicia n'avaient rien à voir avec ce qu'il avait pu éprouver auparavant.

Sur le chemin de son bureau, il observa les rues désertes, les trottoirs et les vitrines avec un étonnement admiratif. Le jour pointait et, à moins de faire très attention, rien n'indiquait que, la veille, au matin, la ville avait essuyé une tornade.

Arrivé au bureau, il déverrouilla la porte en sifflotant. Pour la première fois depuis des lustres, il lui tardait de se mettre au travail — tout cela parce qu'à présent son boulot n'était plus sa seule raison de vivre.

Il se plongeait jusqu'au cou dans la pile de formulaires qu'il devait absolument compléter avant la date officielle de clôture pour la subvention. Après la journée désastreuse de la veille, il paraissait douteux que les inspecteurs leur accordent la moyenne — un incendie, quel qu'il soit, aurait fait désordre, mais un incendie au centre de recyclage, censé être l'entreprise modèle de la ville, ferait certainement l'effet d'une faute impardonnable. D'autant plus que les inspecteurs s'étaient trouvés aux premières loges pour constater que les pompiers avaient mis un temps fou à éteindre le sinistre qui s'était déclaré dans un des containers, à cause d'un court-circuit provoqué par un éclair. Malheureusement, une fois embrasés, le papier et le compost brûlaient comme de l'essence. Il n'empêche... ils auraient dû être mieux préparés. Si c'était à refaire... Mais il n'y aurait pas de nouvelle chance, et il devait déjà s'estimer heureux qu'il n'y ait pas eu de blessés.

Qu'importe ! Si par un coup de chance inespéré on leur accordait tout de même la subvention, il ne voulait pas tout fichir en l'air à cause d'un formulaire mal rempli. Après avoir reculé pendant des semaines, il se mit donc à la tâche avec une ardeur renouvelée. Petit à petit, la pile « fait » augmenta, à mesure que diminuait la pile « à faire ».

Aux alentours de 8 heures, il s'interrompit pour se détendre un peu les muscles et se préparer une nouvelle ration de café. Soudain, la porte s'ouvrit et ses deux frères s'engouffrèrent en même temps dans le bureau.

— Alors, d'après toi ? lança Porter à Kendall.

— Quoi ? demanda Marcus.

— Ce matin, quand on a vu que ton lit n'était pas défait, Kendall a tout de suite pensé que tu avais couché avec une certaine directrice de restaurant. Mais, moi, j'ai soutenu que tu avais passé la nuit ici, à travailler.

— Alors ? insista Kendall, voyant que Marcus se contentait de siroter son café. Tu l'as perdu ou pas ?

— Perdu quoi ?

— Ta virginité.

Marcus éclata de rire.

— Oh ! J'y crois... pas, souffla Porter, éberlué.

— Je te l'avais bien dit, fanfaronna Kendall en décochant une bourrade à son petit frère.

— Bon, vous voulez du café, les débiles ? proposa Marcus.

— Pas si c'est toi qui l'as fait, répondit Porter.

— Je prépare une nouvelle cafetière, déclara Kendall en prenant un nouveau filtre.

Marcus sourit intérieurement. Ses frères connaissaient exactement le moment où ils pouvaient le taquiner et celui où ils devaient faire front autour de lui. Vraiment, il avait de la chance. Savaient-ils à quel point il les aimait ?

— Vous avez vu l'équipe d'inspecteurs, ce matin ? demanda-t-il.

— Je les ai salués de loin, pendant qu'ils prenaient leur petit déjeuner, répondit Kendall. Ils sont restés raides comme des parapluies. Franchement, j'ai peur que ça ne soit pas bon signe.

— Et sinon, comment se passaient les choses au restaurant ?

— Super, sauf qu'en entrant j'ai cru qu'un nouveau feu s'était déclaré.

— Quoi ? souffla Marcus, dont le cœur s'était arrêté.

— Oui, il y avait une lumière bizarre. Mais c'était juste le sourire épanoui de la directrice.

— Trop fort ! s'exclama Porter, hilare.

— C'est aussi mon avis, susurra Kendall.

Malgré lui, Marcus ne put s'empêcher de sourire... et rien ne put altérer sa bonne humeur de toute la matinée.

Shelby, Emory et le Dr Maxwell passèrent également le voir. Le couple était aux anges d'attendre un bébé et Marcus les félicita de nouveau. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'ils lui annoncèrent leur intention de revenir s'installer à Sweetness ! Ils semblaient décidés à rouvrir l'épicerie, en souvenir du père de Shelby.

Il était sincèrement ravi pour eux, même si, en embrassant Shelby et en serrant la main de son mari, il ne put s'empêcher de se demander si Sweetness existerait toujours quand ils voudraient s'y installer. Mais il n'était pas question de doucher leur enthousiasme, et il s'efforça de paraître joyeux.

Quand le couple sortit, Marcus remarqua que le Dr Maxwell s'attardait.

— Il y a quelque chose qui vous préoccupe, docteur ? demanda-t-il, devant son air gêné.

— Mon garçon, tu peux m'appeler Cletis, tu sais.

— Désolé, les vieilles habitudes ont la vie dure, répondit Marcus, avant d'incliner la tête. Très bien. Va pour Cletis !

Son interlocuteur tordait en tous sens le vieux chapeau mou qu'il tenait à la main, au risque de le déformer définitivement.

Marcus ferma les yeux, saisi d'une inspiration subite. Ça, il ne l'avait pas vu venir... pourtant, en y réfléchissant, ce n'était pas les indices qui manquaient.

— J'imagine que ça concerne ma mère et vous, c'est ça ? demanda-t-il.

— En effet, soupira Cletis. Je connais les sentiments que ta mère éprouvait pour ton père et je sais à quel point l'opinion de ses fils compte pour elle. Je suis sûr qu'elle refusera de me fréquenter, si elle pense que vous désapprouvez notre relation. Surtout toi, Marcus.

— Vous savez, ma mère n'a besoin de l'accord de personne pour fréquenter qui elle veut... mais si cela vous rassure, et pour ce que ça vaut, vous avez ma bénédiction, répondit-il en se levant pour serrer la main à l'un des meilleurs hommes qu'il ait jamais connus. Soyez heureux ensemble.

Le Dr Maxwell avait soudain l'air d'un adolescent qui vient de recevoir l'autorisation des parents de sa petite amie pour l'emmener au cinéma.

— Tu peux être sûr que je prendrai bien soin d'elle, affirma-t-il.

— J'en suis persuadé.

Le vieil homme partit le sourire aux lèvres, triturant toujours son chapeau.

Marcus hocha la tête, éberlué. Eh bien... la vie n'arrêtait pas de le surprendre !

Il jeta un œil à l'horloge. Il était presque midi. La cérémonie d'inauguration du restaurant n'aurait pas lieu avant une bonne heure, mais peut-être qu'Alicia trouverait le temps de déjeuner avec lui. Et dans le cas contraire, il pourrait toujours s'installer au comptoir et la regarder travailler.

Il sourit et se dirigea vers le restaurant. Il faisait un temps radieux. La tempête qui s'était déchaînée la veille avait rafraîchi la température, et c'était sans conteste la plus belle et la plus agréable journée qu'ils aient connue depuis le printemps. Un climat idéal, avec cette foule qui se pressait pour les festivités. En effet, la couverture médiatique de la tornade et de l'effort collectif de la population pour remettre la ville en état leur avait certainement fait une belle publicité : la rue principale était noire de monde.

Jamais il ne se serait attendu à voir un tel spectacle.

* * *

— Je dois prendre une petite pause, annonça Alicia à Clancey.

— Maintenant ? Alors que la moitié d'Atlanta est chez nous ? remarqua le cuistot, effaré.

— Désolée, mais le marché des arts ferme dans quelques minutes et j'ai promis à ma mère d'aller la voir sur son stand. Je serai de retour avant que tu te sois aperçu de mon absence.

— Si je râle, c'est juste qu'aujourd'hui tu rayannes tellement... J'ai peur que sans toi les clients trouvent l'ambiance beaucoup moins agréable.

— Tu es un amour, lança-t-elle avec un sourire.

— Allez, file !

Alicia se fraya un chemin à travers la salle bondée et sortit dans la rue principale, bloquée par un immense embouteillage. On aurait pu se croire sur Market Street, à Soho. Les tentes blanches alignées le long des trottoirs pour abriter les artistes et leurs productions étaient assiégées de clients. La présence de camions et de caméras témoignait de la soudaine popularité de Sweetness — le village qui avait survécu à non pas une, mais deux tornades. A vue de nez, le marché des arts risquait de se prolonger : étant donné l'incroyable affluence de chalands, il était peu probable que les artistes plient bagages dans les minutes à venir. Mais, maintenant qu'elle était là, elle allait tout de même passer dire bonjour à sa mère.

Elle trouva le stand de Candace, ravie de constater que ses affaires marchaient du tonnerre. Sa mère, toute pimpante, portait sur elle plusieurs de ses créations, fabriquées à partir de métal recyclé, de perles de verre et de bouts de plastique. Non seulement, le talent de Candace correspondait parfaitement à l'esprit écologique de la ville, mais les clients semblaient adorer son travail. Elle était d'ailleurs en pleine discussion avec un couple d'acheteurs enthousiastes.

Robert, planté près de son ex-femme, la couvait d'un regard tendre tout en servant les clients avec amabilité. Personne n'aurait pu deviner qu'il était un puissant avocat qui gagnait des fortunes. Alicia se demanda si ces deux-là opteraient pour un style de vie plus décontracté qu'auparavant, car cela semblait leur convenir à merveille.

Son père la repéra et agita la main.

— C'est génial, non ? lança-t-il, radieux.

Elle hocha la tête et salua sa mère. Candace baissa les yeux sur son poignet et son sourire s'élargit en constatant que sa fille portait le bracelet qu'elle lui avait offert.

Alicia tapota le bijou en lui rendant son sourire. Nul doute que sa mère serait ravie d'apprendre le rôle que cette babiole avait joué dans sa rencontre avec Marcus. Pour l'heure, elle ne semblait guère disponible, toute à ses affaires.

— Elle est bourrée de talent, tu ne trouves pas ? lança Robert, rayonnant de fierté.

— Oui, je crois que maman a enfin trouvé sa vocation, renchérit Alicia, tout en lui lançant un regard inquisiteur.

— Eh bien, tu vois, ta mère et moi... Enfin, je crois que nous allons faire un nouvel essai, annonça Robert, rougissant jusqu'aux oreilles, comme un collégien pris en faute.

— Papa, si tu savais comme ça me fait plaisir, dit-elle, le cœur léger.

— Tu as dit « papa » ! Ça fait des lustres que tu ne m'as pas appelé comme ça, ça me fait drôlement plaisir, tu sais.

Alors qu'il la serrait tendrement dans ses bras, elle songea que cela lui ferait un drôle d'effet d'avoir des parents normaux.

Sur ces entrefaites, son portable sonna. Elle regarda le numéro qui s'affichait. C'était Nina.

— Il faut que je prenne cet appel et que je retourne au boulot, dis à maman qu'on se voit plus tard, lança-t-elle en s'enfonçant dans la foule. Salut, Nina, répondit-elle tout en marchant. Tu as eu mon message à propos du blog ?

— Oui. Mais trop tard.

— Qu'est-ce que tu veux dire, par « trop tard » ? demanda Alicia, les doigts crispés sur son portable.

— Je t'avais dit que je demanderais au syndicat de presse d'attendre jusqu'à lundi. Mais l'éditeur a exigé que la série d'articles coïncide avec un édito qu'ils font sur la tornade.

— Mes articles sont sortis ? demanda-t-elle, affolée.

— Oui, aujourd'hui... Ils ont tout publié sur leur blog ce matin.

Quand Marcus arriva au restaurant, une équipe d'ouvriers se préparait à hisser l'enseigne portant le nouveau nom de l'établissement en vue de son inauguration. Il s'approcha l'air de rien et souleva un bout de la bâche pour jeter furtivement un œil au nom retenu.

Chez Molly.

Il sourit — c'était parfait. Alicia l'avait probablement choisi pour arranger les choses entre lui et la colonelle. Et, à coup sûr, le but serait atteint. Molly allait être enchantée.

A la pensée d'Alicia, son cœur bondit dans sa poitrine... décidément, il était vraiment accro. Il entra dans le restaurant et parcourut des yeux la salle. Elle n'était nulle part en vue. Clancey, qui avait surpris son regard, lui fit signe.

— Elle revient dans quelques minutes.

— Merci, vieux, répondit-il, pas gêné le moins du monde que le cuisinier ait supposé d'emblée qu'il cherchait Alicia — au contraire, cela lui faisait plaisir.

Il s'adossa au mur pour attendre, surveillant distraitement la salle bruisante de rires et de conversations. Des petits enfants dansaient sur les vieux tubes qui sortaient des haut-parleurs, tandis qu'une foule était rassemblée devant le tableau d'affichage couvert de photos des clients. Le restaurant était devenu exactement tel qu'il l'avait souhaité, dans le genre de ville qu'il souhaitait préserver pour ses futurs enfants.

Soudain, au milieu de l'agitation ambiante, il aperçut Rachel Hutchins qui fonçait droit sur lui, la mine assombrie.

— Regardez ça ! s'écria-t-elle, brandissant un magazine.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en ouvrant une page au hasard.

— L'exemplaire de *Feminine Power* que j'ai reçu ce matin. Vous pouvez imaginer ma surprise quand j'ai reconnu l'une de leurs chroniqueuses !

Il fronça les sourcils en découvrant un nom : Alicia Randall, puis sursauta devant la photo — c'était son Alicia ? Enfin, il déchiffra le titre de l'article : « Une féministe sur la brèche ».

— Je ne comprends pas, dit-il, désarçonné, en relevant les yeux.

— Moi non plus. C'est pour ça que, ce matin, j'ai fait quelques recherches sur Internet... et regardez ce que j'ai trouvé !

Elle ouvrit un dossier qui contenait une pile de photocopies d'un article intitulé : « Une petite ville du Sud cherche des femmes seules pour les réduire en esclavage. »

— C'est quoi, ce truc ? demanda-t-il, effaré.

Il avait tout à coup l'impression que son cerveau embrumé refusait de fonctionner.

— Eh bien, on dirait que votre petite copine est en fait Alicia Randall, une journaliste féministe renommée, venue clandestinement à Sweetness pour espionner les habitants.

Marcus se mit à réfléchir à toute allure. Soudain, tout lui revenait : le numéro de sécurité sociale erroné, les notes à propos des clientes sur le carnet de commandes...

— Qu'est-ce... Qu'est-ce que ça raconte ? bredouilla-t-il.

Rachel commença à lui lire les passages qu'elle avait surlignés en jaune.

— « Les trois frères qui dirigent la ville ont passé une annonce dans un journal comme pour acheter du bétail. »

La bouche de Marcus se crispa.

— « Il suffit de parler aux femmes qui ont répondu à l'annonce pour comprendre tout de suite à quel point elles devaient être désespérées pour accepter une telle offre... », continua Rachel, furibonde. « Les hommes et les femmes vivent séparés, comme dans une secte... Discutez avec l'homme qui dirige ce village arriéré et vous comprendrez tout de suite la raison de cet état de fait. C'est l'homme le plus arrogant, le plus mal informé et le plus misogyne que j'aie jamais rencontré... Ce sera un plaisir pour votre *féministe sur la brèche* de lui rabattre son caquet ». Ce torchon a été édité sur le blog d'un syndicat de presse ce matin même, expliqua Rachel, rouge de fureur. C'est relayé partout sur Internet. Cette fille nous fait tous passer pour des imbéciles !

Le souffle manqua soudain à Marcus. Le plus grand imbécile, c'était lui... Non seulement, il avait ouvert son cœur à cette fille, mais il avait aussi partagé le secret de l'or avec elle. Une journaliste ! Sous peu, la nouvelle allait filtrer sur le Web et l'équipe d'inspecteurs en aurait vent aussitôt. Richardson n'avait-il pas installé un système d'alerte qui le tenait au courant chaque fois que Sweetness était cité sur Internet ? Nul doute qu'il allait lire cette saleté.

— Eh bien, dites-moi, vous en avez une mine sinistre ! lança ironiquement Nikki qui arrivait en compagnie de Celia. Qu'est-ce qui se passe ?

Rachel leur tendit à toutes deux une copie de l'article, avant de faire le tour de la salle pour distribuer des exemplaires au reste de l'assistance.

Marcus froissa rageusement le papier. Comment avait-il pu se montrer aussi aveugle et naïf ? Tous les indices étaient là, pourtant... Celia lui avait bien dit qu'Alicia paraissait n'être que de passage à Sweetness. Mais il n'avait pas voulu l'entendre. Même maintenant, il ne pouvait s'empêcher de chercher désespérément une explication — tout ça, parce qu'il refusait d'admettre la vérité.

Soudain, la porte s'ouvrit et Alicia entra. Il riva son regard au sien et la vérité le frappa comme un uppercut à l'estomac.

* * *

Alicia sentit ses genoux flageoler.

Marcus savait.

C'est alors que Rachel lui fonça dessus en agitant des photocopies de l'article qui venait de sortir.

— Je savais bien que vous me rappeliez quelqu'un ! s'écria-t-elle. L'autre jour, c'est exprès que vous avez renversé mon verre sur le magazine, n'est-ce pas ? Vous aviez peur que je vous reconnaisse !

Alicia fit des yeux le tour de la salle. Rachel avait distribué des copies à tout le monde, et des yeux froids comme la pierre la fixaient avec hostilité.

— Je suis désolée, bredouilla-t-elle.

— Désolée ! brailla Rachel, hors d'elle. Non, c'est moi qui suis désolée... pour vous. Peut-être que les femmes qui sont venues ici ne mènent pas la vie luxueuse d'une journaliste de Manhattan, mais au moins ce sont des femmes bien. Des femmes qui ne se lieraient jamais d'amitié avec des gens sous de faux prétextes pour ensuite les trahir à leur profit... et s'en amuser.

Accablée, Alicia serra les lèvres. Rachel avait raison. Ces gens étaient bien meilleurs qu'elle.

— Allez-vous-en ! Rentrez chez vous ! De toute façon, vous ne méritez pas de vivre ici, lança la blonde en jetant à ses pieds le reste des photocopies.

Elle sentit un flot de larmes lui monter aux yeux. Marcus se dirigeait vers la porte, sans lui faire l'aumône d'un regard. Quand il la dépassa, elle s'élança vers lui pour le retenir par le bras.

— Marcus, je t'en prie, laisse-moi t'expliquer.

— Qu'est-ce qu'il reste à expliquer ? répliqua-t-il en la toisant d'un regard glacial.

— C'est vrai. Je vous ai menti. Je suis venue ici avec l'intention de prouver que les mœurs de cette ville faisaient régresser les droits des femmes de cinquante ans, mais ensuite... Ensuite je me suis rendu compte de mon erreur. J'ai changé d'avis sur vous, sur cet endroit... Je te jure que j'ai essayé de tout arrêter, d'empêcher la publication, mais c'était trop tard.

— Comme c'est pratique ! ironisa-t-il, durement. Et l'histoire de l'or, quand est-ce qu'on en aura la primeur sur Internet ?

— Jamais ! se récria-t-elle, choquée. Comment est-ce que tu peux imaginer que je trahirais ta confiance ?

— Il me semble que j'en ai la preuve ici, rétorqua-t-il en tendant la copie de l'article qu'il tenait crispée dans son poing.

— Marcus, je t'en prie... je t'aime, hoqueta-t-elle dans un sanglot. Je ferais n'importe quoi pour réparer ça.

— Je crois que Rachel a parlé en notre nom à tous, asséna-t-il sur un ton sans appel, avant de lui tourner le dos et de s'en aller d'un pas rageur.

Alicia sentit son cœur se briser.

Désespérée, elle quitta le restaurant et retourna à la pension, la tête basse. Tous les gens qu'elle croisait tenaient à la main une photocopie surlignée de son article. Quand elle entra, les femmes qui se trouvaient dans la salle commune lui jetèrent toutes un regard hostile, avant de se détourner. Elle aurait voulu dire quelque chose. Essayer d'expliquer. Mais à quoi bon ? Elle était bien Alicia Randall, la femme qui avait écrit ces articles abjects, celle qui les avait tous trahis. Qu'est-ce qu'elle aurait bien pu ajouter ? Anéantie, elle se rua dans l'escalier pour échapper à ce mépris qu'elle avait amplement mérité, et ce n'est qu'une fois réfugiée dans sa chambre qu'elle laissa couler librement ses larmes. Sans perdre de temps, elle jeta ses affaires personnelles dans sa valise tout en sanglotant. La plupart des vêtements appartenaient à sa mère et elle les abandonna sur place. Candace pourrait venir les récupérer plus tard. Sur la route, elle appellerait ses parents pour leur expliquer ce qui s'était passé.

Pour le moment, tout ce qu'elle désirait c'était fuir la ville — et ses souvenirs — au plus vite.

Marcus était si bouleversé qu'il reprit le chemin de son bureau sans même s'en rendre compte, le corps douloureux de trop d'émotions contenues, l'esprit battant la campagne. Comment expliquer à ses frères qu'il s'était laissé embobiner par un joli minois et une paire d'yeux sombres au point de divulguer un secret susceptible de les priver à jamais de la ville de leur enfance ?

Il avait trahi son père... il avait trahi ses frères... il avait trahi la ville entière.

Le téléphone sonnait quand il entra dans le bureau. Il souleva le récepteur et raccrocha violemment.

Assommé, il s'assit à son bureau et déplia la copie de l'article pour examiner la photo. On ne pouvait manquer de reconnaître Alicia. Et en même temps, sur cette image, elle semblait tellement sûre d'elle... puissante... et froide... Une fois encore, il s'accabla de reproches. Comment avait-il pu se laisser abuser à ce point ? Dire qu'elle ne lui avait jamais révélé son véritable nom ! Sachant cela, il n'était pas tellement difficile d'imaginer que cette femme n'avait fait que mentir du début à la fin. Comme elle avait dû rire de lui et de sa maladresse à son égard ! En fait, elle s'était moquée de tout le monde. Rachel avait dit qu'elle venait de Manhattan où elle était une journaliste reconnue. En comparaison de sa vie là-bas, Sweetness avait dû lui paraître terriblement terne et ennuyeux.

Quant à lui, elle avait dû le considérer comme un pauvre naïf, facile à manipuler.

Et d'ailleurs, elle avait eu raison. Il lui en avait donné la preuve.

Le téléphone sur le bureau recommença à sonner. Excédé, il souleva de nouveau l'appareil pour raccrocher tout aussi brutalement.

C'est alors qu'il entendit frapper à la porte.

— Marcus ? lança Porter. Je peux entrer ?

Il était rarissime que son frère prenne la peine de frapper, et jamais il ne demandait la permission d'entrer. Manifestement, Porter était au courant de la nouvelle. Il devait s'attendre à le trouver anéanti, en train de pleurer toutes les larmes de son corps ou de noyer son chagrin dans l'alcool. Marcus passa une main sur son visage. Ses frères n'étaient même pas au courant de la moitié du désastre.

— C'est ouvert, lança-t-il, résigné à tout leur avouer.

La porte s'ouvrit sur son petit frère qui entra, la mine circonspecte, suivi de Kendall en arrière-garde.

— On a appris l'histoire, annonça le premier en désignant le papier que Marcus tenait à la main.

— Allez-y, fichez-vous de moi, soupira Marcus.

— Hé ! Jamais on ferait un truc pareil, se récria Kendall avec sérieux.

— Si on est passés c'est juste pour te dire qu'on est navrés, déclara Porter. Et aussi... si ça peut te consoler, je suis persuadé qu'Alicia était vraiment amoureuse de toi.

— Celia et Nikki pensent la même chose tu sais, renchérit Kendall. En fait, on a du mal à y croire. C'est vrai qu'elle nous a trahis, mais peut-être que tout n'était pas complètement faux...

— Est-ce qu'elle t'a donné une explication ? s'enquit Porter.

— Est-ce qu'elle s'est excusée ? ajouta Kendall.

— Elle a dit que, au bout de quelque temps, elle avait changé d'avis sur Sweetness et cherché à empêcher la publication, soupira Marcus.

— Mais tu ne l'as pas crue, dit Kendall.

Le téléphone retentit de nouveau et, pour la troisième fois, Marcus raccrocha net.

— Sincèrement ? Je pense que c'est une opportuniste et qu'elle sait parfaitement trouver les mots qu'il faut dans n'importe quelle situation.

Comme son « Je t'aime », alors qu'elle venait d'être prise en flagrant délit de mensonge. Alors que c'était vraiment la dernière chose à laquelle il s'attendait.

— Je suis vraiment désolé pour toi, frangin, soupira Kendall.

— Ne vous en faites pas, ce n'est pas si grave, mentit Marcus. C'est juste que... Enfin, je regrette seulement de lui avoir parlé de certaines choses.

— Bah ! T'inquiète pas, répliqua Porter. De toute façon, on n'a pas de secret les uns pour les autres. Qu'est-ce qu'elle pourrait bien dévoiler ?

A ces mots, Marcus souhaita que la terre se fende en deux pour l'engloutir. La pépite pesait comme du plomb dans sa poche.

— Ecoute, il sera toujours temps plus tard de prendre une bonne cuite, mais l'équipe d'inspecteurs est dehors, déclara Kendall. Ils veulent nous parler.

Abattu, Marcus se pinça l'arête du nez. Comme si la journée n'avait pas été assez pourrie comme ça !

— Très bien, finissons-en, soupira-t-il en désignant la porte.

Si ça se trouvait, Richardson était déjà au courant pour l'or. Et il s'apprêtait maintenant à leur exposer courtoisement la manière dont l'Etat s'y prendrait pour leur voler leur terre.

Kendall ouvrit la porte et invita les inspecteurs à entrer. Dale Richardson, qui avait suivi le projet de Sweetness depuis le début, était le porte-parole du groupe, mais Marcus avait déjà eu l'occasion de rencontrer les autres — trois hommes et deux femmes à qui il avait toujours trouvé un air impénétrable.

— Je vous en prie, asseyez-vous, dit-il, debout derrière son bureau, en désignant les chaises que Porter venait d'installer.

— Ça ne sera pas nécessaire, répondit Dale, confirmant ses pires angoisses — aucun doute, ils avaient perdu la partie.

Tenaillé par la peur, Marcus se remémora le long chemin qui les avait menés jusqu'ici, ses frères et lui : le premier jour où, parcourant leur terre dévastée et retournée à la nature, ils avaient formé un pacte pour mener à bien cette entreprise démesurée — mettre sur pied un grand projet de reconstruction de la ville. Ils avaient débuté en recrutant d'anciens militaires en guise d'ouvriers, puis, dans un deuxième temps, avaient fait venir un groupe de femmes motivées pour, ensemble, se battre contre la nature qui menaçait de tout engloutir. Les débuts avaient été difficiles, la suite aussi, mais finalement ils avaient réussi à faire renaître quelque chose de vraiment beau. Or, voilà que ce long chemin aboutissait à cet instant décisif.

— Ce que j'ai à dire ne prendra pas longtemps, annonça Richardson. Je ne sais pas comment vous avez fait, messieurs, mais, en un temps record, vous avez effectué un miracle. Félicitations ! La ville de Sweetness vous appartient, vous nous en avez donné toutes les preuves.

Marcus s'effondra sur sa chaise, tandis que deux ans de stress, d'épreuves et de revers se détachaient de ses épaules.

Ses frères, fous de joie, se mirent à pousser des hourras... et il les laissa faire. Soudain, comme un seul homme, Porter et Kendall lui foncèrent dessus et le soulevèrent de sa chaise pour l'étreindre violemment.

— On a réussi, lança Porter.

— On a réussi, répéta Kendall.

— On a réussi, acquiesça-t-il.

— La ville entière nous a énormément impressionnés, mais bien moins que ses habitants, reprit Richardson. Si, hier, nous n'avions pas été témoins de l'effort de vos hommes pour éteindre l'incendie — comme si leurs vies en dépendaient — et de la détermination des habitants à réparer les ravages de la tornade, nous n'aurions pas pu le croire. Messieurs, vous avez créé un endroit où règne un esprit exceptionnel. Nous souhaitons à Sweetness un bel avenir.

— Gardez-nous à l'œil et vous verrez, répliqua Marcus en lui serrant la main.

Après le départ des inspecteurs, Kendall sortit d'un placard une bouteille de whisky et trois verres.

— Je crois que le moment est venu de porter un toast, dit-il en leur versant à boire. A toi l'honneur, grand frère.

— A papa, dit Marcus en levant son verre.

— A papa, répéta Porter en hochant la tête.

— A papa, dit Kendall en faisant tinter leurs verres.

Quand ils les reposèrent vides, Marcus lâcha un profond soupir de soulagement. Après tout, ce n'était pas une si mauvaise journée.

Si on ne tenait pas compte du lourd martellement de son cœur blessé.

Le téléphone sur le bureau sonna de nouveau. Cette fois, Porter s'en chargea en disant :

— Puisque, visiblement, tu ne tiens pas à répondre, je vais le faire. Armstrong Construction, j'écoute, lança-t-il en portant l'écouteur à son oreille. Oui... il est là... De la part de qui ? ajouta-t-il en fronçant les sourcils à l'intention de Marcus, avant de bredouiller en ouvrant des yeux ronds : Une minute. C'est une certaine Nina Halleck, elle dit qu'elle est la patronne d'Alicia, expliqua-t-il à mi-voix en lui tendant le récepteur.

— Je ne veux pas lui parler.

— Elle dit qu'elle continuera à appeler jusqu'à ce que tu l'écoutes.

— Saloperies de bonnes femmes du Nord, elles sont toutes comme ça ? Autoritaires et dominatrices ? bougonna-t-il en prenant le récepteur. Allô ?

— Je suis Nina Halleck, et je vous informe que si j'ai un caractère autoritaire, c'est à une mère sudiste que je le dois. Monsieur Armstrong, pouvez-vous m'accorder quelques minutes de votre temps ?

— Vous avez trente secondes et le compteur tourne.

— Je crois que votre frère vous a déjà dit que j'étais la patronne d'Alicia Randall. En fait, je viens de lui parler et je voulais vous avertir : elle se prépare à quitter la ville. Vous pensez peut-être que ce n'est que justice, mais je crois qu'il y a deux ou trois choses que vous devriez savoir. Tout d'abord, la chronique et sa mise en ligne sur le blog étaient programmées pour lundi, à l'origine. Ce matin, j'ai trouvé sur mon répondeur un message d'Alicia qui me demandait de stopper la parution à tout prix. Elle disait qu'elle était tombée amoureuse de vous et qu'elle voulait tout annuler. Elle ignorait totalement que les articles seraient publiés aujourd'hui.

Marcus avala péniblement sa salive. Il aurait tellement voulu croire que l'harmonie qu'il avait sentie entre eux n'était pas qu'un effet de son imagination.

— Et pourquoi est-ce que je devrais vous faire confiance ? demanda-t-il.

— Parce que — comme disait ma mère — en vous avouant ça, je me tire une balle dans le pied. Si j'arrive à vous convaincre, je perds sans doute une de mes meilleures chroniqueuses.

Marcus resta un moment à ruminer ses paroles.

— Ecoutez, je connais Alicia depuis la fin de ses études, insista Nina. C'est une des femmes les plus intelligentes et les plus indépendantes que je connaisse, mais c'est aussi quelqu'un qui a toujours réprimé les élans de son cœur. Et au cours de la mission qu'elle a effectuée chez vous, je l'ai vue changer radicalement. C'est vous... et votre ville qui avez provoqué ce changement. Alors, si vous la laissez partir maintenant, c'est que vous êtes un idiot et que vous ne la méritez pas. A bon entendeur, salut !

Sur ce, Nina lui raccrocha au nez. Troublé, Marcus reposa le combiné.

Alicia pouvait à peine discerner la route tant sa vue était brouillée par les larmes. Néanmoins, chaque fois qu'une voiture la croisait en la saluant d'un coup de Klaxon, elle répondait aussitôt au conducteur.

Finalement, elle était devenue une vraie fille du Sud.

Juste au moment de retourner dans le Nord.

Au moins, la route qui partait de Sweetness était plate et toute droite. Dans le rétroviseur, elle aperçut la tour du château d'eau qui dominait la ville, avec ses graffitis *I ♥ Nikki* et *I ♥ Celia*. Elle savait que c'était l'œuvre de Porter et Kendall. Une manière insolente d'exprimer publiquement leurs sentiments. C'était à la fois idiot, immature... et terriblement romantique. Comme elle enviait la chance de ces deux femmes !

Il y a quelques semaines, elle ne savait même pas que c'était possible et, pourtant, elle-même avait connu cette chance. Pendant quelques heures. Dans les bras de Marcus, sous son regard amoureux. Et maintenant ? Elle avait tout gâché. Plus jamais cet homme ne lui adresserait la parole. A cette pensée, ses larmes redoublèrent.

Soudain, elle aperçut dans son rétroviseur un camion qui lui faisait des appels de phares. Surprise, elle pensa que ce devait être une sorte de code sudiste qu'elle ne connaissait pas. Que voulait-il ? Incertaine, elle songea qu'il vaudrait sans doute mieux se rabattre pour le laisser passer. Comme le pont couvert approchait, elle décida de s'arrêter à proximité.

Le conducteur continuait à klaxonner. Elle regarda de nouveau dans le rétroviseur en clignant les yeux pour mieux voir. Soudain, son cœur bondit dans sa poitrine. Marcus ! Pourquoi la poursuivait-il maintenant ? Sans doute avait-il encore beaucoup de choses sur le cœur et voulait-il lui exprimer plus en détail sa façon de penser. Elle pouvait le comprendre. Comme il avait dû se sentir blessé ! Alors que, à son arrivée à Sweetness, tout le monde l'avait accueillie à bras ouverts, l'avait aidée à se sentir chez elle, elle avait récompensé l'amitié et l'amour de ces gens en les faisant passer aux yeux du monde pour des bouffons. Et Marcus... dire qu'elle l'avait amené à lui confier ses secrets les plus intimes, alors qu'elle-même lui avait caché jusqu'à son vrai nom !

Il la haïssait, c'était normal... mais pas autant qu'elle se haïssait elle-même.

La zone à proximité du pont couvert était envahie de voitures de touristes et elle fut obligée d'aller un peu plus loin. Finalement, elle trouva un endroit où se ranger sur le bas-côté. Quand elle réalisa que la route bordait un ravin, elle se colla à la chaussée. Le camion vint se garer juste derrière elle. Aussitôt, Marcus sauta à terre et se dirigea à grands pas vers elle, le visage sombre et crispé.

Manifestement, il avait encore bien des choses à lui dire. Peut-être allait-il la menacer de poursuites pénales si jamais elle parlait de l'or. A moins qu'il ne soit simplement venu l'avertir qu'elle n'était plus

la bienvenue au sud de la ligne Mason-Dixon.

Il se planta devant sa portière, l'air si furieux qu'elle fut tentée de redémarrer. Au lieu de quoi, elle respira un bon coup et abaissa sa vitre.

Il se pencha et, après avoir posé les mains sur sa portière, la perça de ses yeux bleus acérés comme des poignards pour lancer :

— C'était un mensonge ?

— Que... de quoi est-ce que tu parles ? bredouilla-t-elle en se mordillant la lèvre.

— Quand tu as dit que tu m'aimais, tu mentais là aussi ?

L'espoir gonfla son cœur. Pourquoi s'en soucierait-il, sinon...

— Non, souffla-t-elle. Ça, c'est la vérité.

— Si c'est le cas... alors, je t'en supplie, ne pars pas, déclara Marcus, la voix brouillée de larmes.

Soulevée par une joie intense, Alicia se jeta hors de la voiture. Elle se précipita dans ses bras et se hissa sur la pointe des pieds pour l'embrasser passionnément.

— Je sais que ce ne sera pas facile de regagner la confiance des habitants de Sweetness, murmura-t-elle, repentante.

— Tu auras tout le temps d'y arriver, parce que je ne te laisserai plus jamais partir, dit-il en lui caressant la joue. Et je t'aiderai. Il me tarde de voir comment nous allons faire grandir cette ville ensemble.

— Tu as obtenu la subvention ? demanda-t-elle, stupéfaite.

— Oui, *nous* l'avons obtenue, corrigea-t-il avec un sourire.

Elle hurla de joie tandis qu'ils s'étreignaient, fous de bonheur. Dieu, comme elle aimait cet homme ! Avec lui, elle voulait bâtir un avenir, pour elle, pour leurs enfants, pour toute une ville.

— Mais avant de rentrer, il y a encore une chose qu'il faut que je fasse, murmura-t-il. Et je voudrais le faire avec toi.

— Quoi ?

Il mit la main dans la poche de son jean et en sortit la pépite. D'un geste ample, il la jeta alors au fond du ravin.

Epilogue

Six mois plus tard.

— Un peu de calme, là-bas, bougonna Marcus.

— Mais je n'ai rien dit, rétorqua Alicia en levant les yeux de son carnet de notes.

Elle était étendue sur une longue roche plate près du trou de pêche favori de son homme.

— Je peux t'entendre penser, reprocha-t-il en pointant le fil de sa canne à pêche plongé dans l'eau.

Tu fais peur aux poissons.

Elle s'empara d'un galet qu'elle jeta dans sa direction, avant d'annoncer :

— Un peu de patience, j'ai presque fini. Une minute et je te rejoins.

— Tu m'as percé à jour, répliqua-t-il avec un sourire malicieux.

— Oh ça ! ça fait bien longtemps ! dit-elle en retournant à l'article qu'elle écrivait pour son nouveau blog féministe militant.

Depuis qu'elle avait emménagé à Sweetness, grâce à ses articles la nouvelle s'était répandue que la petite ville était l'endroit idéal pour expérimenter d'autres manières de vivre les rapports entre les sexes.

Prenez ses parents, par exemple. Ils s'étaient finalement remariés et installés à Sweetness où son père était devenu juge de paix. Depuis que la ligne de bijoux créée par Candace faisait un tabac, il revendiquait fièrement son statut d'homme entretenu.

Il était vraiment intéressant de voir comment les relations entre les femmes et les hommes de Sweetness continuaient à se modifier à mesure que la ville évoluait. Chaque jour, de nouveaux arrivants emménageaient dans le petit village de montagne, devenu une destination hyperbranchée pour les scientifiques et les créateurs... ainsi que les célibataires et les jeunes couples de tout acabit.

Avec le temps, la répartition des rôles masculin/féminin à Sweetness s'écartait doucement des schémas traditionnels. Comme le jour où les habitants avaient dû unir leurs efforts pour réparer les dégâts de la tornade, la plupart du temps personne ne se souciait de définir ce qu'était un « travail de femme » ou un « travail d'homme ». Si quelqu'un voyait une tâche à accomplir, il s'y collait, sans attendre ni récompense ni compliment. Le reste du monde aurait pu s'inspirer avec bonheur de ce qui se pratiquait à Sweetness, songea Alicia.

A ses yeux, la ville était une sorte de cité utopique sudiste.

Elle referma son carnet et s'assit. De sa position privilégiée, elle pouvait voir le château d'eau, qui portait à présent un troisième graffiti : *I ♥ Alicia*. Chaque fois qu'elle le voyait, cela la faisait sourire. Elle espérait qu'il serait toujours là quand Marcus et elle auraient des enfants, et que leurs enfants leur donneraient des petits-enfants.

Soudain, elle sentit la délicate pression de la bouche de Marcus sur sa nuque.

— Ma chérie, tu es si jolie, que j'ai décidé que c'est moi qui viendrais te rejoindre. Te voir sur ce rocher... ça me rappelle la première fois où je t'ai vue...

Alicia se cambra sous son souffle, dans l'attente des délices à venir. Si elle se considérait toujours comme une féministe pure et dure, elle ne voyait aucun mal à se laisser de temps en temps dominer par un homme.

TITRE ORIGINAL : BABY, DON'T GO

Traduction française : FRANÇOISE RIGAL

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

PRÉLUD®

est une marque déposée par Harlequin S.A.

Photo de couverture

Couple : © NEWTON DALY/GETTY IMAGES

Réalisation graphique couverture : C. ESCARBELT (Harlequin SA)

© 2011, Stephanie Bond, Inc. © 2013, Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2803-1529-6

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

Stephanie Bond

SÉRIE LES HÉRITIERS DE BLUE RIDGE MOUNTAIN

COUP DE FOUDRE À SWEETNESS

Journaliste à Manhattan, Alicia entend parler de la ville de Sweetness. Là-bas, les hommes ont lancé un défi aux femmes — un drôle de défi auquel Alicia, intriguée et emballée, décide de consacrer un article. Et quoi de mieux pour pimenter l'affaire que de mener son reportage... incognito parmi les habitants ? Alicia pourrait ainsi rencontrer Marcus Armstrong, le leader de la ville, l'auteur du défi — sans doute un macho invétéré... Sauf que rien ne se passe comme prévu. Car, à la seconde où son regard croise celui de Marcus, Alicia tombe sous son charme...



ROMAN INÉDIT